PIERRE
MONTET

GÉOGRAPHIE
DE
L'ÉGYPTE
ANCIENNE

Ire
PARTIE





GÉOGRAPHIE

DE L'ÉGYPTE ANCIENNE

TO-MEHOU LA BASSE ÉGYPTE

Ouvrage publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

PIERRE MONTET
MEMBRE DE L'INSTITUT

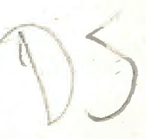
GÉOGRAPHIE DE L'ÉGYPTE ANCIENNE

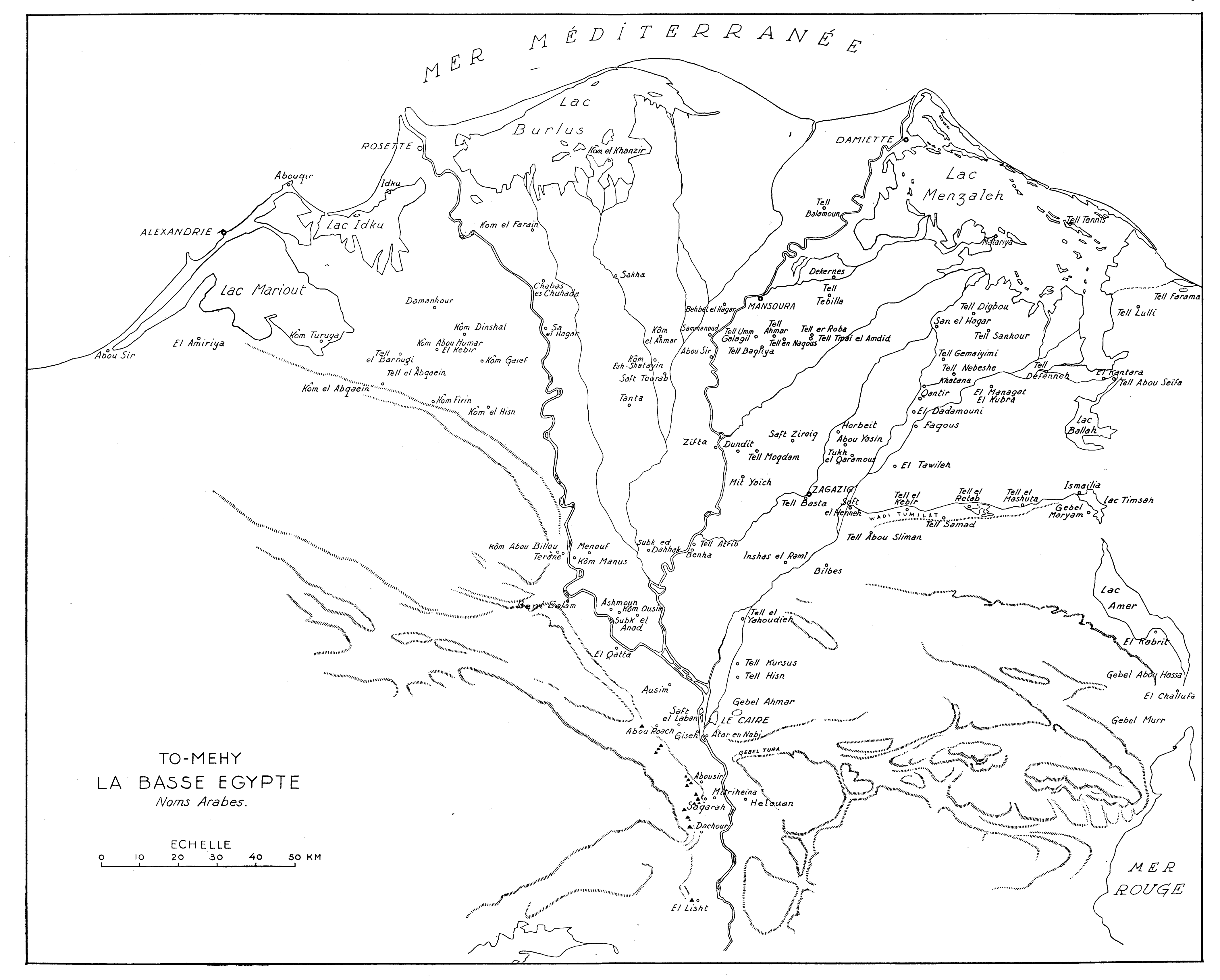
PREMIÈRE PARTIE

TO-MEHOU LA BASSE ÉGYPTE



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE
27, RUE DE LA CONVENTION, PARIS (XVe)
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE, PARIS (VIIe)
1957




MER MÉDITERRANÉE
Lac Burlus
Lac Menzaleh
Lac Idku
Lac Mariout
ROSETTE
DAMIETTE
ALEXANDRIE
MANSOURA
ZAGAZIG
LE CAIRE
Ismailia
Lac Timsah
Lac Ballah
Lac Amer
MER ROUGE
TO-MEHY
LA BASSE EGYPTE
Noms Arabes.
ECHELLE
0 10 20 30 40 50 KM

INTRODUCTION

I

LES ÉGYPTOLOGUES ET LA GÉOGRAPHIE

La géographie de l'Égypte ancienne n'a pas attendu pour se constituer que Champollion eût déchiffré les hiéroglyphes. Parmi les voyageurs européens qui ont parcouru l'Égypte depuis la Renaissance jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, il y eut plus d'un érudit qui tenta de reconnaître sur le terrain les vestiges des cités nommées et quelquefois décrites par les auteurs classiques. Un géographe qui n'est jamais allé en Égypte, J.-B. Bourguignon d'Anville a fait avec beaucoup de sagacité la somme des connaissances acquises de son temps.[1] Les savants de l'Institut d'Égypte ont eu l'avantage de travailler sur place. Tantôt comparant les noms grecs aux noms arabes et tantôt utilisant les distances et tous les renseignements donnés par les auteurs, ils sont parvenus à placer correctement sur leurs cartes plus de cinquante noms anciens.[2] Il n'y a guère à leur reprocher qu'une erreur grave, c'est d'avoir séparé Mendès de Thmouis. Toutefois il ne faut pas oublier que la géographie qu'ils ont constituée n'est pas la géographie pharaonique. Leur Égypte est celle des Grecs et des Romains.

Les égyptologues n'ont pas été longs à s'apercevoir de l'intérêt extraordinaire que présentaient pour les géographes certains textes égyptiens. Brugsch entreprit le premier de nous donner une géographie pharaonique dans un ouvrage en trois parties consacrées à l'Égypte propre, aux pays étrangers et à l'Égypte gréco-romaine.[3] Puis avec la collaboration de Duemichen il édita les textes géographiques connus de son temps,[4] dont quelques-uns n'ont plus été publiés. Enfin il fit paraître coup sur coup son monumental dictionnaire géographique[5] et un résumé des résultats acquis pendant une féconde carrière.[6]

La *Géographie ancienne de la Basse Égypte* que J. de Rougé publia à Paris en 1891 est

[1] D'Anville, *Mémoires sur l'Égypte ancienne et moderne*, avec cartes, Paris, 1776. La carte de la Basse Égypte est reproduite dans J.-M. Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, Le Caire, 1932, 74.

[2] *La Description de l'Égypte*, édition Imprimerie Nationale, Paris, 1809-28, *Antiquités*, Description 2 vol., Mémoires 2 vol., 5 atlas de planches et 1 de cartes.

[3] Brugsch, *Die Geographie der alten Aegypter nach den Altägyptischen Denkmälern* : I. *Das alte Aegypten;* II. *Das Ausland;* III. *Die Geographie der Aegypter nach den Denkmälern aus der Zeiten der Ptolemaer und Rom*, Leipzig, 1857-60.

[4] Duemichen, *Geographische Inschriften altägyptischen Denkmälern an Ort und Stelle gesammelt*, Leipzig, 1862-85; forment les vol. 3-6 du *Recueil de monuments égyptiens* de Brugsch.

[5] Brugsch-Bey, *Dictionnaire géographique de l'Ancienne Égypte, contenant par ordre alphabétique la nomenclature comparée des noms propres géographiques qui se rencontrent sur les monuments et dans les papyrus*, Leipzig, 1879-80.

[6] Brugsch, *Die Aegyptologie*, Leipzig, 1891.

un résumé commode des travaux de Brugsch complétés et parfois corrigés grâce aux découvertes de l'Egypt Exploration Fund dans le Delta.

Après Brugsch, G. Daressy est l'un des égyptologues qui ont le plus contribué aux progrès des études géographiques. Attaché très jeune au Service des Antiquités, il n'est peut-être pas un village, pas un site archéologique qu'il n'ait visité. Il n'a pas laissé d'ouvrage systématique. C'est dans ses nombreux articles du *Recueil de Travaux*, du *Bulletin de l'Institut d'Égypte* et des *Annales du Service des Antiquités*, que l'on trouvera les matériaux et les profitables observations qu'il a accumulés en une quarantaine d'années.

En 1925, Henri Gauthier qui venait de terminer son *Livre des Rois* et avait auparavant publié des études fortement documentées sur les IXe et X^e^ nomes de la Haute Égypte[1] estima très justement que le moment était venu de publier un nouveau dictionnaire géographique. Son ouvrage est plus complet et plus facile à consulter que celui de Brugsch,[2] en dépit des additions et corrections ajoutées à chaque volume, qu'il aurait mieux valu grouper en un supplément unique. L'auteur s'est plus attaché à rappeler les opinions souvent contradictoires et parfois peu motivées soutenues par ses devanciers qu'à tirer des textes des renseignements objectifs. La nomenclature n'est pas exempte d'erreurs, mais l'on est toujours sûr de trouver pour chaque nom d'abondantes références.

Sir Alan H. Gardiner à qui la philologie et les lettres égyptiennes sont redevables de tant de beaux ouvrages, s'est intéressé de bonne heure aux problèmes géographiques. Son mémoire sur la résidence ramesside dans le Delta a fait époque.[3] Éditant il y a peu d'années les lexiques composés par des érudits de l'Ancienne Égypte, il nous a donné une étude très serrée sur plusieurs dizaines de villes pharaoniques, sur les branches du Nil, sur des peuples et pays voisins.[4]

La *Topographical Bibliography* de Bertha Porter et Rosalind Moss[5] qui est le bréviaire des épigraphistes et des archéologues, n'est pas moins précieuse aux géographes. Ils trouveront dans ce vaste répertoire toutes les localités de la vallée du Nil, des déserts ou des pays voisins où l'on a signalé des antiquités égyptiennes, monumentales ou mobilières.

II

BUT ET MÉTHODE DU PRÉSENT OUVRAGE

Tels sont, avec de nombreux articles sur des points particuliers qui seront cités au cours de ce travail, les ouvrages fondamentaux où se trouve condensé ce que nous savons

[1] H. Gauthier, *Notes géographiques sur le nome panopolite,* dans *Bull. Inst. fr.* IV, 39-101, et *Nouvelles notes géographiques sur le nome panopolite,* dans *Bull. Inst. fr.* X, 1-42; *Le Xe nome de la Haute Égypte* (étude géographique), dans *Rec. de trav.* XXXV, 1914, 1-56.

[2] H. Gauthier, *Dictionnaire des noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques*, 7 tomes (le dernier contient les index et les cartes), Le Caire, 1925-31.

[3] Alan H. Gardiner, *The Delta résidence of the Ramessides*, dans *Journal of Eg. arch.* V, 127, 179, 242.

[4] Alan H. Gardiner, *Ancient egyptian onomastica*, 2 volumes de texte et un atlas, Oxford, 1947.

[5] Bertha Porter and Rosalind Moss, *Topographical bibliography of ancient egyptian hieroglyphic texts, reliefs, and paintings*, 7 volumes, Oxford, 1927-52.

actuellement sur la géographie de l'Ancienne Égypte. Cependant Sir Alan Gardiner a déclaré un jour que cette branche de notre science était encore dans l'enfance. Celui qui dresserait avec les ouvrages précédemment indiqués une nomenclature des noms géographiques et une liste des sites et qui essaierait de donner un nom à chaque site et une place à chaque nom s'apercevrait assez vite que nous sommes encore loin de compte. Il y a un résidu important de noms dont nous ne savons que faire et de sites dont nous ignorons à quelle ville antique ils correspondent. Résorber ce résidu est évidemment une des tâches qui s'imposent à nous. Les travaux de nos devanciers permettent d'apprécier les moyens qui ont fait leur preuve.

L'onomastique est assurément un de ces moyens, car beaucoup de noms anciens se sont conservés en arabe. Le Tell Basta contient les ruines de Bast, appelée aussi Pi-Bastit, d'où les Grecs ont fait Boubastis. Celles de Djâni, appelé Tsoan par les Hébreux, Tanis par les Grecs, sont au Tell de Sân el-Hagar. Aux noms composés de *Pr* «domaine» et d'un nom de divinité, comme Per-Ousir, Pi-Sobek, Pi-Soped correspondent les nombreux Abousir et les composés formés avec Subk et Saft. Toutefois les résultats qu'on peut attendre de cette comparaison sont limités, car beaucoup de noms anciens sont tombés dans l'oubli sans qu'on puisse expliquer pourquoi ils n'ont pas aussi bien résisté.

Lorsqu'une inscription dont la provenance est connue contient un nom géographique, on sera toujours enclin à attribuer ce nom au lieu de la trouvaille. Souvent on tombe juste, mais ces trouvailles peuvent se révéler trompeuses ou embarrassantes. Un certain Pikhaas dont j'ai trouvé la statue à Sân el-Hagar[1] était prince de Djâni, mais il avait des occupations à Tjarou et professait une vive dévotion pour Horus seigneur de Mesen. En fait, sur les monuments de Sân, les noms de Tjarou, de Mesen, de Râ-nefer, d'Imet sont à peine moins fréquents que le nom même de Djâni. Des égyptologues ont même soutenu que Mesen et Tjarou étaient des noms de Tanis, ou du moins désignaient des quartiers de Tanis. Il a fallu des expériences répétées pour que l'on reconnaisse que les dieux égyptiens sont à la fois très voyageurs et très hospitaliers. Quand ils émigrent, ils emportent leurs attributs et leurs épithètes géographiques. Nectanébo II voulant élever une statue d'Horus à Tanis[2] qualifie ce dieu de seigneur de Mesen et non pas de seigneur de Tanis, parce que l'Horus de Mesen jouissait d'une grande réputation. Ici nous savons à quoi nous en tenir, mais tous les cas ne sont pas aussi favorables. Les seules inscriptions vraiment probantes sont les inscriptions dédicatoires, du type : «Le roi N, il a fait son monument pour son père le dieu X, quand il a construit un temple, ou érigé une statue à Y»; mais cette formule claire et impérative n'est pas des plus fréquentes. L'ironie du sort fait qu'elle se rencontre surtout dans les lieux où ne se pose aucun problème. Si le graveur a écrit : «Le roi N a fait son monument pour son père le dieu X seigneur de Y» et surtout s'il s'est contenté d'ajouter au nom royal «aimé du dieu X seigneur de Y», nous devons enregistrer ces données sous bénéfice d'inventaire, car si la formule existe en deux ou plusieurs endroits il y a matière à discussion et s'il n'y a qu'un exemple, il y a place au doute.

[1] P. Montet, *Inscriptions de Basse Époque trouvées à Tanis*, dans *Kémi* VIII, 69, 105-12.

[2] P. Montet, *Les énigmes de Tanis*, pl. XI.

Lorsque nous sommes ainsi tenus en arrêt il nous reste encore une ressource, c'est de rassembler toutes les informations que les textes peuvent contenir sur la position de la ville qui nous occupe, sur son étendue, sur ses édifices, sur l'époque de sa fondation et de sa plus grande prospérité, sur son rôle économique, ses cultes et ses traditions et de voir s'il n'existe pas quelque part un lieu auquel ces données peuvent s'appliquer. C'est ce qui a été fait pour Avaris et Pi-Ramsès. Il est rare qu'une identification obtenue par cette méthode récolte l'assentiment unanime, mais il est bien évident que la recherche dont nous parlons devra être faite dans tous les cas, car on est bien peu avancé si l'on ne connaît d'une ville que son nom et sa position. L'ouvrage que nous avons entrepris ne sera donc pas une simple nomenclature, mais aura l'ambition d'être un traité de géographie pharaonique — encore élémentaire. Considérant les limites et les divisions naturelles et politiques du monde égyptien, nous nous sommes efforcé de placer les villes et les lieux-dits dans leur cadre, d'en esquisser la description. Pendant cinq ans nous avons étudié, au Collège de France, les nomes, les Neuf-Arcs, les Échelles et les pays miniers. [1] Le présent livre est sorti de notre enseignement.

Cette entreprise n'eût peut-être pas été réalisable si les anciens Égyptiens, piètres historiens, narrateurs médiocres, n'avaient été doués pour la géographie. Lorsque Brugsch connut dans le tard de sa vie le papyrus géographique de Tanis, il s'émerveilla d'avoir eu un prédécesseur. Il en avait eu beaucoup. Pour les Égyptiens, un domaine privé, une ville, une province, une région naturelle étaient autant de personnes vivantes. On a donc imaginé de bonne heure de les grouper en des cortèges qui viennent présenter au maître du tombeau, quand il s'agit de domaines privés, au dieu du temple, quand il s'agit de villes ou de provinces, leurs produits caractéristiques. Ces personnages ne sont pas rangés au hasard. On reconnaîtra aisément ceux qui symbolisent une contrée de la vallée du Nil au fait qu'ils portent sur la tête le signe représentant un canton égyptien coupé de canaux d'irrigation. Quant à ceux qui symbolisent une région étrangère, ils portent sur la tête le signe de la montagne . Les premiers sont eux-mêmes divisés en deux grandes catégories : la Basse et la Haute Égypte. Il nous faut, avant d'aller plus loin, reconnaître comment étaient désignées ou représentées ces grandes parties du monde égyptien.

III

LES NOMS DE L'ÉGYPTE

Les Égyptiens appelaient *Kmt*, Kêmi «la noire», la partie cultivable de la vallée du Nil, tandis que *Dšrt* «le rouge clair» désigne le désert, aussi bien l'oriental que l'occidental. Les deux mots sont souvent associés dans les textes qui expriment que Pharaon est le Maître de la terre noire et de la terre rouge clair.

Cette expression est souvent remplacée dans les textes par le duel *tswy* «les deux terres» et plus tard par *idbwy* «les deux rives». Autrement dit, le pays peut

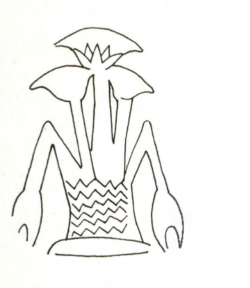
[1] *Annuaire du Collège de France*, 1949. 164.

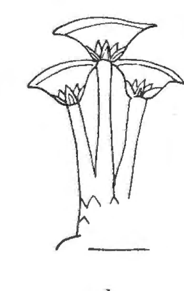
être divisé dans le sens de la longueur par le Nil et dans le sens de la largeur. Mais la division dans le sens de la longueur n'est qu'un artifice littéraire, tandis que la division dans le sens de la largeur a des fondements historiques. Avant que l'Égypte ait été unifiée, il y avait des rois du Nord et des rois du Sud.[1]

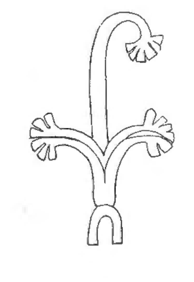
IV

DÉSIGNATIONS ET SYMBOLES DE LA BASSE ET DE LA HAUTE ÉGYPTE

La moitié nord est appelée *tз mḥw* To-mehou, expression que le *Wörterbuch der Aegyptischen Sprache* interprète comme le «pays des papyrus». Il est vrai que dans les tombeaux memphites on ne manque presque jamais de représenter un épais fourré de papyrus autour duquel s'affairent chasseurs et pêcheurs, mais aucune inscription ne spécifie que ces fourrés de papyrus étaient tous dans le Delta. Les tombeaux de la Moyenne et de la Haute Égypte représentent aussi ces mêmes scènes. Rien ne permet donc de soutenir qu'il n'y avait pas de papyrus en Haute Égypte.


a


b


c

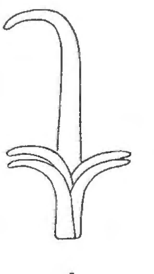

d

Fig. 1.

D'ailleurs le mot *mḥw* ne désigne pas le papyrus qui s'appelait *ḥly*, en Égypte comme dans tout l'Orient,[2] mais appartient à une racine qui veut dire immerger, inonder. A cette racine se rattache un mot *mḥt* «marécage» (fig. 1, *a b*), mais un marécage hérissé de papyrus.[3] C'est pourquoi le signe a passé du mot *mḥt* à l'adjectif *mḥw*, qui entre dans To-mehou, que nous traduirons par conséquent : «le pays immergé». Le To-mehou a pu désigner la moitié nord du pays d'autant plus facilement que *mḥw*, *mḥy* sont presque des homonymes de *mḥt* qui est exactement l'équivalent de «nord».

Le nom de la Haute Égypte est *šmʿw* Chemaou, ou *tз šmʿw* To-Chemaou, que beaucoup de savants interprètent : «le pays de la plante *šmʿ*», par analogie avec le

[1] Sur les royaumes primitifs du Nord et du Sud, voir Sethe, *Urgeschichte*, 85-93.

[2] Sur ce mot, voir V. Loret, *La lettre L dans l'alphabet hiéroglyphique*, dans *C. R. Ac. des Insc.* 1945, 241. De ce mot vient la valeur phonétique du signe , qui est *ḥl* et non *ḥз* : Montet, *Le nom des Grecs en ancien égyptien*, dans *Rev. arch.* 1947, 133-4.

[3] P. Montet, *Scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'Ancien Empire*, 9.

sens généralement attribué à To-mehou, le pays des papyrus, et à cause de la présence du signe . Ce signe, d'après les meilleurs exemples de l'Ancien Empire, représente une plante dont la tige principale et les tiges secondaires se terminent par des fleurs minuscules (fig. 1 *c*). Il ressemble incontestablement au signe *św* (fig. 1 *d*). C'est pourquoi Sir Alan H. Gardiner qui considère comme la plante typique du sud définit comme une version élaborée, il dira plus tard comme un spécimen fleuri, de .[1]

Cependant on peut objecter que l'on ne connaît pas d'exemple d'une plante qui se nomme de deux noms différents suivant qu'elle porte ou qu'elle ne porte pas de fleurs. D'autre part les deux signes n'ont pas exactement la même silhouette. Le a une base rectiligne, le une base arrondie, supportée par un élément horizontal qui fait penser à un — en miniature. Je conclus donc que la ressemblance est trompeuse et que et représentent deux plantes différentes. Il faut d'ailleurs remarquer que si To-Chemaou est une incontestable expression géographique, le mot *nswt*, proprement *ny-św*t, est un terme politique : celui qui possède la plante *św*t, dont le pouvoir né à Ahnas, *Nnw św*t «les Enfants du Jonc» a été étendu plus tard à toute la Haute Égypte.[2]

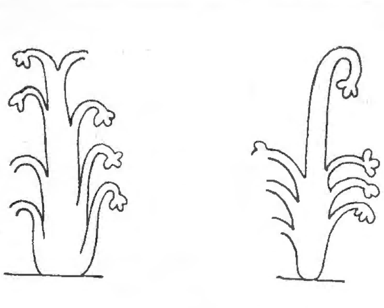


Fig. 2.

Quant à la plante *šmʿ*, il y a longtemps qu'on l'a reconnue dans les figurations égyptiennes du désert qui se trouvent dans plusieurs tombeaux et temples funéraires de la région memphite[3] (fig. 2).

La ressemblance paraîtra beaucoup plus saisissante si l'on compare aux touffes poussant dans le désert non pas le signe qui en est une représentation forcément abrégée, mais les touffes que portent sur la tête les Nils introduisant une procession de divinités ou de génies *imyw tꜣ šmʿ* propres à la Haute Égypte (fig. 3).

Les inscriptions qui accompagnent ces scènes du désert ne nous donnent aucun moyen de savoir si elles avaient lieu aux environs de Memphis ou plus au sud. Peu importe d'ailleurs. Il est acquis que étant une plante du désert il n'est pas possible d'interpréter *tꜣ šmʿ* comme la terre des plantes *šmʿ*. On fera donc intervenir le principe phonétique. Pour écrire un certain nombre de mots se lisant *šmʿ* qui se rattachent, les uns à une racine signifiant chanter, les autres au nom de la Haute Égypte, on a fait choix d'une plante qui s'appelait *šmʿ* et était aussi étrangère à l'idée de chanter qu'à l'idée de la Haute Égypte.

Fig. 3.

Une particularité de l'écriture hiéroglyphique, c'est que certains signes, par

[1] Alan H. Gardiner, *Egyptian Grammar*, List of hieroglyphic signs, M 23 et 26.

[2] Cette interprétation est due à V. Loret, cf. Alex. Varille, *La tombe de Ni-Ankh-Pepi à Zaouiet el-Mayetin*, 36.

[3] *Sahurê II*, pl. 17; Jéquier, *Pépi II*, pl. 43; *Ptah-hetep I*, pl. XXII.

exemple , y prennent très facilement une valeur symbolique. Le fourré de papyrus , simple déterminatif dans *tꜣ mḥw* et la plante qui exprime phonétiquement le nom de la Haute Égypte n'ont pas tardé à symboliser la Basse et la Haute Égypte dans un certain nombre de combinaisons. On peut par exemple pour figurer l'union des deux pays sous l'autorité du Pharaon représenter un et un entourant le signe *smꜣ* «unir». Les plus anciens exemples de cette représentation, mutilés, mais faciles à reconstituer se trouvent sur deux vases datant du roi Adjab de la Ire dynastie.[1] Les deux déesses et Ouadjit et Nekhabit étant devenues très vite les patronnes de la Basse et de la Haute Égypte, on a imaginé de les hisser, la première sur un fourré de papyrus[2] et la seconde sur une touffe de plantes *šmʿ*.[3] Enfin les Nils du Nord et du Sud portent sur la tête comme signe distinctif soit le fourré ,[4] soit une touffe de .[5]

Mais le rôle symbolique de la plante n'a pas tardé à lui être disputé par un végétal qu'on a jugé peut-être plus décoratif et plus capable de faire équilibre au papyrus. Ce végétal apparaît dès la IVe dynastie sur les nombreuses statues de Chephren où

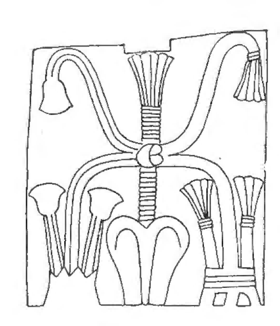


Fig. 4.

l'on a représenté sur un côté du siège l'union des deux Égyptes (fig. 4).[6] Il ne ressemble pas du tout au . Avec son fût robuste, son diadème de palmes et le triple lien horizontal qui semble l'attacher au fût, il évoque d'une façon très satisfaisante les colonnes palmiformes dont on a tant de beaux spécimens dans les temples de l'Ancien Empire et une représentation en bas-relief dans la chaussée d'Ounas.[7] Elle peut aussi être employée pour supporter la corbeille de Nekhabit.[8] La ressemblance de ce support avec la colonne palmiforme est encore accentuée.

[1] Un de ces vases est publié dans Amelineau, *Nouvelles fouilles d'Abydos* II, pl. 21, n° 4; l'autre dans Gunn, *Inscr. from the Step Pyramid*, dans *Ann. du Serv.* XXVIII, pl. 1. Exemples plus récents : *Sahurê II*, pl. 24.

[2] *Sahurê II*, pl. 69 et 70; Jéquier, *Pépi II*, t. II, pl. 31, 59.

[3] Jéquier, *Pépi II*, t. II, pl. 38.

[4] *Sahurê II*, pl. 30.

[5] *Ibid.* pl. 29; *Licht*, pl. 24-5.

[6] Caire, *Cat. gén.*, n° 17 dans Borchardt, *Statuen und Statuetten von Königen und Privatleuten* I, 18. Semblables : *Ibid.*, 3, 10, 11, 12, 13, 15.

[7] Inédit. Copie originale 1951.

[8] Bloc tiré du Lac Sacré de Tanis. Inédit.

A partir du Moyen Empire la plante du Sud, que ce soit comme élément de la réunion des deux terres ou comme signe distinctif des Nils du Sud (fig. 5 et 6), ou comme support de la déesse Nekhabit, prend une forme nouvelle, qui supplantera entièrement les deux autres. Cette plante possède une tige longue et souple terminée par une fleur qui ressemble au moins extérieurement à un lis. Aussi parle-t-on souvent du lis de la Haute Égypte. Cependant cette identification est loin d'être prouvée. Schweinfurth avoue qu'après avoir songé à cette question pendant un demi-siècle il n'a pu arriver à une conclusion nette.[1] V. Loret enseignait que la plante représentait une espèce de cyperus à ombelle rousse très fournie qu'il y avait lieu de préciser.[2] Quoi qu'il en soit, le nom de cette plante est connu, *nsty*. Un tableau d'Edfou

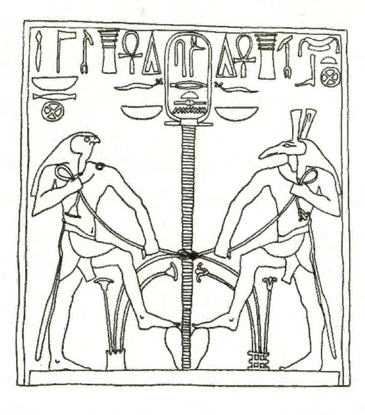




FIG. 5.

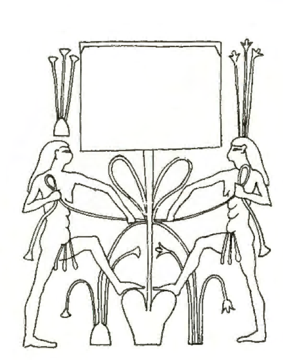


FIG. 6.

représente l'union du papyrus avec la plante *nsty* sous l'égide des déesses Ouadjit et Nekhabit.[3] Si nous ne nous trompons pas les trois formes que les décorateurs égyptiens ont données à la plante qui symbolisait la Haute Égypte sont absolument irréductibles. Tandis qu'ils ont adopté à l'origine et conservé jusqu'à la fin le papyrus comme symbole de la moitié nord du pays, ils ont tâtonné avant de fixer leur choix sur la plante *nsty*.

Les deux terres ont encore d'autres équivalents en langue égyptienne. D'après une croyance très répandue il y avait eu partage de l'Égypte entre Horus et Seth ; la Basse Égypte formait le domaine d'Horus, tandis que Seth était appelé très fréquemment le Seigneur du To-chemaou. La frontière des deux domaines se trouvait à une ville nommée dont nous discuterons plus loin la lecture et la position.[4] Les faits démentaient cette affirmation. Nous verrons au cours de ce travail que Seth avait des domaines importants

[1] Schweinfurth, dans la préface à l'ouvrage de L. KEIMER, *Die Gartenpflanzen im alten Aegypten*, Berlin, 1924.

[2] LORET, *Orcanette et garance*, dans *Kémi* III, 26-7, où l'on voit que le mot *nsty* désigne deux plantes différentes; l'orcanette utilisée en teinturerie et la plante du Sud.

[3] *Edf.* IV, 204.

[4] D'après la célèbre pierre de Chabaka, copie d'un document ancien datant peut-être de la fondation de Memphis; British Museum, 797.

dans le Nord et qu'Horus en avait dans le Sud et que pour mieux dire les domaines de ces deux dieux ne sont jamais éloignés l'un de l'autre. Toutefois la croyance au partage de l'Égypte a laissé des traces dans la toponymie. Déjà Thoutmose III déclare que le Qebehou de Seth est en son pouvoir et qu'il l'a fortifié sur son Nord jusqu'au Qebehou d'Horus.[1] Dans les inscriptions des temples ptolémaïques ces deux Qebehou sont souvent mis en parallélisme et il est bien évident que pour ceux qui les ont rédigées le Qebehou d'Horus désigne la basse Égypte, le Qebehou de Seth la Haute Égypte.[2] Le mot Qebehou qui désigne au propre la cataracte d'Assouan se rattache évidemment à une racine qui signifie : « verser de l'eau, répandre une libation ». La cataracte d'Assouan a pu être assimilée à une libation gigantesque, mais il y en avait une autre en Basse Égypte tout près de la limite des deux terres à laquelle il est fait allusion dans l'inscription d'une table d'offrandes à l'époque saïte : « Prends pour toi cette libation qui se produit dans la terre d'Onou, au Château du Phénix à Onou ».[3] Les deux Qebehou ont donc vu leur sens s'élargir jusqu'à désigner les deux pays bénéficiaires de la libation, c'est-à-dire la Haute et la Basse Égypte.

Comme il en coûtait toujours d'écrire le nom de Seth dans les édifices voués à Horus et aux dieux qui le chérissaient, on remplace assez souvent le Qebehou de Seth par une autre expression *ḫnw Nḫn* « l'intérieur du Nekhen ».[4] Le mot *nḫn*, comme l'a montré V. Loret,[5] désigne une installation rurale contenant tout ce qui est nécessaire pour conserver et traiter les céréales. Si la cataracte est assimilée à une gigantesque libation, la Haute Égypte peut aussi bien être assimilée à un vaste Nekhen. Quoi qu'il en soit, l'intérieur du Nekhen tient souvent la place, dans les textes ptolémaïques[6] de la libation de Seth, en opposition à la libation d'Horus.

V

INVENTAIRE DES DOCUMENTS PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

ANCIEN EMPIRE

SNEFROU. Bas-reliefs du temple bas appartenant à la pyramide rhomboïdale.

Les personnages, représentant les domaines de Snefrou, occupent les deux côtés du portique couvert et leur procession continue dans la cour centrale. Les domaines de la Haute Égypte se trouvent à l'Ouest; ceux de la Basse Égypte à l'Est.

[1] *Urk.* IV, 808.

[2] *Mam. d'Edf.*, 58-9 et 64; *Edf.* V, 12.

[3] Musée Guimet D 2; MORET, *Catalogue du Musée Guimet*, Galerie égyptienne, 131.

[4] Exemples dans GAUTHIER, *D. G.* IV, 197-8.

[5] V. LORET, *Pour transformer un vieillard en jeune homme*, dans *Mélanges Maspero* I, 856-7.

[6] Dans le grand texte d'Edfou, ci-dessous, p. 14 et *Edf.* II, 81, 281.

Ces personnages qui sont tous féminins portent sur la tête au moyen de la barre horizontale du porte-dieu le groupe hiéroglyphique [hiéroglyphe].

Devant on lit le nom du domaine toujours composé avec le nom de Snefrou. Les domaines sont eux-mêmes groupés par nomes. L'idéogramme du nome étant écrit une seule fois, devant le premier domaine du groupe.

Sont conservés les idéogrammes des nomes du Sud IX à XVI, XVIII et XXII groupant 34 domaines. La liste de la Basse Égypte a grandement souffert; il ne subsiste que le nom du XIII[e] nome avec 4 domaines et d'autres domaines isolés.

Ahmed Fakhry, *The bent pyramid of Dahshur*, dans *Ann. du Serv.*, 1954, 577-83 et pl. VIII-X[1].

Mycerinus. Groupes sculptés en demi-ronde-bosse, représentant le roi entre la déesse Hathor et un personnage, tantôt homme, tantôt femme qui symbolise un nome. Ces groupes sont au nombre de quatre.

Reissner, *Mycerinus*, pl. 37-45.

Neouserrê. Fragments de son temple solaire à Abou-Gourab.

Caire Cat. gén., 57116, 57117, 57118. En tout 26 personnages. (Copie originale de J.-J. Clère.)

Sahourê. Bas-reliefs de son temple solaire à Abousir, personnages symbolisant un nome accompagnés de femmes symbolisant un domaine fondé par le roi.

Borchardt, *Sahurê*, t. II, *Die Wandbilder*, pl. 31.

Tombeau de Ptah-hotep : personnages représentant les domaines du défunt groupés par nomes.

N. de G. Davies, *Ptah-hetep*, t. II, pl. X, XI, XV, XVI.

VIII[e] dynastie. Liste des nomes placés sous l'autorité d'un gouverneur du Sud, comprenant dans l'ordre géographique les 22 nomes de la Haute Égypte.

Caire, 43053. Moret, *Une liste de nomes de la Haute Égypte sous la VIII[e] dynastie*, dans *C. R. Académie des Inscriptions*, 1914, 565-74.

MOYEN EMPIRE

Sanousrit I[er]. Table d'offrandes trouvée à Licht décorée de cinq nomes de la Haute Égypte et de quatre nomes de la Basse Égypte.

Chassinat, Gautier, Jéquier, *Les fouilles de Licht*, Le Caire, 1902, 24-5.

[1] Ces beaux bas-reliefs ont été dernièrement traités de façon barbare.

Sanousrit I[er]. Temple de Karnak en calcaire blanc, dit «Chapelle blanche»; détruit dès l'antiquité, ses blocs ont servi à bourrer l'intérieur du 3[e] pylône de Karnak. Ils ont été retirés par Legrain, Pillet et Chevrier et le monument a été reconstruit par Chevrier au nord de la salle hypostyle.

Le soubassement des deux côtés est consacré à la géographie. Les nomes de la Basse Égypte au nombre de seize occupent le côté nord. Le bloc qui contenait les nomes XI, XII, XIII fait défaut. Les 22 nomes de la Haute Égypte énumérés dans le même ordre que sur la stèle de Coptos occupent le côté sud. Chaque soubassement est divisé en quatre registres. Il n'y a pas de personnages. L'idéogramme des nomes occupe la case supérieure. Le registre 2 indique en principe *bw nty šst im*, le lieu où est la corde-étalon. En effet, dans les cases on trouve en regard des nomes soit un nom de localité, qui est évidemment la ville où cette corde est conservée, soit un nom de divinité, sans doute parce que la corde était dans le temple de cette divinité.

Le registre 3 donne une longueur chiffrée en atours et en 1/10.000[e] d'atour, sans autre indication.

Le registre 4 concerne la corde-étalon. Dans une première case est exprimée en coudées, palmes et doigts une certaine longueur qui est à soustraire et dans une seconde case un reste. Les deux longueurs additionnées font 100 coudées.

Ce sont seulement les indications des deux registres supérieurs, nomes, villes et dieux que nous retiendrons ici.

La chapelle blanche doit être prochainement publiée par P. Lacau et H. Chevrier. Copies originales contrôlées sur photographies Varille.

NOUVEL EMPIRE

Hatchepsout. Temple de Deir el-Bahari. Quatre personnages de la Basse Égypte.

Naville, *Deir el-Bahari*, 128.

Hatchepsout-Thoutmose III. Karnak. Sanctuaire de la barque sacrée. Les 22 nomes de la Haute Égypte et les 16 nomes de la Basse Égypte mentionnés sur la Chapelle Blanche, auxquels s'ajoute un 17[e] nome.

Inédit. Cf. *Journal of egypt. archael.*, XXX, 38.

Thoutmose III. Karnak.

Duemichen, *Geogr. Inschr.*, I, 90.

Seti I[er]. Abydos. Première salle hypostyle. Nomes de Haute Égypte.

Mariette, *Abydos*, I, pl. 11.

Deuxième salle hypostyle. 22 nomes de la Haute Égypte, 15 de la Basse Egypte et 13 autres personnages.

MARIETTE, *Abydos*, I, pl. 14 et 15; DARESSY, *Rec. de trav.*, X, 139-141; XI, 79; CAULFIELD, *The temple of the kings at Abydos*, pl. XVIII (7 B. E., 20 H. E.).

Couloir X. 130 lieux de culte.

MARIETTE, *Abydos*, I, pl. 44-45.

RAMSÈS II. Abydos. Première salle hypostyle : 40 localités de la Haute Égypte.

MARIETTE, *Abydos*, II, pl. 12; CAULFIELD, *The temple of the kings at Abydos*, pl. XVIII.

RAMSÈS II. Mit-Rahineh. Temple de Ptah. Extérieur de la salle ouest.

Mur nord : 17 personnages représentant des régions et des villes de Basse-Égypte.

MARIETTE, *Mon div.*, 31.

Mur sud : 3 personnages et 4 noms.

PETRIE, *Memphis*, pl. XX, photos, texte dans *Ann. du Serv.* III, 27.

RAMSÈS II. Louxor. Cour : Inscription donnant les noms d'Amon et de ses temples.

DARESSY, *Litanies d'Amon au temple de Louxor*, dans *Rec. de trav.* XXXII, 62-8.

Mêmes parois, registres inférieurs : 32 personnages coiffés du signe [hiéroglyphe], représentant des pays étrangers.

DARESSY, *Notes et remarques*, dans *Rec. de trav.* XVI, 51-2; XXXII, 68-9; MULLER, *Egypt. Res.* II, 85-92; copie originale, 1947.

Karnak : mur sud de la salle hypostyle et temple de Ramsès III à Karnak; Ramsès II usurpé par Séti II : 11 déesses et leurs lieux de culte.

LEGRAIN, *La litanie de Ouasit*, dans *Ann. du Serv.* XV, 273-83.

RAMSÈS III. Medinet Habou. Dieux et villes de Nubie et de Haute Égypte.

Rec. de trav. XVII, 118.

ENTRE LE NOUVEL EMPIRE ET LES PTOLÉMÉES

TAHARQA. Temple de Montou à Karnak. Des blocs de ce temple contenant une double procession de personnages géographiques, les noms du Sud et ceux du Nord (mal conservés) ont été découverts dans les fondations du temple ptolémaïque.

Ils provenaient des entrecolonnements de la colonnade éthiopienne de Karnak-

Nord. Les entrecolonnements de la rangée est ont conservé les 18 premiers nomes de la Haute Égypte. Il n'y avait, semble-t-il, pas de place pour les autres nomes. A l'Ouest, sept nomes de la Basse Égypte seulement sont en partie conservés.

ROBICHON, BARGUET, LECLANT, *Karnak-Nord*, Le Caire, 1954, 91-100 et pl. LXXXI-LXXXVII.

TEMPLE DE SANAM. — NAPATA

8 nomes de Haute Égypte, un seul de la Basse.

F. L. GRIFFITH, *Ann. A. A. Liverpool* IX, 1922, 101 et pl. 35-36.

Karnak-Est. Colonnade éthiopienne. Rangée extérieure sud. Nomes de Haute Égypte.

LECLANT, *BIFAO* LIII (1953), 152-6.

PSAMETIK I[er]. Tanis. Le roi avait construit à Tanis un grand édifice qui a peut-être été détruit à l'époque persane. Nectanebo I[er] en a utilisé des blocs pour son lac sacré, que la mission de Tanis explore depuis 1948. Certains blocs proviennent du soubassement qui était décoré de personnages géographiques avec leurs noms sur la tête et précédés d'un texte. Le XX[e] nome de la Haute Egypte est complet. Fragments des X[e] et XV[e] nomes et du nome de Heqa-Andj.

Copies originales.

DARIUS I[er]. Temple d'Hibis dans l'oasis de Khargeh. Chambre K 2.

Paroi sud. Les 22 nomes de la Haute Égypte représentés par des Nils accroupis tenant un bouquet de plantes du Sud et une table chargée d'offrandes. Le nom du X[e] nome est détruit.

Paroi nord. 17 nomes de la Basse Égypte, 22 personnages géographiques. Les 17 premiers sont empruntés à la liste traditionnelle. Viennent ensuite 2 districts, les 2 nomes du chérubin et 1 district.

N. DE G. DAVIES, *The Metropolitan Museum of Art, The Temple of Hibis in el-Khargeh Oasis* III, *The Decoration*, pl. 24-25.

NECTANEBO I[er]. Temple de Khem : fragments concernant le nome de l'Ibis et deux régions.

GAUTHIER, *Une liste de nomes à Letopolis*, dans *Ann. du Serv.* XXXII, 78-80.

Petit temple de Medinet-Habou, fragments d'une liste.

BRUGSCH, *Reiseberichte*, 300, Géographie, I, 99, liste 12.

Liste circulaire provenant d'un sarcophage conservé au Metropolitan Museum de New York. Provenance et âge inconnus : 17 nomes de Basse Égypte et 22 de Haute Égypte.

GARDINER, *Horus the behdetite*, dans *Journal of Eg. arch.* XXX, pl. V.

NECTANEBO II. Autel circulaire gravé, dans le temple de Râ à Onou, qui contient 68 noms de divinités accompagnées de leur lieu de culte.

BRUGSCH, *D. G.*, 1055-9.

Temple de Sebennylos. 40 blocs de granit rose, dont 2 datent de Nectanebo II et plusieurs de Ptolémée II.

A. KAMAL, *Sebennytos et son temple*, dans *Ann. du Serv.* VII, 87-90.

2 blocs de granit gris.

P. BARGUET, *Quelques fragments nouveaux au nom de Nakhthorheb*, dans *Kêmi* XIII, 87-9.

ALEXANDRE. Louxor, sanctuaire. Entrée : 19 nomes de Haute Égypte et 18 de Basse Égypte.

BRUGSCH, *Recueil de monuments*, pl. XXIII, XXV. DUEMICHEN, *Geogr. inschr.* I, pl. 14; III, pl. 3-4.

LE NAOS 2248 D'ISMAÏLIA. Villes et nomes fondés par le dieu Chou.

GOYON, dans *Kêmi* VI, 20-21 et pl. IV.

ÉPOQUES PTOLÉMAÏQUE ET ROMAINE

LE GRAND TEMPLE D'EDFOU

I. *Extérieur du naos.* Ce document sera souvent cité dans le cours de notre ouvrage sous le nom du grand texte géographique d'Edfou. Double procession séparée par la porte d'entrée. D'un côté, 22 nomes de la Haute Égypte, de l'autre, 20 nomes de la Basse Égypte précédés du roi qui prononce une sorte de programme :

CÔTÉ GAUCHE

Il t'apporte les nomes de Khen-Nekhen avec les choses qui lui appartiennent,
leurs dieux, leurs déesses qui sont sur leurs supports dans leurs chapelles, devant leurs châteaux.
Voici les entrants qui font les rites à leur personne, les musiciennes qui jouent du sistre devant leur face.
Voici les barques sacrées qui sont amarrées dans leurs eaux,
leurs arbres sacrés dans leurs buttes sacrées,
leurs cérémonies établies à leur date,
les choses interdites qu'ils interdisent.
.....[1]
Les âmes des dieux qui vivent d'offrandes
leurs terrains irrigués en sa saison de l'année,
leur libation consacrée à leur *pehou*

CÔTÉ DROIT

Il t'apporte les nomes de Qebeh-Hor avec ce qui est en eux,
leurs dieux, leurs déesses qui y sont sur leurs porte-étendards, dans leurs sanctuaires, devant leurs châteaux, les prêtres qui sont préposés à leur service, avec les musiciennes qui jouent pour leur personne.
Voici leurs barques sacrées qui sont attachées à leur fleuve,
leurs arbres sacrés dans leurs buttes sacrées,
la liste de leurs fêtes au commencement du temps
toutes les choses interdites qu'ils interdisent,
.....[2] les génies protecteurs qui sont dans cette ville
les âmes divines des dieux
inondant leurs terrains chaque année. Montant et baissant, ils versent leur libation à leur bouche

[1] Passage corrompu dans toutes les éditions.
[2] Un mot incertain.

Au point de vue des érudits dévôts qui ont composé ce texte, chaque nome est caractérisé par ses dieux et ses déesses, ses prêtres et ses prêtresses, ses barques et ses arbres sacrés, ses fêtes, ses choses interdites, ses génies protecteurs, par l'intervention desquels les terrains sont inondés chaque année et la libation, c'est-à-dire l'eau du Nil, peut être versée, soit dans un réservoir naturel ou artificiel que l'on appelle le *pehou*, soit aux bouches du fleuve.

En fait, les légendes particulières gravées près de chaque personnage géographique formellement désigné par le nom qu'il porte sur la tête dépassent ce programme. Nous y trouvons non seulement les informations religieuses auxquelles nous étions en droit de nous attendre, mais des renseignements topographiques, tout d'abord le nom du chef-lieu, information précieuse entre toutes, et d'autres villes qui doivent d'être mentionnées soit à la relique qu'elles détiennent, soit à leur sanctuaire; puis le canal, ou la portion du Nil où la barque sacrée a son port d'attache (*mer*), le nom des vergers sacrés, le terrain inondé chaque année (*ou*), le réservoir qui reçoit la libation, c'est-à-dire, si nous ne nous trompons pas, les premières eaux de l'inondation qui seront rendues à la culture au moment des basses eaux (*pehou*). Cela fait au bas mot sept informations topographiques et une bonne douzaine d'informations relatives aux cultes et aux coutumes.

La série de la Basse Égypte contenant 20 nomes est presque intégralement conservée. Elle est publiée dans :

J. DE ROUGÉ. *Inscriptions et notices recueillies à Edfou par Em. de Rougé* II, pl. CXLIII-CXLVIII; BRUGSCH, *Dict. géogr. Supp.*, 1368-73; E. DE BERGMANN, *Hier Inschr.* pl. XIII-XXIII; ROCHEMONTEIX-CHASSINAT, *Ed.* I, 329-33.

La série de la Haute Égypte a beaucoup souffert. Les nomes VIII et IX sont entièrement perdus. Les nomes X, XIII, XIV et XIX ont de grosses lacunes. Des lacunes plus petites se remarquent un peu partout.

J. DE ROUGÉ, *op. cit.* II, pl. CXXXVIII-CXLIII; BRUGSCH, *D. G.*, 1358-65; ROCHEMONTEIX-CHASSINAT, *Edf.* I, 337-44.

Aucune de ces éditions n'est parfaite. J'ai copié sur l'original les notices des nomes V-VII de Haute Égypte. Une collation de ce texte capital devra être faite par un égyptologue familier avec l'épigraphie ptolémaïque et connaissant bien le vocabulaire géographique.

VESTIBULE CENTRAL

Inscriptions des montants

Ces inscriptions donnent sur la ville d'Edfou des informations du genre de celles que l'on trouve dans le grand texte géographique, mais plus complètes :

J. DE ROUGÉ, *op. cit.* II, pl. CXXXIII-XCCCIV; PIEL, *Inscriptions hiéroglyphiques recueillies en Égypte* II, pl. XXXIX-XLI; ROCHEMONTEIX-CHASSINAT, *Edf.* I, 358-9.

VESTIBULE DU TRÉSOR

5 *pehou* de la Haute Égypte :

Edf. II, 173.

6 *pehou* de la Basse Égypte :

Edf. II, 181.

TRÉSOR

Soubassement. Paroi est :

10 personnages coiffés du signe ▬ surmontés de leur nom, représentant des pays miniers à l'est du Nil.

Edf. II, 277-80; XII, pl. CCCCXVII-CCCCXVIII.

Soubassement. Paroi ouest :

8 personnages coiffés du ▬ représentant des pays miniers à l'ouest du Nil.

Edf. II, 289-91; XII, pl. CCCCXIX-CCCCXX.

PRONAOS

Les colonnes du pronaos sont décorées de tableaux qui montrent les dieux des nomes recevant l'un après l'autre des offrandes.

Série droite (Ouest). Les dieux de la Basse Égypte.

Edf. III, 229-61.

Série gauche (Est). Les dieux de la Haute Égypte.

Edf. III, 261-89.

EXTÉRIEUR DU NAOS

Le soubassement est décoré par deux cortèges de personnages géographiques affrontés.

Série droite (Ouest) :

le roi Ptolémée VI et la reine présentent 94 personnages géographiques. Les 80 premiers symbolisent respectivement le nome, son *mer*, c'est-à-dire le canal ou la portion du Nil où la barque sacrée est amarrée, le territoire cultivé *ou* et le déversoir, *pehou* des 20 nomes de la Basse Égypte, 81 à 92, trois nomes supplémentaires créés tardivement en Basse Égypte. Les textes 3-7 sont perdus. Quelques lacunes :

Edf. IV, 21-42.

Série gauche (Est) :

94 personnages, dont 88 pour les 22 nomes de la Haute Égypte, ce qui fait quatre personnages par nome représentant le nome lui-même, le bras d'eau, son territoire agricole, (*ww*) son *pehou*. Les légendes, non seulement ici, mais dans la plupart des documents qui vont être énumérés sont composés d'après un plan uniforme : S'adressant au dieu du temple le roi qui introduit le cortège déclare : «Il t'apporte le nome, ou la région de *x*», avec tels ou tels produits caractéristiques. Dans une seconde phrase commençant par : «tu es le dieu ou la déesse N» il assimile le dieu du nome ou de la région, dont il mentionne en passant les attributs ou les qualités, à la divinité du temple.

Nombreuses lacunes, surtout de 50 à 63.

Edf. IV, 172-93.

COUR

Deux cortèges semblables à ceux de l'extérieur du naos s'affrontent sur le soubassement.

Série droite (Ouest) :

88 personnages représentant les 20 nomes de la Basse Égypte et deux nomes créés tardivement à raison de 4 par nome. Toute une partie du mur, de 12 à 43, est profondément dégradée. Lacunes un peu partout.

Edf. V, 13-28.

Série gauche (Est) :

88 personnages représentant les 22 nomes de la Haute Égypte. Lacunes peu graves.

Edf. V, 105-24.

MUR D'ENCEINTE

Face interne. Soubassement :

Deux séries de personnages occupent, l'une les côtés ouest et nord, l'autre les côtés est et sud du soubassement.

Série droite (Ouest) :

I-VII les sept oasis; VIII-LI divers; LII-LXXI les vingt nomes de la Basse Égypte avec leur chef-lieu, LXXII-XCIX; districts supplémentaires du Sud LXXII-LXXXV, du Nord LXXXV-XCVIII.

Edf., VI, 19-47.

Série droite (Nord) :

I-XXXVI les dieux officiels des vingt nomes de la Basse Égypte suivis d'autres divinités.

Edf. VI, 48-54.

Série gauche (Est) :

I-IX les Neufs-Arcs; X-XXXIII Nils divers; XXXIV-LV les 22 nomes de la Haute Égypte avec leur chef-lieu.

Edf. VI, 194-9; 199-208, 209-13.

Série gauche (Sud) :

I-XXI dieux officiels des nomes de la Haute Égypte; XXII-XXXV divinités d'autres villes méridionales.

Edf. VI, 228-34.

PYLÔNE

Aile ouest. Soubassement :

20 personnages coiffés du ▬ : I-IV divers; V-XX pays miniers.

Edf. VIII, 70 5.

LE MAMMISI D'EFDOU

Soubassement de la paroi sud :

les 22 nomes de la Haute Égypte.

CHASSINAT, *Le Mammisi d'Edfou*, 59-62.

Soubassement de la paroi nord :

20 nomes de la Basse Égypte.

Ibid., 64-7.

LE TEMPLE DE MEDAMOUD

Soubassement du mur extérieur :

les 22 nomes du Sud représentés chacun par quatre personnages.

DRIOTON, *Les Inscriptions*, 64-87, dans *Fouilles de l'Institut français du Caire*, t. III.

les 20 nomes du Nord.

Ibid., 88-110.

Beaucoup de légendes sont amputées du haut.

LE TEMPLE DE DENDERAH

Monographie du VI[e] nome de la Haute Égypte.

MARIETTE, *Dend.* II, 20 *b*.

Extérieur du Sanctuaire. Soubassement.

Série gauche :

20 nomes de la Basse Égypte suivis de 8 dieux de la Basse Égypte.

CHASSINAT, *Le Temple de Dendara* I, 123-8-9-31.

Série droite :

21 nomes et 8 dieux de la Haute Égypte.

CHASSINAT, *Dend.* I, 91-7, 97-9.

Mur extérieur. Soubassement.

Série gauche :

nomes de la Basse Égypte avec leurs subdivisions.

DUEMICHEN, *Geog. Inschr.* IV, 107-30.

Série droite :

nomes de la Haute Égypte avec leurs subdivisions.

DUEMICHEN, *Geog. Inschr.* III, 58-98.

13 pays étrangers portant le signe ▬ sur la tête.

MARIETTE, *Dend.* I, 70-1.

TRÉSOR

Soubassement. Série droite :

quatre pays étrangers.

CHASSINAT, *Dend.* IV, 157-8.

Série gauche :

huit pays étrangers.

CHASSINAT, *Dend.* IV, 164-7.

LE TEMPLE DE LA TERRASSE

Cortège de prêtres de la Haute Égypte et de la Basse Égypte.

MARIETTE, *Dend.* IV, 31-4; BRUGSCH, *D. G.* 1377-1380.

Nomes et dieux de la Haute Égypte.

DUEMICHEN, *Geogr. Inschr.* III, 54-7.

Noms des nomes.

BRUGSCH, *Rec. de mon.* III, 68-7; MARIETTE, *Dend.* IV, 86.

LE TEMPLE D'HAROERIS ET DE SOBEK À KOM OMBO

Monographie du district d'Ombos.

De Morgan, *Catalogue des Monuments et Inscriptions de l'Egypte Ancienne* II, 313, n° 423; III, 67, n° 613; III, 138, 709-10.

Couloir du Sud :

nomes et districts de la Haute Égypte.

De Morgan, *Catalogue* III, 252-7, n°s 884-99.

Couloir du Nord :

nomes et districts de la Basse Égypte.

Hypostyle intérieur. Soubassement.

De Morgan, *Catalogue* III, 241-6, n°s 870-9.

LE TEMPLE D'ISIS À PHILAE

Premier pylône :

contrées étrangères.

Duemichen, *Geogr. Inschr.* IV, 163-65; II, 64.

nomes de Nubie.

Ibid. IV, 185-8.

Seconde cour :

nomes.

Lepsius, *Denkm.*, Texte IV, 167; Duemichen, *Geogr. Inschr.* I, 37.

Salle hypostyle :

liste de peuples étrangers.

Duemichen, *Geogr. Inschr.* II, 58.

nomes de Nubie.

Bénédite, *Philae*, 4, 7, 9; Sethe, *Urk.* II, 120.

Naos — Extérieur. Soubassement :

Paroi ouest :

14 nomes de la Basse Égypte. Les légendes sont relativement développées, mais contiennent peu de renseignements précis.

Duemichen, *Geogr. Inschr.* III, 26-39; Bénédite, *Philae*, 114-8.

Paroi est :

21 nomes de la Haute Égypte.

Bénédite, *Philae*, 88-94.

DOCUMENTS SUR PAPYRUS

LE PAPYRUS GÉOGRAPHIQUE DE TANIS

Le papyrus géographique de Tanis est un document très abîmé, divisé en 13 parties. Celles qui nous intéressent ici sont les 2e, 4e et 5e parties.

La 2e partie contient 14 nomes. Une bande verticale divisée en cases est consacrée à chaque nome. On énumérait successivement, de haut en bas, le nome, le verger sacré, les fêtes, les choses interdites, le serpent sacré, le territoire cultivé. Les lacunes sont nombreuses. En général le nom du nome qui occupait la case du haut a disparu et doit être rétabli par conjecture.

La 4e partie contient des prêtresses de nomes.

La 5e partie contient 19 nomes ou régions.

Fl. Petrie, *The geographical papyrus*, Extra Memoir of the Egypt Exploration Fund, London, 1889.

LE PAPYRUS III-99 DU LOUVRE (n° 3079)

Ce document énumère dans l'ordre géographique un grand nombre de localités consacrées à Serapis, des divinités et leur lieu de culte.

Brugsch, *D. G.*, 1061-7.

LES PAPYRUS DU FAYOUM

Le plus complet de ces documents contient une description du lac Moeris avec la nomenclature des salles du Labyrinthe, dont chacune symbolisait un des grands sanctuaires de l'Égypte.

Lanzone, *Les papyrus du lac Moeris*, Turin 1893.

Un autre document contemporain du premier a fait partie de la collection Amherst. On y trouve la mention de 20 nomes de Haute Égypte et 18 nomes ou villes de Basse Égypte.

Newberry, *The Amsherst papyri*, London 1899, 44-6, pl. XV-XVI.

PAPYRUS DU RAMESSEUM

Forteresses de Nubie et villes de Haute Égypte.

Al. H. Gardiner, *Ancient egyptian onomastica*, pl. II.

PAPYRUS HARRIS I[er]

Donations de Ramsès III aux grands et petits temples d'Égypte.

Ed. W. Erichsen, in *Bibliotheca Aegyptiaca* V.

PAPYRUS GOLENISCHEFF

Pays étrangers et villes d'Égypte.

Al. H. Gardiner, *Onom.*, pl. IX-XI.

VI

DIVISIONS DE L'OUVRAGE

En résumé, nous avons trois cortèges ou listes de noms : les nomes de la Basse Égypte avec leurs subdivisions, les nomes de la Haute Égypte souvent affrontés avec les premiers, puis des pays étrangers. Ces trois cortèges nous apportent en présent les matériaux nécessaires pour construire l'ouvrage en trois parties que nous projetons : la Basse Égypte, la Haute Égypte, les pays environnants.

Cependant il convient de ne pas nous réjouir trop vite. Le lecteur a certainement remarqué que le plus grand nombre de nos documents et les plus circonstanciés datent de la Basse Époque. Faut-il donc nous résigner à ne pas remonter au-delà d'Alexandre ? Nullement. Les savants versés dans la lexicographie égyptienne savent bien que des termes attestés dans les textes des pyramides, qui semblent disparaître au Moyen Empire se rencontrent à nouveau dans les textes des temples ptolémaïques, parce qu'ils sont copiés sur d'anciens rituels ou que du moins ils s'en inspirent.

Tel est le cas de certaines légendes qui accompagnent nos personnages géographiques à Philae et à Denderah, dont nous retrouvons les termes sur des blocs de Taharqa. Mais il y a mieux, car les renseignements donnés à Edfou et à Philae concordent sur plus d'un point avec ceux de la Chapelle blanche. La différence, c'est que le document ancien se contente d'une sèche énumération tandis que les textes ptolémaïques sont plus prolixes. Il est d'ailleurs évident que certaines caractéristiques essentielles des nomes, des régions et des villes sont restées immuables ou ont peu varié pendant toute la durée des temps pharaoniques. Une de ces caractéristiques, c'est l'attachement que les dieux ont toujours montré pour les lieux où ils se sont fixés au début de l'ère historique. A la Basse Époque, Montou est seigneur de Ouasit, mais cette épithète lui était donnée sur des monuments du Moyen Empire. Aussi lorsque nous lisons à Behbeit el-Hagar qu'Isis est la Dame de Hebit, rien ne nous empêche en théorie d'admettre que Hebit a été en tout temps le domaine d'Isis. Cette règle souffre néanmoins des exceptions. Certains dieux et non des moindres ont vu leur influence croître ou décroître, ont gagné ou perdu des territoires. Nous avons à l'égard des inscriptions des temples un autre motif de méfiance. C'est qu'elles ont été rédigées par des prêtres, sans doute érudits, mais plus soucieux d'exalter la gloire et la puissance de leurs dieux que de nous donner une idée objective de la géographie religieuse. Nos moyens de contrôle sont limités, mais réels. Je ne puis les définir par avance, car ils sont répandus dans des textes de toutes sortes, stèles de particuliers, récits historiques, romanesques ou mythologiques. L'inscription triomphale de Piankhi est un document historique au premier chef. Sa valeur n'est pas moindre pour le géographe. Nous apprenons dans une première partie les progrès de Tefnakht en Basse Égypte et dans le nord de la Haute Égypte. Dans la seconde partie nous suivons l'armée victorieuse de Thèbes à Atribis. Dans la troisième enfin, les princes de la Basse Égypte viennent l'un après l'autre demander l'aman. Le roman de Sinouhit nous permet de suivre un déserteur de l'armée qui combattait en Libye jusqu'à Ismaïlia et le conte de l'Oasien d'accompagner ce pauvre homme depuis l'oasis du Sel jusqu'à la capitale. Ces renseignements cueillis de toutes parts, une fois mis en place dans le cadre des nomes, serviront à contrôler et à compléter les renseignements qu'apportent les personnages géographiques.

VII

NOMBRE ET ORDRE DES NOMES

Une nouvelle difficulté nous attend. Le nombre des nomes n'a pas été immuable. Sur ce point il nous faut considérer tour à tour les sources égyptiennes et les auteurs classiques. D'après les premières, le nombre des nomes de la Haute Égypte est toujours de 22, car les noms géographiques qui en prolongent parfois la liste appartiennent à de simples districts.

En Basse Égypte, les documents anciens ne parlent que de 16 nomes et nous serions embarrassés pour dire si ces 16 nomes la couvraient tout entière ou si une

région plus ou moins vaste du Delta n'était pas laissée en dehors de cette organisation. Un 17e nome apparaît plus tard et plus tard encore ce chiffre a été porté à 20. Les trois derniers ne sont pas nommés avant l'époque ptolémaïque, mais nous avons un motif de croire que leur création remontait au Nouvel Empire, car au chapitre 125 du Livre des Morts, le défunt qui entre dans la salle des Deux Vérités ne manque pas de saluer en bloc les 42 dieux qui sont avec Osiris et les invoquera ensuite l'un après l'autre. Il n'est pas douteux que ce chiffre de 42 ne soit en rapport avec les 42 provinces. Notons enfin que dans les inscriptions d'Edfou qui datent de Ptolémée VI apparaissent trois nomes supplémentaires.

Le tableau que les auteurs classiques présentent des nomes est beaucoup plus confus. H. Gauthier qui a rassemblé diligemment leurs témoignages compte 90 nomes, 40 pour la Haute Égypte et 50 pour le Nord.[1] Il remarque très justement que ces nomes n'ont existé tous ensemble à aucun moment. Il n'en est que plus intéressant de constater que les érudits attachés aux temples s'en tenaient généralement aux chiffres traditionnels alors que les divisions du pays étaient constamment modifiées. Ce que nous disions plus haut sur la confiance que méritent, sous certaines réserves, les listes ptolémaïques se trouve ici confirmé.

C'est pourquoi nous avons décidé de nous en tenir au chiffre de 42 nomes et d'étudier les nomes supplémentaires et les districts autonomes avec les nomes dont ils ont été détachés. Nous romprons avec l'habitude très imprudente qu'ont eue beaucoup de nos prédécesseurs de désigner les nomes par des noms tirés des auteurs classiques et nous les désignerons par leurs noms égyptiens tantôt traduits : la Cuisse, le Harpon, tantôt transcrits lorsque le nome a pris le nom d'une divinité : Andjty. Cela ne veut pas dire que nous croyons pouvoir nous passer des innombrables renseignements que les auteurs classiques donnent sur la terre des Pharaons et sur ses villes. Les noms qu'ils donnent à ces villes sont déjà un enseignement. Assez souvent ils transcrivent le nom égyptien en y ajoutant une désinence grecque. On aurait tort de croire qu'il est toujours facile de reconnaître l'original égyptien. Le nom de Terenouthis dans le Delta correspond sûrement au village arabe de Teraneh, mais le nom égyptien se dérobe encore. Le nom de Thmouis si évocateur de l'ancienne Égypte est sûrement transcrit de l'égyptien. Plus souvent les Grecs et les Latins appliquent aux villes des sobriquets inspirés soit par la divinité principale du lieu, Héliopolis, Aphroditopolis, Hermopolis, soit par les animaux qui y étaient vénérés : Léontopolis, Hierakonpolis, Lycopolis. Les deux premières sont identifiées. De la troisième nous savons seulement qu'elle est dans le nome bousirite. Si donc un archéologue découvre quelque jour au centre du Delta une nécropole de loups, Lycopolis sera identifiée.

Les 22 nomes de Haute Égypte sont énumérés dans un ordre constant. Il n'en est pas de même des nomes de Basse Égypte comme on le verra dans le tableau ci-contre. Le désordre d'ailleurs n'est que relatif. Si l'on fait abstraction de la liste d'Abydos on

[1] H. Gauthier, *Les nomes de l'Égypte depuis Hérodote jusqu'à la conquête arabe*, dans *Mémoires de l'Institut d'Égypte* XXV, Le Caire, 1935.

voit que les 12 premiers nomes sont toujours cités dans le même ordre. Il n'y a divergence que pour les 13e, 14e, 15e et 16e places. Ces divergences m'ont néanmoins conduit

	CHAPELLE BLANCHE	ABYDOS	DISQUE DE NEW YORK	GRAND TEXTE D'EDFOU	EDFOU
1	Muraille blanche	Muraille blanche	Muraille blanche	Muraille blanche	Muraille blanche
2	Cuisse	Cuisse	Cuisse	Cuisse	Cuisse
3	Occident	Neith-Sud	Occident	Occident	Occident
4	Neith-Sud	Neith-Nord	Neith-Sud	Neith-Sud	Neith-Sud
5	Neith-Nord	Harpon-Ouest	Neith-Nord	Neith-Nord	Neith-Nord
6	Taureau montagnard	Harpon Est	Taureau (montagnard)	Taureau étranger	Taureau étranger
7	Harpon Ouest	Taureau montagnard	Harpon Ouest	Harpon Ouest	Harpon Ouest
8	Harpon Est	Andjty	Harpon Est	Harpon Est	Harpon Est
9	Andjty	Taureau recensé	Andjty	Andjty	Andjty
10	*manque*	Vache divine	Taureau noir	Taureau noir	Taureau noir
11	*manque*	Occident	Taureau recensé	Taureau recensé	Taureau
12	*manque*	Ibis	Veau et Vache	Veau et Vache	Veau et Vache
13	*manque*	*manque*	Souverain gaillard	Souverain gaillard	Souverain gaillard
14	Dauphin	Le Dressoir oriental	Ibis	Ibis	Le Dressoir oriental
15	Souverain gaillard	Souverain gaillard	Dauphin	Dauphin	Dauphin
16	Le Dressoir oriental		Le Dressoir oriental	Le Dressoir oriental	Le Dressoir oriental
17			Trône	Trône	Trône
18				Enfant royal supérieur	Enfant royal supérieur
19				Enfant royal inférieur	Enfant royal inférieur
20				Soped	Soped

à préférer à tout ordre ancien un ordre purement géographique. Comparant la Basse Égypte à un éventail entrouvert nous avons constitué six secteurs partant de points situés à peu de distance les uns des autres. Voici donc notre répartition :

I

La Muraille blanche. La Cuisse. L'Occident. Le Harpon occidental.

II

Neith-Sud. Neith-Nord. Le Taureau montagnard.

III

Andjty. Le Veau et la Vache. Le Trône.

IV

Le Taureau noir. Le Taureau recensé. Le Dauphin. L'Ibis.

V

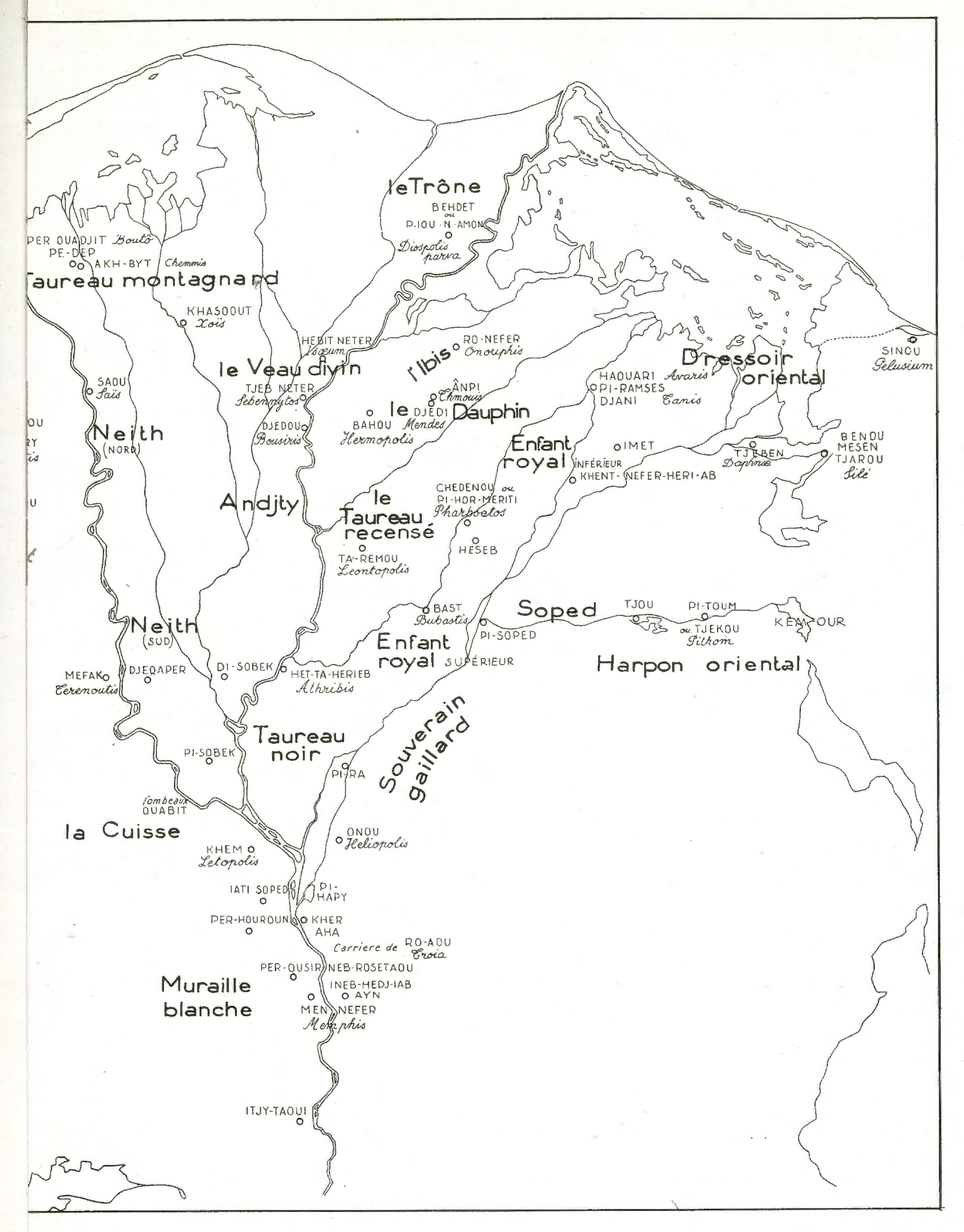
Le Souverain gaillard. L'Enfant royal supérieur. L'Enfant royal inférieur.
Le Dressoir oriental.

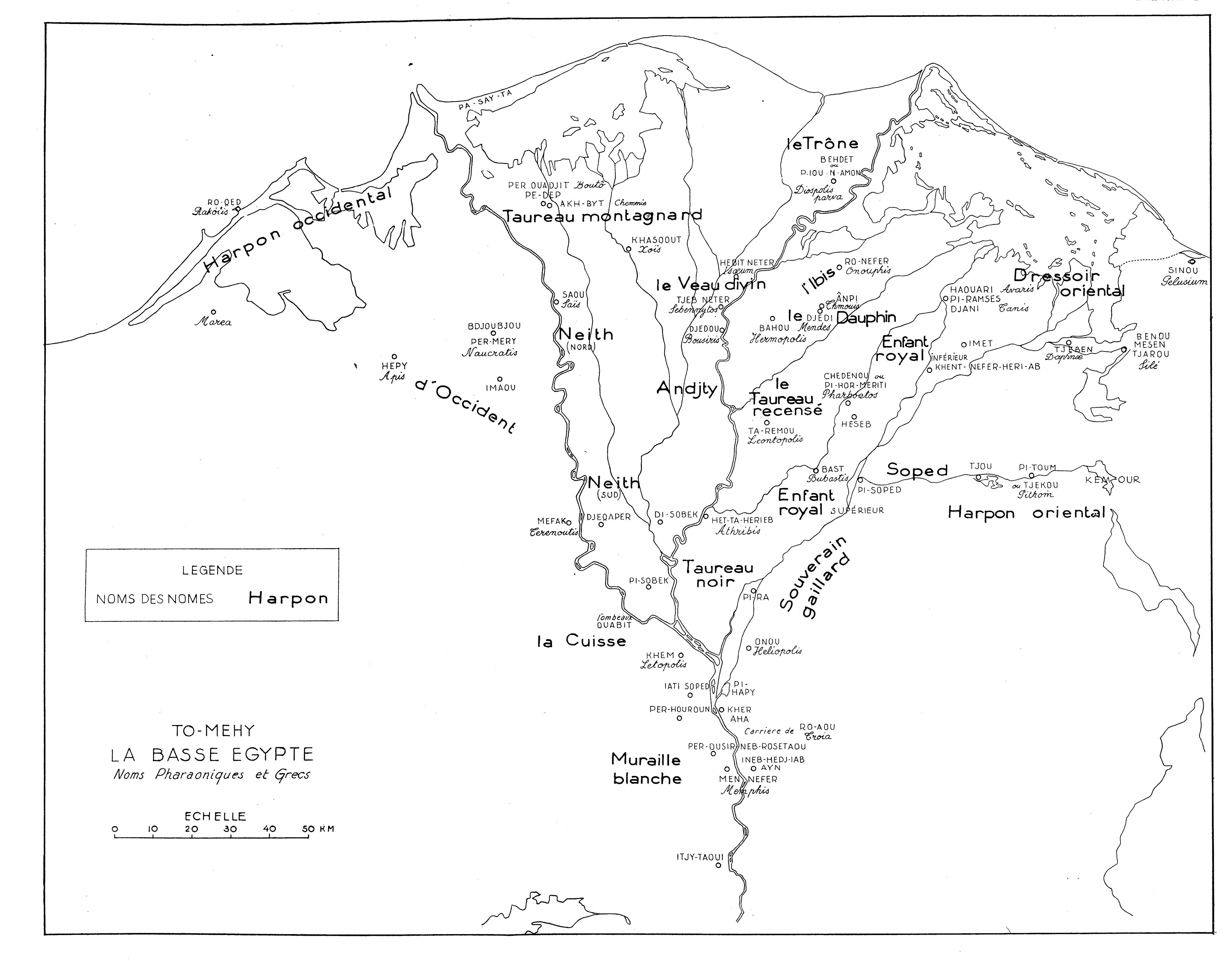
VI

Soped. Le Harpon occidental.

C'est dans cet ordre que le lecteur trouvera les vingt nomes de la Basse Égypte.

N. B. — Les cartes ont été dessinées par M. Alexandre Lézine, les emblèmes des nomes et les figures par Mme Pernette Montet-Lézine.

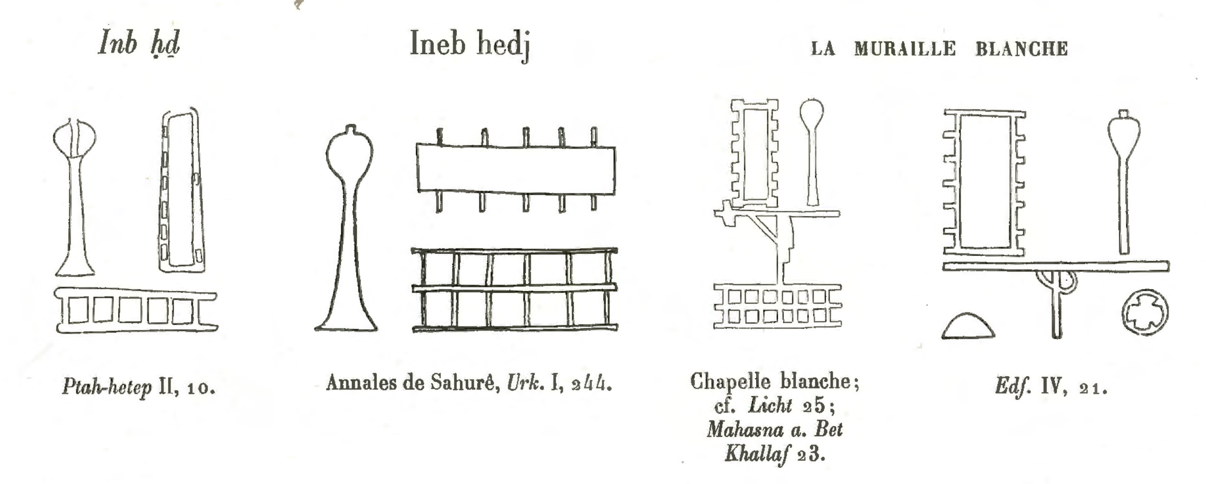



PA-SAY-TA
RO-QED
Rakotis
Harpon occidental
Marea
HEPY
Apis
d'Occident
BDJOUBJOU
PER-MERY
Naucratis
IMAOU
PER OUADJIT Bouto
PE-DEP
AKH-BYT
Chemmis
Taureau montagnard
KHASOOUT
Xoïs
SAOU
Saïs
Neith
(NORD)
le Veau divin
TJEB NETER
Sebennytos
DJEDOU
Bousiris
Andjty
HEBIT NETER
Iseum
RO-NEFER
Onouphis
l'Ibis
le Trône
BEHDET
ou
P-IOU-N-AMON
Diospolis parva
ANPI
Thmouis
le Dauphin
BAHOU
Hermopolis
DJEDI
Mendes
HAOUARI
Avaris
PI-RAMSES
DJANI
Tanis
Dressoir oriental
SINOU
Pelusium
BENOU
MESEN
TJAROU
Silé
TJEBEN
Daphnae
IMET
Enfant royal
INFÉRIEUR
KHENT-NEFER-HERI-AB
CHEDENOU ou
PI-HOR-MERITI
Pharbaetos
le Taureau recensé
TA-REMOU
Leontopolis
HESEB
BAST
Bubastis
Soped
PI-SOPED
TJOU
PI-TOUM
ou TJEKOU
Pithom
KEM-OUR
Harpon oriental
Enfant royal
SUPÉRIEUR
HET-TA-HERIEB
Athribis
Neith
(SUD)
DI-SOBEK
DJEQAPER
MEFAK
Terenoutis
Taureau noir
PI-SOBEK
Souverain gaillard
PI-RA
Tombeaux
OUABIT
la Cuisse
KHEM
Letopolis
ONOU
Heliopolis
IATI SOPED
PI-HAPY
PER-HOUROUN
KHER AHA
Carrière de RO-AOU
Troia
PER-OUSIR
NEB-ROSETAOU
INEB-HEDJ-IAB
AYN
MEN NEFER
Memphis
Muraille blanche
ITJY-TAOUI
LEGENDE
NOMS DES NOMES
Harpon
TO-MEHY
LA BASSE EGYPTE
Noms Pharaoniques et Grecs
ECHELLE
0 10 20 30 40 50 KM

PREMIER SECTEUR

CHAPITRE PREMIER

Inb ḥḏ Ineb hedj LA MURAILLE BLANCHE



Ptah-hetep II, 10. — Annales de Sahurê, *Urk.* I, 244. — Chapelle blanche; cf. *Licht* 25; *Mahasna a. Bet Khallaf* 23. — *Edf.* IV, 21.

La lecture est prouvée par la variante de Ptah-hetep II, 25 et par le mot *Urk.* IV, 1089, qui sans l'épithète *ḥḏ* désigne la résidence. dont le nom, comme il se produit très souvent est identique à celui du nome.

Le signe ne représente pas, comme on pourrait être tenté de le croire, un tronçon de mur en élévation avec des pierres en saillie des deux côtés mais le plan d'une enceinte rectangulaire formée d'îlots rentrants et d'îlots saillants.[1] C'est pourquoi il peut être indifféremment horizontal ou vertical. En conséquence, à la traduction généralement adoptée «le Mur blanc» nous avons préféré «la Muraille blanche».

LA RÉSIDENCE

Le composé *inb ḥḏ* désigne souvent la capitale du nome. Il suffit de supprimer le déterminatif, ou de le remplacer par ⊗ :

(Bet-Khallaf, pl. IX, 56), (Statue 42208 du Caire; *Edf.* I, 99); *ʿḥt n inb ḥḏ* (Brugsch, *D. G.*, 668, 1107) «le palais de Muraille blanche»; (*Piankhi*, 115) *šnwt inb ḥḏ* «le Grenier de Muraille blanche».

[1] Comme par exemple l'enceinte de Ramsès II à Tanis, cf. Fougerousse, *Les enceintes de Tanis*, dans *Kêmi* V, 19.

On pouvait abréger cette expression en supprimant soit l'adjectif soit le substantif. Exemple du premier cas. Thoutmose III dit avoir consulté le *ḏ3w n inb*, « Livre de Muraille ».[1] Ramsès III n'a pas cessé de travailler auprès de Ptah, « pour chercher ce qui est utile à ton temple auguste et le consacrer devant toi dans ta ville de Muraille ».[2] A la Basse Époque *inb* désigne encore sinon l'agglomération totale, du moins le plus ancien quartier de la ville.[3]

D'autre part lorsqu'on écrit dans la Chapelle blanche

« le Blanc qu'a fait Horus dans le nome de Muraille blanche », ce blanc semble bien mis pour *inb ḥḏ* et désigne par conséquent la capitale entourée d'une muraille, qu'un texte de Basse Époque attribue au dieu Ptah-Tatounen : « la Muraille de Ptah-Tatounen devant laquelle sont rassemblés les membres divins ».[4] Cette muraille est restée à la Basse Époque un objet de culte, car un personnage d'époque saïte est *it nṯr inb*, « Père divin de la muraille ».[5]

Lorsque les rois de la IIIe dynastie décidèrent de transférer leur capitale au sud du Delta, ils durent fixer leur choix sur un point de la vallée très proche de la pyramide à degrés, qui est celle de Djoser[6] et de sa voisine qui appartient à Sekhemkhet,[7] à mi-chemin entre les villages d'Abousir et de Saqqarah, car les Pharaons ont toujours aimé construire leur demeure d'éternité près de leur résidence. Dans la suite ils se sont d'abord écartés de la pyramide à degrés, puis ils s'en sont rapprochés. Faut-il en conclure qu'au chapelet de pyramides qui s'échelonne d'Abou-Roach à Dahchour correspondaient dans la vallée autant d'agglomérations? Sans nul doute et l'on tiendra pour certain que les palais du roi portaient le même nom que sa pyramide. Même s'il en était ainsi cela n'impliquerait pas l'abandon du bourg qui a dû se constituer près du temple du dieu dès sa fondation et n'a cessé de se développer à partir d'Asesi, l'avant-dernier roi de la Ve dynastie qui a voulu faire sa pyramide près de celles de la IIIe dynastie, et dont l'exemple a été suivi jusqu'à la fin de la VIe dynastie.

Il se peut que cette agglomération n'ait pas eu d'autre nom que *inb ḥḏ* « Muraille blanche », mais pendant l'époque héracléopolitaine et au début du Moyen Empire il semble que le nom de la pyramide du roi Teti fondateur de la VIe dynastie[8] ait désigné la capitale du nome :

(Champollion, *Not. desc.* I, 905); (*Bull. Metr. Mus. N.Y.* II, 1922,

[1] *Urk.* IV, 1089.
[2] *Pap. Harris* I, 45, 2.
[3] Sethe, *Beiträge zur aeltesten Geschichte Aegyptens*, Leipzig, 1905, 134.
[4] *Edf.* I, 329.
[5] *Ann. du Serv.* XXXIII, 46.
[6] Lauer, *La pyramide à degrés*, 3 volumes, Le Caire, 1936-9.
[7] Lauer, dans le *Bulletin de la Société française d'Égyptologie*, n° 12.
[8] Gauthier, *L. d. R.* I, 146.

39 et 41) (Papyrus de l'Ermitage 1116 A, 101; cf. Scharff, *Der historische Abschnitt der Lehre für König Merikaré*, p. 36). *Ḏd iswt*, Djed-esout, « durable de places ». Il est dit dans ce dernier exemple que le district de Djed-esout comptait 10.000 citadins libres d'impôt et que les grands y résidaient depuis le temps de Râ, mais l'inscription du Ramesseum montre que Djed-esout n'était plus au temps de Ramsès II qu'un quartier consacré à un Ptah très particulier, Ptah qui est sous son moringa (*b3k*).

En effet ce nom a été supplanté à une époque que nous ne pouvons fixer et dans des circonstances inconnues par le nom d'une autre pyramide, celle de Pepi Ier : *N mn nfrw* « Meryrê, ou Pepi, est stable quant à la beauté ».[1]

Ce nom qui devait devenir illustre est *Mn nfr*, Μέμφις en grec, copte Ⲙⲉⲙϥⲉ, hébreu מף, נף, ass. *Minpi*, arabe *Menf.*[2]

L'explication universellement admise du nom[3] nous oblige à renoncer à l'étymologie rapportée par Plutarque ὅρμος ἀγάθων « le port des bons »[4] et à toute autre fondée sur le nom de Menès qui a passé chez les Grecs pour le fondateur de la ville.

Le premier exemple du nom de Memphis n'est d'ailleurs pas très ancien, puisqu'il se trouve dans l'inscription d'Ahmès le marin, qui fut affecté pendant le siège d'Avaris à un bateau nommé « Soleil levant devant Memphis ».[5] Les autres exemples sont beaucoup plus récents.[6] Mais ce n'est pas une raison pour penser que le nom de Memphis ne date que de la XVIIIe dynastie ou de la domination hyksos.[7]

Le glossaire Golénischeff nous a transmis une bien curieuse orthographe du nom de Memphis, *Mn-inb-f*[8] qui combine le premier élément de *Mn-nfr* avec le dernier de l'épithète *rsy inb f* « sud de son mur » qui appartient à Ptah, principal dieu de Memphis.

Le mérite d'avoir reconnu près de Saqqarah le lieu occupé par cette illustre capitale revient au voyageur parisien Jean de Thévenot,[9] mais les érudits ne furent vraiment convaincus qu'après que les savant de la Commission d'Égypte en eurent trouvé d'indiscutables vestiges à Mit-Rahineh.[10] Memphis a été explorée par Caviglia et Sloane,[11] par

[1] Gauthier, *L. d. R.* I, 151.
[2] Gauthier, *D. G.* III, 38; Gardiner, *Onomastica*, 394.
[3] Lefebvre, *A propos d'un nom de pyramide*, dans *Rev. ég.* V, 47.
[4] *De Iside et Osiride*, 20.
[5] *Urk.* IV, 3.
[6] Stèle de l'an 16 de Siamon, *Rec. Champollion*, 362; *Piankhi*, 87, 90, 94, 96, 97, 98, 100; *Edf.* I, 329.
[7] Sur la fondation de Memphis les Grecs avaient leurs traditions, cf. Jean Bérard, *Les Hyksos et la légende d'Io*, p. 21, *Syria* XXIX, 1952.
[8] Le nom de Memphis au papyrus Golenischeff fut d'abord lu *Mn-nfr* (*Aegypt. Zeitsch.* XLI, 130). La lecture a été rectifiée par Gardiner, *Onomastica* II, 122.
[9] J.-M. Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte* I, 27-8.
[10] *Description de l'Égypte, Antiquités*, Descriptions, II, ch. xviii.
[11] Maspero, *Essais sur l'art égyptien*, 179.

Flinders Petrie[1] et surtout par les savants du Service des Antiquités d'Égypte, Mariette, Grébaut, Daressy, Ahmed Badawi.[2] Ces fouilles ont fait découvrir un grand nombre de statues, de stèles et de bas-reliefs,[3] mais des édifices il ne reste que peu de choses.

Les vestiges du temple de Ptah qui consistent essentiellement en deux murs construits par Ramsès II sont compris entre le village de Mit-Rahineh, le Kôm el-Hawa, le Kôm el-Qala et le Kôm el-Fakhry (fig. 7). Le colosse de Ramsès II en calcaire fin a été trouvé devant la porte méridionale du temple. Non loin de l'édicule qui l'abrite on a récemment déblayé une petite chapelle de Séti Ier agrandie à la Basse Époque.[4] On a reconnu au nord du temple le pourtour d'un lac sacré et plus au nord les vestiges d'un palais d'Apriès où ont été remployés les blocs d'un propylône de Sanousrit Ier.[5] Un temple du temps de Merenptah existe au Kôm el-Qala, à l'est du temple de Ptah[6] et un autre de Siamon au sud.[7]

Les textes égyptiens et grecs ajoutent quelques renseignements à ces modestes indications.

Sur les abords de la ville aux temps anciens nous ne savons absolument rien. A l'époque de Piankhi, Memphis était protégée par de hautes murailles bien entretenues et des forts qui baignaient dans l'eau. De nombreux bateaux de types variés étaient amarrés au quai (*r mryt nt Mn nfr*) au moyen de câbles attachés aux maisons.[8] Chose assez surprenante car les vestiges de l'ancienne ville se rencontrent à deux kilomètres du fleuve. Il faut donc admettre que la ville était beaucoup plus étendue que ses vestiges et qu'elle touchait le Nil. Le témoignage d'Hérodote confirme celui de Piankhi. L'historien grec a vu une digue dont l'établissement remontait à Menès, qui forçait le Nil à couler à l'est. Un lac alimenté par le fleuve couvrait l'ouest et le nord de la ville. Strabon a vu également les lacs et un grand bois.[9]

A l'intérieur l'édifice le plus remarquable était sans doute le temple de Ptah. Ramsès III qui n'a cessé de travailler à l'embellir a fait élever sur son parvis un château qui pouvait servir au dieu de reposoir à chacune de ses sorties, appelé : «le Château de Ramsès souverain d'Onou dans le temple de Ptah».[10] Le temple de Ptah était en outre le siège d'une Ennéade divine.[11] C'est sans doute ce même temple qu'a vu Hérodote. Il le qualifie de grand et tout à fait remarquable. Menès l'avait commencé, Moeris avait construit les

[1] Petrie, *Memphis*, I-III, London, 1909-10.

[2] Mariette, *Monuments divers*, pl. 30-5; Maspero, *Le Musée égyptien*: I, 9-13; *Ann. du Serv.* III, 139-50, 23-7; II, 241-2; XXVII, 215-9; XXIII, 47-8; VIII, 120-1.

[3] Porter and Moss, *Topogr. Bibl.* III, 217-28.

[4] Leclant, *Orientalia*, 10 (1951), 345-6.

[5] Petrie, *Memphis* II, pl. I, X-XIII, VI.

[6] *Ibid.* I, p. 11-2.

[7] *Ibid.* I, pl. XXX-XXXI; II, XIX-XXIV.

[8] *Piankhi*, 89-90, 94.

[9] Hérodote II, 66; cf. Sourdille, *La durée et l'étendue du voyage d'Hérodote en Égypte*, 42-3; Strabon XVII, 32.

[10] *Pap. Harris* I, 45, 2-3.

[11] *Ibid.* 47, 5; cf. *Piankhi*, 100.

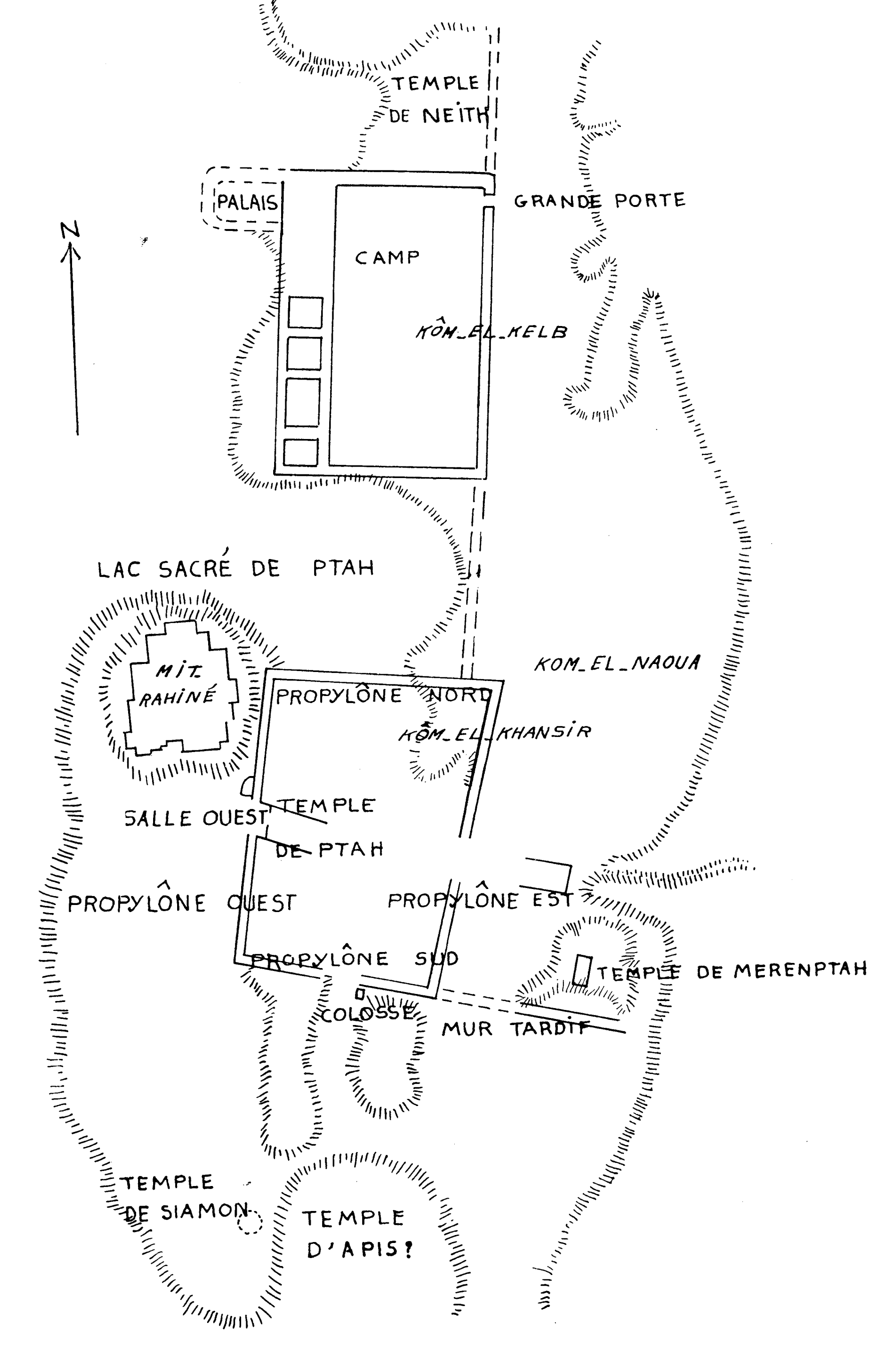


Fig. 7.

propylées du Nord, Rhampsinite ceux de l'Ouest, Asychis ceux de l'Est, les plus beaux, enfin Psamétique ceux du Sud.[1] Strabon mentionne aussi l'Hephaisteion,[2] dont les colonnes très nombreuses et très hautes lui ont semblé barbares. Par contre il admire sans réserve un naos monolithe d'une grandeur extraordinaire qui faisait toujours au Moyen Âge l'étonnement des écrivains arabes.[3] Ce naos, œuvre d'Amasis remplaçait sans doute le naos en granit d'Éléphantine datant de Ramsès III, où Ptah, Sekhmet et Néfertoum étaient représentés.[4]

Une aussi grande ville était naturellement divisée en plusieurs quartiers :

Ḥwt kꜣ Ptḥ, Hekaptah, «le Château du double de Ptah», parfois sans *kꜣ*, n'est cité qu'à partir des premiers temps du Nouvel Empire.[5] Ramsès II y séjourna avant que la résidence de Pi-Ramsès fut habitable et y reçut les ingénieurs des mines d'or.[6] Ramsès III après avoir décrit les travaux faits dans le temple de Ptah entame un autre paragraphe en disant : «J'ai fait nettoyer Hekaptah, ta place sacrée. J'ai construit ceux de ses temples qui étaient vétustes».[7] Que Ramsès III dans son exposé sépare nettement ce qu'il a fait au temple de Ptah et ce qu'il a fait à Hekaptah nous interdit, semble-t-il, d'assimiler ces deux parties de la ville comme on le fait quelquefois. Ce texte permet d'écarter aussi l'idée très répandue que Hekaptah n'est pas autre chose que le nom sacré de Memphis. D'après Brugsch, c'est d'Hekaptah que les grecs ont tiré Αἴγυπτος. Cette étymologie a encore des partisans,[8] bien que les mots commençant par *ḥwt* donnent en grec α : Αὔαρις, Ἀθρiβις et que Ptah soit rendu en grec par Φθα.

ʿnḫ tꜣwi, Onkh-taoui, «Vie des deux Terres» apparaît dans les textes du Moyen Empire comme un lieu dont Ptah est le Seigneur.[9] Certains égyptologues refusent à Onkh-taoui une signification géographique, mais nous leur objecterons le grand texte d'Edfou qui fait d'Onkh-taoui l'un des vergers sacrés du nome.[10] Le jardin de Memphis *bʿḥt nt Mnnfr* mentionné dans une stèle de Siamon[11] désigne peut-être le même lieu qui, d'après Maspero, serait marqué par la plus septentrionale des buttes de Memphis.[12]

nht «le Sycomore» fut de tout temps voué à la déesse Hathor. Le grand papyrus Harris place ce canton au sud de Muraille blanche.[13] Seule

[1] Sourdille, *op. cit.* 43-4.
[2] Strabon XVII, 33-4.
[3] Stricker, *Le naos vert de Memphis*, dans *Ann. du Serv.* XXXIX, 215-20.
[4] *Pap. Harris* I, 47, 6-7.
[5] Gauthier, *D. G.* IV, 137.
[6] Stèle de Kouban, 7.
[7] *Pap. Harris* I, 47, 2.
[8] Gardiner, *Onomastica* II, 124.
[9] Statues d'Amenemhat Ier, de Sanousrit Ier, de Sebekhotep et de Mermenfat à Tanis (*Ann. du Serv.* XVII, 170) et pour le Nouvel Empire, *Pap. Harris* I, 43; Sallier IV, volumes 1, 2.
[10] *Edf.* I, 329.
[11] *Rec. Champollion*, 362.
[12] Maspero, *Contes populaires*, 3e éd., p. 24, note 3.
[13] *Pap. Harris* I, 49, 3; *Bibliotheca Aegyptiaca* VII, 89.

une trouvaille archéologique permettrait de décider s'il faut comprendre dans le sud de la ville, ou au sud de la ville.

(*Pap. Harris* I, 47, 1; 68, 9; 49, 7) *inb Sbk* «le Mur de Sobek». Bien que le crocodile ne soit pas suivi du déterminatif du dieu, je préfère cette traduction à «Mur du Crocodile», car la lettre du papyrus Sallier IV sur les merveilles de Memphis mentionne un Sobek de Merirê (Pépi Ier).[1] Dans les expressions ainsi composées d'un nom de dieu et d'un nom de roi, on a omis, pour éviter la cascade de génitif, un mot tel que *pr* «domaine»; il faut donc comprendre Sobek du domaine de Merirê, ce qui prouve que le dieu avait son temple sur l'emplacement d'un vieux palais de Pépi Ier. Le Mur de Sobek n'est mentionné que dans le grand papyrus Harris. Ptah y passait dans une de ses sorties. Des térébinthes et des arbres à encens avaient été plantés sur son parvis, près duquel il y avait une pièce d'eau où l'on jetait des offrandes en quantité considérable en l'honneur de Ptah de l'Eau primordiale (*Ptḥ nw*) et de l'Ennéade divine de l'eau.

Tnnt, Tjennet est depuis le Moyen Empire le nom d'un sanctuaire qui s'est appelé plus tard *Tꜣnnt*.[2] On y vénérait surtout Ptah, mais aussi Sokar et Osiris, protecteurs de la nécropole memphite.

Nꜣy n ꜣšr ḥr-ib Ḥwt Ns Bꜣ Dd (Stèle C 119 du Louvre) «l'Établissement des Syriens qui se trouve au Château de Smendès» correspond, comme l'a montré Spiegelberg,[3] au fameux camp des Tyriens, où s'était fixée la colonie syrienne de Memphis un peu au sud du temple de Ptah. Cette colonie était certainement plus ancienne que Smendès, car la lettre du papyrus Sallier IV souvent citée déjà prouve que Baal, Qadech, Minaÿt, Baal-Sapouna recevaient des honneurs dans l'ancienne capitale de l'Égypte.[4] Dans le camp des Tyriens Hérodote signale un téménos beau et bien orné consacré à Protée et un temple de l'Aphrodite étrangère qu'il identifie à Hélène, fille de Tyndare.[5]

La cour (αὐλή) d'Apis a été construite, si l'on en croit Hérodote,[6] en face des propylées méridionales du temple d'Hephaïstos (Ptah). C'était un péristyle dont le toit était soutenu par des colosses hauts de douze coudées. On y nourrissait Apis lorsqu'il s'était manifesté. Le témoignage d'Hérodote est certainement exact et même valable pour le Nouvel Empire, car la lettre sur les merveilles de Memphis mentionne Apis dans le domaine de Ptah. Nectanébo II, pendant qu'il résidait dans son palais de Muraille-blanche et qu'il cherchait ce qui pouvait être utile aux dieux, prit la décision de construire une place pour Apis *St Ḥpy* en travail solide et éternel. Et bientôt on vint lui dire que cette place était construite.[7] Strabon ajoute qu'il y avait à côté du sècos d'Apis un autre sècos destiné à loger sa mère.[8] Les étrangers tenaient beaucoup à voir Apis en liberté.

[1] *Bibl. Aegyp.* VII, 83.
[2] Gauthier, *D. G.* VI, 21, 78.
[3] Spiegelberg, *Die Stele 119 C du Louvre*, dans *Kémi* II, 107.
[4] *Bibl. Aegyp.* VIII, 89.
[5] Hérodote II, 112; cf. Strabon XVII, 31.
[6] Hérodote II, 153.
[7] D'après une stèle trouvée au couvent de Saint-Jérémie dans *Ann. du Serv.* IX, 154-7
[8] Strabon XVII, 91.

Aussi le lâchait-on à certaines heures dans une cour où l'on pouvait voir des combats de taureaux. Ces indications valent également pour les époques anciennes, non seulement parce qu'il est certain que le culte d'Apis était organisé dès l'Ancien Empire mais parce que la coutume des combats de taureaux où le vainqueur est déclaré Apis remonte aussi à cette époque.[1]

Il y avait certainement à l'époque d'Hérodote bien d'autres édifices dont nous pouvons supposer l'existence d'après la longue liste des dieux qui recevaient un culte à Memphis. En voici deux qui sont formellement attestés : un temple d'Isis construit par Amasis[2] et le temple des Cabires qui passaient pour être les fils de Ptah.[3] Le quartier des orfèvres et la manufacture d'armes attestés par les textes pouvaient être voisins de ce temple.[4]

LES DIEUX

Nous savons déjà que Ptah est le grand dieu de Memphis. Le démiurge s'est annexé de bonne heure les noms de deux autres dieux de la région memphite Ta-tenen et Sokar. C'est ce qui explique que ses formes (*irw*) soient si nombreuses. On le représente souvent comme un homme assis ou debout, portant une couronne formée de deux cornes de bélier et de deux plumes, tenant de ses deux mains un fléau. Cette forme qui lui est commune avec Ta-tenen est celle qu'il adopte quand il assiste à la réunion des deux plantes symboliques du Nord et du Sud et qu'il préside au jubilé qui a tant d'importance dans la vie du roi. Souvent aussi il a la forme d'une momie debout. Il est chauve, nu-tête et ses deux mains sortant du manteau tiennent un sceptre composite. On le représente enfin comme un pygmée. Hérodote raconte que Cambyse entrant dans le temple de Ptah aperçut la statue du dieu représenté comme un pygmée et s'en gaussa.[5] Les commentateurs ont pour la plupart mis en doute cette information que je crois exacte. Dans les bas-reliefs memphites les orfèvres qui mettent la dernière main aux bijoux destinés au mort sont eux-mêmes des pygmées. Or ils invoquent tantôt Ptah, tantôt Sokar et se déclarent les chéris de Ptah. Les Cabires qui avaient, ainsi que nous l'avons dit, un temple particulier près du temple de Ptah et qui passaient pour les fils de Ptah étaient d'ailleurs aussi des pygmées. Sans aucun doute ils pratiquaient des métiers manuels sur lesquels Ptah et Sokar étendaient leur protection.[6]

A l'époque de Ramsès III les dieux officiels de Memphis sont Ptah le grand qui-est-au-sud-de-son-mur, seigneur d'Onkh-taoui, appelé aussi Tatenen, le père des dieux, Sekhmet la grande, aimée de Ptah et Nefertoum qui protège les deux terres.[7] A côté de cette famille il y avait une Ennéade des seigneurs de Hekaptah présidée par Ptah

[1] Blackmann, *The rock tomb of Meir* I, pl. XI.
[2] Hérodote II, 176.
[3] *Ibid.* III, 37.
[4] S. Sauneron, *La manufacture d'armes de Memphis*, dans *BIFAO* LIV, 7-12.
[5] Hérodote III, 37.
[6] P. Montet, *Ptah patèque et les orfèvres nains*, dans *Rev. arch.*, 6e série, XL, 1-55.
[7] *Pap. Harris* I, 43-4.

qu'assistaient huit divinités qui n'étaient que ses hypostases.[1] Les dieux de Memphis étaient en réalité bien plus nombreux. Nous avons déjà noté Hathor la dame du Sycomore représentant la vache céleste : Mehet-ouerit et les dieux étrangers du quartier syrien. Amon qui voulait être partout avait une résidence à Hekaptah.[2] La lettre sur les merveilles de Memphis leur ajoute Amon-Râ le grand bélier de Per-nefer, Amon du château des dieux, Soped et les protecteurs de l'immense nécropole, Anubis seigneur de To-djeser (la terre sacrée), Osiris seigneur de Ro-staou, l'Ennéade des dieux de l'Occident, les rois du Sud et les rois du Nord qui sont à l'ouest de Hekaptah. Cette liste n'est même pas exhaustive puisqu'elle omet Nefertoum.

De cette foule divine Piankhi n'a retenu qu'Amon, Ptah et l'Ennéade de Hekaptah.[3]

Le grand texte d'Edfou désigne le patron de Memphis par le signe qui appartient aussi bien à Ptah qu'à Ta-tenen. Il est là comme créateur de la terre à Tepeh-Djat, localité dont nous reparlerons et à Hekaptah.[4]

Un texte de Philae laisse à Sokar son individualité : «Il fait paraître Sokar en la fête de son père Ptah père des dieux et des déesses».[5]

A Denderah, qui est le domaine d'une déesse on préfère invoquer la déesse à tête de lionne : Sekhmet.[6]

Les trouvailles du Serapeum prouvent que le culte d'Apis n'a pas subi d'interruption depuis Ramsès II jusqu'à l'époque hellénistique où ses abords furent décorés de statues représentant des sages et des poètes grecs.[7] En fait ce culte fut institué très tôt, car le titre *md Ḥpy* «bâton d'Apis» a été porté par de nombreux personnages de l'Ancien et du Moyen Empire.[8] La fête d'Apis est mentionnée dès la IVe dynastie.[9] Les combats de taureaux en l'honneur d'Apis sont également très anciens. A la Basse Époque Apis est devenu le héraut de Ptah.[10] L'association du bœuf sacré et du dieu est sans doute relativement ancienne, mais je doute qu'elle soit primitive, car Apis est un taureau libyen qui, avant d'atteindre Memphis, s'est attardé dans la partie occidentale du Delta et surtout dans la ville qui porte son nom.[11]

Un bas-relief de Denderah représente les prêtres de la Basse Égypte marchant en colonne par un. Les prêtres du nome de Muraille blanche qui portent tous l'emblème de Nefertoum y sont au nombre de cinq,[12] mais un seul nom est complet, celui du

[1] Vandier, *La religion égyptienne*, 35.
[2] D'après un colosse de Tanis : P. Montet, *Les statues de Ramsès II à Tanis*, dans *Mélanges Maspero* II, 498.
[3] *Piankhi*, 100.
[4] *Edf.* I, 329.
[5] Bénédite, *Philae*, 114.
[6] Chassinat, *Dend.* I, 123.
[7] Mariette, *Le Serapeum de Memphis*, dans *Atlas*, pl. II.
[8] *WAS* II, 178.
[9] *Urk.* I, 20.
[10] Bénédite, *Philae*, 114.
[11] Voir ci-dessous le chapitre sur le nome d'Occident.
[12] Mariette, *Dend.* IV, 31.

prêtre *sm*[1], attesté dès l'Ancien Empire, qui marchait devant le roi dans certaines cérémonies.[2] Le grand texte d'Edfou ne donne qu'un seul titre *wr sḫm ḥm* «le grand Chef des arts».[3] Nous constatons ici pour la première fois un fait qui se vérifiera par d'autres exemples. Le titre du grand-prêtre s'inspire d'une fonction ou d'une qualité de son dieu.

Voici d'autres informations religieuses qui proviennent de la même source. La grande prêtresse était la *nfrt irw* «belle de formes». Le vaisseau sacré s'appelait *nb ḥḥ* «le Maître d'éternité». L'ancienneté de ce nom est confirmée par le grand papyrus Harris[4] où il est dit que Ramsès III fit construire un *Nb ḥḥ* de 130 coudées en sapin du Liban. Deux arbres étaient vénérés, le balanite (*išd*) à Tepeh-djat et le jujubier (*nbś*) à Onkh-taoui. Le serpent sacré avait pour nom *Ḏdft* «le ver». Deux grandes fêtes étaient célébrées en hiver (*prt*) le premier des premier et second mois.

Il était interdit de se livrer à la pédérastie dans la terre entière. Le lecteur doit avoir présent à l'esprit que les interdictions particulières à chaque nome ne sont inspirées ni par la morale ni par l'hygiène, mais sont en rapport avec le culte ou avec un mythe local. Ici ce mythe est perdu, mais nous pouvons certifier que le dieu Ptah avait une raison personnelle de proscrire ce vice. Très souvent les interdictions doivent être observées dans la seule capitale du nome. Puisqu'ici on a ajouté : «dans la terre entière», cela signifie que le dieu retirait sa protection à tous ceux qui s'y livraient en quelque lieu que ce fût.[5]

Tout ce qui précède concerne vraisemblablement le culte de Ptah. La parèdre du dieu, Sekhmet avait son clergé particulier dont les prêtres étaient *swnw* «médecins».[6] Toutefois, les deux clergés étaient en rapport étroits et nous connaissons une famille dont les chefs ont servi tantôt Ptah et tantôt Sekhmet.[7] Un médecin-chef de l'Ancien Empire nommé Onkh-n-y-Sekhmet «que Sekhmet vive pour moi» a obtenu des grands chefs des arts qu'ils surveillent la construction d'une fausse porte destinée à son tombeau,[8] ce qui prouve l'accord des deux clergés.

AUTRES LOCALITÉS

Nous devons à la stèle de Piankhi[9] de connaître quelques localités situées dans le district de Memphis, *ww n Mn-nfr*, mais il n'est pas possible de savoir si ce *ww* coïncide ou non avec le *ww* du nome de la Muraille blanche dont il sera question plus loin. Quoi qu'il en soit, voici ces localités dont une seule est connue par ailleurs :

Ḥry p dmy, Hery-la-Ville;

P bḫn n Byw, «la Forteresse de Byou»;

Tȝ wḥy Byt, «le camp de Byt».

Pnynȝ iwˁ. Dans ce composé d'apparence assez barbare, il faut certainement détacher l'élément final *iwˁ*, identique à [1] qui est un lieu de la région memphite consacré à Sekhmet, la parèdre de Ptah. Le groupe du début me paraît formé de l'article et du mot *nny* qui se dit de l'endroit où l'inondation s'immobilise.[2]

Ces quatre localités qui ouvrirent leurs portes sans résistance à Piankhi faisaient partie sans doute de ce que nous pourrions appeler le camp retranché de Memphis.

Tpḥ- ḏȝt, Tpehdjat est associé avec Hekaptah pour le culte de Ptah Tatenen au grand texte d'Edfou.[3] C'est aussi, toujours d'après ce texte, un des deux vergers. Montou y résidait sous la forme d'un taureau blanc.[4] Le génie qui représente le nome de la Muraille blanche dans la salle des deux Vérités sort de Tepehdjat, qu'aucune découverte archéologique ne permet de localiser.

Tȝ-Krḥt.[5] Lieu fortifié (*sb*) consacré à Nefertoum, troisième personnage de la triade memphite,

iȝty Špdw[6] «les deux buttes de Soped». La lettre sur les beautés de Memphis nomme Soped parmi les dieux honorés dans la capitale. Cette localité nommée aussi *iȝty*[7] «les Deux Buttes» avait Soped pour dieu principal, mais honorait encore d'autres dieux. On compte sur Soped seigneur de l'Est dans les buttes pour défendre Memphis contre un agresseur venu de l'Ouest. Le village de Saft el-Laban, au nord-ouest de Gizeh, recouvre très probablement, comme l'indique Sauneron, les deux buttes de Soped.

(Brugsch, *DG.* 1099) *tȝ ˁt nt pȝ ḥȝty* «La demeure du prince» serait un autre nom d'un village voisin de Memphis qui peut encore s'appeler la ville d'Imhotep, fils de Ptah.

Ḫnt nfr «le Beau-Dressoir» est nommé dans l'inscription de Piankhi (l. 101) à côté de deux localités situées en face de Memphis sur la rive est du Nil.

Ce lieu a été très justement placé par Daressy[8] dans la région de Gizeh, non seu-

[1] *WAS* IV, 119.
[2] Selim Hassan, *Giza*, 1929-30, P. 18.
[3] *Edf.* I, 329.
[4] *Pap. Harris* I, 48, 11.
[5] Voir à ce sujet P. Montet, *Le fruit défendu*, dans *Kêmi* XI, 85-116.
[6] P. Montet, *Les Scènes de boucherie*, dans *Bull. Inst. fr.* VII, 49.
[7] Plaquette du Musée de Berlin, n° 23673.
[8] *Urk.* I, 38.
[9] *Piankhi*, 98-9.

[1] Statue de Sekhmet provenant du temple de Mout à Karnak, Le Caire, *Pap. Boulaq III*, V, 2. *Cat. Gén.* 39045.
[2] *WAS* II, 275.
[3] *Edf.* I, 329.
[4] *Edf.* II, 72.
[5] Stèle de Vienne, Wreszinski, *Aeg. Insch. Wien*, 97 et 101.
[6] Statues de Minmose (XVIII[e] dynastie) trouvée à Medamoud (*Fouilles Inst. fr. Medamoud*, 52).
[7] S. Sauneron, *Le culte de Soped dans la région memphite*, dans *Kêmi* XI, 117.
[8] Daressy, *La localité Khent-nefer*, dans *Ann. du Serv.* XVIII, 34, 35.

lement à cause de Piankhi, mais aussi parce qu'un prophète d'Amon, seigneur du Beau-Dressoir est en outre prophète de Sekhmet, déesse memphite et parce qu'un papyrus grec place dans le nome memphite un bourg appelé Ταχενεφρητης, où l'on reconnaît *Ḫnt -nfr*. A ces arguments s'ajoute maintenant la mention au papyrus Wilbour d'un domaine d'Amon du Beau-Dressoir à Memphis.[1] Ce qui avait attiré l'attention de

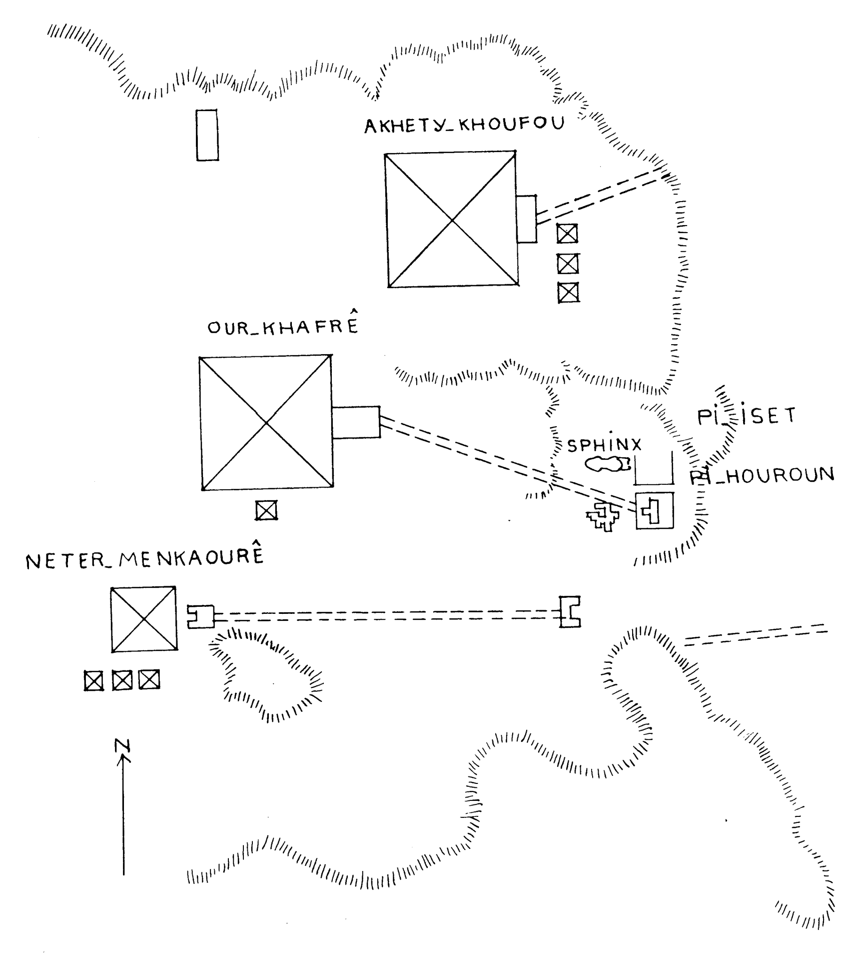
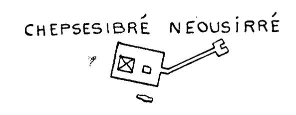


Fig. 8.

Daressy sur le bourg du Beau-Dressoir, c'était la trouvaille à Qantir, dans le district de Faqous, à 120 kilomètres de Mit-Rahineh, d'un montant de porte où l'on a représenté Ramsès II en face d'*Imn-rꜥ nb Ḫnt-nfr ḥry-ib* «Amon-Râ, seigneur du Beau-Dressoir du milieu». Daressy estimait que l'Amon-Râ de Qantir était le même que l'Amon-Râ memphite, autrement dit qu'il n'y a qu'un bourg appelé *ḫnt-nfr,* qui est à Gizeh ou au

[1] Gardiner, *Onomastica* II, 120 (393 A).

voisinage. M. Hamza, qui a fait des fouilles à Qantir, croit comme Daressy qu'il y a un seul *ḫnt-nfr,* mais il le place à Qantir.[1] Personne ne semble avoir pris garde que sur la pierre de Qantir, *ḫnt-nfr* est suivi d'un épithète *ḥry-ib* qui manque sur les autres exemples. Par contre *ḥry-ib* se rencontre dans d'autres expressions géographiques : *iw ḥry-ib* «l'île du milieu», *Ḥwt ḥry ib* «le Château de la terre du milieu». Je conclus donc qu'il y a deux *ḫnt-nfr,* l'un à Gizeh et l'autre à Qantir, que nous étudierons plus loin.



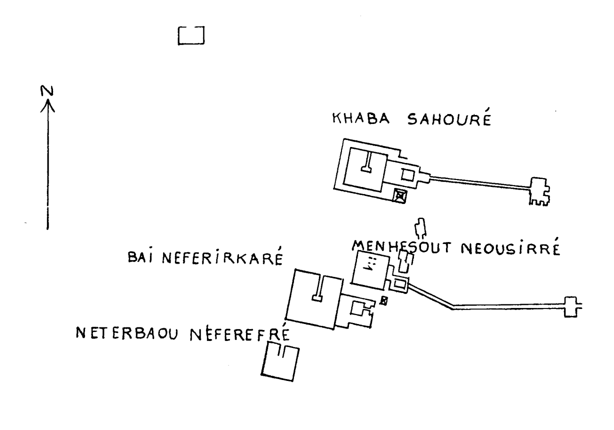


Fig. 9.

LA MONTAGNE LIBYQUE.

La montagne libyque aux environs de Memphis n'est qu'une vaste nécropole. Les rois de l'Ancien Empire et quelques rois du Moyen Empire y ont élevé en face de leurs palais, comme nous le disions plus haut, leurs monuments funéraires composés en principe d'un temple d'accueil, d'une chaussée menant au temple funéraire adossé à la pyramide et de celle-ci. A côté des pyramides sont rangées les tombes des grands personnages de l'Ancien Empire, des tombes plus récentes, et d'autres monuments, tels que le Sphinx, le Serapeum et les temples solaires.

[1] M. Hamza, *Mélanges Maspero* I, 647-55.

Fig. 10.

Les inscriptions funéraires memphites désignent cette vaste portion de la montagne par des noms très généraux : *ḫr nṯr* «la Nécropole» ou *imnt* «l'Occident». Cependant on connaît au moins un exemple d'un nom propre particulier. C'est dans l'inscription d'un contemporain de Mycerinus[1] : «Quant à ce tombeau, c'est le roi Mycerinus, vivant à jamais, qui le fit faire comme il se trouvait sur le chemin qui est *r gs Ḥr*, «sur le flanc du Haut».

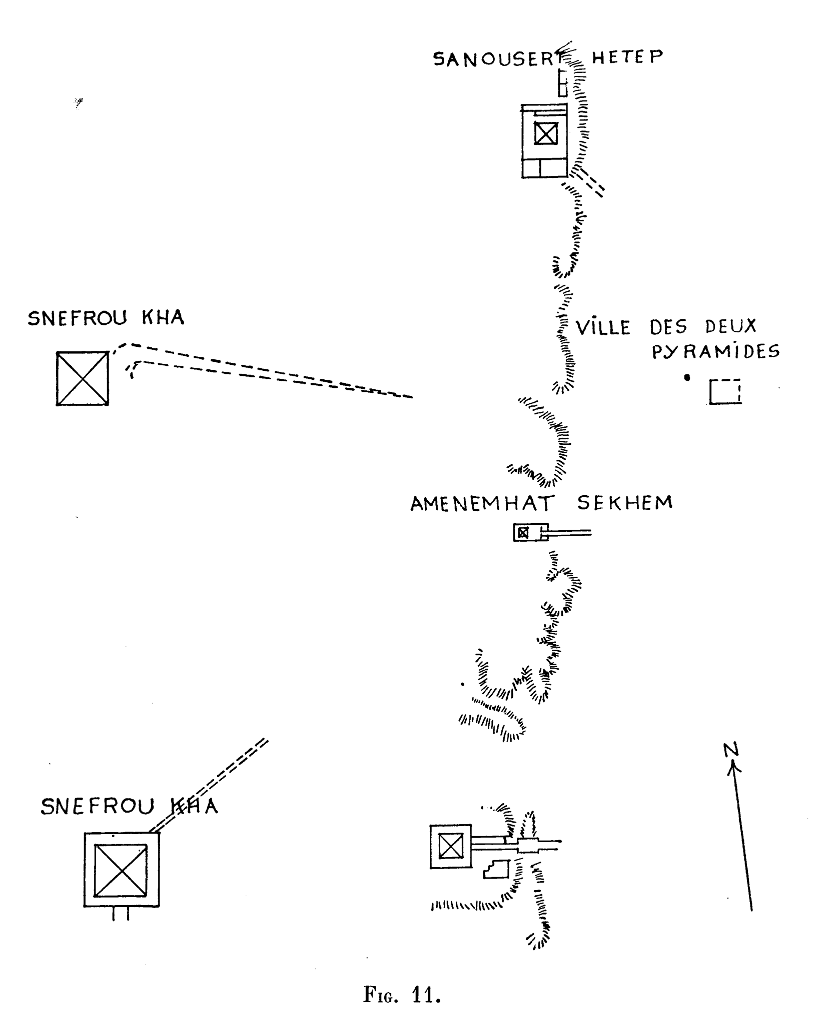


Fig. 11.

Les modernes ont pris l'habitude de désigner les principaux secteurs de la nécropole memphite par les noms des villages arabes de la vallée les plus rapprochés : 1. Abou-Roach; 2. Gizeh (fig. 8); 3. Abousir (fig. 9); 4. Saqqarah (fig. 10); 5. Dahchour (fig. 11). Les anciens Égyptiens n'ont pas donné à ces secteurs des noms particuliers,

[1] *Urk.* I, 18. Ce nom a été parfois donné par erreur à la pyramide de Mycerinus ou à celle de Didefrê. Gauthier, *L. d. R.* I, 87, 95; G. Lefebvre, *A propos d'un nom de pyramide*, dans *Rev. ég.* V, 46

mais ils ont donné aux pyramides et à quelques édifices les noms dont ils désignaient, comme nous l'avons dit plus haut, les palais royaux élevés dans la vallée :

1. [1] *Sḥdw-Ḏdfr*ʿ «Dedefrê est un habitant de Sehedou (une partie du ciel)».

2. [2] *ꜣḫty Ḫwfw* «Chéops est un habitant de l'Akhet»;

*wr Ḫʿfr*ʿ «Khephren est grand»;

*Nṯr-Mnkꜣwr*ʿ «Divin est Mycerinus».

Le nom du Sphinx était *Ḥrm ꜣḫt*, Harmakhis.[3] Les ouvriers étrangers qui furent installés sous la XVIIIe dynastie dans la région du Sphinx lui donnèrent le nom du dieu cananéen Houroun[4] qu'on trouve à profusion sur les stèles récemment découvertes. Le temple du Sphinx devint alors *pr Ḥwrwn* «le Temple d'Houroun» et cette partie de la montagne libyque fut appelée *iꜣ t nt Ḥwrwn Ḥrmꜣḫt* «la Butte d'Houroun-Harmakhis». La Stèle dite de la fille de Chéops qui nous donne ces renseignements nous fait également savoir qu'un temple d'Isis, se trouvait un peu au nord du Sphinx.[5] Quelques blocs de ce temple ont été découverts à l'emplacement indiqué.[6]

3. *šsp-ibr*ʿ, le Temple solaire de Neouserrê;[7]

*ḫʿ-bꜣ Sꜣḥwr*ʿ, la Pyramide «Sahourê est resplendissant quant au *ba*»;

*Mn swt Niwśr r*ʿ, la Pyramide «Neouserrê est ferme de places»;

*Bꜣy Nfrirkꜣr*ʿ, la Pyramide «Neferkarê est animé»;

*Nṯr bꜣw Nfrfr*ʿ, la Pyramide «Neferefrê est divin d'âmes»:

[1] Inscription du tombeau de Sabousou à Abou-Roach, *Kêmi* VIII 217. Nous avons appliqué à la traduction de ce nom le principe posé par G. Lefebvre (voir la note 1, p. 41).
[2] Pour cette pyramide et les suivantes voir Gauthier, *L. d. R.* I *passim.* Porter and Moss, *Topographical bibliography* III, *passim.*
[3] Inscription d'un prince Amenmose trouvée dans le temple du Sphinx à Gizeh, maintenant au Louvre, *Urk.* IV, 91.
[4] S. Sauneron, *Deux mentions d'Houroun,* dans *Rev. ég.* VIII, 121, qui énumère les monuments d'Houroun en égyptien, grec et dans les langues sémitiques.
[5] Mariette, *Mon. divers*, 53; Album du Musée de Boulaq, pl. 27; G. Daressy, *La stèle de la fille de Chéops*, dans *Rec. de trav.* XXX.
[6] Porter and Moss, *Topographical bibiography* III, 5.
[7] *Ibid.* III, 71

Pr Wśr nb rꜣ-sṯꜣw «le Temple d'Osiris, seigneur de Rostaou». Cet édifice qui se trouvait au sud-est du Sphinx a complètement disparu, mais il a laissé une trace dans la toponymie moderne au village d'Abousir qui a donné son nom au groupe des pyramides. Le voisinage d'Osiris, seigneur de Ro-staou et d'Harmakhis, est noté dans la stèle du Sphinx de Thoutmès IV.[1]

4. *Km* «le Noir» désigne, dans une stèle de Nectanébo II trouvée au Couvent de Saint-Jérémie, le Serapeum.[2] Il est même précisé que ce Noir était au voisinage de Ro-staou, dont nous parlons ci-dessous. Une avenue partant des terres cultivées passait au nord de la pyramide de Téti et aboutissait à un hémicycle décoré de statues grecques et à une enceinte à l'intérieur de laquelle sont les tombes isolées de plusieurs Apis, et les deux grandes tombes des Apis morts depuis Ramsès II jusqu'à Psametik Ier, et depuis ce roi jusqu'aux derniers Ptolémées.[3] Le Serapeum était au temps de Strabon[4] une curiosité de Memphis, mais déjà les sphinx et les temples étaient ensablés.

Dd swt Tty, la Pyramide de Téti «Durable de places est Téti»;

Wʿb świt Wsrkꜣf, la Pyramide d'Ousirkaf «Pur de places est Ousirkaf»;

Nṯr ḫt Ḏsr, la Pyramide à degrés «Djeser est divin de corps»;

Nfr świt Wnìś, la Pyramide d'Ounas «Ounas est beau de places».

Rꜣ sṯꜣw, Rostaou. Bien qu'Osiris se soit attribué le titre de Seigneur de Rostaou, le maître légitime de cette localité était le dieu Sokar, car il est dit dans un passage des textes des pyramides : «Ounas, c'est Sokar qui possède Ro-staou». Ounas est au lieu où se trouve Sokar devant le lac de Pedjou.[5] Il n'est donc pas impossible que Rostaou ait désigné un lieu voisin à la fois du Serapeum, de la pyramide d'Ounas et de l'un des nombreux étangs qui conservent de l'eau même en été, entre le désert et les terres cultivées et peut-être de celui qui touche au village de Saqqarah.

*Mn nfrw Mryr*ʿ, la Pyramide «Ferme quant à la beauté est Meryrê».

Il a existé à quelque distance de la pyramide de Pépi Ier une ville de pyramide dont Ouni eut, au début de sa carrière, la charge.[6]

[1] Erman, *Die Sphinx stele,* Berlin, *Sitzung. der philo-histo. Classe,* 1904, 432.
[2] *Ann. du Serv.* IX, 156.
[3] Porter and Moss, *Top. bibl.* III, 204; Ch. Picard, *Statues grecques du Serapeum de Memphis,* dans *C. R. Acad. des Insc.* 1951, 71-81.
[4] Strabon XVII, 32.
[5] *Pyr.* 445.
[6] *Urk.* I, 98.

Ḫʿ nfr Mrnrʿ, la Pyramide «Resplendissant de beauté est Merenrê»;

Mn ʿnḫ Nfr kꜣ rʿ, la Pyramide «Durable de vie est Nefer-Karê»;

Kbḥw Špśś kꜣf, le Mastaba de Pharaon «Chepseskaf est un rafraîchissement».

5. *Ḥtp*, la Pyramide de Sanousert «[Sanousert III] est satisfait».

Ḫʿ, la Pyramide de Snefrou «[Snefrou] est resplendissant». Ce nom s'applique non seulement à la pyramide de pierre qui est située à l'ouest de la pyramide de Sanousert III, mais aussi à la pyramide méridionale, dite pyramide rhomboïdale.[1] Dans l'axe de la pyramide septentrionale, en bas du plateau, tout à fait au bord du désert, existent les vestiges d'une enceinte de pierres qui contenait la *niwt mrti ptn* «la Ville de ces deux Pyramides» où vivait le personnel affecté aux pyramides.[2]

Śḫm «[Amenemhat II] est puissant».

Tous les lieux dont nous nous sommes occupés jusqu'à présent sont situés à l'ouest du Nil. Cependant le nome de Muraille blanche mordait sur la rive droite. Une localité vouée aux dieux Horus et Ptah, à l'est du fleuve s'appelle en effet :[3] *inb ḥd iꜣbtt* «Muraille blanche de l'Est» et par abréviation [4] *Ìnb iꜣb* «Muraille-Est». Les greniers de Muraille blanche *šnwtnt Ìnb ḥd*[5] devait se trouver sur la rive est, car une stèle des carrières de Tourah représente Amon, Mout et Chonsou seigneurs des greniers de Muraille blanche.[6] Il est donc permis d'annexer au nome de Muraille blanche les carrières de Toura, en égyptien *Rꜣ-ꜣw* Raou,[7] puis *Tꜣ-rꜣw* Taroaou,[8] dont les Grecs, toujours enclins à assimiler leurs noms de dieux et de villes à ceux de l'Égypte, ont fait Τροία. Ces carrières, exploitées depuis la Ve dynastie, fournissaient la belle pierre blanche, de son nom *ʿnw*, Aÿnou qui fournissait le revêtement des monuments, les matériaux des stèles et des sarcophages.[9] On a trouvé à Saqqarah, près de la pyramide à degrés une lettre relative à un chargement de pierres

[1] Al. Varille, *A propos des pyramides de Snefrou*, Le Caire, 1947.
[2] Ainsi appelée au décret de Pepi Ier trouvé dans l'enceinte, *Urk.* I, 209. Le Caire, *Cat. gén.*, 29310.
[3] Gauthier, *D. G.* I, 83; Gardiner, *Onomastica* II, 83.
[4] Gauthier, *D. G.* I, 81.
[5] *Piankhi*, 115. Ce grenier de Muraille blanche pourrait être distinct des greniers de Memphis (*Mn-nfr*) mentionnés à la ligne 100 de la même inscription.
[6] Spiegelberg, *Die demotischen Inschriften der Steinbruche von Tura und Masau*, dans *Ann. du Serv.* VI, 219-27.
[7] *Urk.* I, 20, 38.
[8] *Pap. Harris* I, 37 *b* 3.
[9] Sethe, *Die Bau und Denkmalsteine der alten Aegypter und ihre Namen*, Berlin, 1933. 11.

qui était attendu de Ro-aou.[1] Il était en effet naturel de réunir dans une même province Memphis, son immense nécropole et les carrières où travaillaient de nombreux ouvriers sous la direction de fonctionnaires memphites.

C'est pourquoi un fonctionnaire d'époque saïte raconte qu'il était à Aÿnou, à Muraille blanche de l'Est, à la haute montagne appelée Roaou.

Conformément à un usage très répandu le nom de pierre *ʿynw* est en même temps un terme géographique désignant la région où l'on trouvait la pierre *ʿynw*.

Ce terme n'est pas un équivalent pur et simple de *Rꜣ-ꜣw*. Il s'écrit le plus souvent par un idéogramme :

(*Sahuré* 72 [mutilé]);	(*Edf.* IV, 39);
(*Edf.* III, 231; VI, 45);	(*Edf.* V, 27).

La lecture *ʿyn* proposée par A. Erman, adoptée par H. Gauthier et K. Sethe, considérée comme douteuse par Sir Alan H. Gardiner[2], est prouvée par l'inscription de Debehen où s'emploie à la place de pour déterminer le mot *ʿyn* «revêtir de pierres *ʿynw*».[3]

Les deux signes se ressemblent d'ailleurs beaucoup. peut être défini : une pièce d'eau où nage un poisson. Le nom ancien de l'œil était clairement figuré par . Si on a pris l'habitude d'entourer l'œil d'un ovale, c'est parce que le mot *ʿynw* voulait dire à la fois œil et source. Non loin des carrières qui fournissaient la pierre de *ʿynw* se trouvent les célèbres sources d'Hélouan. Il est évident que le lieu appelé doit comprendre les sources.

Ce raisonnement est confirmé aussi bien par les textes que par l'archéologie. Selon une vieille tradition, Horus et Seth se tenaient chacun sur une butte à quand ils conclurent leur accord, car c'est qui forme la frontière des deux terres. Ce lieu est donc en quelque sorte le pendant d'Ity-taoui qui à l'ouest du Nil sépare la Haute et la Basse Égypte. Nous devons par conséquent le chercher sur la rive orientale, à peu près en face de Licht et de Saqqara (fig. 18, p. 163).

Les vastes nécropoles d'époque préhistorique et protohistorique qui s'étendent dans le désert à partir d'Hélouan prouvent que ce lieu fut très tôt le siège d'une importante agglomération.[4] Tout récemment on y a découvert, au débouché du Ouadi Hof, un curieux cimetière dont les tombes sont de petites fosses ovales contenant un poisson.[5] Comme le dit très bien le chanoine Drioton, la ressemblance avec le signe s'impose, mais il n'en résulte pas que le district de ait pris son nom de ce cimetière. On a

[1] B. Gunn, *A sixth dynasty letter from Saqqara*, dans *Ann. du Serv.* XXV, 242-55.
[2] Gardiner, *Onomastica* II, 130.
[3] Selim Hassan, *Giza* IV, 168. *Urk.* I, 20.
[4] Zaki Saad, *Royal excavations at Saqqara and Helouan*, Le Caire, 1947 et *Royal excavations at Helouan*, Le Caire, 1951.
[5] Ét. Drioton, *Les origines pharaoniques du nilomètre de Rodah*, dans *Bull. Inst. ég.* XXXIV (1952), 313.

voulu sans doute enterrer les poissons sacrés qui prenaient leurs ébats dans la source d'Hélouan dans une fosse ovale qui ressemblait à leur ancienne demeure.

Grdseloff cite un sarcophage de Moyenne Égypte où un dieu patron des oculistes est . Ce dieu disposait d'un domaine assez étendu puisque la stèle d'un prêtre de ce dieu a été trouvée à Kafr el-Gamous, à 2 kilomètres d'Héliopolis (*Ann. du Serv.* XLI, 214).

Soped seigneur de l'Orient est aussi le grand dieu qui est devant (*Edf.* VI, 52).

A la Basse Époque devint le siège d'un nome indépendant.[1] Le dieu en était Toum en tant que Râ, ce dieu grand devant le temple de l'Ennéade, autrement dit Onou, sous la forme d'un singe qui s'est saisi d'un arc et de flèches.[2] Toutefois Ptah, père des dieux, n'y était pas oublié.[3]

Le *mer* n'était autre que le grand Nil *itr ꜥꜣ* aux environs de Kher-aha, ville du Heqa-andj. Le territoire cultivé *p ḫnt n ḏw dšr*, «le devant de la Montagne Rouge»,[4] occupait toute la zone cultivée depuis Hélouan jusqu'au Gebel Ahmar, que la ville du Caire recouvre actuellement. Le *pehou* *sꜣꜣ nṯrwi* qui n'est connu que par les listes était voué au dieu Toum.

En résumé, ce nome tardif comprenait d'abord l'enclave de la Muraille blanche sur la rive orientale du Nil, puis des territoires pris au nome de Heqa-Andj, dont nous reparlerons à propos de ce nome.

LES RÉGIONS

(*Edf.* I, 329) *ḫt n bꜥḥ* «l'Escalier de l'Inondation» désigne soit la partie du Nil, soit un canal ou un bras d'eau où le vaisseau sacré *nb ḥḥ* «Maître d'éternité» était amarré. Ce lieu-dit était sans doute en liaison avec le *bꜥḥ n Mn nfr* «Terrain inondé de Memphis» dont il a été question plus haut. D'autres textes, à Edfou même, réduisent *ḫt n bꜥ ḥ* au simple *ḫt* écrit avec un autre déterminatif. L'un de ces textes[5] indique en termes que l'on aimerait plus clairs qu'il s'agit d'un ouvrage destiné à envoyer l'eau de l'inondation dans un vaste réservoir : «Il (le personnage symbolisant *ḫt*) t'apporte l'Escalier avec ses deux bras qui crachent pour toi le Nil qui est en lui».

(*Edf.* I, 329) *Śḫt Rꜥ m nw* «le Champ de Râ faiblissant» et par abréviation (*Edf.* V, 13) *Sḫt Rꜥ* «le Champ de Râ» désigne le territoire cultivable du nome. Les Annales de l'Ancien Empire[6] mentionnent un *Sḫt šnwt Rꜥ* «le Champ du Grenier de Râ» qui passe pour être le temple solaire, entièrement détruit, de Sahourê. On y vénérait Hathor et Râ. Il est vraisemblable que le monument et le territoire cultivable qui portaient le même nom se trouvaient au voisinage l'un de l'autre, dans la région d'Abousir.

[1] *Edf.* III, 231; IV, 39; V, 27.
[2] *Edf.* VI, 45.
[3] *Edf.* III, 231.
[4] *Edf.* IV, 39; V, 27.
[5] *Edf.* V, 13. L'autre texte : *Edf.* IV, 21.
[6] Pierre de Palerme, *Urk.* I, 244.

(*Edf.* I, 329; V, 14) *šn wr* «le Grand Cercle» désigne le *pehou* du nome, qui est l'endroit où se consacrait la libation, autrement dit où étaient recueillies les premières eaux de l'inondation. *Edf.* V, 14, met en rapport cet endroit avec le verger de Tepeh-djat, dont la situation exacte n'est pas connue.

NOMENCLATURE

ꜣḫty Ḫwfw Chéops est glorieux.
iꜣty Śpdw les Deux Buttes de Soped.
iwꜥꜥt Iouaat.
inb la Muraille (Memphis).
inb iꜣb la Muraille Est.
inb ḥḏ la Muraille blanche.
inb ḥḏ iꜣb la Muraille blanche-Est.
inb Sbk la Muraille de Sobek.
ꜥnḫ tꜣwi Onkh-taoui «Vie des Deux Terres».
ww n Mn-nfr le District de Memphis.
wꜥb św t Wśrkꜣf Ouserkaf est pur de places.
wr Ḫꜥfrꜥ Chephren est grand.
bꜣ Nfrfrꜥ Neferefrê est animé.
byw (p bḫn) le Château fort de Biou.
Why Byt le Camp de By.
Bꜥḥt nt Mn-nfr le Jardin de Memphis.
Pr Wsr nb Rꜣstꜣw le Temple d'Osiris, seigneur de Ro-staou.
Pr Ptḥ le Temple de Ptah.
Pr Ḥwrwn le Temple d'Houron.
Pr Śt le Temple d'Isis.
Mn inbf Memphis.
Mn ꜥnḫ Nfrkꜣrꜥ Pépi II est stable de vie.
Mn nfr Memphis.
Mn nfrw Mryrꜥ Pépi Ier est stable de beauté.
Mn św t Niwsr rꜥ Neouserrê est stable de place.
Mryt nt Mnnfr le Quai de Memphis.
Mḫꜣt tꜣwi la Balance des Deux Terres.
Nht le Sycomore.
Nfr św t Wnis Ounas est beau de places.
Nṯry Mnkꜣwrꜥ Mycerinus est divin.
Nṯry ḫt [Djeser] est divin de corps.
Rꜣ-ꜣw Toura.
Rꜣ-stꜣw Rostaou.
Ḥwt Ns bꜣ nb dd le Château de Smendès.
Ḥwt kꜣ Ptḥ Hekaptah, le Château du double de Ptah.
Ḥr le Haut.
Ḥry p dmy la Ville du Haut.
Ḫꜥ Snfrw Snefrou est resplendissant.
Ḫꜥ bꜣ Sꜣḥwrꜥ Sahourê est resplendissant d'âme.
Ḫꜥ nfrw Mrnrꜥ Merenrê est resplendissant de beauté.
ḫnt nfr Khent-nefer «le beau Dressoir».
ḫt l'Escalier.
ḫt n bꜥḥ l'Escalier de l'Inondation.
St Ḥpy la Place d'Apis.
Sḥdw Ḏdfrꜥ Dedefrê est un habitant du Schedou (partie du ciel).
Śḫm (Amenemhat) est puissant.
Śḫt Rꜥ le Champ de Râ.
šn wr le Grand Cercle.
šnwt inb ḥḏ le Grenier de Muraille blanche.
šsp ib rꜥ Auguste est le Cœur de Râ.
Kbḥw špskꜣf Chepseskaf est rafraîchi.
Km le Noir (le Serapeum).
Tꜣ rꜣ w Toura.
Tꜣ Krḥt To-kereh.
Tph ḏꜣt Tepeh-Djat.
Ṯnn Tjenen.
Ḏd św t Tty Teti est durable de places.

CONCLUSION

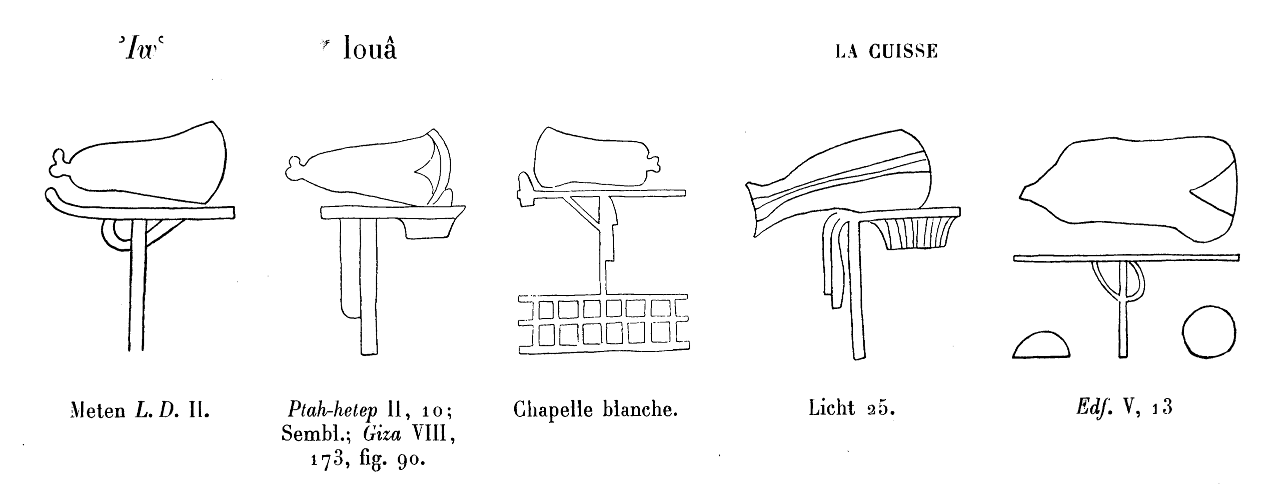
Essayons de fixer le contour du nome de Muraille blanche. Les points connus sont Mit-Rahineh, centre de l'agglomération memphite, Saft el-Laban près du Caire, au bord du désert le chapelet des pyramides d'Abou-Roah à Dahchour et, sur la rive droite, les carrières de Toura.

La frontière méridionale du nome coïncidait avec celle de la Haute et de la Basse Égypte. Deux noms l'évoquent : *Mḫ3t tȝwi* «la Balance des deux terres» qui équivaut à Memphis et *Ity tȝwi*, la résidence des rois de la XIIe dynastie aux environs de Licht, que nous pensons appartenir au XXIe nome de la Haute Égypte. La frontière passait donc entre Licht et Dahchour. Quant à la frontière nord elle se trouvait entre Abou-Roach, anciennement *Śḫdw Ḏdfrᶜ* et Ousim qui correspond au chef-lieu du nome de la Cuisse.

Sur la rive droite du Nil le nome de Muraille blanche possédait une enclave entre la frontière nord du XXIIe nome de la Haute Égypte, à peu près en face de Dahchour et la frontière sud du nome du Souverain gaillard. Celle-ci, comme nous le verrons dans le chapitre consacré à ce nome, était un peu au sud du village d'Atar en-Naby.

CHAPITRE II

ʾIwᶜ ʾ Iouâ LA CUISSE



Meten *L. D.* II. — *Ptah-hetep* II, 10; Sembl.; *Giza* VIII, 173, fig. 90. — Chapelle blanche. — Licht 25. — *Edf.* V, 13

D'après l'édition Rochemonteix[1] le grand texte d'Edfou donne à l'emblème de ce nom la forme 𓄯, qui entraînerait la lecture *ḫpš* et la traduction «jambe de devant», mais les listes de Ptolémée VI donnent à Edfou même une forme très voisine des formes anciennes. Nous ne tiendrons donc aucun compte de la forme 𓄯 et nous n'adopterons pas l'opinion de Wainwright qui interprète l'emblème comme la partie supérieure du signe 𓄗.[2] Cet emblème représente incontestablement une pièce de viande. C'est donc dans les scènes de boucherie si fréquentes dans les monuments de l'Ancien Empire que nous trouverons la solution. Lorsque les bouchers dépeçaient un bœuf ils enlevaient d'abord la jambe de devant droite et l'emportaient sans la débiter. Quand ils en venaient aux jambes de derrière, ils en faisaient trois morceaux : le fémur, le tibia, le pied. Les deux premiers étaient offerts au mort. On les reconnaît facilement dans l'amoncellement des offrandes.

En haut et à gauche de la figure 12 (p. suiv.) est représentée la jambe de derrière, partie supérieure, dont la section a exactement la même apparence que la section de la jambe de devant, même figure, à gauche et en bas. L'apophyse supérieure est noyée dans la chair, l'apophyse inférieure étant seule dégagée. Au contraire les deux apophyses du tibia,

[1] *Edf.* I, 330.

[2] Wainwright, *A pair of constellations, Studies presented to F. L. Griffith*, 381; *Letopolis, Journ. of Eg arch.* XVIII, 159-172.

en haut et à droite, sont dégagées. Or c'est à la figure de gauche et non à celle de droite que ressemblent tous les exemplaires du signe. Nous sommes donc fondé à l'interpréter comme le nome de la Cuisse.

Victor Loret a établi depuis longtemps que les deux parties de la jambe de derrière offertes au mort se nommaient respectivement *iwꜥ* et *šwt*.[1] La pièce *šwt* a donné naissance à un signe hiéroglyphique [2] qu'on rencontre plusieurs fois très bien exécuté dans cette formule des inscriptions de Meten : *ir nfr išw* «il a acquis par échange». La lecture *iwꜥ* est donc pour le nome la seule possible et entraîne la traduction proposée ci-dessus.

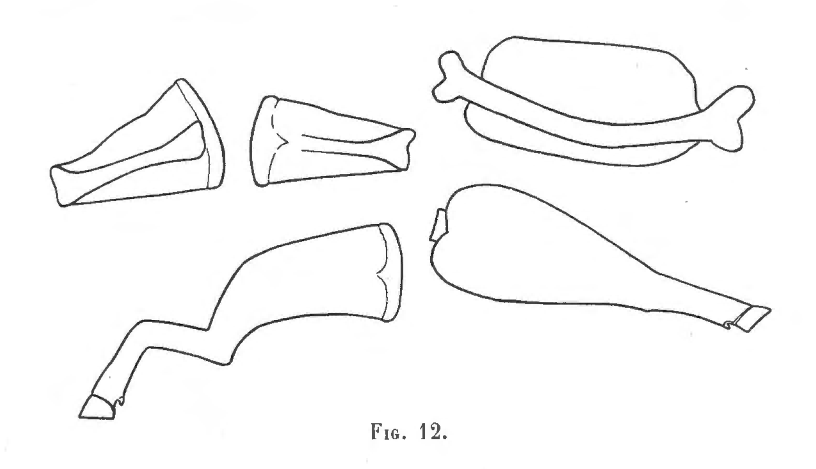


FIG. 12.

LA RÉSIDENCE

(Meten, *Urk.* I, 6-7), (Stèle de Neter-khet, *The Step pyr.*, pl. 41; *Pyr.* 1270), (*Pyr.* 1670; *Coffin texts*, 439 [V. 292] et 444 [V. 313]), (*Piankhi*, 117), (*Edf.* I, 330; Chassinat, *Dend.* I, 130), *ḫm*, Khem.

Le signe *Mnw* (R 22 de la liste de Gardiner) est l'emblème du dieu Min et du IXe nome de la Haute Égypte, dont Min était le dieu. Il se trouve avec la valeur phonétique *ḫm* dans le nom géographique précité et dans un nom commun qui signifie sanctuaire. Il se peut d'ailleurs que la ville de Khem ait pris son nom du mot *ḫm* «sanctuaire». A la Basse Époque le nom s'écrit en apparence *sḫm* par confusion de avec la lettre *s*, qui représente un verrou. Pour le signe on a fait plusieurs hypothèses dont aucune n'est convaincante.

La découverte à Oussim, village situé à l'ouest de la branche de Rosette et à une

[1] V. LORET, *Préface à la faune momifiée de Lortet et Gaillard.*

[2] GARDINER, *Eg. Gram.* List of hier. signs F 44. Ce signe qui n'avait à l'origine que la valeur *sw* n'a pas tardé à prendre aussi la valeur *iwꜥ*. Il est arrivé souvent que deux signes assez voisins se confondent en un seul.

dizaine de kilomètres au nord d'Abou-Roach, de plusieurs blocs de pierre provenant d'un temple consacré par Nectanebo Ier à Horus seigneur de Khem permet d'y situer la capitale du nome de la Cuisse.[1] Le temple est entièrement détruit. Sous sa forme première il datait de l'Ancien Empire, car son dieu était dès lors très répandu. La nécropole n'a pas été retrouvée.

LE DIEU DE KHEM

Le dieu de Khem est depuis la IIIe dynastie jusqu'à la Basse Époque un Horus auquel on adjoint deux sortes d'épithètes; l'une géographique : *ḫnty ḫm* «le premier de Khem»[2] remplacée plus tard par *nb ḫm* «seigneur de Khem»[3] et les autres qui caractérisent la nature du dieu : *(M)ḫnthty írty* ou *Mḫnty n írty* «celui qui est en possession» ou «celui qui n'est plus en possession de ses deux yeux».[4] Un bas-relief d'Edfou prouve que la remise de ces deux yeux constituait une des cérémonies de son culte.[5] Il n'est pas douteux que ces épithètes appartiennent au même dieu, car il est dit dans les textes des Pyramides : «Dure le nom de Khenty-irty à Khem»[6] et dans le chapitre des sarcasmes contre les dieux Osiriens on l'invite énergiquement à se retirer à Khem :

> «Puisse-t-il ne pas venir, Khenty-irty, en sa mauvaise venue.
> Ne lui ouvre pas les bras, mais dis-lui son nom «Baveux».
> Cours à Dedenou où l'on a trouvé en train de grelotter.
> Prends tes jambes pour Khem».[7]

Ce dieu est habituellement figuré sous l'aspect d'un faucon accroupi, avec un fléau sur le dos. Un autre texte des Pyramides[8] lui donne quatre fils, Amset, Hepy, Douamoutef et Qebehsenouf qui sont devenus plus célèbres que leur père. Il pouvait encore, dans une localité voisine prendre la forme d'un lion :

«Le grand lion est présent sous la forme d'Horus seigneur de Khem pour entretenir le fléau à Imhedjet».[9]

[1] SPIEGELBERG, *Varia*, LXXII, dans *Rec. de trav.* XXVI, 147-8; Ahmed KAMAL, *Ann. du Serv.* IV, 83-84, 91-4; GAUTHIER, *Fragments de temples... à Oussim*, dans *Ann. du Serv.* XXIII, 171-3.

[2] Meten, *L. D.* II, 3; *Pyr.* 419, 908, 1175, 1723, 2078; Chapelle blanche; Stèle du Caire 20498.

[3] *Urk.* IV, 99 (le dieu conserve cette épithète à Abydos); *Piankhi*, 117.

[4] JUNKER, *Der sehende und blinde Gott*, Munich, *Sitzungsber d. bay. Ak. d. Wissensch.* 1942, Heft 2.

[5] *Edf.* III, 243.

[6] *Pyr.* 810, 1670.

[7] *Pyr.* 1270; cf. DRIOTON, *Sarcasmes contre les adorateurs d'Horus*, dans *Mél. Dussaud*, 495-506; P. MONTET, *Dieux et prêtres indésirables*, dans *Rev. d'hist. des religions*, 1952, 129-44.

[8] *Pyr.* 2078.

[9] *Edf.* I, 330. A Kôm Ombo en Haute Égypte Mekhenti-irti arrive comme un lion puissant (SAINTE FARE GARNOT, *Religions égyptiennes antiques*, 25.)

La liste de Denderah attribue au nome de la Cuisse sept prêtres qui portent tous l'enseigne du faucon.[1] Les deux premiers, qui sont signalés également dans le grand texte d'Edfou se nomment *wn r3* «l'Ouvreur de bouche» qui joue un rôle important dans le jubilé royal et *imy t3* «Celui qui est en terre» dont les fonctions ne sont pas connues. La grande-prêtresse était la [2] *mwt nṯr* «Mère du dieu», parce que la déesse qu'elle servait était elle-même une mère divine. Cette déesse qui n'est pas nommée, les Grecs l'ont identifiée avec Lètô, d'où le nom de Λητόπολις, Λητοὺς πόλις qu'ils donnent à Khem. Un texte de Denderah lui donne l'épithète de «l'Unique dans la maison de la protection».[3]

La relique conservée à Khem était l'omoplate d'Osiris *mh* ' *k*. La barque sacrée s'appelait *Ḥrp Ḥr m ḥtp* «Horus dirige en paix»; le serpent sacré *kbḥ* «le rafraîchi». Les arbres sacrés étaient le jujubier et l'acacia. Les fêtes somptueuses en leur genre tombaient le 3 du second mois de l'Inondation et le 8 du second mois de la Récolte (*šmw*).

La chose interdite était «toute tête qui est avec son œil».[4] Cela signifie qu'on enlevait les yeux à toutes les bêtes abattues dans le nome. Que faisait-on de ces yeux? On ne le dit pas, mais nous comprenons que cette interdiction est liée au dieu tantôt aveugle et tantôt voyant, dont les yeux lui étaient restitués en grande pompe.[5] Très probablement les têtes des victimes pour l'Horus de Khem étaient seules à conserver leurs yeux.

Khem était une ville de médecins,[6] de même qu'Onou était une ville d'astronomes.

AUTRES LOCALITÉS

(*Edf.* III, 243), (*Edf.* VI, 48), *imḥd*. Nous savons déjà qu'à Imhedj Horus seigneur de Khem était un lion et qu'il entretenait le fléau que nous voyons planté dans le dos du faucon. Les deux textes cités confirment l'existence de ce lieu dans le nome de la Cuisse, mais n'apportent aucun renseignement précis. Ils l'associent avec le suivant.

(*Edf.* VI, 48-49), (*Edf.* III, 243), (Chassinat, *Dend.*, I, 130), *Iy*, Aÿi. Horus seigneur de Khem est aussi en possession de Aÿi. C'est pourquoi il peut apporter au dieu d'Edfou tout ce qui se trouve à Khem et à Aÿi. Il y a contraste entre cette ville et la précédente, car le dieu de Khem, vaillant guerrier à Imhedj est maître de silence quand il réside à Aÿi.[7] On sait que l'épithète maître de silence appartient à

1 Mariette, *Dend.* IV, 31.
2 *Edf.* I, 330.
3 Chassinat, *Dend.* I, 124.
4 Toutes ces informations d'après *Edf.* I, 330 et *Pap. Tanis*, pl. X, 13.
5 P. Montet, *Le fruit défendu*, dans *Kêmi* XI, 100.
6 *Pap. Ebers*, 103.
7 *Edf.* III, 243.

Osiris souverain de l'autre monde. L'Horus de Khem connaissait le trépas, ce qui nous explique peut-être qu'un de ses prêtres se soit appelé *imyt3* «celui qui est en terre». On dit encore qu'une momie divine, âme vivante s'en échappe pour courir à Onou pendant la nuit.[1] La Dame des dieux y réside.[2] Osiris, Seigneur, y était présent à côté d'Horus[3].

(*Edf.* I, 330) *Pr iy* pourrait très bien être une dépendance du précédent. C'est le verger où poussent des acacias et des jujubiers sacrés.

(Stèle de l'an 6 de Ptolémée VII, *Aeg. Zeits.* XXII, 125; cf. *J. E. A.* XXX, 36) *P3 dmy n Ḥr* «la ville d'Horus située dans le district de Aÿi à l'ouest du fleuve».

(Gauthier, *D. G.* I, 104), (Stèle 153 de Vienne), (Stèle C 124 du Louvre), *ist* Eset. Ces trois formes assez différentes appartiennent, comme l'a montré S. Sauneron[4] à une même ville dont Sekhmet était la déesse et qui remplace quelquefois au Livre des Morts la capitale Khem. On en a déduit qu'Eset était au voisinage de Khem et que l'une des bourgades voisine d'Oussim, El-Zeidit ou Kafr Saïdi Moussa en occupait l'emplacement.

(Statue 859 du Caire; Stèle de Thoutmès IV à Gizeh) *Ḫ3s*, Khas, est encore un lieu de culte de la déesse Sekhmet qui ne doit pas être très éloigné de Gizeh et moins encore de Khem, puisque la statue 859 du Caire provient de Kom-Oussim. Un certain Minmosé qui a fait sous Thoutmès III des travaux de restauration dans plusieurs temples du nome de la Cuisse[5] mentionne Horus seigneur de Khem, Khnoum Khenty-ouaf, épithète qui ne semble pas avoir un sens géographique, Sekhmet Khentet-Khas et Horus-Râ seigneur de Sakhebou. On a noté depuis longtemps sur une liste de Séti Ier une déesse *ḫntt ḫ3s mRḥs3w* qui nous invite à faire de Khas un quartier ou une banlieue de Rohsaou, dont il sera parlé plus loin. Dans des textes religieux *Ḫ3s* échange avec *Ḫm*. Tout cela nous ramène dans la région d'Oussim.[6]

(Gauthier, *D. G.* III, 127) *Rḥs3w*, Ro-hesaou, comme nous l'avons vu est en rapport étroit avec Khas, au point que ce dernier lieu n'en est peut-être qu'un quartier. Cette ville ne se confondait pas en tout cas avec Eset, ni avec Khem, car à l'époque de Piankhi, Khem, le temple de Sekhmet dame d'Eset et le temple de Sekhmet dame de Ro-hesaou dépendaient de trois personnages différents.[7]

Voilà donc trois lieux voués à la déesse Sekhmet. L'importance de Sekhmet dans le nome de la Cuisse tient peut être au rôle que cette déesse tenait à Memphis où elle était la parèdre de Ptah. Nous nous demandons pourtant si ce n'est pas elle que les Grecs ont identifié avec Lètô.

1 *Edf.* VI, 48.
2 Pap. 3029 du Louvre (Brugsch, *D. G.*, 1063).
3 Autel de Turin, nos 43 et 44 dans Brugsch, *D. G.*, 1058.
4 S. Sauneron, *La ville de Eset*, dans *Kêmi* XI, 122.
5 Drioton, *Fouilles Inst. fr.* IV, 52.
6 S. Sauneron, *Sekhmet* ḫntt ḫ3 s, dans *Kêmi* XI, 120-2.
7 *Piankhi*, 117.

Sꜣḫbw, Sakhebou. Cette ville est citée plusieurs fois au papyrus Westcar. [1] Le dieu Râ en était le souverain. On pouvait s'y rendre du palais royal, sis à Memphis, par le canal des Deux Poissons. Son dieu très important sous l'Ancien Empire, puisque les rois de la V[e] dynastie se flattaient de descendre de lui, connut après une période de demi-oubli un renouveau de célébrité sous la XVIII[e] dynastie, qu'il conserva jusqu'à la Basse Époque. Il admet alors un compagnon, Harpocrate. S. Sauneron qui a réuni des exemples négligés ou méconnus de ce nom de ville, la situe dans le nome de la Cuisse, un peu au nord d'Oussim et très près du désert. [2] Pour cette ville comme pour les précédentes, il est impossible d'être plus précis, faute de documents archéologiques.

Wꜣbt, Ouabi. Une stèle trouvée près d'El-Qattah, un peu au nord d'Oussim, au bord du désert libyque, nous fait connaître un «imakhou» auprès de Sobek et de Sekhmet et un autre imakhou auprès de Ptah Sokar et de Sobek seigneur de . [3]

Cette ville est mentionnée dans les textes des Pyramides. Son seigneur n'est pas Sobek mais Seth. Il ne faut pas oublier que le crocodile est très souvent l'allié de Seth. On trouvera cette mention dans le célèbre chapitre des dieux indésirables :

> «Que Seth ne vienne pas en cette malvenue,
> Ne lui ouvre pas les bras, mais dis-lui son nom de «Châtré».
> Va donc dans les Montagnes noires. Cours à Ouabi!». [4]

Les Montagnes noires ne sont pas mentionnées en dehors de ce passage. Le site n'est pas forcément voisin de Ouabi. Le but du passage étant de rappeler des épisodes où Seth fut en mauvaise posture, on avait l'embarras du choix. Les Égyptiens appellent Montagne rouge la partie du Mokattam où le quartzite affleure à la surface; les Montagnes noires ont peut-être tiré leur nom d'un filon de basalte ou d'une autre pierre sombre. Les textes des sarcophages associent plusieurs fois Seth et Ouabi. [5] Une variante précieuse est apportée par le sarcophage de Dagy : . [6] C'est sur cette variante que je me suis fondé pour lire *wꜣbt* le nom de cette ville, et aussi sur l'emploi de comme déterminatif phonétique dans le mot *wꜣb* employé dans l'inscription d'Ouni. [7]

La nécropole d'El-Qattah a été fouillée en 1904 par l'Institut français d'archéologie. Chassinat espérait y trouver les tombeaux des princes de Khem et des hauts fonctionnaires du nome de la Cuisse. Les faits n'ont pas confirmé cette hypothèse. Cette nécropole est probablement celle des habitants d'Ouabi, au voisinage d'El-Qattah.

Κερκασωρος est placée par Hérodote à la pointe du Delta. On la voyait du bateau en allant à Memphis. Strabon en fait une ville du nome libyque et note qu'elle se trou-

[1] *Pap. Westcar*, quatrième conte dans Lefebvre, *Romans et contes égyptiens*, 84-6.
[2] S. Sauneron, *La ville de Sakhebou*, dans *Kêmi* XI, 63-72; cf. Janine Monnet, *Kêmi* XIII, 28.
[3] Chassinat, Gauthier, Piéron, *Les fouilles de Qattah*, 74.
[4] *Pyr.* 1263.
[5] *Les fouilles de Qattah*, p. II-III.
[6] *Coffin texts* I, 272; cf. *ibid.* I, 289, le nisbé *wꜣbty*.
[7] *Urk.* I, 100.

vait en face de l'observatoire d'Eudoxe à Héliopolis. [1] Le peu qu'on nous dit de cette ville ne permet pas de l'identifier avec Khem ou sa banlieue, qui sont assez éloignées du Nil et encore moins avec Ouabit ou Sakhebou qui sont proches du désert. Le nom semble avoir été tiré d'un nom égyptien composé avec *grg.t* «fondation» et un mot comprenant les radicales *śr*, mais ce nom reste à trouver.

LES RÉGIONS

(*Edf.* I, 330) *itr ʿꜣ* «le Grand Fleuve». Le grand texte d'Edfou applique au *mer* du nome de la Cuisse une expression qui désigne le Nil jusqu'à la pointe du Delta et ensuite une des deux grandes branches du Nil. Ici il ne peut s'agir que de la branche de Rosette. Un autre texte d'Edfou nomme à la place de *itr ʿꜣ* le canal des Deux Poissons qui conduit à la ville de Sakhebou :

«Il t'apporte les Deux poissons avec son inondation». [2]

Il n'était pas inutile d'ajouter «avec son inondation», car le conte du papyrus Westcar nous apprend que la navigation, à moins qu'un magicien ne s'en mêlât, était arrêtée dès le premier mois de *prt*, c'est-à-dire dès que le Nil était rentré dans son lit. Le canal est encore cité à Abydos parmi les branches du Nil. [3]

Les documents dont nous disposons ne permettent pas de déterminer l'espèce envisagée et, par conséquent, la lecture du groupe . [4] Nous continuerons donc comme tous les égyptologues à appeler «les Deux Poissons» le canal qui desservait la ville de Sakhebou.

(*Edf.* I, 330), (*Edf.* V, 14), (*Edf.* II, 181-2), *ww Ḥr*, «le district d'Horus». C'est le territoire cultivable qui n'est cité à ma connaissance que dans les listes.

(*Edf.* I, 330), (*Edf.* V, 14), (*Edf.* IV, 23), (*Edf.* II, 186,2), *ʿnd*, Andj. Ce *pehou* constituait un beau terrain de chasse et de pêche, car il est mis en relation avec la déesse Prairie (*Sḫt*) en la forme de Dame des Filets. [5] La variante prouve qu'il a pris son nom du dieu et du nome Andjty. En outre, le *pehou* du nome de Neith-Sud, voisin du nome de la Cuisse, s'appelle aussi Andj. Il est possible que l'autorité du dieu Andjty se soit exercée à une époque reculée sur un vaste territoire allant des environs de Khem jusqu'à Per-Ousir, sur la branche de Damiette.

On dit au dieu qui reçoit ce *pehou* avec tous ses produits : «Tu es *ḫnty wꜣr f* du

[1] Hérodote II, 15, 17, 97; cf. Sourdille, *Voyage d'Hérodote*, 41; Strabon XVII, 30.
[2] *Edf.* V, 14. Sur *smꜣ nww* : *WAS* III, 448.
[3] Mariette, *Abydos* I, pl. 14, n° 47.
[4] Möller, *Hieratische Paläographie* I, pl. 24, transcrit *in* ce qui donnerait *inwy* et «les deux Chromis». Il est vrai que la forme hiératique employée dans ce groupe est identique à celle du poisson *in* en d'autres endroits du papyrus Westcar, mais la forme d'Abydos n'est pas du tout celle du Chromis.
[5] *Edf.* V, 14.

Nord», [1] ce qui nous rappelle une épithète de Khnoum, *ḫnty wꜣf*, qui avait un temple dans un endroit encore indéterminé du nome de la Cuisse. Ce temple était probablement au voisinage du *pehou*.

NOMENCLATURE

iwꜥ le nome de la Cuisse.
iyt Eyet.
im ḥḏt Im-hedj.
ist, var. *sꜣtꜣ* Eset.
itr ꜥꜣ le Grand Fleuve.
ꜥnḏ le *pehou* Andjty.
ww Ḥr le District d'Horus.
wꜣbt Ouabit
Pr-iyt Per-Eyet.
Rmwi (lecture provisoire) les Deux Poissons.
Rḫśw Ro-hesaou.
Ḫꜣś Khas.
Ḫm Khem.
smꜣ nww l'Inondation.
Sꜣḫbw Sakhebou.
Grg... Kerkasore.
Ddnw Djedenou.
Ḏw kmw les Montagnes noires.

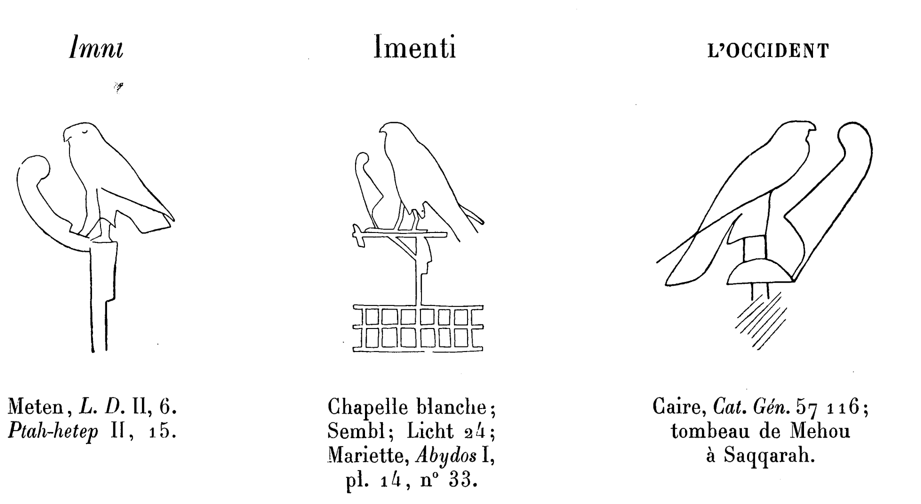
CONCLUSION

Le nome de la Cuisse comprenait certainement la ville d'Oussim et ses environs, la région d'El-Qattah et les bords du Nil vers la pointe du Delta, mais nous ne savons s'il comprenait des territoires sur la rive droite de la branche de Rosette.

La frontière méridionale passait entre Oussim et Abou-Roach. La frontière nord était sans doute voisine de Beni-Salam. La branche de Rosette, se rapprochant du désert presque à le toucher forme en cet endroit un obstacle naturel qui a pu déterminer la limite entre le nome de la Cuisse et celui d'Occident.

[1] *Edf.* IV, 23.

CHAPITRE III



Meten, *L. D.* II, 6. *Ptah-hetep* II, 15.

Chapelle blanche; Sembl; Licht 24; Mariette, *Abydos* I, pl. 14, n° 33.

Caire, *Cat. Gén.* 57 116; tombeau de Mehou à Saqqarah.

Le mot *imnt* qui désigne l'Occident, la déesse Occident, le côté droit d'un pays, d'un être ou d'une chose, désigne aussi le plus occidental des nomes de la Basse Égypte. Il peut être écrit phonétiquement ou idéographiquement par un signe qui a l'apparence d'une plume sur un support, ou par le faucon et la plume, comme chez Meten et Ptah-hotep. Le support est remplacé au Moyen Empire par le porte-dieu.

Les guerriers libyens sont souvent armés d'un couperet qui a la forme d'une plume d'autruche. [1] L'emblème du nome représente sans doute un Horus qui a pu s'emparer de l'arme caractéristique des peuples établis à l'Ouest de l'Égypte, dont la menace a toujours pesé lourdement sur la vallée du Nil.

LA RÉSIDENCE

(*Edf.* I, 330) *Pr Nbt ʾImꜣw*. «Le Domaine de la Dame d'Imaou» est cité dans ce texte immédiatement après le nome : «Il t'apporte le nome d'Occident, le Domaine de la Dame d'Imaou avec sa jambe droite (nommée) Siti [2] créatrice de beauté».

[1] Par exemple les guerriers du tombeau 14 de Beni-Hassan, Newberry, *Beni-Hasan* I, 47; et d'un bas-relief de Mentou-hotep, Bissing, *Denkmäler* 33 A; cf. *L. D.* III, 61-129.

[2] *Sty* est à la Basse Époque le nom de la jambe sacrée d'Osiris, *WAS* IV, 334.

L'arbre *imꜣ* qui s'emploie dans ce nom géographique n'est pas identifié. Il se rencontre dans une autre expression géographique *Sḫt imꜣw* « le Champ des arbres Ima », qui désigne l'une des oasis du désert libyque. Sur une palette du Musée du Caire, datant du début de l'époque historique[1] on aperçoit à côté du nom des Libyens, Tehenou, une série d'arbres qu'on a pris, mais peut-être à tort, pour des oliviers,[2] et au-dessus de ces arbres le butin ordinaire que les Égyptiens ramenaient de leurs incursions en Libye : des bœufs (*ng*), des ânes et des moutons. Il est donc permis de penser que les arbres ima ont été importés en Égypte des pays de l'Ouest et que la Dame de ces arbres est venue elle-même de la Libye.

La Dame d'Imaou est fréquemment nommée dans les inscriptions provenant du Kôm el-Hisn, vaste tell situé au milieu des terres cultivées à 35 kilomètres à l'ouest de Tanta, qui a été décrit tout d'abord par les explorateurs de Naucratis[3] et fouillé à plusieurs reprises par le Service des Antiquités. Deux monuments de Kôm el-Hisn représentent Ramsès II en compagnie d'une déesse. L'une est Hathor Dame d'Imaou, l'autre Sekhmet également Dame d'Imaou. Un nommé Khasou-our qui a vécu pendant la première période intermédiaire et fut enterré à Kôm el-Hisn était imakhou auprès d'Hathor, Dame d'Imaou.[4] Amenemhat III qui y déposa un groupe le représentant entre deux princesses est aimé d'Hathor, Dame d'Imaou.[5] Nous sommes donc bien dans le domaine de la Dame d'Imaou.

Le site qui n'a pas été exploré de façon exhaustive a beaucoup souffert. Griffith et Petrie ont repéré et dégagé quelques tronçons d'une enceinte rectangulaire d'où l'on a retiré les antiquités mentionnées plus haut, ainsi que deux colosses de Ramsès II et un duplicata du décret de Canope,[6] qui établirait à lui seul l'importance de la ville, car les exemplaires des décrets royaux étaient en principe déposés dans les grandes villes. La tombe de Khasou-our se trouvait également dans l'enceinte qui contient encore un puits de pierre desservi par un escalier.[7] Un cimetière de vaches sacrées a été signalé.[8] De nombreux tombeaux datant de la première période intermédiaire ont été explorés en 1943 et 1945, mais ils n'ont livré aucune inscription.[9]

La chapelle blanche donne à la ville principale du nome un autre nom [hiéroglyphes] que nous lirons *Ḥwt iḥyt* en nous appuyant sur la variante [hiéroglyphes] du papyrus de Teôs.[10] La désinence *yt* se rencontre principalement dans les noms collectifs.[11] On peut

[1] Caire, *Cat. gén.* 14238. Souvent publiée, J. DE MORGAN, *Origines* I, pl. III.
[2] L. KEIMER, dans *Bull. Inst. fr.* XXXI, 221 et suiv.
[3] GRIFFITH, dans E. A. GARDNER, *Naucratis* II, 77-84 et pl. XXIV.
[4] *Musée égyptien* III, 63.
[5] *Ibid.* III, 78 et pl. XXIV.
[6] PORTER and MOSS, *Top. Bibl.* IV, 51-2.
[7] *Ann. du. Serv.* IV, 285.
[8] *Musée égyptien* III, 63.
[9] *Ann. du Serv.* XLVI, 101-41; XLVIII, 299-308.
[10] BRUGSCH, *D. G.*, 1064.
[11] LACAU, *Notes de phonétique et d'étymologie égyptiennes*, dans *Rec. de trav.* XXXI, 83-90.

donc être tenté de considérer *iḥyt* comme un collectif désignant l'espèce bovine toute entière, mâles et femelles, sans distinction d'espèce, de même que *mḥyt* désigne l'ensemble des poissons. D'un autre côté *iḥ* a donné naissance à des dérivés : *'Iḥy*, nom du fils d'Hathor. et *'Iḥyt* musicienne, qui peut désigner soit une prêtresse, soit la déesse elle-même.[1] Nous nous rangerons donc à la traduction : « Château de la Vache. »

Le Château de la Vache est mentionné sur des documents très anciens et tout d'abord sur des bouchons de jarre de l'époque du roi Den[2] puis au tombeau de Meten qui, gérant de grand château au Château de la Vache était en outre administrateur du désert *'d mr smt* et directeur de la chasse,[3] et dans plusieurs mastabas de l'Ancien Empire.[4]

Ce lieu était célèbre par ses vins. Il est nommé dans une énumération de pays vignobles :

« Il t'apporte Kenem, les Chemins d'Horus, le Château de la Vache, Senou »;[5]

« Il t'apporte le nome d'Occident, le Château de la Vache avec son vin ».[6]

Un tableau consacré au nome d'Occident dans le pronaos d'Edfou[7] nous apprend que ce nome produisait une matière minérale appelée *dydy* de Libye, mais surtout du vin et que le devoir essentiel du roi était d'y faire fructifier les vignobles. Nous ne serons donc pas étonnés de lire sur une inscription provenant d'Achmoun, village situé à l'est de la branche de Rosette, mais pas très loin de Kôm el-Hisn[8] que le vin d'Occident vient essentiellement du Château de la Vache.

Pour utiles qu'elles soient ces indications ne permettent pas d'indiquer la situation précise du Château de la Vache. Quelques auteurs ont pensé que cette expression était une façon de désigner *Pr nbt 'Imꜣw*. Les renseignements que donne Strabon sur la ville de Momemphis, située au-dessous du nome nitriote qui ne peut être que le Ouadi Natron, semblent s'appliquer aussi bien à Imaou qu'au Château de la Vache. On y adore, dit-il, Aphrodite, c'est le nom que les Grecs donnaient à Hathor, et on y entretient une vache sacrée, tout comme à Memphis on entretenait le bœuf Apis.[9]

Cependant la pierre d'Achmoun qui cite Imaou dans une colonne et le Château de la Vache dans une autre suggère plutôt que ce sont des lieux différents. En longeant le désert dans la direction du nord-ouest à partir de Kôm el-Hisn, on rencontre deux sites antiques, d'abord Kôm el-Firin, puis Kôm el-Abqaëin[10] dont les noms anciens nous échappent encore; or, Strabon signale deux villes précédant Momemphis, d'abord Hermo-

[1] *WAS* I, 121.
[2] P. MONTET, *Tombeaux des Ire et IVe dynasties à Abou-Roach*, dans *Kêmi* VIII, 196-7.
[3] *Urk.* I, 2.
[4] MARIETTE, *Mast.* 160; MASPERO, *Ét. ég.* II, 267; BORCHARDT, *Ne-user-ré*, 113.
[5] *Edf.* VIII, 71.
[6] *Philae*, 114.
[7] *Edf.* III, 253.
[8] DARESSY, *Une inscription d'Achmoun et la géographie du nome libyque*, dans *Ann. du Serv.* XVI, 221-46; cf. col. VI, 1.
[9] STRABON XVII, 22-3.
[10] PORTER and MOSS, *Top Bibl.* IV, 50.

polis, puis Gynaecopolis. Il serait tentant de placer Hermopolis au Kôm el-Abqaeïn, Gynaecopolis au Kôm el-Firin et Momemphis au Kôm el-Hisn et provisoirement d'identifier le Château de la Vache avec Gynaecopolis et le Kôm el-Firin.

LES DIEUX

Bien que l'épithète «Dame d'Imaou» puisse être donnée à Sekhmet, déesse très vénérée à Memphis et dans le nome de la Cuisse et dont la protection était, dans le nome d'Occident, très efficace contre les Tehenou,[1] c'est Hathor qui est la véritable Dame d'Imaou. On se la représentait sous la forme d'une Vache céleste :

«C'est la Dame d'Imaou, Sekhat-Hor, qui protège ton corps.»[2] «Imaou crie de joie en ton honneur. Tu te gaves de vie et de santé grâce au lait de la vache Sekhat-Hor.»[3]

«Tu es la Mère divine, la Dorée, qui allaite son nourrisson avec le lait de vie et de santé.»[4]

Ce nourrisson était naturellement un veau qui s'abritait entre les jambes de celle qui l'a engendré, sa mère Sekhat-Hor.[5] Son véritable nom, que lui donnent la Chapelle blanche et un texte de Philae,[6] était [hiéroglyphes], [hiéroglyphes] *Ḥpy* «Apis» le célèbre taureau sacré de Memphis.

La déesse pouvait aussi être représentée sous les traits d'une jeune femme dont le seul signe distinctif était une aigrette plantée dans les cheveux.[7] Son nom est [hiéroglyphes] *Šndty* : «Sendty est là en tant qu'Hathor, Dame d'Imaou».[8]

Le grand-prêtre [hiéroglyphes] *rnp* «le jeune» a tiré son titre d'une épithète d'Apis, la prêtresse [hiéroglyphes] *snk* «celle qui allaite» au contraire d'une épithète de la Vache céleste. Un autre prêtre, le [hiéroglyphes] *šk-ḫst* intervient dans son culte.[9]

Le vaisseau sacré s'appelait *psd tswy* «qui illumine les deux terres»; les arbres sacrés [hiéroglyphes] *ʿrw* et [hiéroglyphes] *tmз*. Aucun n'est identifié. On peut se demander si *tmз* écrit parfois *tm* n'est pas une simple variante de l'arbre *imз* qui a donné son nom à la capitale.

Le serpent sacré [hiéroglyphes], [hiéroglyphes] (Pap. Tanis, pl. X) *imnty* tirait son nom du nome. La fête avait lieu le 2 du second mois de l'inondation. Il était interdit d'endommager la jambe de toute créature vivante, puisqu'il n'y a pas de spécification, parce que la relique du nome était la jambe droite d'Osiris et de porter la main sur les vaches, *iḥt*, évidemment parce que la Dame d'Imaou était elle-même une vache.

[1] Pap. III 99 du Louvre, Brugsch, *D. G.* 1064, Statue de Ramsès II à Kôm el-Hisn, *Naucratis* II, 24.
[2] Bénédite, *Philae*, 114.
[3] Pap. 3029 du Louvre, Brugsch, *D. G.* 1064.
[4] Chassinat, *Dend.* I, 124.
[5] *Edf.* IV, 24.
[6] *Philae*, 114.
[7] Mission Montet, *Psousennès*, 121.
[8] Cette information et les suivantes, *Edf.* I, 331
[9] *Ann. du Serv.* XVI, 228-9.

Le célèbre texte concernant les fêtes d'Osiris au mois de Choiak, met Imaou et Château de la Vache au nombre des villes qui célébraient ces fêtes avec éclat. On y assistait à la métamorphose d'Osiris en Sobek, ce qui n'est pas surprenant, car le dieu Crocodile qui était honoré dans plusieurs nomes voisins devait se plaire au nome d'Occident en partie marécageux.[1]

AUTRES LOCALITÉS

[hiéroglyphes] (Sarcophage de Hepymen)[2] *Ḥwt wʿrt* Haouari, «le Château de la Jambe». Ce nom, qui s'écrit exactement comme la célèbre Avaris du Delta oriental, désigne ici et dans quelques textes une localité du nome d'Occident en relation avec le Château de la Vache. Hapimen qui vécut à l'époque saïte était prophète de Ptah et d'Osiris à Haouari. Amasis était aimé de Ptah de Haouari.[3] Le papyrus de Teôs mentionne cette ville dans le paragraphe du nome d'Occident. A Edfou, le personnage qui symbolise ce nome «apporte [hiéroglyphes] Haouari d'Occident avec ce qui est en lui et [hiéroglyphes] *Pr зḫt imntt* la demeure de l'Akhit d'Occident avec ses produits».[4]

La déesse Sendti ouvrait le chemin de la jambe *wʿrt* dans le Château de la Vache. Un texte de Denderah précise cette opération. C'est Hathor, Dame d'Imaou, grande sœur divine, maîtresse de Haouari qui parle :

«J'ai apporté la jambe qui était cachée à Haouari. Je l'ai mise au Château de la Vache.»[5]

Il ne résulte pas de là que le Château de la Jambe était au voisinage du Château de la Vache. Aucun indice ne permet pour le moment de le situer.

[hiéroglyphes] *Pr Ḥwt-Ḥr nbt Mfkt* «Le temple d'Hathor, Dame de la turquoise» est nommé sur des blocs de pierre trouvés au Kôm Abou Billou situé près du désert, à 38 kilomètres au sud du Kôm el-Hisn.[6] Le temple qui date de Ramsès II est détruit; il a été reconstruit à l'époque ptolémaïque, mais de cet édifice il ne reste qu'une partie des fondations.[7]

Le Kôm Abou Billou est voisin d'un village appelé Terraneh où l'on reconnaît aisément le nom grec Terenouthis[8] transcrit d'après le nom profane inconnu de nous du temple d'Hathor, Dame de turquoise.

Sur la carte publiée par la Commission d'Égypte, Atlas, feuille 29, Terraneh est

[1] V. Loret, *Les fêtes d'Osiris au mois de Choiak*, *Rec. de trav.* III, 47.
[2] *Ann. du Serv.* XXXVIII, 12-3.
[3] S. Sauneron dans *Kêmi* XI, 118.
[4] *Edf.* VI, 38.
[5] Duemichen, *G. I.* III, 54.
[6] Porter and Moss, *Top. Bibl.* IV, 67-8.
[7] Photographie due à Clarke : Engelbach, *Ancient Aegyptian masonery*, Oxford, 1930, fig. 72.
[8] Gauthier, *D. G.* II, 118; III, 15; Yoyotte, dans *Bull. Inst. fr.* LV, 125-128.

le point de départ d'une route qui mène au Ouadi Natroun. Cette route pourrait être ancienne, car le Ouadi Natroun, en égyptien *Sḫt Ḥmȝt*, est cité dans le texte de Philae relatif au nome d'Occident. C'est là que je voudrais placer la Porte des Occidentaux *ʿȝ imntyw* dont Meten était le chef à l'époque où il gérait les châteaux des nomes d'Occident et de Neith.[1]

Cette ville pouvait s'appeler par abréviation *Mfk*[2] « Turquoise ». On trouve même la forme sans *m* *Fk*,[3] exactement comme pour le nom de la pierre précieuse. Si l'on réduit l'expression complète *Pr Ḥwt Ḥr nbt Mfk* à ses deux éléments essentiels *Ḥwt Ḥr* et *Mfk*, ou plutôt *Fk*, ce que nous obtenons se laisse aisément rapprocher d'un nom de ville Ἀτάρβηχις qui contenait, selon Hérodote II, 41, un sanctuaire vénéré d'Aphrodite, c'est-à-dire d'Hathor.[4] Mais il y a une difficulté, c'est qu'Hérodote place Atarbéchis dans l'île Prosopitis entre les deux grandes branches du Nil. Nous reparlerons donc d'Atarbéchis à propos du nome de Neith Sud.

La ville de Turquoise a donné son nom à plusieurs lieux-dits qui devaient en être peu éloignés.

Lorsqu'Amasis eut autorisé les Grecs, *Ḥlw-nbw*, à s'installer dans le *pehou* d'Anou, autour de Naucratis, dont nous parlerons plus loin, ceux-ci ne tardèrent pas à se répandre hors des limites de la concession et au grand mécontentement des Égyptiens occupèrent *Sḫt Mfk*[5] « le Champ de la Turquoise ».

La pierre d'Achmoum place, au bord du fleuve d'Occident et au sud de Turquoise, une ville appelée (col. VIII, 4) *Dmy Ḥr* « la ville d'Horus », qui ne doit pas être confondue avec Damanhour qui se trouve beaucoup plus au nord et dans l'intérieur des terres (col. VIII, 20), ni avec la ville d'Horus faisant partie du district d'Ayï, dont nous avons parlé en étudiant le nome de la Cuisse. Les lieux de culte d'Horus étaient innombrables dans toute l'Égypte et la fréquence des *dmy[n]Ḥr* ne doit pas plus nous surprendre que le nombre des villages ayant conservé le nom d'Osiris.

Toujours au sud de Turquoise existait un *bʿḥ*, un terrain bas auquel aboutissaient, par des bouches, *rȝ ḥȝyt*, les nombreux canaux qui se détachaient de la branche de Rosette; il existait aussi un *bʿḥ* près de Memphis.

A la suite de ce *bʿḥ* la pierre d'Achmoum nomme une (col. VIII, 21) *Sḫt Sḫmt* « Prairie de Sekhemt » où l'on pouvait voir un *Nḫb wr*, grand lotus. Cette prairie s'étend à l'ouest du *š Mfk* « bassin de Turquoise », qui sans doute est distinct du *bʿḥ* mentionné ci-dessus. Il est encore question de « ce canal qui est au sud de Turquoise ». Ces citations montrent que la partie méridionale du nome d'Occident entre Terraneh et le nord du nome de la Cuisse était très largement irriguée et même marécageuse.

Hathor et Sekhmet n'étaient pas les seules divinités honorées à Turquoise. Il y avait

[1] *Urk.* I, 2.
[2] Achmoun, col. VI, 6; VIII, 4, 20. Statue d'Alexandrie, *Ann. du Serv.* VIII, 65.
[3] Louvre D 39, Brugsch, *D. G.*, 279.
[4] Le rapprochement a été proposé par Daressy, *Ann. du Serv.* XVI, 234.
[5] Stèle de l'an 3 d'Amasis, l. 4; Daressy, *Rec. de trav.* XXII, 2.

un temple d'Amon.[1] On y adorait aussi Osiris d'après un passage des inscriptions gravées sur le naos D 39 du Louvre qui a été trouvé près d'Alexandrie :[2]

« Il a fait son monument pour son Père *Wsr Mry ḫnt Fkt* Osiris de Mery qui est devant Turquoise ».

Mery, comme nous le verrons plus loin, correspond à la ville de Maréa au bord du lac Maréotique. Il est extrêmement curieux de constater qu'au sud-est du lac Maréotique on a découvert une stèle datant d'un roi Akheperrê, sans doute Psousennès, qui relate une donation faite au « Temple d'Hathor, Dame de Turquoise », pour qu'elle favorise le grand chef des Libyens, grand chef de Mâ.[3] Les terrains donnés à la Dame de Turquoise étaient situés dans le territoire d'une ville de Sobek, probablement dans le nome du Harpon Occidental, qui comprenait aussi Alexandrie. La renommée de la Dame de Turquoise avait donc franchi la frontière de ce nome.

Comment se fait-il qu'on ait donné le nom d'Hathor, Dame de Turquoise, à une localité du nome d'Occident? La turquoise employée par les joailliers égyptiens venait principalement du Sinaï.[4] On n'en a pas signalé jusqu'à présent dans le désert occidental. Il se peut que la déesse Hathor étant très puissante dans le nome d'Occident et même dans toute la moitié occidentale du Delta, un jour est venu où ses fidèles ont voulu lui élever un sanctuaire à l'instar de celui qu'elle possédait dans la région des mines.

(*Edf.* VI, 49), *Mr* est citée en même temps que Château de la Vache par Hathor, Dame d'Imaou :

« Je t'apporte Château de la Vache avec son contenu, moi qui circule dans Mer pour chercher ta beauté ».

Avec une orthographe un peu différente *Mrt*, cette ville est citée dans l'inscription d'Achmoun (col. VI, 1). Elle se trouvait, d'après un autre passage (col. VIII, dans le *š Mrt* « lac de Mer » à côté d'un lieu dit *iȝt nfrt* « la butte de la belle ». On utilise pour le culte local des plantes nommées *św* qui viennent du Lac de Mer et d'autres qu'on se procure à l'entrée du Lac (col. VIII, 19), *rȝ š mrt.*

Le nom est parfois précédé de l'article *Pȝ mr*, par exemple, au papyrus de Teôs, Sekhmet qui domine les Tehenou est maîtresse de *Pȝ mr*.[5] Sur *Mr* on a formé un dérivé *Mry* « celui de Mr », épithète d'Osiris que nous avons lue sur le naos D 39 du Louvre.

A la suite de Brugsch,[6] les égyptologues ont admis que la ville de Mer était identique à Μαρεα dont Hérodote parle en deux passages : une fois, II, 18, pour dire que les

[1] Gauthier, *D. G.* II, 55.
[2] Brugsch, *D. G.*, 279.
[3] Maspero, *Sur deux stèles récemment découvertes*, dans *Rec. de trav.* XV, 84. Le roi n'est désigné que par son prénom Akheperrê, qui appartient à la fois à un Chéchanq de la XXII[e] dynastie et à Psousennès. En général la stèle est attribuée à Chéchanq, mais il ne faut pas oublier que les Libyens s'agitaient fort sous le règne de Psousennès.
[4] Sur la turquoise voir Loret, *La turquoise chez les anciens Égyptiens*, dans *Kêmi* I, 99-114; Lucas, *Ancient Egyptian materials and industries*, 2[e] éd., 156-66.
[5] Pap. 3029 du Louvre, Brugsch, *D. G.* 1064.
[6] Brugsch, *D. G.* 1177-82.

habitants de Marea et d'Apis, villes proches de la Libye, avaient des tendances séparatrices et supportaient mal les interdictions promulguées par les Égyptiens, celle en particulier de manger de la viande de vache; et l'autre, II, 30, pour mentionner la présence d'une garnison. Marea correspond peut-être à El-Amiriya un peu au sud du lac Maréotique. Il n'y a pas de preuve archéologique,[1] mais cette ville ne peut être très éloignée du lac au bord duquel on cultivait la vigne avec de bons résultats. En somme l'identification de *Mr* avec Μαρεα se présente favorablement, non seulement grâce à la ressemblance des noms, mais parce que bien des points leur sont communs : existence d'un lac, culture de la vigne, présence des Libyens contre lesquels les Égyptiens invoquaient le secours de la déesse Sekhmet.

(Duemichen, *G.I.* I, 98; II, 28), *Niwt nt Ḥpy* «la ville d'Apis», Hérodote ayant nommé ensemble Marea et Apis, nous ne pouvons guère séparer de Mer la ville d'Apis. La Chapelle blanche réunit dans une même case *Ḥwt Iḥyt*, le Château de la Vache et le dieu *Ḥpy*. On serait donc fondé à croire que Ville d'Apis est un synonyme de Château de la Vache. Ce qui est sûr, c'est qu'Apis doit être distingué de la résidence Imaou, car il est dit deux fois dans les textes cités ci-dessus : «Es-tu à Imaou (ou) dans la ville d'Apis?».

(*WAS* III, 32) *Ḥ3m*, Ham est nommé à la basse époque comme pays vignoble, mais le nom doit être ancien, puisque le vin de Ham, *Ḥ3my* était déjà apprécié sous l'Ancien Empire. Nous l'inscrivons dans le nome d'Occident en nous appuyant sur la pierre d'Achmoun qui les met en relation col. VI, 2, tout de suite après avoir cité le vin du Château de la Vache.

(Achoum, col. VIII, 11) *Ḥwt nš* «le Château des Sables», est également appelé *Pr Minw nb šʿy* «le temple de Min, maître des Sables». Il est plusieurs fois question des sables dans les textes relatifs au nome d'Occident.[2]

G. Daressy[3] n'a pas manqué de signaler la présence de Min, seigneur du Château des Sables, au temple d'Edfou, dans la salle de Min. C'est ce dieu qui livre au roi les peuples de l'Ouest et nommément les Tehenou et les Timihou. Ramsès III a infligé aux Libyens une sanglante défaite «depuis le Château des Sables jusqu'à la Montagne de l'Ouverture de la Terre, sur huit atours de long».[4] On le représente à Medinet-Habou haranguant ses soldats devant la ville de Ramsès-châtie-les-Timihou.[5] La situation exacte du temple de Min, celle de la ville de Ramsès et celle de l'Ouverture de la Terre ne pourront être fixées que par des trouvailles archéologiques. Depuis peu de temps des monuments égyptiens ont été découverts à l'ouest d'Alexandrie jusqu'à Marsa Matrouh.[6]

[1] Les environs du lac Maréotique ont livré outre des stèles citées dans la note 43 la statue 818 du Brit. Mus., mais à El-Amiriya on ne peut signaler que quelques blocs réutilisés dans les maisons modernes. Porter and Moss, *Top. Bibl.* III, 6.
[2] Chassinat, *Dend.* I, 124; *Edf.* IV, 15.
[3] *Ann. du Serv.* XVI, 239-40.
[4] *Medinet-Habu*, pl. 70; cf. *J. E. A.* V, 134.
[5] *Medinet-Habu*, pl. 22.
[6] Labib Habachi, dans *La Revue du Caire*, n° 175, 1954, 62-5.

(Achmoun, col. VIII, 7) (*Ibid.*, col. IV, 4) *W3W3t*, Ouaouat. On est quelque peu surpris de trouver ici un pays que les inscriptions d'Ouni, d'Harkhouf et les textes concernant les pays miniers situent à l'ouest du Nil, mais au sud d'Assouan. Mais les habitants de ce pays, qui sont les Timihou, sont quelquefois mis en rapport avec le nome d'Occident.[1] Une légende d'Edfou mentionne côte à côte Ouaouat, les Sables et les Timihou.[2] Ou bien donc le pays de Ouaouat s'étendait d'Assouan à la mer sans interruption; ou bien on appelait Ouaouat le pays des Timihou à la latitude d'Assouan et une autre région habitée par ces mêmes Timihou, mais beaucoup plus au Nord.

Nous ne mentionnons qu'en passant quelques noms de lieu cités sur la pierre d'Achmoun, mais encore moins bien connus que les précédents (col. IV, 7) *Sḫt Srk* «le Champ du Scorpion», (col. VIII, 3) *i3t št3* «la Butte secrète sise au lac de Mer», (col. VIII, 13) *Kbn* qui porte le même nom que le port de Byblos en Phénicie, sous l'Ancien Empire, (col. VIII, 16) *i3t B3st* «la Butte de Bast» qui fournit des grains de natron.

dd tw n s (Stèle de Naucratis, 10) *Pr mryt* surnommé *K3rt* ou plutôt (*Ibid.*, 13) *Niwt K3rt*. Le surnom n'est autre chose qu'une transcription hiéroglyphique du nom de Naucratis. Il reste donc que ce lieu avant d'être concédé aux Grecs s'appelait *Pr mryt*. Ce qui nous donne le droit de l'inclure dans le nome d'Occident, c'est le passage de la stèle, l. 13, où il est dit que Naucratis est au bord du *ʿnw* qui est soit le *pehou* du nome d'Occident, soit un canal ainsi nommé parce qu'il côtoyait ce *pehou*.

Les ruines de Naucratis qui sont au Kôm el-Gaïf ont été explorées par Petrie et Gardner. Les savants anglais ont repéré les traces d'un grand temenos et de plusieurs autres temenos d'Apollon, d'Aphrodite, d'Héros et des Dioscures.

Plusieurs antiquités pharaoniques sont sorties de ses ruines, pour ne citer que des antiquités immobilières, des fragments d'un obélisque et des blocs de soubassement décorés de personnages géographiques.

Sur la statue d'un prophète de Min et sur d'autres objets également trouvés à Naucratis.[4] apparaît un nouveau nom géographique *Bdwdwt*, ou mieux *Bdwty*, «le Lieu des deux montagnes». Min était le seigneur de ce lieu et deux déesses, dont l'une est Hathor, avaient droit au même titre. On peut considérer *Bdwdw* comme le nom de la ville. La renommée d'Osiris-Mery, Osiris de Mer étant venue jusqu'à *Bdwdw*, on lui construisit un temple, *Pr-Mry*, qui pour ses fidèles était le monument principal, si bien que *Pr-Mry* put désigner la ville. C'est exactement ce qui s'est passé à l'autre bout du nome où le nom inconnu sous sa forme égyptienne, qui a donné Terenuthis et Terraneh, a été supplanté par le nom du temple principal *Pr Ḥwt-Ḥr nbt Mfk*.

[1] *Edf.* III, 253; V, 15.
[2] *Edf.* V, 15.
[3] Petrie, *Naucratis* I, London, 1886, pl. XL, plan d'ensemble.
[4] Daressy, *Notes et remarques*, dans *Rec. de trav.* XIX, 21-2; XXII, 140-1.

LES RÉGIONS

(Achmoun, col. VIII, 5) (*Edf.* I, 330) (*Edf.* IV, 23; V, 15) *ḫns* désigne le *mer* du nome. Le verbe *ḫns* signifiant «aller et venir», on peut supposer que le canal ainsi nommé présentait de nombreux méandres. Il arrosait la métropole Imaou d'après la pierre d'Achmoun. La trouvaille à Kôm el-Hisn[1] d'un bloc mentionnant les dieux Hor Khenti-Kheti du nome de la Cuisse et Herchef, ainsi que le canal confirme cette indication. Les textes d'Edfou associent à *Ḫns* deux lieux-dits *ỉty-iḥw* et *ḫnp iḥw* qui font penser à quelque grand marché de bestiaux et pourrait être en rapport avec la Ville des Bœufs *dmy (n) Ngꜣw* qu'atteignit Sinouhit dans sa fuite avant de passer le Nil.[2] Les Égyptiens importaient de chez les Tehenou périodiquement de grandes quantités de bœufs *ng*,[3] qui étaient réunis sans doute dans la Ville des Bœufs et dirigés sur d'autres centres par le moyen des canaux *Ỉty-iḥw* et *ḫnp-iḥw*.

Un autre canal appelé *Mꜣʿty* intéresse surtout le nome du Harpon oriental et sera étudié dans notre prochain chapitre. Toutefois le nom du Verger sacré (*Edf.* I, 330) *iꜣt Mꜣʿty* nous autorise à penser qu'il prenait naissance dans le nome d'Occident et peut-être dans la région de Naucratis, car on dit qu'il enveloppe les Hellènes.[4]

(*Edf.* I, 330) *šꜣ mnḥ* «le Jardin des Papyrus» est le nom du territoire cultivé que d'autres scribes ont compris (*Edf.* V, 15; II, 182) *šꜣ imnty* «le Terrain occidental» ou (*Edf.* III, 24) *šꜣ imn* «le Terrain d'Amon». Ses jardins et ses vignes étaient renommés.

(*Edf.* I, 330); (*Edf.* IV, 24); (*Edf.* II, 182) *ʿny* ou *ʿnw*, Anou, est le nom du *pehou* qui fut concédé aux Grecs par Amasis.[5] Auparavant, lorsque Tefnakht avait commencé son expansion, *ʿnw* fut l'un des premiers pays qui tombèrent en son pouvoir.[6] Naucratis, comme nous l'avons vu en faisait partie. On s'y livrait à l'élevage ou au commerce des bœufs : «Il t'apporte le *pehou* d'Anou avec ses bœufs»,[7] ce qui a eu pour conséquence d'intensifier le culte des vaches sacrées et de leurs rejetons, car le personnage symbolisant Anou dit au dieu : «Tu es le veau qui s'abrite entre les jambes de celle qui l'a engendré, sa mère Sekhat-Hor».

[1] Daressy, *Rapport sur Kôm el-Hisn*, dans *Ann. du Serv.* IV, 284.
[2] Sinouhit R 37 et B 13.
[3] Voir la palette du tribut libyen, Caire 14238, *Les Annales de Snefrou*, dans *Urk.* I, 237 et des bas-reliefs de Sahurê (*Sahurê* II, pl. I) et de Pepi II (Jéquier, *Le temple funéraire de Pépi II* II, pl. 37 et 50); cf. P. Montet, dans *Kêmi* XIII, 43-59.
[4] *Edf.* IV, 369.
[5] Stèle de l'an 3 dans *Rec. de trav.* XXII, 2.
[6] *Piankhi*, 3.
[7] *Edf.* II, 182.

NOMENCLATURE

iꜣt Bꜣšt la Butte de Bast.
iꜣt Mꜣʿty la Butte de Maaty.
iꜣt Nfrt la Butte de la Belle.
Imꜣw Imaou (la capitale).
Imnt le nome d'Occident.
ʿꜣ imntyw la Porte des Occidentaux.
ʿny, ʿnw Any, Anou (le *pehou*).
Wꜣwꜣt Ouaouat.
Wp tꜣ l'Ouverture de la Terre.
Bḏwḏw Naucratis.
Pr ꜣḫt imntt le Temple de l'Horizon occidental.
Pr Mnw nb šʿy le Temple de Min maître des Sables.
Pr nbt Imꜣw le Temple de la Dame d'Imaou.
Pr Mry Per Mery (Naucratis).
Pr Ḥwt-Ḥr nbt Mfk le Temple d'Hathor, Dame de Turquoise.
Fk, Mfk Turquoise.
Mr, mrt Marea.
Niwt nt Ḥpy la Ville d'Apis.
Niwt Kꜣrt Naucratis.
Ḥwt iḥt le Château de la Vache.
Ḥwt wʿrt imntt Haouâri, le Château de la Jambe d'Occident.
Ḥwt nš le Château des Sables.
Ḫns Khens, le méandre (le *mer*).
Sḫt mfk la Prairie de Turquoise.
Sḫt Srk la Prairie du Scorpion.
š mrt le Lac de Marea.
šꜣ mnḥ le Terrain des Papyrus.
Kbn Keben.
Dmy Ḥr la Ville d'Horus.

CONCLUSION

Le nome d'Occident était très étendu puisqu'il comprenait le Kôm Abou Billou, le Kôm el-Hisn, le Kôm el-Gaief et la rive méridionale du lac Maréotique.

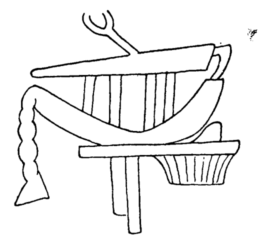
La frontière sud se trouvait près de la boucle que fait la branche de Rosette à Beni-Salam. Dans sa partie méridionale le nome serré entre le désert et le fleuve est très étroit. Il s'élargit ensuite et la frontière orientale abandonnant la branche de Rosette suivait sans doute un canal se dirigeant vers le lac Maréotique.

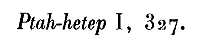
Les Libyens ont toujours essayé de s'introduire par la ruse ou par la force dans le nome d'Occident. La population y était très mêlée et le fut encore davantage lorsque les Grecs s'installèrent à Naucratis.

Les terres cultivables étaient principalement occupées par des vignes. Depuis Naucratis jusqu'à la frontière sud on faisait un grand commerce de bœufs *ng* d'origine libyenne. Aussi Apis et sa mère assimilée avec Hathor y étaient l'objet d'un culte fervent.

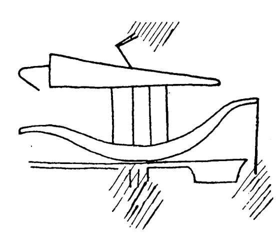
CHAPITRE IV

Îry-Ḥwww | *Îry-Ḥwy-gs îmn* | LE HARPON, CÔTÉ OCCIDENTAL

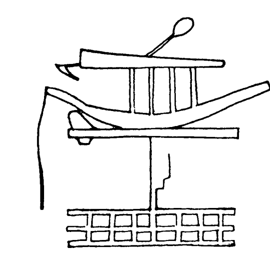




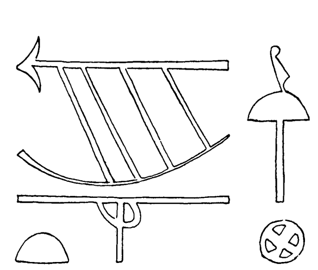
Ptah-hetep I, 327.



Néouserrê, Caire, 57.110; Sembl. *Ptah-hetep* II, 15, 16; tombeau de Mehou à Saqqarah; tombeau de Djadjamankh, *ZÄS*, XLI, 89.



Chapelle blanche.



Edf. IV, 36.

Cet emblème, qui représente un harpon posé sur un support contenu dans une embarcation aux bords très relevés et pourvue d'une amarre, désigne deux nomes de la Basse Égypte qui sont distingués par les épithètes *gs îmn* ou *gs îmy-wrt*, «côté occidental» et *gs ìȝb* «côté oriental». La lecture qui a longtemps embarrassé les égyptologues est établie par un texte de Karnak-Nord récemment découvert où le représentant de notre nome s'exprime ainsi : «Il vient et t'apporte *Hww* occidental et *Ḥȝsww* (?) ainsi que tous les produits qui s'y trouvent».[1] Ce texte s'accorde avec la Chapelle blanche, où nous lisons en regard du Harpon oriental le mot *ḥwww* qui désigne évidemment le Harpon sacré servant d'emblème au deux nomes. Ce mot fait penser à *ḥww* que l'on trouve à Beni-Hassan et dans les tombeaux de l'Ancien Empire à côté d'un combat de taureaux.[2] Les cornes du taureau et le harpon à une pointe capable de transpercer un hippopotame peuvent en effet être exprimés par le même mot.

LA RÉSIDENCE

(Inscription du temple de Hibeh, citée par Daressy, *Rev. Ég. anc.* II, 50). La ville du Harpon occidental porte, comme cela arrive souvent, le même nom que le nome. Une variante précieuse, qui confirme la lecture indiquée plus haut est donnée

[1] Barguet, Leclant, *Karnak-Nord* IV, 98-9.
[2] *Beni-Hasan*, II, 7.

par un fragment de clepsydre découvert récemment à Alexandrie.[1] Le Harpon dans sa barque est employé comme déterminatif derrière ses éléments phonétiques :

nṯr ꜥꜣ nb R-ḥwy « Le grand Dieu, seigneur de Iry-Houy ».

A première vue le nom peut sembler identique au duel *Rḥwy* « les Deux Compagnons » qui par abréviation désigne la métropole du nome de l'Ibis, *Pr Ḏḥwty wp rḥwy* « le temple de Thot qui sépare les Deux Compagnons », mais la comparaison avec le groupe [2] montre bien que *r* est mis ici pour *iry* et que le Harpon doit se lire *ḥwy*. Le papyrus du Fayoum nous apporte une forme très voisine : « Cette place dont le nom est *Ḥꜣwy*, c'est la place du dieu Ha, seigneur de l'Occident ».[3]

La résidence a d'ailleurs un autre nom, composé avec le nom du dieu : *Pr Ḥꜣ nb imnt* « le temple de Ha, seigneur de l'Occident ».[4] Le site en est inconnu. La clepsydre trouvée à Alexandrie où se lit le nom de *Iry Ḥwy* ne constitue pas un argument suffisant pour situer la résidence à Alexandrie dont le nom ancien était *Rakôtis*.

Une spécialité de la résidence était la confection des gâteaux présentés chaque jour sur la table des dieux.[5]

LES DIEUX

Le dieu principal est naturellement celui dont le nom entre en composition dans le nom sacré de la résidence, le dieu . Nous en connaissons la lecture *Ḥꜣ*, Ha, plus tard *Ḥw*, par les textes des pyramides.[6] C'est un dieu très ancien. Son influence a beaucoup dépassé les limites du nome du Harpon, puisque nous le trouvons dans les oasis et dans le désert très loin d'Alexandrie.[7] On le représente sous la forme humaine, plantant sa lance dans le nez de l'hippopotame et l'on dit qu'il ne manque pas son coup quand il lance le harpon.[8] Étant donné son caractère et la forme de son nom si proche du nom de sa résidence nous sommes fondé à le considérer comme un harpon personnifié et à l'appeler le dieu Harpon.

La relique conservée à Pi-Ha était la côte d'Osiris, *drw*, ce qui permet de penser que la chose défendue, dont le nom n'a pas été conservé, était la côte.

Le bon génie s'appelait *Mḥ(n)*, « le Serpent ».[9] Les prêtres étaient au nombre de six qui avaient pour signe distinctif le signe de l'année.[10] Le premier a pour

[1] Supplément aux *Ann. du Serv.*, cahier n° 2, 41.
[2] Épithète de Sobek sur l'autel de Nectanébo à Turin, Brugsch, *D. G.* 1057.
[3] Lanzone, *Les papyrus du lac Moeris*, pl. VI, n° LXII.
[4] *Edf.* I, 331.
[5] *Edf.* IV, 26.
[6] *Pyr.* 1013; Newberry, *Ancient Egypt.* I, 5.
[7] Ahmed Fakhry, *The egyptian deserts, Bahria Oasis* I, p. 88 et pl. XXII et XXXIV, 6
[8] *Mam. d'Edf.*, 65.
[9] *Edf.* I, 331-2.
[10] Mariette, *Dend.* IV, 31.

titre , var. *śmśw*, « l'Ancien », que je suis tenté de mettre en rapport avec Protée, le vieillard de la mer, d'autant plus que la prêtresse *ꜥn*, « la Belle » évoque la fille du vieillard de la mer, la charmante Idothée qui secourut Ménélas.[1] Les autres titres sont peu sûrs à l'exception du *rsy* « Veilleur » dont le poste se trouvait peut-être à la vigie de Persée que les Ioniens considéraient comme la plus occidentale des localités du littoral égyptien.[2]

AUTRES SITES

(*Edf.* VI, 39) *Ḥwt Śmśw* « le Château de l'Ancien » et presque certainement (Duemichen, *G. I.* III, 46) *Pr smsw* « le Domaine de l'Ancien », sont deux noms très légèrement différents d'un même lieu dont la divinité était Ha, seigneur de l'Occident. Il en résulte clairement que *smsw* « l'Ancien » est une épithète de Ha et que son château ou son domaine doivent être cherchés au bord de la mer si nous avons raison de l'identifier à Protée. Ces deux noms appartiendraient-ils à la résidence dont nous savons que Ha est le dieu principal? Ce n'est pas impossible, mais nous ne pouvons pas le prouver.

(Gauthier, *D. G.* V, 41) *Snt nfr* « la belle Fondation ». Le rédacteur de Philae[3] fait de *Snt nfr* la ville principale du nome.

(Autel de Nectanébo à Turin).[4] Le Château des Sycomores ici désigné est un lieu du culte du dieu Sobek qui était également honoré dans la capitale et un peu partout dans le nome. Le texte de Philae cité plus haut l'associe à *Snti-nfr*. Le sycomore était l'un des arbres sacrés du Harpon Occidental. Horus y poursuit son ennemi qui avait pris la forme d'un hippopotame et l'achève à coups de harpon sous les yeux de sa mère Isis.[5]

Lorsque Sinouhit eut quitté l'armée qui combattait contre les Libyens il passa près de cette localité : « Je passai le canal de Maaty aux environs de Sycomore ».[6]

Les commentateurs ont cru pendant longtemps qu'il s'agissait du domaine d'Hathor près de Memphis, oubliant que le fugitif avait d'excellentes raisons pour éviter la capitale. Le canal de Maaty qu'il a traversé est le *mer* du nome d'Occident et nous verrons qu'il se réunissait au canal de Meh qui est le *mer* du Harpon. Le Château du Sycomore se trouvait évidemment près de la jonction de ces deux canaux.

Un texte du temple de Hibeh cite ensemble les trois villes dont nous venons de nous occuper :

« Es-tu à Senti-nefer, à Harpon d'Occident ou au Château du Sycomore? ».[7]

[1] *Odyssée* IV, 365 et suiv.
[2] Sourdille, *Voyage d'Hérodote*, 58-60.
[3] Bénédite, *Philae*, 115.
[4] Brugsch, *D. G.*, 1057.
[5] *Edf.* III, 257.
[6] Sinouhit, R 32 et B 8.
[7] Daressy dans *Rev. Eg. anc.* II, 50.

(*Edf.* I, 331) *Ḥwt š. . . wn* est un des vergers sacrés inconnu par ailleurs. L'autre verger *Pr Sbk* « Domaine de Sobek » qu'indique le même texte, était probablement situé dans le champ de Sobek dont nous parlons plus loin.

(*Edf.* VI, 50) *Bsydt* est un lieu voué à Isis la grande, la Mère divine, tandis que le papyrus Amherst,[1] qui le cite sous la forme *Bsṯt* lui donne comme seigneur Sobek.

Rꜥ ḳd Ρακώτις désigne la ville pharaonique, probablement modeste, qu'Alexandrie a absorbée et supplantée :

« Il a fait sa résidence appelée l'enceinte du roi Mery-Amon, fils du Soleil Alexandre sur le rivage de la mer des Hellènes, dont Rakôtis était le nom ancien. »[2]

Beaucoup d'objets antiques antérieurs à Alexandre ont été trouvés à Alexandrie, mais la plupart ont été apportés d'Onou ou d'autres sites par les Ptolémées.[3] Nous mentionnerons toutefois ici le Serapeum *ḥwt nṯr n Wsr-Ḥp* « le Temple d'Osiris-Apis » appelé aussi le temple de Sérapis de Rakôtis[4] que le Service des Antiquités a exploré dernièrement. On a trouvé dans le sanctuaire d'Harpocrate à l'angle sud-est de ce monument un dépôt de fondation mentionnant Ptolémée IV.[5]

(Décret de Canope, *Urk.* II, 127, 143) correspond à Canope dont les ruines ont été trouvées près d'Aboukir. Le temple d'Isis a contenu un Sphinx d'Amenemhat II et des colosses de Ramsès II.[6]

Rosette dont nous ne connaissons pas le nom égyptien, possédait un temple d'Atoum, d'où provient un bloc de basalte datant de Psamétik Ier. C'est là qu'était placé l'exemplaire du décret de Memphis connu sous le nom de pierre de Rosette.

Le Service des Antiquités a trouvé récemment à Rosette des blocs provenant de Saïs.[7]

(*Edf.* I, 331) *Ḏbꜣ mḥw* « Djeba du Nord ». La ville de Djeba, Edfou, en Haute Égypte, était célèbre par son temple d'Horus. Nous sommes fondé à identifier Djeba du Nord avec la moderne Damanhour qui a hérité un nom ancien, d'où proviennent un bloc de granit noir décoré de quatre têtes d'ennemis et quelques objets. La ville était importante, puisqu'elle est citée à la seconde place dans le texte d'Edfou, dans une phrase mutilée.

Son dieu est naturellement Horus, qui conserve le qualificatif de Seigneur de Mesen, mais prend celui de « premier d'Edfou du Nord ». Il vient dans cette ville, prend possession du temple et tue l'hippopotame avec son harpon.[8] Nous retrouvons en lui le dieu Ha, le dieu Harpon qui régnait sur l'ensemble du nome.

[1] Newberry, *The Amherst papyri*, pl. XVI.
[2] *Urk.* II, 14; autres exemples : Gauthier, *D. G.* III, 130.
[3] Porter and Moss, *Top. Bibl.* IV, 2-6.
[4] Breccia, dans *Ann. du Serv.* VIII, 65.
[5] Alan Rowe and Drioton, dans le cahier n° 2 des *Ann. du Serv.*, Le Caire, 1946.
[6] Porter and Moss, *Top. Bibl.* IV, 2.
[7] Labib Habachi, dans *Ann. du Serv.* XLII, 376-90.
[8] *Edf.* VI, 51.

LES RÉGIONS

(*Edf.* I, 331) *itr imn Šmšw* « le fleuve d'Occident de l'Ancien ». Cette expression désigne le *mer* où le vaisseau sacré avait son port d'attache. On connaît bien le *itr imn* « fleuve d'Occident » qui correspond à notre branche de Rosette. Le fleuve d'Occident de l'Ancien désigne plutôt une branche du Nil qui aboutissait vers le Château ou le Domaine de l'Ancien dont on a parlé plus haut, soit la branche de Canope, soit un canal allant de Damanhour à la mer.

D'autres textes donnent au *mer* un autre nom : « Il t'apporte le canal de avec son *Ḥww* ».[1]

Le nom du canal secondaire associé à *Mḥw*, Mehou, rappelle singulièrement les noms du Harpon sacré du nome et de sa résidence.

Quant au canal principal Mehou, il se réunissait avant d'atteindre la mer au canal de Maaty qui arrose le nome d'Occident : « Il t'apporte le canal de Maaty qui enveloppe les Hellènes en se jetant dans le cercle des Rekhyt *šn Rḫyt*, se réunissant devant toi avec le canal de Mehou. Chaque jour il consacre sa libation à la mer ».[2]

On se rappelle qu'une portion du nome d'Occident avait été concédée aux Hellènes par le roi Amasis et que la ville de Naucratis en faisait partie. De Naucratis le canal de Maaty pénétrait dans le nome du Harpon, passait près de *Ḥwt-nht* « le Château du Sycomore » et ne tardait pas à rencontrer le Mehou déjà grossi du Hoou. Le canal ainsi formé aboutissait au cercle des Rekhyt qui est la partie du littoral égyptien donnant sur la mer des Hellènes.

(*Edf.* I, 331) *Sḫt Sbk* « le Champ de Sobek » désigne au grand texte d'Edfou le territoire cultivé du nome. Nous savons que Sobek était populaire dans tout le nome du Harpon. Néanmoins d'autres listes substituent au Champ de Sobek une autre désignation *Ḥrww* « les terres basses ».[3]

(*Edf.* I, 331) *ꜣḫ byt*, Akhbit, « le *pehou* ». Au déterminatif près ce groupe est identique au nom de la ville de *ꜣḫ byt*, Χέμμις, où l'on croyait qu'Horus était né.[4] Les nombreux textes mentionnant cette ville l'associent si étroitement à la ville de Pé qu'il est difficile de l'en éloigner. Or la ville de Pé qui fait partie du Taureau Montagnard se trouve au Tell Faraïn, à l'est de la branche de Rosette. Les limites des *pehou* ne coïncident pas toujours avec celles des nomes. Il se peut que ce soit le cas ici.

Il est possible que l'auteur du grand texte d'Edfou ait commis une confusion, car d'autres listes appellent ce *pehou* *ššm* :

« Il t'apporte le *pehou* Sšm avec ses embarcations pourvues de toutes les choses des marais (*s w*) ».[5]

[1] *Edf.* IV, 27.
[2] *Edf.* IV, 369.
[3] *Edf.* IV, 27.
[4] Hérodote II, 56; *De Iside et Osiride*, 18, 38.
[5] *Edf.* IV, 27.

Ces choses des marais sont évidemment les engins de chasse et de pêche que nous voyons embarqués dans les canots qui circulent dans les fourrés de papyrus.

Ce *pehou* figure dans une procession de personnages géographiques datant de Nectanebo Ier derrière un autre *pehou* nommé [1] dont la lecture est douteuse, peut-être *ꜣwy* «les deux vautours» que nous ne savons où placer.

NOMENCLATURE

ꜣḫbyt le *pehou* d'Akhbit.
ỉtr ꜥꜣ šmśw le Grand Fleuve de l'Ancien.
wꜣḏ wr Ḥlw Nbwt la Mer des Hellènes.
Bsydt Besydet.
Pr Ḥꜣ nb ỉmnt le Domaine de Ha, seigneur d'Occident.
Pr Šmśw le Domaine de l'Ancien.
Pr Sbk le Domaine de Sobek.
Pgwt Canope.
R-Ḥwy Qui-appartient-au-Harpon (la résidence).
Mꜣꜥ ty Maaty, un canal.
Mḥw Mehou, un canal.
Nht Nehi, le Sycomore.
Rꜣꜥkd Rakôtis.
Ḥꜣwy Haouy (la résidence).
Ḥwww ỉmn le Harpon d'Occident.
Ḥww le Harpon, un canal.
Ḥwt Nht le Château du Sycomore.
Ḥwt Šmśw le Château de l'Ancien.
Ḫrww les Terres basses.
Sḫt Sbk le Champ de Sobek.
Šśm Sechem.
Šn-Rḫyt le Cercle des Humains, la côte méditerranéenne.
Ḏbꜣ Mḥ Djeba du Nord.

CONCLUSION

Le Harpon occidental est limité à l'ouest par le désert, au nord par la mer, à l'est, très probablement par la branche de Rosette. Sa frontière méridionale passait au sud de Damanhour et rejoignait le lac Maréotique, dont la rive méridionale appartenait au nome d'Occident. Avant qu'Alexandre eut fondé sur l'emplacement de Rakotis la ville à laquelle il donna son nom, la mer qui baignait la côte du Harpon était connue sous le nom de «mer des Grecs», *Wꜣḏ wr n Ḥlw-nbwt* et les vaisseaux des Grecs remontaient la branche de Rosette et les canaux de Meh et de Maaty pour décharger leurs marchandises à Naucratis. Il en descendait ainsi des pirates. Les habitants pour se protéger devaient compter sur leur dieu Harpon dont nous avons noté le caractère belliqueux.

[1] *Ann. du Serv.* XXXII, 79.

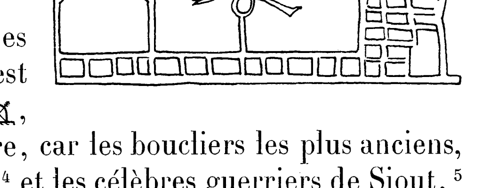
DEUXIÈME SECTEUR

CHAPITRE PREMIER

N(r)t Neith LES DEUX FLÈCHES

Meten, *LD* II, 7. — Neouserré, Caire 57.116. — Sembl. *ibid.* II, 6. — Diospolis parva 20/9, II.

Cet emblème de nome désigne également une déesse dont le nom entre en composition dans le nom de deux princesses de la Ire dynastie : Merit-Neith et Hotep-Neith.[1] On le trouve encore dans un monogramme qui apparaît dès l'époque thinite et qui désigne à la Basse Époque une déesse et un territoire.[2] Ce signe (ci-contre) rassemble deux affrontés, notre emblème et un édifice bombé, entouré d'une clôture.



On l'interprète généralement comme deux flèches croisées par-dessus un bouclier.[3] Cette définition est exacte au Nouvel Empire où le signe a pris la forme, mais elle convient mal aux exemples de l'Ancien Empire, car les boucliers les plus anciens, autant qu'on peut s'en rendre compte par le signe [4] et les célèbres guerriers de Siout,[5] sont des rectangles dont le haut est arrondi. En outre l'objet allongé qui n'est pas indispensable primitivement est laissé de côté quand on écrit sous l'Ancien Empire le nom de la déesse Neith par deux flèches croisées seules,[6] ou, par deux arcs réunis en un seul

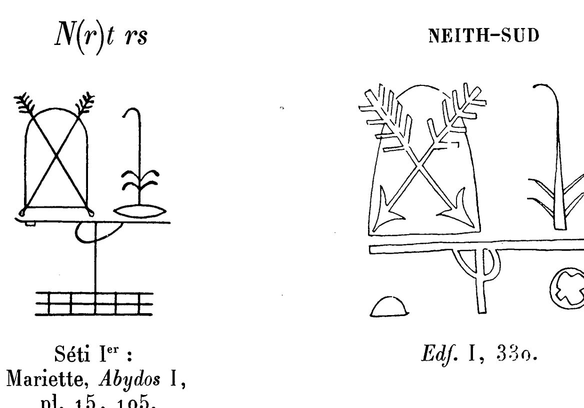
[1] Petrie, *Royal Tombs*, I, front. et pl. V.
[2] *Ibid.* II, pl. II et X.
[3] Gardiner, *Eg. Gram.*, Sign-list, R 24.
[4] *Ibid.* D, 34.
[5] Maspero, *Histoire* I, 457; *Guide du visiteur au Musée du Caire*, 316.
[6] *Pyr.*, 510.

paquet.[1] L'arc et les flèches sont à toutes les époques les attributs de Neith, que le bouclier ne semble pas intéresser. Enfin les raies verticales qui se remarquent sur l'objet allongé au tombeau de Meten ne semblent pas justifiées pour un bouclier.

Étudiant d'anciennes représentations d'insectes, L. Keimer a signalé l'association de l'emblème avec deux images de coléoptère et chose plus curieuse encore l'emblème à l'intérieur d'un coléoptère.[2]

Ne pourrait-on conclure que les deux flèches de Neith sont venues se superposer à un emblème primitif formé d'un ou peut-être de deux coléoptères combinés? Toute ancienne qu'elle est la déesse Neith n'est pas primitive dans la région désignée par. Elle y a supplanté une vache céleste dont on se souvenait encore à l'époque d'Hérodote et peut-être un fétiche encore plus ancien. A partir de la Ire dynastie il est légitime de traduire par Neith ou par les deux flèches.

Sous l'Ancien Empire il n'y avait, semble-t-il, qu'un seul nome des deux flèches. Plus tard il a été divisé en deux parties, Sud et Nord. Dans des cas semblables les Égyptiens préféraient employer les adjectifs *ḫnty* «devant» (pour qui vient du Sud) et *pḥw* «arrière». Les deux nomes de l'Arbre du Serpent et de l'Arbre Nârou en Haute Égypte et en Basse Égypte ceux de l'Enfant royal ont été désignés de la sorte. Cette dérogation s'explique peut-être parce que les branches du Nil n'ont pas dans la région intéressée de direction définie.



Séti Ier : Mariette, *Abydos* I, pl. 15, 105.

Edf. I, 330.

Au Moyen Empire l'objet oblong a déjà changé de forme. Le rétrécissement du milieu n'existe plus. Au Nouvel Empire il ressemble franchement à un bouclier.

A la Chapelle blanche le, d'ailleurs mal conservé, est en dehors du support. Plus tard, c'est le groupe entier qui est supporté par.

[1] *Sahurê*, pl. 30.
[2] *Ann. du Serv.* XXXI, 151 et pl. II, 1; cf. G. A. Reisner *The tomb of Hetepheres, the mother of Cheops*, fig. 32.

LA RÉSIDENCE

(Ostr. XIXe-XXe dynastie);[1] (*Edf.* I, 330); (Philae, 115); (Pap. Labyrinthe, pl. 6). On s'est demandé pendant longtemps si était déterminatif ou phonétique. La lecture *Ḏ ḳ ʿpr* Djeqapir est prouvée par l'ostracon signalé ci-dessus.

Ce nom ne s'est encore jamais lu sur un bloc *in situ*. Cette région est en effet très pauvre en vestiges du passé. Daressy estimant que *ḏ ḳ ʿpr* est un nom libyen a supposé que son emplacement était au Kôm Manous, dans le district de Menouf, où l'on a trouvé une statue d'époque saïte, dont l'inscription mentionne Amon-Râ «le Grand qui réside dans *Ḥ3*, seigneur de *Nnt*».[2] *Ha* est le nom de l'une des branches du Nil, probablement la plus occidentale.[3] La ville de Nen a été rapprochée par Daressy d'un personnage nilotique qui figure au temple de Gournah. Il n'y a pas là de preuve formelle que *Ḏ ḳ ʿpr* soit située au Kôm Manous; cependant on notera que la résidence s'appelait également, comme le nome lui-même, Neith-Sud et qu'au proanos d'Edfou Amon-Râ est formellement indiqué comme le seigneur de Neith du Sud.[4] L'identification proposée par G. Daressy est donc en définitive la plus vraisemblable dans l'état de notre documentation.

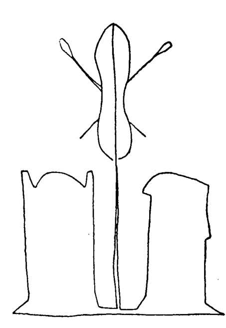


Fig. 13.

Cette ville avait comme protecteurs Neith et son fils Sobek. Elle offrait aux visiteurs un édifice dont nous pouvons nous faire une idée par la figure 13. Il est composé du symbole du nome hissé sur une perche entre deux petits édifices à toit bombé.[5]

Au papyrus du Labyrinthe, Sobek reste le seigneur de Djekaper et du nome de Neith-Sud.[6] Neith d'ailleurs n'est pas oubliée à la Basse Époque. On l'appelle mère divine. Elle a toujours pour attributs l'arc et les flèches.[7] Cependant une autre mère divine, Isis, était parvenue à s'installer dans le nome.[8]

La relique est l'œil divin *wḏ3 nṯr* sur lequel veillent les dieux.[9]

Les prêtres sont *wrḥb* «le Grand Chasseur», parce que Neith armée de l'arc et des flèches était elle-même chasseresse, et le *ḥm n iht* «serviteur de la

[1] Posener, *Dkʿpr, métropole du IIIe nome de Basse Égypte*, dans *Rev. ég.* IV, 228-9.
[2] Daressy, *A travers les kôms du Delta*, dans *Ann. du Serv.* XII, 194-5.
[3] Gauthier, *D. G.* IV, 8.
[4] *Edf.* III, 255-6.
[5] La Chapelle blanche, case en regard de Neith-Sud.
[6] Lanzone, *Le papyrus du lac Moeris*, VI.
[7] *Edf.* III, 255-6; *Mam. d'Edf.* 65; *Edf.* IV, 24.
[8] *Edf.* VI, 49; Chassinat, *Dend.* I, 130.
[9] Cette information et les suivantes : *Edf.* I, 330.

vache céleste Ihet» que nous avons déjà rencontrée dans les nomes occidentaux et qui est d'ailleurs formellement mise en rapport avec Neith.

La prêtresse *ꜣḫt* «la Brillante» tire sans doute son nom d'une épithète de la déesse.[1]

La barque sacrée s'appelle *šktt* comme la barque du soleil. Peut-être convient-il de rapprocher son nom des vaisseaux *skty*, ou *sktw* dont il est déjà question sous l'Ancien Empire.[2]

Le sycomore et l'acacia y sont sacrés.

Il est interdit de brutaliser les vaches, à cause évidemment de la vache céleste Ihet, qui prenait sous sa protection l'espèce entière.

Le serpent sacré est *Îmn* «le caché».

La fête était célébrée au second mois de Pert, le 21.

AUTRES LOCALITÉS

*Ḥ*ᶜ*py rsy* «Nil-Sud». Cette localité est citée tout de suite après la résidence dans le texte d'Edfou :

Dgy-f ḥḥ. «Il contemple l'éternité» est là en son nom de Sobek occupé à garder les membres du dieu à *Ḥ*ᶜ*py rsy.*

Aucun document archéologique ne permet de localiser Nil-Sud mais puisque Sobek en est le dieu principal, il y a bien des chances que cette ville soit à chercher dans l'un des deux villages de la région qui porte le nom de Sobek : Subk el-Ahad et Subk el-Dahhak et de préférence dans le premier qui est le plus méridional des deux. Cette cité était évidemment la ville principale de la région agricole de *Ḥ*ᶜ*py rsy* dont nous parlerons plus loin.

(*Edf.* VI, 38) *Ḥwt kꜣ n R*ᶜ «le Château du double de Râ» n'est cité que ce seul texte en parallélisme avec la résidence : «Il t'apporte Neith-Sud avec ce qui en sort, le Château du double de Râ avec la statue du dieu grand de vaillance».

(*Edf.* I, 330) *ỉꜣt nt ỉḥt* «la Butte de la Vache» désigne le verger sacré où poussaient le sycomore et l'acacia. Ce nom contribue à établir l'importance de la vache céleste dans le nome de Neith-Sud.

Προσωπις est la métropole d'un nome prosopite que l'on identifie généralement avec le nome de Neith-Sud.[3] Le site en est inconnu. L'idée de Brugsch qui rapprochait de Prosôpis où Merenptah arrêta les Libyens[4] ne saurait être retenue, puisque la bataille eut lieu au nord-ouest de Memphis.

Strabon[5] note que le nome busirite, dont nous parlerons dans notre chapitre VIII

[1] *Edf.* III, 257.
[2] Junker, *Giza* IV, pl. X.
[3] Gauthier, *Les nomes de l'Égypte,* 35, 90, 101.
[4] Brugsch, *D. G.,* 65 et 439; l'inscription de Merenptah dans Mariette, *Karnak,* pl. 52, l. 5.
[5] Strabon XVII, 1, 20.

confirme au nome prosopite, lequel a pour chef-lieu Aphroditopolis, c'est-à-dire une ville dont la déesse principale était Hathor. Ce nome est selon toute vraisemblance identique à l'île appelée Prosopitis par Hérodote;[1] cette île qui est dans le Delta a 9 schoene de pourtour et contient beaucoup de villes, dont la plus importante Ἀτάρβηχις possédait un sanctuaire vénéré d'Aphrodite. De cette ville les gens rayonnaient pour déterrer les ossements des bœufs qu'ils ensevelissaient en un seul lieu. Le rapprochement que Daressy a fait d'Atarbéchis avec *Ḥwt Ḥr (nbt) Mfk* semble inattaquable, mais nous savons d'autre part que Hathor, Dame de Turquoise, ou par abréviation Turquoise, désigne une localité du nome d'Occident, très proche du désert. Il se peut qu'Hérodote se soit trompé en donnant au sanctuaire d'Hathor au centre du Delta le nom qui appartenait à un autre temple de la même déesse. Quoi qu'il en soit le site de cette ville d'Hathor n'est pas connu. Il serait fixé si l'on découvrait entre les branches sébennytique et canopique un cimetière de bœufs.

LES RÉGIONS

Mtr désigne le *mer* du nome aussi bien au grand texte d'Edfou que dans les listes plus récentes (*Edf.* IV, 24 et V, 15). Déjà au temple d'Abydos est cité parmi les branches du Nil entre les Deux Poissons et l'Eau de Ptah.[2] Les deux doigts déterminent deux mots synonymes ᶜ*kꜣ* et *mtr.* J'ai préféré la lecture *mtr* à cause du mot (*WAS* II, 174) «eau, flot». L'abondance de ses eaux était telle que nulle terre n'en était exempte. *Mtr* désignait peut-être l'important canal qui va de la branche sébennytique à la canopique en passant au sud de Menouf.

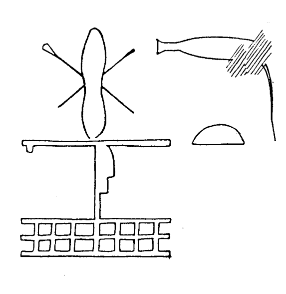
Ce *mer* arrosait une ville du même nom *Mtr* où l'on célébrait des fêtes pendant le mois de Choiak en l'honneur d'Osiris Khentamenti.[3]

(*Edf.* I, 330) *Ḥ* ᶜ*py rsy* «Nil-Sud». Ce terme qui désigne une ville consacrée à Sobek désigne aussi le territoire agricole du nome dont les épis étaient renommés pour leur hauteur.[4] Lorsque Tefnakht annexa à ses États,[5] on ne sait s'il parle de la ville ou du territoire, mais il est évident que la ville se trouvait dans le territoire qui porte son nom.

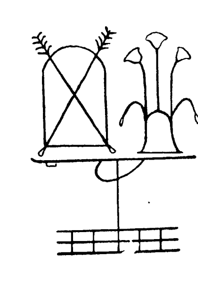
(*Edf.* I, 330) ᶜ*ndt y,* Andjty désigne, au grand texte d'Edfou seulement, le *pehou* du nome. Le même idéogramme s'emploie aussi pour le *pehou* du nome de la Cuisse, pour le *mer* du nome d'Andjty et pour ce nome lui-même, comme si Andjty avait très anciennement dominé une très vaste portion du Delta central. Cependant une autre liste d'Edfou donne au *pehou* le même nom qu'au *mer, Mtr.*

[1] Hérodote II, 41, 165; cf. Sourdille, *Voyage d'Hérodote,* 47-8.
[2] Mariette, *Abydos* I, pl. 14; n° 43.
[3] *Rec. de trav.* III, 47.
[4] *Edf.* IV, 24.
[5] *Piankhi,* 13.

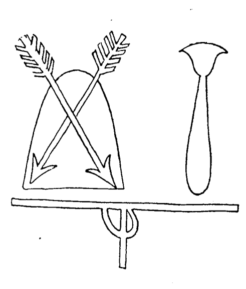
NEITH-NORD



Chapelle blanche.



Mariette, *Ab.* I, pl. 14.



Edf. V, 16.

LA RÉSIDENCE

(Chapelle blanche); (*Edf.* I, 331) *Sȝw*, Σαΐς, Sâ el-Hagar, «Sâ les Pierres».

Les ruines de Saïs à Sâ el-Hagar offraient encore à l'époque de Champollion [1] et de Lepsius [2] un aspect impressionnant. L'enceinte de brique crue qui mesure extérieurement 500 mètres sur 700 était partiellement conservée. On a retiré du tell des statues, des stèles, des naos et des sarcophages qui sont tous d'époque saïte ou ptolémaïque, à l'exception de quelques pièces qui ne sont que légèrement plus anciennes. [3] On n'a jamais fait à Saïs de recherches systématiques en vue d'établir le plan de la ville et de ses édifices. Champollion s'est efforcé d'esquisser le plan d'après ses propres constatations et les données d'Hérodote (fig. 14). Mallet a reproduit ce plan sans y ajouter grand chose. [4] Tout récemment Labib Habachi [5] a établi au cours d'une enquête poursuivie dans la région qu'une cinquantaine de blocs inscrits et un nombre bien plus considérable de blocs de quartzite anépigraphes ont été transportés de Sâ à Rosette et dans quelques autres bourgs. Au cours d'une excursion rapide en 1949 j'ai pu constater qu'une bonne moitié du kôm a été enlevée jusqu'au niveau de l'eau, à l'exception de quelques monticules. L'autre moitié est occupée par des habitations. Dans la coupe du terrain on aperçoit des blocs de calcaire et de quartzite. Un institut archéologique bien outillé pourrait donc, si on expropriait au préalable une partie au moins des habitations, obtenir à Saïs des résultats intéressants.

[1] Champollion, *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*, 50; vue pl. I; plan pl. II.
[2] Lepsius, *Denkm.* I, 56 (vue); I, 55 (plan).
[3] Porter and Moss, *Top. Bibl.* IV, 46-9.
[4] Mallet, *Le culte de Neith à Saïs*, 76.
[5] Labib Habachi, *Sais and its monuments*, dans *Ann. du Serv.* XLII, 369-416.

Bien que le nom de Saou ne soit attesté qu'au Moyen Empire, à la Chapelle blanche et dans deux autres inscriptions, [1] il n'est pas douteux que la ville ne soit plus ancienne. Des prêtresses de Neith-Nord et des fonctionnaires attachés aux châteaux de la couronne rouge qui étaient à Saïs sont connus sous l'Ancien Empire. [2] Cependant l'histoire de la ville nous est inconnue jusqu'au moment où Tefnakht prince de Saïs

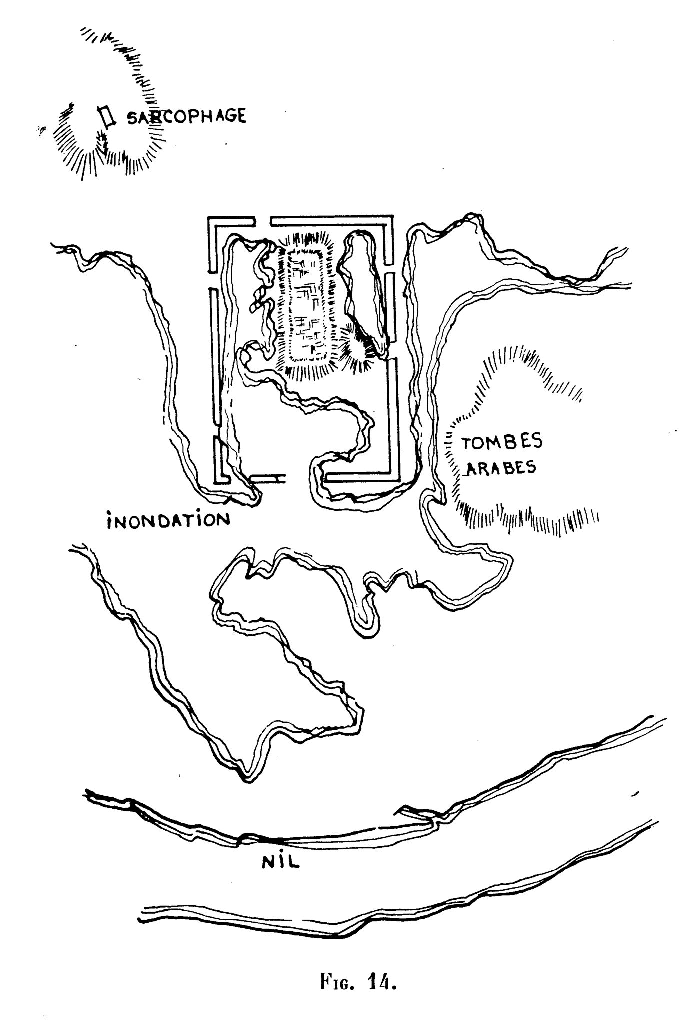


Fig. 14.

entreprit la conquête du Delta et de la Moyenne Égypte. Parmi les textes mentionnant Saïs celui qui nous donne l'idée la plus précise de la ville et de ses monuments est gravé sur la statue naophore du Vatican. [3] Le médecin Oudjahorresné, ami de Cambyse dit :

«Je fis que Sa Majesté connût la grandeur de Saïs; c'est la résidence de la grande

[1] Stèle 574 du Br. Mus. (Amenemhat II). Inscription d'Héliopolis. dans *Ann. du Serv.* IV, 102.
[2] Firth and Gunn, *Teti pyramides cimeteries* I, 141.
[3] G. Posener, *La première domination perse en Égypte*, 1-26.

Neith, la mère qui a donné naissance à Râ... qu'Elle connût la grandeur du Temple de Neith. C'est le ciel dans toutes ces dispositions».

Le temple de Neith avait été au cours des âges agrandi et enrichi. Toutefois la partie essentielle était à la Basse Époque comme auparavant un curieux édifice qui ressemble beaucoup, tout en présentant quelques différences, au temple de Neith et de Sobek dans le nome de Neith-Sud. Il est reproduit à la mode égyptienne sur plusieurs monuments tardifs (fig. 15).[1] Une allée conduit à un édifice précédé peut-être d'une pyramide. De part et d'autre, soit de l'allée, soit de l'édifice, on trouvait deux arbres, deux tournés l'un vers l'autre et deux emblèmes de la déesse.

Oudja-hor-resné énumère ensuite les châteaux de la couronne rouge avec les dieux et les déesses qui y résident, le château de la Guêpe, résidence du Souverain,

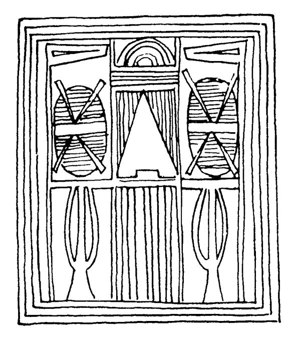
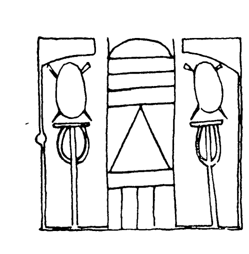
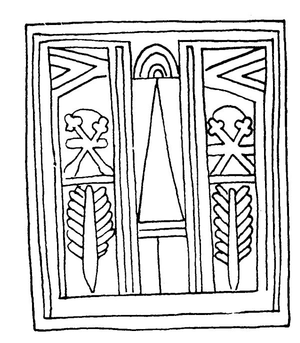




Fig. 15.

seigneur du Ciel, la *rsnt* et la *mḥnt* qui sont aussi mentionnés dans le grand texte d'Edfou, la maison de Râ et la maison d'Atoum.

A la faveur des troubles, des étrangers s'étaient installés dans le temple de Neith. Le médecin grâce à l'appui de Cambyse les fit expulser et rétablit le temple dans son intégrité.

Un peu plus tard, Hérodote[2] a vu le temple d'Athèna, qu'il identifiait avec Neith, précédé de propylées élevés par Amasis, qui étaient à tous les points de vue supérieurs à tous les ouvrages du même genre. Il a admiré des colosses, des androsphinx, une chapelle monolithe si pesante qu'il ne fut pas possible de l'ériger à l'endroit prévu. Dans la cour, entre le propylône et la façade du temple se dressaient des obélisques. Cette cour contenait un lac circulaire semblable à celui de Délos, les tombeaux d'Apriès et d'Amasis et, d'après Strabon, de Psamétik. Dans le temple, Hérodote remarqua une génisse de bois portant un disque d'or entre les cornes, et vingt statues également en bois représentant des femmes nues, grandes mais vétustes. Le tombeau d'Osiris était contigu au temple.

[1] G. Jéquier, *Les temples primitifs et la persistance des types archaïques dans l'architecture religieuse,* dans *B. I. F. A. O.* VI.

[2] Hérodote II, 28, 59, 130-2, 169, 170, 175, 176; cf. Sourdille, *Voyage d'Hérodote,* 48-54. Strabon XVII, 18.

L'inscription du naos de Ptolémée Philadelphe[1] confirme la position éminente de Neith à Saïs et l'existence d'un palais royal.

Saïs est parfois désignée par des périphrases : *niwt wrt* «la ville de la Grande»;[2] *ḥwt Nt* «le Château de Neith».[3]

LES DIEUX

Neith, la Dame de Saïs[4] est habituellement représentée comme une femme coiffée de la couronne rouge et armée d'un arc et de flèches dont elle fait un pieux usage :

«Dit par Neith la Grande, la mère divine qui est devant la place de Râ : Je t'apporte l'arc pour abattre tes ennemis, les flèches pour tirer leurs complices».[5]

Tout de même que dans le nome de Neith-Sud cette belle dame a supplanté une vache céleste qui était la mère de Râ :

«Mehet-oueret est là comme Neith, occupée à prendre soin de Maat à Taoui»[6].

Le groupe *twy* placé comme il l'est, doit désigner un lieu déterminé peut-être différent de Saïs, et non la Haute et la Basse Égypte.

«Dit par Neith la Grande, la mère divine, la Dame de Saïs, la grande Vache (*iḥt*) qui engendra Râ».[7]

Cette vache céleste qui patronnait les deux nomes de Neith n'était sans doute pas très différente à l'origine de celle que nous avons rencontrée dans le nome d'Occident et de celle que nous pourrons rencontrer en d'autres points du Delta. Elle est devenue, suivant les lieux, Hathor, Neith ou encore Isis. Hérodote a vu sa statue en bois[8] recouverte d'une housse, que l'on montrait au peuple une fois par an. Les bonnes gens racontaient à son propos des histoires singulières où était mêlé Mycerinus.

Neith était à Saïs en nombreuse compagnie. Cambyse s'étant rendu à Saïs «fit une

[1] *Urk.* II, 79-80.

[2] Statues des deux Teos à Tanis, *Kêmi* VII, 135, 141.

[3] Gauthier, *D. G.* IV, 88; Posener, *op. cit.,* 12-3.

[4] Caire, *Cat. gén.* 38949-38969. *Louvre, Catalogue-guide,* C. Boreux, 251, 381; Mallet, *Le culte de Neith à Saïs.*

[5] *Edf.* VI, 49.

[6] *Edf.* I, 331. Le que donne l'édition Rochemonteix est presque sûrement une fausse lecture de .

[7] Chassinat, *Dend.* I, 131.

[8] Hérodote II, 130-2.

grande offrande de toutes bonnes choses à Neith la mère divine et aux grands dieux qui sont à Saïs ». [1] Le premier de tous ces dieux était Osiris :

« Osiris qui réside à Saïs dans les châteaux de Neith » ; [2]

« Osiris, le patron qui réside au château de Neith ». [3]

On assigne parfois à Osiris comme demeure *ḥwt Byt* « le Château de la Guêpe » :

« Es-tu à Saïs, demande-t-on à Osiris, (ou) à l'intérieur du château de la Guêpe ? » [4]

Ce Château de la Guêpe dont on ne connaît aucun vestige semble avoir été en dehors de Saïs. [5] Cependant la tombe du dieu, selon Hérodote, [6] était dans l'enceinte de Neith derrière le temple de la déesse. Osiris à Saïs était connu sous le nom d'Osiris Hemag. [7] Son culte comportait des mystères, qu'Hérodote, qui les connaissait, se refuse à révéler en détail. On représentait les souffrances du dieu. [8]

La relique de Saïs était [9] « l'oreille », ou plutôt les deux oreilles puisqu'elles sont conservées dans les deux édifices *resnet* et *mehnet* que l'on croit pouvoir placer dans l'enceinte de Neith de part et d'autre de l'axe.

Le titre du grand-prêtre *Ḥrp ḥwty* « le directeur des Deux Châteaux », s'explique sans doute parce que ce personnage dirigeait le clergé de Neith à Saïs, et dans la capitale de Neith-Sud. Il doit être distingué du titre « directeur des Châteaux de la Couronne rouge », qui semble avoir un caractère honorifique. [10] La joueuse de sistre était la grande, *wrt*, d'après une épithète de la déesse. La barque sacrée *nbt šmśw* « la Dame de l'Ancien » fait penser à l'Ancien de la Barque, prêtre du Harpon occidental, qui n'était pas très éloigné de Saïs.

Les fêtes ont lieu en hiver (*prt*) le premier du troisième et du quatrième mois. Hérodote connaît une fête des lampes allumées. La nuit du sacrifice les gens illuminaient

[1] Statue naophore du Vatican, 26 ; POSENER, *op. cit.*, 17.
[2] Caire, *Cat. gén.*, 672.
[3] *Rec. de trav.* XXV, 60.
[4] DUEMICHEN, *Geog. Inschr.* I, 98 ; cf. GAUTHIER, *D. G.* IV, 65 ; POSENER, *op. cit.*, 13. — Bien qu'il y ait un terme spécial correspondant à la conjonction « ou », la disjonction de deux ou plusieurs substantifs n'est souvent exprimée en égyptien que par la juxtaposition (LEFEBVRE, *Gram. égypt.*, 139). Dans une phrase interrogative la disjonction paraît évidente.
[5] STRABON XVII, 23.
[6] HÉRODOTE II, 170.
[7] POSENER, *op. cit.*, 4.
[8] HÉRODOTE II, 170 ; cf. SOURDILLE, *Voyage d'Hérodote*, 51.
[9] *Edf.* I, 331, l'édition Rochemonteix donne qui serait la vulve.
[10] Eva JELINKOVA dans *Ann. du Serv.* L, 321-62.

au moyen de petits vases contenant un mélange d'huile et de sel. [1] Le Louvre possède un buste-lampe de Neith. [2]

Le latès était interdit à Saïs, à cause de Neith, car il était également interdit à Iounit, la ville de Neith en Haute Égypte, appelée Latopolis par les Grecs, où l'on a trouvé des latès momifiés. [3] Le serpent sacré s'appelle le *ḥitf* « l'enfant de son père ».

AUTRES SITES

Σιούφ, qui est, d'après Hérodote II, 172, le lieu de naissance d'Amasis, correspond sans doute au village d'El-Saffeh sur la branche de Rosette un peu au-dessous de Saïs. On n'y a pas trouvé d'antiquités.

(*Edf.* I, 331) *Pr rsnt Pr Mḥnt Bʿḥ*, « Per-resnet et Per-mehnet de Bâh ». On désigne ainsi les vergers sacrés où l'on entretenait quatre espèces d'arbres.

Le nom de ces vergers est composé de *pr* « maison » et des mots *rsnt* et *mḥnt* déjà rencontrés, qui désignent deux édifices contenus à l'intérieur de la grande enceinte. Mais ici *Pr-rsnt* et *Pr-mḥnt* sont mis en apposition [4] avec le mot *bʿḥ* Bâh qui désigne, toujours d'après le grand texte d'Edfou, le *mer* du nome de Neith-Nord. La liste d'Abydos mentionne *bʿḥ* parmi les branches du Nil. [5]

LES RÉGIONS

(*Edf.* VI, 25 ; V, 16) *Ḫnt.* Ce mot s'apparente évidemment au nom commun *ḫnt* « canal ». [6] Le signe est sans doute un simple déterminatif comme dans le mot *ḫnw*, synonyme de *pḫw*. [7] Il s'agit ici du *mer* que le grand texte d'Edfou préfère appeler Bâh : « Il t'apporte *Ḫnt* avec son *iḳb*, var. *wry*, qui irrigue les îles et cascade (?) dans les hauteurs ».

(*Edf.* V, 16), (*Edf.* IV, 55) *Ḥʿpy mḥ* « Nil-Nord », est le nom du territoire agricole, comme *Ḥʿpy rs* « Nil-Sud », était le nom du même territoire dans le nome de Neith-Sud. Avant la division du nome de Neith, il n'y avait qu'un seul territoire agricole dont la ville la plus importante s'appelait aussi *Ḥʿpy*. La division du nome entraîna celle de la région.

[1] HÉRODOTE II, 62.
[2] BOREUX, *Catalogue-guide*, 251.
[3] P. MONTET, *Le fruit défendu*, dans *Kémi* XI, 96-7.
[4] LEFEBVRE, *Gram. de l'égyp. classique*, 136.
[5] MARIETTE, *Abydos* I, pl. 14, n° 40.
[6] *WAS* III, 106.
[7] *Edf.* I, 331.

Le grand texte d'Edfou s'inspire d'une autre source : .

Il se peut que l'édition Rochemonteix soit fautive. Vraisemblablement nous avons là comme au paragraphe de la Muraille blanche[1] une phrase du type *Bʿḥf x tp rnpt* « il inonde *x* chaque année », mais il est difficile de voir dans *hp* un terme géographique.

(*Edf.* IV, 25) *Ḥwy* « le Harpon ». Pour la lecture, je renvoie à ce qui a été dit à propos du nome du Harpon occidental. Ce pehou était caractérisé par les vaches et les veaux qui prospéraient dans les parcs.

Il est curieux de trouver dans la région de Saïs un emblème qui a désigné deux nomes situés respectivement dans la région d'Alexandrie et dans celle d'Ismaïlia, car Saïs est précisément sur la route qui réunit ces deux régions. Deux explications semblent possibles. Ou bien un ancien royaume du Harpon s'étendait de l'une à l'autre sans interruption. Ou bien un clan du Harpon s'est rendu de l'une à l'autre en passant par Saïs.

NOMENCLATURE

Nous rassemblons dans une seule liste les noms appartenant aux deux nomes de Neith.

ỉꜣt nt ỉḥt la Butte de la Vache.
ʿnḏty Andjty.
Pr-rsnt, Pr-mḥnt Bʿḥ les Jardins de Pi-Resnet et de Pi-Mehent.
Mḥnt Mehnet, la Septentrionale.
Mtr Meter.
Nt Neith.
Nt mḥt Neith-Nord.
Nt-rst Neith-Sud.
Nʿwt wrt la Grande Ville.
Nnt Nenet.
Nhp Nehep.
Rsnt Resnet, la méridionale.
Ḥꜣ Ha (une branche du Nil).
Ḥʿpy Hapy, la Ville du Nil.
Ḥʿpy-rsy Nil-Sud.
Ḥʿpy-mḥy Nil-Nord.
Ḥwy Houÿ.
Ḥwt-byt Château de la Guêpe.
Ḥwt-nt Château de Neith.
Ḥwt Kꜣ n Rʿ Château du double de Râ.
Ḥnt Canal de Hent.
Sꜣw Saïs.
Tꜣwy les Deux Terres.
Ḏkʿpr Djeqâper.

SITUATION DES NOMES DE NEITH

Le nome unique de Neith était limité, à l'ouest, par le nome de la Cuisse et le nome d'Occident, au sud par les deux grandes branches du Nil, à l'est par les nomes du Taureau noir et d'Andjty dont nous essaierons de préciser les frontières occidentales, au nord par le Taureau montagnard. Il se peut que le Harpon occidental ait eu un bout de frontière commune avec Neith-Nord.

Dans la région assez vaste ainsi limitée nous ne connaissons guère que quatre

[1] *Edf.* I, 331.

points : Manous, Subek el-Dahhak, Subk el-Ahad et Sâ el-Hagar qui contient les ruines malheureusement dispersées ou inaccessibles de l'ancienne Saïs.

Les frontières des nomes n'ont certainement pas été immuables. Une inscription d'époque saïte signalée par Labib Habachi (*Ann. du Serv.* LIII, 464-5) range Pé et Dep, qui appartenaient auparavant au Taureau étranger (ci-dessous, p. 91) dans le nome de Neith. On peut admettre que les rois saïtes ont agrandi leur province originelle.

Les habitants de cette région semblent avoir eu à l'égard des Libyens autant d'affinités que les habitants des villes de Marea et d'Apis beaucoup plus proches de la frontière. Nous savons par Hérodote IV, 159 que les indigènes de Cyrène, excédés de la présence des Grecs envoyèrent une députation en Égypte et se donnèrent au roi Apriès qui essaya de les secourir. Avant cet événement le prince de Saïs Tefnakht comptait sur les Tehenou pour se défendre contre Piankhi (voir l. 11, les instructions de l'Éthiopien à son armée). Il est permis de penser que les relations entre Saïs et le pays de Tehenou étaient bien antérieures à la dynastie saïte.

CHAPITRE II

Ḏww Djouou LE TAUREAU MONTAGNARD (?)

Ḫ3sw Khasou LE TAUREAU ÉTRANGER

Meten; *L. D.* II, 6.

Néouserrê; Caire, 57 116.

Chapelle blanche; Sembl. : Mariette *Abydos* I, pl. 14 (Séti Ier).

Listes ptolémaïques.

Le monogramme représente dans tous les exemples anciens jusqu'à Séti Ier un taureau précédé du signe 𓈋 *ḏw* et dans les listes récentes de la triple montagne 𓈉 *ḫ3st.* Pourquoi ce changement? Dans les dessins des vases gerzéens la même enseigne peut comporter deux, trois ou quatre hauteurs, mais dans l'Égypte classique 𓈋 et 𓈉 ont chacun une lecture et un emploi propres. Il y a donc eu substitution.

Les monogrammes dont nous nous occupons ici sont tous deux à comparer avec les emblèmes de deux nomes voisins où le signe précédant le taureau est incontestablement une épithète. Il y a donc lieu de croire que 𓈋 et 𓈉 représentent aussi des épithètes.

Le premier mot du texte si peu intelligible qui se lit dans la chapelle blanche au-dessous du 𓈋 𓃒 contient peut-être l'explication de 𓈋, que nous traduisons provisoirement par montagnard.

Un texte archaïsant de la XVIIIe dynastie contient un groupe 𓃒𓐍𓋴𓅱𓈉 *iḥ ḫ3sw* [1] qui s'applique on ne peut mieux au 𓈉 𓃒. Nous le traduisons : « Taureau étranger », non

[1] P. Barguet, *Le rituel archaique de fondation des temples*, dans *Rev. d'égypt.* IX, 5.

seulement parce que [hiéroglyphes] *ḫ3st* désigne l'ensemble des pays étrangers, mais parce que l'Égypte n'a cessé d'importer du bétail de Syrie, de Nubie et de Libye pour réparer les vides que les fréquentes épizooties créaient dans son cheptel. La région occupée par le [hiéroglyphes] étant de nos jours propice à l'élevage, fut peut-être dans l'Antiquité un centre où étaient rassemblés les bœufs étrangers.

LA RÉSIDENCE

[hiéroglyphes] (*Edf.* I, 331; Chassinat, *Dend.* I, 131), [hiéroglyphes] (*Edf.* III, 246), [hiéroglyphes] (*Edf.* VI, 39) *Ḫ3św*, Khasoou, en grec Ξοΐς, copte ⲤϨⲞⲞⲨ, arabe *Sakha.*

Sakha désigne un vaste tell non loin du bahr, qui a eu exactement le même sort que le tell de Sa. La moitié en a été rasée, à l'exception de quelques monticules. L'autre moitié est occupée par un bourg populeux appelé du même nom que le tell. Ni l'enceinte ni les temples antiques n'ont laissé de trace visible dans ce tell qui a fourni peu de monuments intéressants, à l'exception d'une statue de Basse Époque où on lit un nom géographique [hiéroglyphes], qui me paraît être une variante de *Ḫ3św*.[1]

AUTRES LOCALITÉS

[hiéroglyphes] (Stèle n° 9 de Toura et *Edf.* III, 246) *G.t.*, Goou. Ce nom de ville qui dans ces deux exemples est mis en relation avec le Taureau étranger est évidemment le même que [hiéroglyphes] cité au glossaire Golénischeff entre Pa-iou. n. Amon, métropole du nome du Trône et Pi-Ouadjit, autre cité du Taureau étranger. La stèle C 121 du Louvre fait de [hiéroglyphes] le siège d'une triade Amon-Râ, Mout et Chonsou l'enfant. On invoque au chapitre 125 du Livre des Morts, version B, phrase 22 un génie provenant parfois de [hiéroglyphes]. Toutes ces variantes s'accordent pour placer le [hiéroglyphe], que l'on définit comme un support de vase, sur le porte-dieu, comme s'il s'agissait d'un objet sacré. Le texte énigmatique de la Chapelle blanche semble en faire mention.

Le même nom désigne au grand papyrus Harris plutôt une région qu'une ville. Les Libyens, dit-on, ayant atteint la rive occidentale du Nil depuis Memphis jusqu'à Qarban ont dévasté [hiéroglyphes] les villes du Goou.[2]

Dans la phrase précitée du Livre des Morts[3] le génie invoqué vient parfois de [hiéroglyphes]

[1] Daressy, *Une stèle de Ξοΐς*, dans *Ann. du Serv.* XVII, 46-7.

[2] *Pap. Harris* I, 771. La ville de *Ḳrbn*, Qarban (Gauthier, *D. G.* VI, 156) est inconnue par ailleurs.

[3] Maystre, *Déclarations d'innocence*, 84.

[hiéroglyphes], dont le nom se rencontre encore sous les formes [hiéroglyphes], [hiéroglyphes]. On a proposé de voir dans [hiéroglyphes] et [hiéroglyphes] deux variantes d'un même nom, parce que les formes hiératiques de [hiéroglyphe] et de [hiéroglyphe] sont assez voisines, parce que les désinences sont les mêmes et qu'enfin ces noms sont en rapport avec les mêmes divinités.[1] Aucun de ces arguments n'est absolument décisif. En effet dans un tableau d'Edfou le roi se trouvant à [hiéroglyphes] ou [hiéroglyphes] fait vis-à-vis au dieu installé à [hiéroglyphes] ou [hiéroglyphes].[2] Nous sommes donc fondé à considérer Khasoou et Goou comme deux villes différentes. Il existe en effet dans la région de Sakha des tells importants, qui n'ont jamais été explorés et dont le nom antique ne peut être préjugé.

Aux deux noms affectés de la même désinence, *wwt*, on joindra la ville du Harpon, *Ḥww* du nome voisin. Il peut s'agir d'un fait dialectal.

[hiéroglyphes] (*Edf.* I, 331) *Ḥ3p ímy ś* «Celui qui s'y trouve est caché» désigne le lieu où l'on adore Râ sous la forme d'un lion terrifiant. Dans certains nomes le lieu de culte nommé tout de suite après le chef-lieu peut n'être qu'un quartier du chef-lieu. Ce n'est cependant pas une règle. Nous n'avons aucun renseignement sur la position de Hapimys.

[hiéroglyphes] (*Edf.* I, 331) *í3.t dsr* «la Butte sacrée», est le verger sacré où l'on cultive l'acacia et le jujubier.

[hiéroglyphes] (*Edf.* VI, 39) *ḥw.t s.t Rꜥ*, «le Château des sièges de Râ», cité comme la capitale religieuse du nome, pourrait être identique à un des lieux précédents.

[hiéroglyphes] (Duemichen, *G.I.* III, 45) *Ḥwt nsy.t* «le Château des Royautés», résidence d'Amon-Râ, est peut-être un autre nom de la même résidence.

[hiéroglyphes] Pé. Cette célèbre ville fait partie du nome du Taureau montagnard, d'après un passage de la pierre de Palerme. Ousirkaf est dit : [hiéroglyphes] «avoir élevé un temple et sa chapelle à Pé du Taureau Montagnard; les dieux de Per-Djebât sont comblés».[3] Pé formait avec la ville voisine de [hiéroglyphes], Dep, l'agglomération de [hiéroglyphes] *Pr-w3ḏ.t*, Bouto, dont les très pauvres restes sont au Tell El-Faraïn.[4]

Après la première domination persane, le territoire de Bouto [hiéroglyphes] fut très soigneusement délimité par les soins du roi Khebebecha[5] :

«Son côté sud est la frontière de Per-Ouadjit avec Oun du Nord, jusqu'aux portes du Nil.

«Son côté nord est [hiéroglyphes] Pa-saÿta au bord de la mer.

«Son côté ouest est les deux portes du [hiéroglyphes] jusqu'à Pa-saÿta.

«Son côté est est la frontière du nome du Veau et de la Vache.»

[1] Gardiner, *Onomastica* II, p. 185.

[2] *Edf.* III, 246.

[3] *Urk.* I, 220.

[4] Porter and Moss, *Top. Bibl.* IV, 45.

[5] *Urk.* II, 20.

Oun du Nord mentionné sur le bas-relief B 1-2 du Louvre[1] correspond certainement à l'Hermopolis que Strabon place près de Bouto, mais il n'en reste rien. Nous ne savons rien des portes du Nil.

La capitale du nome du Veau et de la Vache est à Sammanoud, sur la rive ouest de la branche de Damiette; le nome s'étendait vers l'ouest, mais sa frontière n'est pas connue.

On admet avec raison, je crois, que Pa-saÿta est la langue de terre qui sépare le lac Borollos de la mer. Ce mot est mentionné avec une orthographe un peu différente, au papyrus Golenischeff.[2]

Ce domaine religieux devait se trouver au moins en partie sur le territoire du Taureau de la Montagne.

Quant à la ville de *Pr dbˁt* dont les dieux sont comblés parce qu'on a élevé un temple et une chapelle à Pé du Taureau montagnard, c'est encore une ville vouée au culte d'Horus : « Lève-toi, Horus enfant qui es dans *dbˁwt* comme Seth qui est dans les deux ! »[3] Et encore : « Vive le nom d'Horus à *dbˁt* ».[4]

Le mot *dbˁt* déterminé par un aviron et par un échassier convient admirablement à une région marécageuse.

(Inscription de Ptah-mer-ankh-Merirê, *Urk.* I, 220) *ȝḫbyt nt Ḥr*, Akhbit d'Horus. L'ingénieur nommé ci-dessus eut d'abord à exécuter des travaux dans les villes des Lacs et dans Akhbit d'Horus, puis il creusa un canal permettant aux gens de la résidence, c'est-à-dire de Memphis, d'atteindre cette ville. Elle est surtout riche en souvenirs mythologiques et citée principalement dans les textes religieux comme le précédent à propos de la naissance et de l'enfance d'Horus.[5] Aussi Ramsès III voulant édifier à Onou un temple où ce dieu se sentît vraiment chez lui y fit pousser des papyrus comme à Akhbit.[6] Le papyrus 3029 du Louvre cite dans le même paragraphe, Pe, Dep et Akhbit.[7] Les auteurs grecs qui citent Akhbit sous la forme Χέμμις ont recueilli l'écho de sa renommée.[8] Faute de documents épigraphiques trouvés *in situ* sa situation demeure indécise. Edgar a proposé de le placer au village de Chabah, à trois kilomètres du tell Faraïn.

Le nom d'Akhbit a été étendu à toute la région marécageuse qui dépassait beaucoup le territoire du Taureau étranger et s'étendait vers l'ouest à travers le Harpon occidental où selon le grand texte d'Edfou le *pehou* s'appelait précisément Akhbit.

[1] Weill, *Les IIe et IIIe dynasties égyptiennes*, pl. VI. Cf. Sethe, *Uebersetzung und Kommentar zu den Pyramidentexten*, I, 95.
[2] Gardiner, *Onom.* II, p. 193.
[3] *Pyr.*, 734.
[4] *Pyr.*, 1668; cf. *Pyr.* 1993.
[5] *Pyr.* 1214, 1703, 2190; *Coffin texts*, 55; Lacau, *Textes religieux* 38, 10; Stèle Metternich 168, 245; *Edf.* III, 15, 24, 135; IV, 247, 189; *Mam. d'Edf.*, 82; Mariette, *Dend.* I, 56; III, 20; cf. Gardiner, *The hinterland of Behdet and the problem of Chemmis*, dans *J. E. A.* XXX, 52-8.
[6] *Pap. Harris* I, 29, 2-3.
[7] Brugsch, *D. G.* 1063.
[8] Hérodote II, 156, 165; *De Iside et Osiride*, 18, 38; Strabon XVII, 1, 18.

LES DIEUX

Tous les textes qui concernent ce nome s'accordent pour donner à Râ seigneur de Khasoou, un rôle éminent.

Pour le rédacteur du grand texte d'Edfou « Râ est là en tant que caché, lion terrifiant qui est exalté à Hapimys ». On pourrait traduire *m Imn* « sous la forme d'Amon », mais à Denderah dans le domaine d'Hathor qui se flatte d'être fille de Râ, on souligne que Râ seigneur de Khasouout, est celui dont le corps est caché à ses enfants. Un autre texte d'Edfou confirme cette particularité : « Tu es celui qui est caché ( ) à ses enfants ».[1]

On ajoute qu'il est un dieu redoutable : « terrifiant quand il frappe ses ennemis »[2] « terrifiant quand il frappe les desséchés de cœur ».[3] Prenant la forme d'un lion terrifiant il reçoit des honneurs à Léontopolis où l'on n'ignore pas son titre de Seigneur de Khasouout. C'est pourquoi on considère parfois le lion comme un symbole solaire : « Je suis Râ, je suis un lion » déclare le défunt au Livre des Morts.[4]

La durée est son bien : « Maître de la durée, élevé en royauté » dit-on à Denderah.[5] Il existait avant l'eau primordiale.[6] Cependant cette durée est limitée à 7.000 ans : « Amon-Râ, seigneur de Khasouout, grand dieu dans la grande place, souverain de sa résidence pendant 7.000 ans ».[7] Et cette durée est accordée à la ville de Gaouou.[8]

Le grand-prêtre de ce dieu caché s'appelle lui-même *imn* « le Caché ». La joueuse de sistre est *ḥrp* « Celle qui consacre ». La barque sacrée s'appelle *ḏnt* « Celle qui traverse ». C'est évidemment la propre barque du soleil qui emporte l'astre dans sa navigation. La fête a lieu le 22 du quatrième mois de l'inondation.

La relique conservée à Khasouou consiste dans les *nṯr rḏw* « fluides divins dans un vase ».[9] Un tableau d'Edfou représente l'offrande d'un vase à Amon-Râ pour qu'il se satisfasse de ces fluides divins, que le roi est censé avoir dénombré dans la ville de Gaouout. Pourtant l'origine de ces fluides était Onou : « J'ai apporté les fluides divins de l'Héliopolitain dans un vase sacré ».[10] Nous ne sommes pas très fixés sur la nature de ces fluides divins, dont il est souvent question dans les textes des sarcophages.[11] Quoi qu'il en soit leur nature était bienfaisante : « J'ai glorifié les chairs du dieu au moyen du

[1] *Edf.* IV, 25.
[2] Chassinat, *Dend.* I, 131.
[3] *Edf.* IV, 25.
[4] Livre des Morts, 62, 8.
[5] Chassinat, *Dend.* I, 131.
[6] Duemichen, *G. I.* III, 45.
[7] *Edf.* III, 246.
[8] *Edf.* III, 245.
[9] Toutes les informations d'après *Edf.* I, 332.
[10] Duemichen, *G. I.* III, 45.
[11] *Coffin texts* IV, ch. 204, 191, 193.

sorti des fluides divins ».[1] C'est Amon-Râ qui parle. Ailleurs le roi parlant au même dieu reconnaît que les deux terres sont inondées de ses fluides divins.[2]

L'interdiction porte sur les *šḥw*.[3] Le mot est obscur. Il arrive assez souvent que la chose interdite dans un nome soit en rapport avec la relique conservée dans la capitale, quand elle ne lui est pas complètement identique.[4] Mais je ne me charge pas d'expliquer le rapport unissant deux choses également obscures.

LES RÉGIONS

(*Edf.* V, 17; IV, 26) *sꜣḥ*, Sah, « Celui qui est réuni », est le nom le plus habituel du *mer* où était amarrée la barque sacrée :

« Il t'apporte le canal de Sah avec sa *nout*, pour qu'il navigue vers la place qu'il aime.

« Tu es le (*n y*) qui s'étend avec le Nil, inondant les deux rives de sa beauté. »

Cependant le grand texte d'Edfou désigne le cours d'eau par une autre expression *Hꜣ Ḥm Ḥr* « le Ha de la Majesté d'Horus » qui se retrouve dans l'inscription biographique déjà citée de Ptah-mer-ankh-Merirê. Ce fonctionnaire s'exprime ainsi :

« Sa Majesté m'envoya à Ha d'Akhbit d'Horus qui devait être creusé. Je creusai. Quand il y eut assez d'eau pour qu'on vienne à la résidence, Sa Majesté me loua pour cela ». Le canal dont il est question mettait en communication la résidence avec la glorieuse région où Horus était né.

(*Edf.* I, 331) *ḫꜣśww*, le « Territoire agricole » qui dans les autres listes se présente sous une autre forme (*Edf.* V, 17), (*Edf.* IV, 26). Il est tentant de faire de *ḫꜣśww* l'équivalent phonétique de , mais on ne doit pas oublier que le grand texte d'Edfou donne assez souvent pour les *oou* et les *pehou* des indications différentes de celles des autres listes. Le signe détermine souvent le mot *šn* « herbage » qui se rencontre dans la chanson des bouviers venus de Syrie avec leurs troupeaux, transcrite au tombeau de Thouty-hotep, en son vivant importateur de bœufs. Je propose donc de lire *ww šnw* « le Territoire aux herbages ». Le commentateur vante en effet l'abondance du fourrage qui garantit aux troupeaux la nourriture.

Quoi qu'il en soit il y a lieu de noter que ce territoire, écrit , est présenté à Karnak, sur le document d'époque éthiopienne par le même personnage, que le nome du Harpon oriental. Le rédacteur de ce document s'est peut-être trompé, mais nous venons de voir que les limites des *oou* et des *pehou*, qui sont des régions naturelles ne coïncident pas toujours avec celles des nomes. Akhbit s'étendait sur les deux nomes voisins. Ce fut aussi le cas du territoire aux herbages.

[1] Duemichen, *G. I.* III, 45.
[2] *Edf.* III, 246.
[3] *Edf.* I, 31.
[4] P. Montet, *Le fruit défendu*, dans *Kêmi* XI, 107.

(*Edf.* I, 331; V, 17; IV, 26) *Ḥd* est le nom du *pehou* à propos duquel un texte d'Edfou fait un jeu de mots :

« Il t'apporte le *pehou* de *Ḥd* avec ses *ḥdw*, vases, emplis avec le pis des vaches. »

NOMENCLATURE

iꜣ-t dsr la Butte sacrée.
ww šn le Territoire des Herbes.
P Pé.
Pꜣ-sꜣy-tꜣ Pasaÿta.
Pꜣ-tꜣ-n-Wꜣdt la Terre d'Ouadjit.
Pr-Wꜣd.t Pi-Ouadjit (Bouto).
*Pr-db*ʿ Per-djiba.
Hꜣ n ꜣḫ-byt nt Ḥr le Ha d'Akhbit d'Horus.
Hꜣ ḥm Ḥr le Ha de la Majesté d'Horus.
Ḥꜣp-imy-ś Caché est son habitant.
Ḥwt nsyt le Château des Royautés.
*Ḥwt s-t R*ʿ le Château des sièges de Râ.
ḥd Hedj.
Ḫꜣśww Khasoou (ville et territoire).
Ḫꜣś le Taureau étranger.
sꜣḥ Sah.
G.t, gwwt Gouout.
Dp Dep.
Ḏww le Taureau montagnard.

LIMITES DU NOME

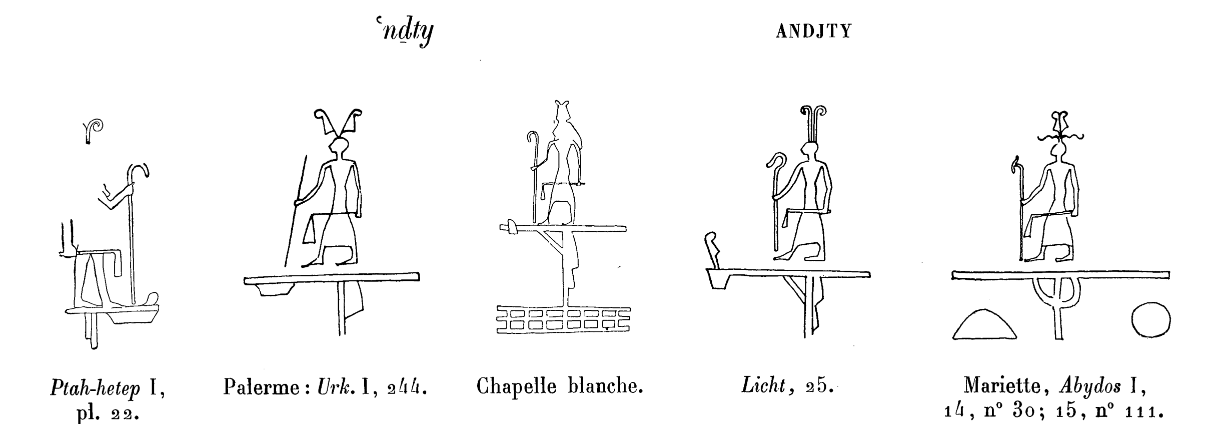
Deux points font certainement partie du nome : la ville de Sakha et le Tell Faraïn. Si nous admettons, par hypothèse que le territoire de *Pr Wꜣd.t* est lui-même entièrement contenu dans le nome, nous pouvons lui donner comme limite ouest la branche de Rosette, comme limite nord le bord de mer entre les embouchures de cette branche et le cap Burlus. A l'est il se heurtait au nome du Veau et de la Vache. Sa frontière sud qu'il est impossible de préciser le séparait d'avec le nome de Neith-Nord et sans doute d'avec le nome d'Andjty.

Cela fait une très vaste région, dont une grande partie, le lac Burlus, était marécageuse, pauvre en antiquités; mais il faut remarquer que le tell de Sakha offre encore des possibilités au fouilleur et que plusieurs tells de la région n'ont pas été sondés.

TROISIÈME SECTEUR

CHAPITRE PREMIER

ʿndty ANDJTY



Ptah-hetep I, pl. 22. — Palerme : *Urk.* I, 244. — Chapelle blanche. — *Licht*, 25. — Mariette, *Abydos* I, 14, n° 30 ; 15, n° 111.

Ce nome est représenté par un homme debout, portant sur la tête deux plumes verticales ou légèrement penchées en sens contraire. Il tient avec une main une longue canne recourbée et avec l'autre un fléau. Ainsi il est tout à fait semblable au déterminatif d'Osiris-Andjty si fréquemment nommé au temple de Behbeit el-Hagar.[1]

Le même dieu sous le nom d'Andjty est mentionné dans les textes des Pyramides, soit phonétiquement , , soit au moyen de l'idéogramme réduit à la tête emmanchée d'un bâton et aux bras.[2] Le nome est dans ces mêmes textes exprimé soit phonétiquement , soit par l'idéogramme réduit[3] qu'Alexandre Moret interprétait comme l'image caractéristique d'un très ancien chef de clan.[4] En réalité cette image résulte du principe d'après lequel les signes estimés dangereux pour le mort sont rendus inoffensifs ou remplacés par leurs éléments phonétiques.[5]

Il y a ici identité entre un dieu et un nome, ce qui se produit en plusieurs provinces et particulièrement dans le nome de Soped. Dans la plupart des cas l'emblème du nome reste sacré, tandis que les honneurs divins vont à un autre personnage. D'après les épithètes

[1] P. Montet, *Les divinités du temple de Behbeit el-Hagar*, dans *Kêmi* X, 46-8.
[2] *Pyr.* 220.
[3] *Pyr.* 182.
[4] Moret, *Le Nil et la civilisation égyptienne*, 91.
[5] Lacau, *Suppressions et modifications de signes dans les textes funéraires*, dans *ZAS*, 1915, 1-60.

qu'il reçoit aux textes des Pyramides, « Supérieur des nomes, celui qui est à la tête des nomes orientaux », Andjty apparaît comme un propriétaire terrien dont le domaine dépassant son propre nome comprenait encore les *pehou* des nomes de la Cuisse et de Neith-Sud qui sont aussi appelés *ʿnḏ.* [1]

LA RÉSIDENCE

(la Chapelle blanche) *Ḏdw*. Le nom de *Ḏdw* se rencontre déjà dans les textes des Pyramides sous la forme qu'il faut se garder de confondre avec ses quasi homonymes, *Ḏdt*, la Nécropole d'Onou, *Ḏdwt*, Mendès, *Ḏdbt*. A la Basse Époque *Ḏdwt* s'emploie aussi bien pour la capitale du nome d'Andjty que pour Mendès (*Rec. de trav.* III, 47-53).

Djedou tire son nom du fétiche *Ḏd*, qui était conservé en un lieu nommé , *Grgw-bꜣ-f* [2] « son âme est fixée ». Sur le toit du temple de cette ville, précédé de deux colonnes on voyait un bucrane fixé au bout d'une longue hampe. Ce fétiche existait dans tous les temples de Sobek. [3]

Plus tard le devint la propriété d'Osiris et c'est Osiris seigneur du Ded qui a donné son nom à la ville :

« Il t'apporte le nom d'Andjty », *Pr-Wśr-nb-ddw* « le domaine d'Osiris, seigneur de Dedou avec le Ded divin ». [4]

Piankhi cite deux fois (18 et 119) *Pr-Wśr-nb-Ddw*, qui était de son temps la résidence d'un grand chef des Mâ nommé Chechanq.

Les deux premiers mots ont donné en grec Βουσιρις. Strabon en fait mention, mais il semble que de son temps la ville n'avait plus beaucoup d'importance, même comme centre du culte d'Osiris.

Bousiris est devenu en arabe Abousir. Il existe au centre du Delta un peu au sud de Sammanoud, sur la rive gauche de la branche de Damiette, un village de ce nom, bâti sur un kôm très usé, d'où l'on a retiré quelques blocs antiques. L'un d'eux porte le nom de *Pr-Wśr-nb-Dd.* [5] La localisation est donc certaine.

LES DIEUX

La Chapelle blanche fait d'Osiris, , le grand dieu de Dedou. D'innombrables stèles du Moyen et du Nouvel Empire où est invoqué Osiris Seigneur de Dedou confirment le fait qui n'était pas ignoré à Edfou, puisqu'Osiris, Seigneur de Dedou y tient ce lan-

[1] Ci-dessus, p. 79.
[2] *Pyr.* 719, 1762, 2010.
[3] *Bull. Inst. fr.* VI, 33.
[4] *Edf.* I, 331.
[5] PORTER and MOSS, *Top. Bibl.* IV, 44.

gage : « Je vois ta face, ô mon fils Horus, et mon cœur s'exalte à cause de ce que tu as fait. » [1] Osiris avait donc à peu près absorbé l'ancien dieu du nome : Andjty, qui n'est plus comme on le voit à l'Isaeum de Behbeit el-Hagar, qu'une épithète. Pourtant on n'a pas tout à fait oublié, même à la Basse Époque, qu'Andjty fut dans les temps très anciens un dieu distinct. Le personnage qui représente le nome d'Andjty arrivant devant Horus d'Edfou, lui déclare : « Tu es Andjty, le supérieur des nomes, souverain dans le désert ». [2]

Maître de la ville de Dedou, Osiris s'était également emparé du fétiche *ḏd*, qui à l'origine lui était aussi étranger que la boucle *ti.t* était étrangère à Isis. [3] Le djed maintenait les membres du dieu et c'était en quelque sorte le symbole d'Osiris :

« Le ded sacré qui réunit les membres du dieu est là comme Osiris seigneur de Dedou » [4].

On représente en effet le ded coiffé de l'atef comme Osiris et pourvu de deux bras pour tenir le sceptre et le fléau [5]. Le corps même du dieu recevait un culte à *Nb Sgr.* « Maître du Silence » [4]. Cette expression qui sert d'épithète à Osiris a ici un sens géographique et désigne peut-être le tombeau du dieu qu'Hérodote croyait avoir aperçu à Saïs, plus vraisemblablement le palais où les membres du dieu étaient rassemblés en vue de sa résurrection, dont les sarcophages ornés de portes étaient une réplique. [6]

Les noms du prêtre et de la barque sacrée se lisent respectivement *mr mdw ntrw* « préposé à la parole sacrée » et *psd tꜣwi* « qui illumine les deux terres. [7] Celui de la prêtresse, *wr-ḫ* « Grand est le placenta » fait allusion, je pense à une particularité de la déesse Isis, mère du dieu Horus.

Les fêtes du Seigneur des nomes, c'est-à-dire d'Andjty avaient lieu le 24 du premier mois de l'inondation et le 27 du quatrième mois de l'Été. Quant à Osiris, sa fête qui durait dix-huit jours était célébrée à Per-Ousir et dans quinze autres localités au mois de Choiak. [8]

La jambe de devant *ḫpš* était interdite. Le motif de cette interdiction ne m'est pas connu. D'autre part la pêche était complètement interdite. Plutarque s'est expliqué longuement sur l'horreur sacrée qu'inspiraient certains poissons à Osiris et à ses fidèles. Dans la crainte de capturer ou de blesser l'un d'eux, on préférait interdire systématiquement toute pêche. [9]

[1] *Edf.* VI, 50.
[2] *Edf.* IV, 28.
[3] Sur le djed voir MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, I, 160; VANDIER, *La religion égyptienne*, 189.
[4] *Edf.* I, 332.
[5] Mission MONTET, *Psousennès*, pl. XL.
[6] Sur ces portes, voir Mission MONTET, *Psousennès*, 117-9.
[7] Cette information et les suivantes, *Edf.* I, 332.
[8] V. LORET, *Les fêtes d'Osiris au mois de Choiak*, dans *Rec. de trav.* III, 49 et suiv.; V, 98-103.
[9] P. MONTET, *Le fruit défendu*, dans *Kêmi* XI, 87, 96.

AUTRES LOCALITÉS

(*Rec. de trav.* III, 53), (*Edf.* I, 331) *i͗.t nbḫw* «la Butte des plantes *nbḫ*», désigne l'un des deux vergers sacrés du nome, où poussaient des acacias et des jujubiers ainsi que des balanites (*i͗šd*) sous lesquels on enterrait Osiris à la fin du mois de Choiak. La plante *nbḫ* n'est pas identifiée, mais on sait qu'elle a quelque rapport avec Osiris.[1] Le second verger s'appelle *i͗.t Wsr* «la Butte d'Osiris».

(*Edf.* VI, 39) *ḫnw n Mꜣʿt* «la Résidence de Maat», n'est connu que par cet exemple.

Λύκων πόλις (Strabon XVII, 19 et version grecque de la pierre de Rosette)[2] Lycopolis, la ville des loups. Cette ville dont le nom égyptien n'est pas connu est placée par la pierre de Rosette dans le nome bousirite et par Strabon entre Hermopolis et Mendès. Elle se révolta en même temps qu'Abydos, la ville d'Osiris en Haute Egypte, contre Ptolémée Épiphane. La révolte fut matée et Ptolémée V se vanta d'avoir renouvelé les exploits d'Hermès et d'Horus, fils d'Isis et d'Osiris.

Jusqu'à présent, on n'a signalé dans la région où l'on peut placer avec quelque vraisemblance le nome bousirite aucune trace du culte des loups. Cette région est pauvre en antiquités, par la faute peut-être des archéologues qui l'ont négligée. Il est intéressant de remarquer qu'à Abydos le dieu Oup-ouaÿt faisait bon ménage avec Osiris. On le représente sous la forme d'un loup couché à côté du symbole du VIIIe nome[3]. Il n'y aurait donc rien d'étrange à ce que Oup-ouaÿt ait été en Basse Égypte le voisin d'Osiris.

Un sarcophage du Musée de Vienne provenant d'Abousir (Brugsch, *D. G.*, 204) qui appartenait à un prêtre d'Osiris, seigneur d'Andjty et d'Horus l'enfant qui réside à Andjty mentionne quelques noms géographiques relevant sans doute du nome d'Andjty : *Ḥwrn*, Houren, *Ḥwt i͗ry*, le château du compagnon, , var. : *p bhn*. . .

Il est possible, mais nullement certain que cette dernière localité soit identique à la ville de (stèle 22.164 du Caire) qui honorait Amon, Mout et Chonsou, ainsi qu'un taureau Osiris et qu'on trouve encore nommée sur un monument provenant de Mit-Gamr, à l'est de la branche de Damiette.

On peut encore revendiquer, non sans hésitation, pour le nome d'Andjty une ville ancienne qui est parfaitement identifiée. C'est *Mśdt*, Mesdi mentionnée sur des inscriptions découvertes au tell Oum el Harb, près du village de Mustaï, situé sur la même latitude que Zagazig, mais à l'ouest de la branche de Damiette. Les dieux les plus populaires de Mesdi sont Thot et sa parèdre habituelle Nehem-ouaÿt et c'est de Mustaï que proviennent deux statuettes acquises par le Louvre qui représentent un scribe lisant et écrivant sous

[1] *WAS* II, 245.
[2] *Urk.* II, 180. La version démotique rend Lycopolis par *Skꜣm* et la version hiéroglyphique par *Ḫntywy* dont il n'y a pas d'autre exemple.
[3] Mission Montet, *Psousennès*, pl. XLI.

la protection d'un cynocéphale, autrement dit de Thot. Nous sommes donc sur l'une des Hermopolis du Delta. Toutefois le dieu-lion de tell Moqdam et l'Horus d'Athribis y sont également connus. Mais le sarcophage D 11 du Louvre (Brugsch, *DG.*, 1135) associe Mesdi avec *Pr Wśr*, Bousiris ainsi qu'avec *Ḥwt twt Rʿ*, le Château de l'image de Râ, où demeurait l'épouse d'Osiris.

Mesdi est encore cité dans un passage mutilé de l'inscription de Piankhi (l. 122). Le conquérant fortifia *Mśd* avec des troupes et finalement la ville échut à Petisis, prince du Bœuf noir.

LES RÉGIONS

(*Edf.* IV, 28) *ʿnd*, Andj. C'est le *mer* du nome qui porte presque le même nom. On lui associe un canal nommé *whm ʿnḫ* «Renouvelé de vie».

(*Edf.* I, 331) *Pꜣ ym n Wsr ḥsy* «La mer d'Osiris le noyé». Autre nom du *mer*, plus récent que le précédent puisque *ym*, hébreu ים, n'est pas attesté en égyptien avant le Nouvel Empire. Il désigne à la fois un dieu et la Méditerranée, mais on ne peut s'étonner de le trouver employé pour une portion du Nil, car *wꜣd wr*, la très verte désigne aussi le Nil à la hauteur de Coptos.

Le mot *ḥsy* qui qualifie Osiris veut dire «loué» et aussi «noyé».[1] Osiris mérite doublement cette épithète. Tout d'abord Seth a jeté dans la branche tanitique le cercueil où il l'avait enfermé, puis il a semé dans le fleuve les morceaux du corps divin. C'est sans doute à cette seconde noyade que fait allusion le mot *ḥsy*.

(*Edf.* I, 331) *šꜣ sf*, le territoire agricole du nome. Cette expression se trouve dans une inscription de Basse Époque trouvée à Tanis. Un fonctionnaire explique en termes que l'on voudrait moins obscurs qu'il a répandu l'eau du Chasef depuis le territoire du nome du Dauphin jusqu'aux champs de Tanis.[2] On peut admettre qu'un bras du Nil se détachant de la branche de Damiette arrosait les territoires fertiles du nome d'Andjty et du nome du Dauphin avant de se perdre dans les champs de Tanis.

Parmi les personnages géographiques du temple de Ramsès II à Memphis, on remarque un *šꜣ-Wśf*[3] qui précède *šꜣ mntt* et les Champs de Tanis. Vraisemblablement il s'agit soit du bras du Nil, soit du territoire connu aussi sous le nom de *šꜣ-sf*.

(*Edf.* IV, 29) *šꜣ tpnt*. Autre nom du même territoire formé aussi du mot *šꜣ* «jardin, champ» et d'un adjectif terminé par la désinence *nt* que nous avons relevée dans *rsnt mḥnt* et dérivé de *tp* «tête». Ne serait-ce pas une allusion au chef d'Osiris?

(*Edf.* I, 332) *Prn* et (*Edf.* IV, 29) *Whb* sont deux noms du *pehou*, qui ne sont connus que par les listes. On ne connaît aucun poisson du nom de *whb*, mais seulement un verbe signifiant «percer».

Ce *pehou* était renommé pour ses prairies, car on dit : «Je t'apporte le *pehou* de Ouheb avec ses bœufs et ses bardeaux pour ton abattoir».

[1] Al. Rowe, dans *Ann. du Serv.* XL, 1-67.
[2] *Cat. Caire*, 687, *Kêmi* VIII, 152-3.
[3] Mariette, *Mon. div.*, 31.

NOMENCLATURE

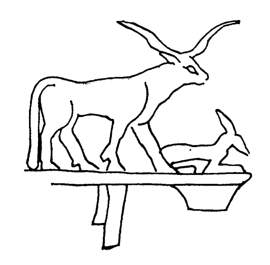
ỉꜣt Wśr la Butte d'Osiris.
ỉꜣt nbḥ la Butte des Plantes *nbḥ*.
ꜥnḏ le Canal de Andj.
ꜥnḏty le nome et la ville de Andjty.
Whb le *pehou* de Ouheb.
Bḫn Bekhen.
Pr Wsr nb Ḏdw le Domaine d'Osiris, maître du Ded.
Pꜣ Ym n Wśr ḥsy la mer d'Osiris le noyé.
Prn le *pehou* de Peren.
Mśdt Mesdi.
Nb Śgr Maître du silence.
Ḥwt ỉry le Château du Compagnon.
Ḥwt twt Rꜥ le Château de l'image de Râ.
Ḥwrn Houren.
Ḫnw n Mꜣꜥt la Résidence de Justice.
Ḫntywy Khentioui.
šꜣ sf, šꜣ wśf le Jardin de Sef (ou d'Ousef).
šꜣ tpnt le Jardin du Chef.
Grgw bꜣf Gergoubaf.
Ḏdw Djedou.
Βουσίρις Busiris.
Λυκωνπόλις Lycopolis.

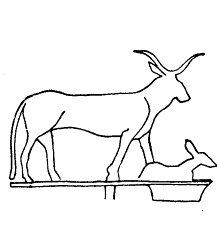
SITUATION

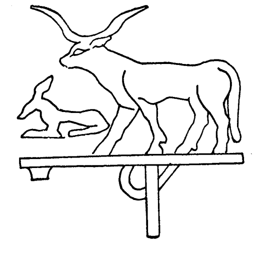
Nous ne connaissons avec certitude qu'un seul point de ce nome, Abousir, au bord de la branche de Damiette. Ses voisins étaient à l'ouest les deux nomes de Neith, au nord le Veau et la Déesse, à l'est le Dauphin et au sud l'Enfant royal supérieur.

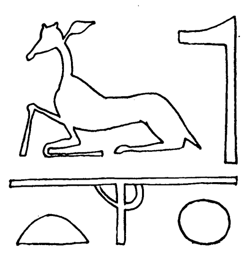
CHAPITRE II

Ṯb Nṯrt LE VEAU ET LA DÉESSE


Ptah-hetep II, pl. VI, 66.


Néouserré, Caire, 57 117.


Edf. I, 332 ; Chassinat, *Dend.* I, 226.


Edf. IV, 31, VI, 40 ; *Mam. d'Edf.*, 66.

L'enseigne de ce nome représente une vache et son veau. Ce groupe est familier à l'art de l'Ancien Empire. Dans plusieurs mastabas des vaches accompagnées de leur veau figurent dans les scènes de prairies. Au Nouvel Empire il entre au répertoire des arts mineurs.[1] Sur les bas-reliefs d'Abou-Gourab, cette enseigne est portée par une femme, tandis que celle du Taureau noir est confiée à un homme. Ces remarques confirment l'exactitude du dessin de Ptah-hotep où la silhouette de l'animal est celle d'une vache et non d'un mâle.

Il est possible que le vocabulaire égyptien ait disposé d'un terme unique pour désigner le groupe de la vache et du veau, de même que trois oiseaux différents, ayant chacun une lecture particulière expriment quand ils sont réunis le mot *ꜣpd* «volaille», trois poissons différents le mot *rmw* «poissons», deux outils, la scie *ft* et l'herminette *nwt*, le charpentier *fnḫ*. Ce nom s'il existe est inconnu. En comparant les noms du nome et de la résidence et en s'aidant des transcriptions assyrienne, grecque et arabe, on constate que le veau se lisait *Ṯb* et la vache *Nṯr* et que *Ṯb* se prononçait en premier. Cependant la traduction «Veau divin» généralement adoptée (Gauthier, *D. G.* VI, 74) ne s'applique pas exactement au groupe. Si les créateurs de cet emblème n'avaient voulu qu'exprimer le caractère divin du veau, le signe 𓊹 eut très bien fait l'affaire. C'est ce que pensaient les scribes de la Basse Époque. Pour les exemples anciens ou conformes au type ancien la traduction doit rendre compte de la présence de la vache. Je propose donc : «le Veau et la Déesse».

[1] Coupe de Hat-Yaïa, Caire, 3533, *Ann. du Serv.* II, 1-13.

LA RÉSIDENCE

(Piankhi, 115)	*Edf.* I, 333.
Urk. II, 25.	Satrape 15;
Naos 70012 du Caire.	Bloc de Behbeit el-Hagar: *Edf.* VI, 40.

Assyrien : Zabnuti; Grec Σεβεννύτης; arabe : Samannoud.

Les cartes du Delta publiées dans plusieurs ouvrages placent Samannoud tantôt sur la rive droite et tantôt sur la rive gauche de la branche de Damiette.[1] En fait Samannoud est située entre un canal qui longe à l'ouest la branche de Damiette et celle-ci. Sur la rive opposée se trouve le gros bourg d'Aga.

En parcourant Samannoud on peut constater que le sol s'élève par endroits de plusieurs mètres. Je n'ai pas vu de vestiges anciens *in situ*, mais il en existe, m'a-t-on dit, à faible profondeur. De nombreuses antiquités enlevées à ce site ont pris le chemin des musées, non seulement des objets mobiliers tels que tables d'offrandes, naos, statues et sarcophages,[2] mais plusieurs beaux blocs provenant du temple rebâti par Nectanébo II, dont la décoration fut achevée par les successeurs d'Alexandre.[3] Personne n'a songé à lever un plan de ces vestiges lorsque cela était possible.

Le plus ancien objet date de la XIIIe dynastie; la plus ancienne mention dans les textes de Séti Ier.[4] Sous Piankhi un prince Eikanech groupait sous son autorité les villes de Sebennytès, Per-Hebyt et Sma-behedet.[5] Un descendant de ce prince, portant le même nom, a vécu sous Apriès Psamétik.[6]

LES CULTES

Anhour-Chou, fils de Râ, est habituellement désigné comme le seigneur de Sebennytès.[7] Ce dieu est parfois simplement appelé Chou.[8] Il peut être aussi assi-

[1] Porter and Moss, *Top. Bibl.* IV, carte 1.
[2] *Ibid.* IV, 43.
[3] Steindorff, *Reliefs from the temple of Sebennytos and Iseion in american collections*, Baltimore, 1945.
[4] Gauthier, *Livre des Rois* II, 6-7.
[5] *Piankhi*, 99, 115.
[6] Caire, *Cat. gén.* 657; cf. Gauthier, *Livre des Rois* III, 413, n. 2.
[7] Inscription du naos de Nectanébo, Caire 70.012.
[8] Blocs de Sebennytès : Steindorff, *op. cit.*, pl. 23, fig. 5 et 7.
[9] Duemichen, *G. I.* III, 38; cf. bloc de Nectanébo II, *Ann. du Serv.* VII, 89.

milé à Horus.[1] On exalte la force de son bras. Il est coiffé de deux hautes plumes, armé d'un harpon et paraît sous la forme du vent :

«Le maître du harpon est là, qui a dissipé ses ennemis».[2]

«Tu es Horus puissant de bras, maître du harpon (*mbʿ*), haut de plumes, paraissant sous la forme du vent».[3]

Son temple est mentionné sous le nom de «Château du Bras puissant».

«Il t'apporte Sebennytès avec ce qui est dans ses canaux, le Château du Bras puissant en qualité de protecteur de la terre».[4]

On sait par ailleurs qu'Anhour-Chou est le grand dieu de This en Haute Égypte, tout près d'Abydos, qui est la ville d'Osiris. Dans le centre du Delta, Anhour-Chou n'est pas loin de Bousiris. Cela ne peut être une coïncidence, car on dit encore d'Anhour qu'il est sorti du Château d'Horus quand il s'est mis à chasser les ennemis à Dedit :

[5]

A Sebennytès comme à This la parèdre d'Anhour-Chou est une déesse lionne :

«Tefnout sous la forme d'une lionne était à s'emparer quand l'ennemi a pris la fuite devant elle dans la ville du Nord.»[6]

La lionne de Sebennytès peut être désignée par d'autres noms. Sur le naos de Nectanébo II[7] elle se tient entre Anhour et Chou considérés cette fois comme deux dieux distincts. Son nom est alors Bastit. Dans un texte de Denderah elle s'appellera «Dedit, la fille de Râ»,[8] comme pour marquer le lien qui existait entre Sebennytès et Bousiris. Sur les blocs de Sebennytès on l'appelle aussi «Mehit la lionne».[9]

A titre de réciprocité Osiris et ses compagnes sont reçus dans le nome du Veau et de la Déesse. Le prince Eikanech, celui qui a vécu sous Apriès, a élevé une statue de granit à Osiris et à Isis.[10] Nephtys est formellement appelée «la parfaite

[1] *Edf.* IV, 31; *Mam. d'Edf.* 66.
[2] *Edf.* I, 333.
[3] *Edf.* IV, 31; *Mam. d'Edf.* 66.
[4] *Edf.* VI, 40; cf. un bloc de Ptolémée II, *Ann. du Serv.* XI, 94.
[5] Duemichen, *G. I.* III, 38.
[6] Duemichen, *G. I.* III, 21 et 38.
[7] Naos 70.015 du Caire (Roeder, *Naos*, p. 47-8).
[8] Chassinat, *Dend.* I, 126.
[9] Steindorff, *op. cit.*, pl. 23, fig. 5 et 7.
[10] Caire, *Cat. gén.*, 657.

qui réside dans le nome du Veau et de la Déesse», [1] où, ainsi que nous le verrons bientôt, Isis possédait un splendide domaine.

Sur les cultes nous devons au grand texte d'Edfou, [2] comme à l'ordinaire, plusieurs informations. Les prêtres répondent aux noms de [hiéroglyphes] qu'il faut lire sans doute *ˁḥꜣ Nrw* et *wˁb Siꜣ*, le premier titre, «le Combattant de la Terreur» rappelle le caractère guerrier du dieu maître du harpon qui était aussi, d'après Hérodote, celui des habitants. [3] Pour la même raison la barque sacrée s'appelait [hiéroglyphes] *ˁḥꜣ*. Le second prêtre est en rapport avec le dieu du Savoir; la prêtresse [hiéroglyphes] est l'Adoratrice.

Le lotus bleu [hiéroglyphes] *nḫbt* et l'acacia [hiéroglyphes] *šnt* sont sacrés. La fête d'Anhour est célébrée au milieu du 4ᵉ mois de l'été, [hiéroglyphes]. Le serpent sacré a pour nom [hiéroglyphes] *Nb ss*. La pédérastie (*smꜣ ḥmw*) est absolument interdite. Nous ne connaissons pas la raison de cette interdiction.

La relique du nome qu'on vénère sans l'endommager est désignée par le mot [hiéroglyphes] dont le sens m'est obscur.

AUTRES LIEUX

[hiéroglyphes] (*Edf.* I, 333) *Ṯꜣr*, Tjari, est un lieu où le corps du dieu est vénéré : [hiéroglyphes]. Ce nom est peut-être apparenté avec *ṯꜣry* «exercer une protection». Les Égyptiens n'ont pas manqué de faire le rapprochement. [4]

Un tableau d'Edfou qui a pour titre «Donner l'éternité» nous révèle le nom du principal édifice de cette ville *Ḥwt ḳnw* «le Château du Vaillant».

«Je suis venu près de toi, [hiéroglyphes] (m.) [hiéroglyphes], Dieu de Tjari, qui es élevé sur son porte-dieu dans Hout-Qenou». [5]

Ce Château du Vaillant est mis en parallélisme avec Sebennytès : «Il t'apporte Sebennytès avec ce qui en sort, [hiéroglyphes] Hout-Qenou avec son contenu». [6]

Le dieu adoré en ce lieu est le même qu'à la résidence, Anhour, le grand Dieu, seigneur de Tjari, puissance auguste devant [hiéroglyphes] «le Château d'Horus du Sud» [7] ou Chou : «Ton Père Chou est auprès de toi comme maître du harpon, exerçant la protection sur la ville de Tjari, quand il saute grâce au vent du Nord pour se joindre à ta narine». [8]

Cette ville qui n'a laissé à ma connaissance aucun vestige se trouvait certainement en contact avec la région agricole de *Ḫnt Ṯꜣr* dont nous parlerons ci-dessous et avec le canal de Tjari qui arrose le nome du Trône, ce qui nous entraîne dans la partie septentrionale du Veau et de la Déesse.

[1] *Edf.* VI, 50.
[2] *Edf.* I, 333.
[3] Hérodote II, 166.
[4] Duemichen, *G. I.* III, 21.
[5] *Edf.* V, 96.
[6] *Edf.* VI, 40
[7] Duemichen, *G. I.* III, 48.
[8] *Ibid.* III, 38.

[hiéroglyphes] *Ḥbt*, Hebit. Nombreux exemples dans l'Isaeum de Behbeit el-Hagar, dans les épithètes [hiéroglyphes] «Dame de Hebit», qui appartient à Isis et [hiéroglyphes] *ḫnty Ḥbt* «Premier de Hebit», qui est celle d'Osiris. Bien qu'attestée à une époque tardive cette forme est plus ancienne que le composé [hiéroglyphes] *Pr-Ḥby* (Piankhi, 115) qu'a conservé le nom arabe de Behbeit el-Hagar, ainsi nommé à cause de la ruine imposante de l'Isaeum, immédiatement à l'ouest du village.

L'Isaeum forme actuellement un amoncellement de gros blocs de granit mesurant à peu près 50 mètres sur 60 mètres à l'intérieur d'une enceinte de briques dont les côtés au temps de Bonaparte atteignaient 350 mètres et 200 mètres. Il n'en reste aujourd'hui que trois tronçons que couronnent les tombes des indigènes. Les cultures ont envahi l'intérieur, à l'exception d'une petite partie réservée par le Service des Antiquités. Des blocs provenant du temple sont éparpillés tout autour. On en rencontre à une assez grande distance. [1]

Le temple actuel a été construit par Nekht-Hor-Hebit : «Fort est l'Horus de Heby, Nectanébo II». Il est en granit gris, une partie des colonnes en granit rose; le soubassement en basalte et en grès. La décoration est principalement l'œuvre de Ptolémée II et Ptolémée III. On y honorait surtout Isis qui peut prendre les noms de Sechat ou d'Akhit. On la représente comme une belle jeune femme qui porte sur la tête le disque entouré des cornes de vache, exceptionnellement avec une tête de vache, en souvenir sans doute de la vache sacrée qui sur l'emblème du nome surveille son veau. A côté d'Isis on trouve toute la famille osirienne, les dieux voisins Anhour et Mehit de la métropole du nome et aussi ceux d'autres nomes comme Thot et la déesse Hat-Mehyt. [2]

Bien que l'on n'ait pas encore constaté à Behbeit l'existence d'un temple plus ancien, il n'est pas douteux que le culte d'Isis à Hebit ne remonte très loin dans le passé. Il n'est pas mentionné dans les textes des Pyramides. Toutefois dans les invectives contre les adorateurs d'Horus et des dieux osiriens, on engage Isis à se retirer à [hiéroglyphes] *ḥdbt*. [3] Il n'y a pas tellement loin de *Ḥdbt* à *Ḥbt* qu'on n'y puisse voir deux variantes d'un même nom. On peut invoquer à l'appui de cette suggestion le cas de la ville de *Sḫdt* [4], [hiéroglyphes], [hiéroglyphes] écrit parfois [hiéroglyphes] — le bélier a la valeur *sḫt* — comme si le *d* derrière un *ḫ* était en position instable.

L'exploitation du temple d'Isis favorisée par l'indifférence des égyptologues a commencé il y a longtemps. Beaucoup de blocs portent en effet ces fâcheuses intailles qui prouvent qu'on avait l'intention de les débiter. On en a traîné jusqu'à Mansourah. On en a vendu à l'étranger. La mission de Tanis s'est donné la tâche de déblayer l'énorme amoncellement et d'isoler les blocs décorés en vue de préparer la reconstitution de l'édifice. Ce travail entrepris en 1947 s'est poursuivi jusqu'en 1951. Ce n'est pas notre faute s'il a été interrompu.

[1] Naville, *Détails relevés dans les ruines de quelques temples égyptiens*, Paris, 1930; Alexandre Lézine, *État présent du temple de Behbeit el-Hagar*, dans *Kêmi* X, 49-57.
[2] P. Montet, *Les divinités du temple de Behbeit el-Hagar*, dans *Kêmi* X, 43-8.
[3] *Pyr.* 1272; cf. P. Montet, *Dieux et prêtres indésirables*, dans *Rev. d'hist. des rel.*, 1951, 129-44.
[4] Gauthier, *D. G.* V, 435.

Nṯr, Neterou. La ville de Neterou apparaît dans les textes des Pyramides comme une résidence d'Isis et d'Ouadjit qui y lavent le roi défunt avec l'eau d'un lac appelé aussi Neterou.[1] C'est un des deux lieux de refuge assignés à Horus dans les invectives citées plus haut,[2] l'autre étant Anpit dans le nome du Dauphin. On ne peut rien tirer de précis de ces textes pour la position de Neterou. Une ville de ce nom se trouve dans le nome de l'Enfant royal supérieur[3] et Isis possède dans le nome des Deux Faucons un lieu de culte appelé *Nṯr šmʿ* «Neterou du Sud».[4] D'autre part le nom de Neterou se rencontre à profusion sur les blocs de Behbeit el-Hagar concuremment avec celui de Hebit.[5] Le plus souvent c'est Osiris qui est appelé Seigneur de Neterou, mais il n'y est pas seul; Nephtys, Neith et Hat-mehyt, ainsi que Geb et le bélier de Mendès[6] ont droit aux mêmes titres et Isis à celui de Dame de tous les dieux qui résident à Neterou. Les deux noms Hebit et Neterou sont encore associés dans la titulature d'une reine Oudja-Chou[7] et sur une statue trouvée à Behbeit même qui est entrée dans la collection Nubar.[8] Isis y est invoquée comme *Sḫbt m Nṯrw* et Dame de Hebit. Des indications analogues se lisent sur une autre statue actuellement chez un marchand du Caire, qui a bien des chances de provenir de Behbeit.[9] Nectanébo, héritier du maître de Hebyt, très loué dans le Château du Prince, aimé d'Isis, dame de Hebyt et d'Osiris. Andjty, le grand dieu qui est devant Hebyt, est aussi celui qui institue Neter dans sa vraie forme durable de monuments dans Hebyt.

Les égyptologues sont pour ainsi dire unanimes à penser que ces deux termes désignent la même ville. Cependant une ville en principe n'a qu'un nom, à l'exception des chefs-lieux de nome qui ajoutent souvent à leur propre nom un autre nom dérivé de celui du nome. Lorsqu'une ville, en dehors de ce cas, paraît avoir deux noms, cela doit toujours être examiné soigneusement. Piankhi note au début de son inscription que Neterou appartenait à son rival Tefnakht et nous apprenons à la fin de la même inscription que le prince Ikanech était Seigneur des trois villes de Per-heby, de Sebennytès et de Sma-behedet. Puisque dans le même temps, Neterou et Per-heby appartiennent à deux princes différents, comment les identifier? A moins qu'Ikanech n'ait été un vassal de Tefnakht.

Per-heby est certainement, comme on l'a dit plus haut, Behbeit. Il se peut que Nectanébo II ait eu le premier le dessein de réunir dans un même édifice les dieux de Neterou et ceux de Hebit. La localisation exacte de Neterou reste donc problématique,

[1] *Pyr.* 2188.
[2] *Pyr.* 1268.
[3] Voir notre chapitre sur le Chérubin, p. 177.
[4] Gauthier, *D. G.* III, 109.
[5] *Kêmi* X, 45-6.
[6] Dans un texte de Denderah, le bélier de Mendès le grand dieu de Thmouis est appelé *ntr psd m Nṯrw* : Duemichen, *G. I.* III, 49.
[7] Gauthier, *Livre des Rois* IV, 133.
[8] J.-J. Clère, *Une statuette du fils aîné du roi Nectanébo*, dans *Rev. d'Égypt.* VI, 165.
[9] Paul Barguet, *Kêmi* XIII, 87-91.

mais il y a de très fortes chances pour que Neterou soit dans la zone d'influence de Sebennytès, *Ṯb (n) Nṯr*.

ỉ͗st Ṯ3y «la Butte des Hommes» et *pr ḥmt* «la Maison des Femmes» désignent deux vergers sacrés où l'on cultivait les lotus bleus et les acacias.[1] Il est permis de penser qu'on ne cultivait qu'une seule espèce dans chacun des vergers. L'affectation de deux locaux séparés aux hommes et aux femmes mérite d'être notée. En général les sexes se mélangeaient librement pendant les fêtes. Peut-être faut-il voir un rapport entre cette répartition et le tabou noté précédemment.

LES RÉGIONS

(*Edf.* I, 333), (*Edf.* IV, 31) *ʿr ḏ3*, Ar-oudja est le nom du *mer* auquel il est fait allusion dans le texte de Denderah et de Philae déjà cité : «Il t'apporte Sebennytos avec ce qui est dans son , var. *ḫnw* «canal». Ce canal aboutissait à la mer d'après *Edf.* IV, 31 : «Il t'apporte Ar-Oudja avec le déversoir qui porte le Noun dans les bouches du Nil. Tu es l'air respirable ()[2] du Maître de vie, au gosier ouvert».

Ce texte semble signifier que les rives du canal étaient ouvertes au doux vent du Nord. Nous ne devons pas oublier que le dieu du nome pouvait prendre la forme du vent.

(*Edf.* I, 333),[3] (*Edf.* IV, 31) *Ḫnt n ṯ3r*, Khent-en-Tjari. Le «devant de Tjari», territoire agricole du nome, est incontestablement en rapport avec la ville de Tjari, mentionnée ci-dessus, dont la situation exacte n'est pas connue.

Ce territoire est mis en relation avec la déesse Nephtys qui réside dans le nome du Veau de la Déesse. Elle dit : «Je t'apporte le territoire de *Ṯ3r.t* avec son contenu, protégé contre les ennemis».[4]

(*Edf.* I, 333), (*Edf.* IV, 31-2) *M3ʿ*, le *pehou* célèbre par ses oiseaux, auquel on associait l'enfance et la jeunesse d'un dieu, car le personnage qui le représente dit au dieu d'Edfou. «Tu es le croissant, qui est enfant le premier du mois et jeune homme le 15».

NOMENCLATURE

ỉ͗st ṯ3y	la Butte des hommes.	*Ḥwt tm3ʿ*	le Château du Bras puissant.
ʿr-wḏ3	Ar-oudja.	*Ḥb.t*	Hebit.
Pr-ḥby	Pi-Heby.	*Ḥḏb.t*	Hedjebet.
Pr-ḥmw	la Maison des Femmes.	*Ḫnt n Ṯ3r*	Khent-en-Tjari.
Mʿ3	Maâ.	*Ṯ3r*	Tjari.
Nṯr	Neterou.	*Ṯb-nṯr[t]*	le Veau et la Déesse.
Ḥwt ḳnw	le Château du Vaillant.	*Ṯb nṯr*	Sebennytès.

[1] Seulement dans le grand texte d'Edfou, I, 333.
[2] *WAS* I, 129.
[3] L'édition Rochemonteix donne inexactement .
[4] *Edf.* VI, 50.

SITUATION

Samannoud et Behbeit el-Hagar sont les deux points connus du nome du Veau et de la Déesse. La frontière sud passait entre Samannoud et Abousir qui ne sont éloignés que d'une dizaine de kilomètres. La branche de Damiette formait la frontière orientale. A l'ouest le nome se heurtait à Neith-Nord et au nord au Trône, mais les frontières sont indécises.

CHAPITRE III

	Bḥdt	Behdet	LE TRÔNE
plus tard	*Smꜣ Bḥdt*	Sambehdet	L'UNION DU TRÔNE[1]

Sanctuaire de la barque sacrée, *J. E. A.* XXX; Sarc. du Musée de New York, *J. E. A.* XXX, pl. V; *Edf.* I, 334.

Chassinat, *Dend.* I, 127; *Edf.* IV, 35; V, 26; *Mam. d'Edf.*, 67; Duemichen, *G. I.* III, 24.

Le nom de ce nome n'apparaît que sous la XVIIIe dynastie. Tandis que les autres nomes s'écrivent par un idéogramme le Trône s'écrit en caractères phonétiques, comme la ville beaucoup plus ancienne qui est devenue sa capitale. Dans la Chapelle blanche la Basse Égypte compte seulement seize nomes. Il y en a dix-sept au sanctuaire de la barque sacrée et sur le sarcophage du Musée de New York où le Trône occupe la dernière place. Il est également le dernier des seize nomes mentionnés à Louxor au sanctuaire d'Alexandre le Grand. Ainsi ce territoire n'était pas encore érigé en nome sous la XIIe dynastie, mais la chose était faite sous la XVIIIe. Nous ne connaissons ni la date exacte ni les circonstances de cette transformation à laquelle la guerre menée contre les Hyksos ne fut peut-être pas étrangère.

La forme composée Sambehdet est nettement plus récente que la forme simple Behdet.

[1] Alan H. Gardiner, *Horus the Behdetite*, dans *J. E. A.* XXX, 23 60.

LA RÉSIDENCE

[hiéroglyphes] *Bḥdt*, Behdet, «le Trône», est citée à la Chapelle blanche, dans le titre général des nomes de la Basse Egypte, comme la ville la plus septentrionale de toute l'Égypte :

[hiéroglyphes]

«Les nomes du To-mehou (dont) le sud est à la Muraille blanche et l'extrémité à Behdet.»

Le nom de Behdet se rencontre plusieurs fois au temple funéraire de Sahurê [1] et une fois au monument de Djoser à Saqqarah,[2] mais il doit y être lu *Bḥdty* «le Behedetite», car il désigne le dieu de cette ville exactement comme [hiéroglyphes] doit être lu *Nbty* et désigne le dieu d'Ombos. Ce fait prouve d'ailleurs d'une façon incontestable que la ville de Behdet existait dès cette époque et même qu'elle était aussi ancienne que le dieu.

Sous la XVIIIe dynastie Behdet est devenu Sambehdet [hiéroglyphes]. C'est ainsi que la ville est citée sur un chaouabti du chef des sculpteurs Ya [3] et les statues d'un nommé Nabouâ, prophète d'Amonrasonter, à [hiéroglyphes] à Samenbehdet. [4]

Une variante intéressante du nom est apportée par une inscription d'Amenophis II concernant les constructions élevées [hiéroglyphes] depuis Eléphantine jusqu'à Sam-behdet. [5]

L'équivalence des groupes [hiéroglyphes] et [hiéroglyphes] qui peut sembler surprenante résulte de la présence de [hiéroglyphes] dans le papyrus géographique de Tanis [6] et de l'association dans un texte d'Edfou [7] d'un territoire nommé [hiéroglyphes] et de [hiéroglyphes]. Ces deux noms, toujours à Edfou, se retrouvent avec une orthographe plus courante : [hiéroglyphes] *ꜣtf* et [hiéroglyphes] *smꜣbḥdt*. [8] C'est pourquoi sur une stèle de Ramsès III Amon Râ seigneur de Samenbehdet est appelé dans le cintre [hiéroglyphes]. [9] Je ne puis expliquer comment le cobra [hiéroglyphes] a acquis la valeur *bḥd*, mais cette équivalence est certaine.

Comme on l'a déjà constaté à propos du nome, la ville s'est appelée *Bḥdt* avant d'être appelée *Smꜣ bḥdt*. Cependant Kees considérait *Bḥdt* comme une abréviation, tandis que Sir Alan Gardiner estime à juste titre que *Smꜣ bḥdt* est une amplification du nom. [10] On peut se demander si cette amplification n'a pas eu lieu lorsque le territoire comprenant Behdet a été érigé en nome.

1 *Sahurê* II, 83, 84, 101, 127, 129.
2 Lauer, *La pyramide à degrés* II, pl. 35, dans *J. E. A.* XXX, pl. III.
3 A. H. Gardiner, *op. cit.*, 41.
4 Legrain, *Sur Neboua, premier prophète d'Amon de Diospolis parva,* dans *Ann. du Serv.* VIII, 269-75.
5 Lepsius, *Denkm.* III, 110, 1 et *Ann. du Serv.* III, 263.
6 Griffith and Petrie, *Two hier. Pap. from Tanis,* pl. 9, fr. 9.
7 *Edf.* IV, 41.
8 *Edf.* VI, 44.
9 Naguib Farag, *Une stèle de Ramsès II,* dans *Ann. du Serv.* XXXIX, 127-32 et pl. XII.
10 A. H. Gardiner, *op. cit.*, 37.

SITUATION

La stèle de Ramsès II mentionnée plus haut apporte une utile contribution au problème topographique. Elle nous apprend que le roi avait construit en monument de lui à son père Amon-Râ seigneur de Samenbehdet un grand temple sur un sol sacré, sur un territoire divin en faisant un acte parfait dans le lieu des actions glorieuses. En échange de quoi Amon-Râ lui donne la force contre le midi et la victoire contre le nord. Or cette stèle a été trouvée au tell el-Hagar, qui est à 3 kilomètres du tell el-Balamoun, lui-même à 15 kilomètres au nord de Cherbin, à l'ouest de la branche de Damiette, dans une région pauvre en antiquités. Il se pourrait que le temple de Ramsès II soit situé non au tell el-Hagar où l'on n'a jamais signalé d'antiquités en dehors de la stèle, mais au tell el-Balamoun où l'on peut voir les vestiges d'un temple consistant en blocs de calcaire, de granit et de basalte.

Le nom de tell el-Balamoun est ancien et les égyptologues l'ont depuis longtemps comparé à [hiéroglyphes] *pꜣ iw n imn* Pa iounamon, l'île d'Amon, que le grand texte d'Edfou [1] indique comme résidence du nome du Trône. L'île d'Amon est en outre mentionnée au glossaire Golenischeff [2] et dans le conte de Vérité et Mensonge, [3] où Mensonge déclare que si son bœuf se dressait dans l'île d'Amon, sa queue toucherait la région des papyrus, une de ses cornes la Montagne d'Occident et l'autre la Montagne d'Orient, le bras principal du Nil étant sa place de repos. En fait le tell el-Balamoun n'est pas dans une île de la branche de Damiette, mais un peu à l'ouest de cette branche. On admettra donc que l'île d'Amon était comprise entre cette branche et un canal qui s'en détachait un peu en amont pour la rejoindre un peu plus loin. Amon-Râ, dont Nebouâ était le prophète, est à la fois seigneur de Samenbehdet, seigneur de l'île, seigneur de l'île qui est au milieu de Sambehdet. [4] Il n'est pas démontré que ces épithètes soient équivalentes et par conséquent on n'est pas en mesure de décider si Samenbehdet et l'île d'Amon sont un seul lieu ou deux lieux voisins. Il en est de Samenbehdet comme de plusieurs villes du Delta qui laissent plus de traces dans les textes que sur le terrain.

Les indications de distance sont rares dans les textes égyptiens. Aussi ne pouvons-nous nous abstenir de citer une inscription du temps de Nectanébo II qui donne des chiffres :

* [hiéroglyphes]

Total des atours 106 en tout; mode de calcul. Eléphantine à Per Hapy 86 atours, depuis Per Hapy jusqu'au *pehou* de Behdet 20 atours. [5]

1 *Edf.* I, 334.
2 A. H. Gardiner, *Onomastica*, A 413.
3 *Pap. Chester Beatty* II, 9, 1-4; Lefebvre, *Romans et Contes égyptiens,* 117.
4 *Ann. du Serv.* VIII, 270-3.
5 A. H. Gardiner, *Horus the Behdetite,* dans *J. E. A.* XXX, 33.

L'atour valant 10 km. 500, la distance d'Éléphantine à Per Hapy semble avoir été exactement calculée puisqu'il y a 887 kilomètres du Caire à Assouan par le chemin de fer, mais que penser du chiffre de 20 atours pour Per Hapy-Behdet, puisqu'il y a toujours par chemin de fer 210 kilomètres, c'est-à-dire 20 atours du Caire à Damiette qui est à une vingtaine de kilomètres du Tell el-Balamoun?[1] Il est vrai que nous ne connaissons ni l'itinéraire suivi par les géomètres égyptiens, ni le point terminus de leur opération qui fut sans doute un point du littoral au nord du tell el-Balamoun.

LES CULTES

Le grand texte d'Edfou fait d'Harakhté le dieu principal du nome :

«Harakhté présent en qualité de Qui s'est fait lui-même se plait dans les Places divines.»[2]

Ces places divines correspondent certainement au sol sacré, au terrain divin, à la place des actions glorieuses où Ramsès II éleva son temple.[3] Si donc on pouvait considérer comme un indice suffisant la découverte au tell el-Hagar de la stèle de Ramsès, on pourrait fixer les sanctuaires d'Harakhté en ce lieu et à une distance de 3 kilomètres, au tell el-Balamoun, l'île d'Amon qui contient les vestiges de la capitale.

Quoi qu'il en soit cette information prise dans un texte de la Basse Époque est valable pour tous les temps. Sir Alan Gardiner a prouvé définitivement qu'Horus Behdetite a été dès l'origine, non pas, comme certains l'ont pensé, le dieu d'Edfou, mais bien le dieu national de la Basse Égypte qui s'opposait à Seth de Nebyt, dieu de la Haute Égypte. On le représentait par le disque aux ailes éployées. C'est pourquoi l'on conservait dans la métropole la dent de Râ. Une autre relique était le poumon d'Osiris *smꜣ*, évidemment à cause du nom de *Smꜣ-bḥdt*, que le dieu était sensé soulever :

«Celui qui soulève le poumon, c'est le vengeur du défaillant.»[4]

Le grand prêtre s'appelait *dsr* «le Sublime»; il avait pris pour titre l'épithète du terrain sur lequel s'élevait le temple. Une expression assez fréquente à l'époque bubastite *mꜣ dsr ꜥḥt* «celui qui voit le Sublime dans le palais»[5] s'appliquait peut-être à ce prêtre. Quant à la prêtresse, son nom *itḥ* «Papyrus» évoque les fourrés si abondants

[1] Selon le Baedeker *éd.* 1908, 199 et 323.
[2] *Edf.* I, 334.
[3] *Ann. du Serv.* XXXIX, 128.
[4] Ce renseignement et les suivants d'après *Edf.* I, 334-5.
[5] Mission Montet, *Psousennès*, p. 49.

dans la partie nord du Delta central comme on l'a vu dans le passage tiré du conte de Vérité et Mensonge. Plusieurs textes géographiques relatifs au XVIIe nome font aussi allusion à l'abondance des papyrus.[1] Le nom de la barque sacrée *ꜥn m iryf* signifie peut-être «Beau est ce qui lui appartient», c'est-à-dire le disque solaire. Les arbres sacrés sont l'acacia *šnd* et le balanite *išd*. Le serpent sacré s'appelait *ꜥnḫ bꜣf* «Son âme vit». La fête était célébrée à la date du 9 du premier mois d'Akhit. A l'endroit où nous attendrions la chose interdite se trouve une formule inusitée et énigmatique :

d'où l'on peut retenir que la tête en entier est l'objet d'une protection.

Tous ces renseignements concernent le culte du dieu principal Harakhté; mais Amon-Râ et la triade thébaine étaient installés à Behdet, comme nous l'avons vu, dès l'époque de Ramsès II. Dans les temples de la Basse Époque les témoignages abondent. A Edfou comme à Dendérah Amon-Râ est appelé le Seigneur de Samenbehdet et Mout sa parèdre n'est pas oubliée.[2] Il y avait même un Château de Mout.[3] Le troisième personnage de la triade, Chonsou, est attesté, mais assez rarement.[4]

D'autres divinités étaient venues des nomes voisins, comme Anhour-Chou du Veau et de la Déesse qui pouvait avoir le même prophète qu'Amon-Râ et Ptah-Sokar-Osiris.[4]

Les textes font de Samenbehdet la place par excellence de l'unité des deux terres.[5]

L'histoire de la ville nous échappe à peu près complètement. Lorsque Piankhi conquit l'Égypte, elle faisait partie des états du prince Ikanech, de qui dépendaient Teb-neter et Per-hebyt les deux grandes villes du Veau et de la Déesse, dont le nome du Trône fut détaché au début du Nouvel Empire. On dirait que le morcellement de l'Égypte a eu pour effet de réunir à nouveau les trois cités.

LES RÉGIONS

(*Edf.* I, 334) *iꜣt Nḫbt* «la Butte de Nekhebet», le Jardin sacré. Il se peut que Nekhebet soit ici la déesse d'El-Kab, mais il ne faut pas oublier qu'une déesse personnifiant la culture des arbres fruitiers s'appelle aussi *Nḫbt*.[6] Nous verrons plus loin que le territoire agricole du nome était célèbre par ses arbres.

(*Edf.* I, 334), (*Edf.* IV, 35), (*Edf.* V, 25) *Ḥn smꜣ-rꜣ*, Hensamro, «le Canal qui unit la bouche (à la mer)». Les deux derniers textes cités donnent sur ce *mer* des indications intéressantes.

«Il t'apporte Hensamro avec sa Grande Verte quand il se précipite à la suite des Hellènes» (*Ḥlw nbwt*).

[1] *Edf.* IV, 35-6; V, 24.
[2] Amon : *Edf.* VI, 51; III, 235; Duemichen, *G. I.* III, 50. Mout : Chassinat, *Denderah* I, 127.
[3] *Edf.* VI, 41.
[4] *J. E. A.* XXX, 43.
[5] *Ibid.*, 45-6.
[6] *WAS* II, 309.

« Il t'apporte Hensamro avec ses bouches.... dans le cercle des Rekhyt. »

Le cercle des Rekhyt dont nous avons déjà parlé à propos des nomes III et VII est une façon de désigner la côte méditerranéenne d'Égypte. A l'époque ptolémaïque la côte était peuplée d'Hellènes, mais je ne crois pas que les mots « quand il se précipite à la suite des Hellènes » fassent allusion à ce fait. Il s'agit plus vraisemblablement des tentatives des pirates grecs qui remontaient les branches du Nil afin de piller et se faisaient parfois mal recevoir.[1]

Ce canal était comme l'ensemble du nome placé sous le patronage d'Harakhté, car on dit de lui : « Tu es le bigarré de plumes, qui sors de l'Akhit de Behdet, le maître du ciel ».[2]

(*Edf.* I, 334; V, 24), (*Edf.* IV, 35) *Niwt mḥt* « la Ville du Nord » le territoire agricole. Cette expression conviendrait parfaitement à la capitale, mais il arrive parfois que le *ouou* prenne son nom de la ville la plus importante. Ce territoire contenait des vergers et même des vergers entourés d'une clôture *ʿt ḥt* ainsi que des potagers . Son protecteur est « Celui qui s'est créé lui-même et dont le nom est caché ». La première épithète convient à Harakhté et la seconde à Amon.

(*Edf.* V, 24), (*Edf.* I, 335), (*Edf.* IV, 36), *Ṯꜣr* Tjar, le *pehou*. Ce nom dans le nome du Veau de la Déesse désigne à la fois une ville, le territoire agricole et un canal, qui sans doute aboutissait au *pehou* du nome du Trône et lui a donné son nom. On dit de lui que ses papyrus sont noués (*sšš*) de telle sorte que ses chemins cachés par les tiges sont impénétrables.[3]

, (*Edf.* VI, 46), (*Edf.* III, 41) *ꜣtf*, Atef. Dans ces deux textes le territoire de ce nom est mis formellement en rapport avec Sambehdet :

« Il t'apporte Atef avec ses arbres et Sambehdet avec le produit des filets. »

« Il t'apporte Atef de Behdet avec les choses du Nord. Il magnifie ton temple avec ses biens. Tu es Amon, seigneur des marécages et des papyrus, qui parcourt les étangs dans les bouches (du Nil). »

Le pays d'Atef dont il n'a jamais été question avant Ptolémée fut alors érigé en nome qui comportait comme tous les nomes un *mer* *š r ḫnt*, peut-être « le lac de l'entrée du gué », un territoire agricole *tꜣ wḏꜣiw* et un *pehou* *ḳpy* complètement inconnus par ailleurs. Ainsi après que l'on eut amputé le nome du Veau de la Déesse de toute sa partie septentrionale, pour en faire le nome du Trône, on a amputé ce dernier d'une bonne partie de son territoire pour en faire un nome nouveau : l'arbre Atef. Il semble pourtant que la ville de Behdet en fut la capitale.

[1] Voir l'histoire du faux crétois inventée par Ulysse, *Odyssée* XIV, 244 et suiv. et le bas-relief d'Horemheb montrant des Hellènes enchaînés, Wreszinski, *Atlas* II, 62; cf. Montet, *Le nom des Grecs en ancien égyptien*, dans *Rev. arch.*, 6e série, XXVIII (1947), 129-44 et *Nouvelles études sur les Helou-nebou*, *ibid.* XXXVI (1949), 129-44; XLVIII (1956), 1-11.

[2] *Edf.* IV, 35.

[3] Le mot *sšš* se rencontre dans les textes des Pyramides 388 *a* et dans des tombeaux de particuliers pour désigner un acte religieux qui consiste, semble-t-il, à nouer deux tiges de papyrus; cf. Montet. *Vie privée*, 328-9, *Hathor et les papyrus*, *Kêmi* XIV et Junker, *Giza* IV, 77.

NOMENCLATURE

- *ꜣtf* Atef.
- *ist Nḫbt* la Butte de la déesse Nekhebit.
- *Bḥdt* Behdet, le Trône (le nom de la résidence).
- *Pꜣ iw n imn* Paiounamon, l'Ile d'Amon.
- *Niwt mḥt* Niout-mehet, la Ville du Nord.
- *Ḥn smꜣrꜣ* Hen semaro, un canal.
- *Smꜣbḥdt* Sambehdet, l'Union du Trône (le nome et sa résidence).
- *St Nṯr* Eset-neter, la Place divine.
- *Š r ḫnt* Chi-Ro-henet.
- *Ḳpy* Kepy.
- *Tꜣ wḏꜣiw* Ta Oudjaiou.
- *Ṯꜣr* Tjar.

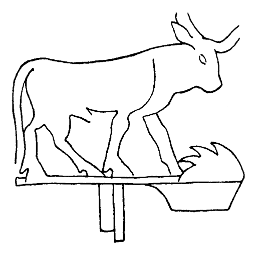
CONCLUSION

Avant qu'on en ait détaché la partie septentrionale pour en faire un nome indépendant, le nome du Trône était compris entre la mer et le Veau et la Déesse, entre le Taureau montagnard à l'ouest et l'Ibis à l'est. La frontière orientale fut sans doute la branche de Damiette. La frontière méridionale passait quelque part entre Cherbine et Talkha, à l'ouest de Mansourah. La branche sébennytique pouvait constituer à l'ouest une frontière naturelle.

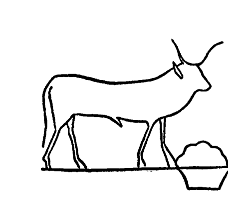
QUATRIÈME SECTEUR

CHAPITRE PREMIER

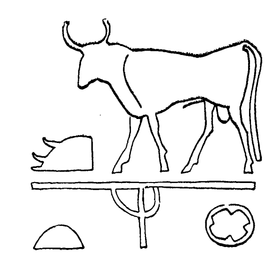
iḥ (ou *kꜣ*) *km* — LE BOEUF NOIR



Ptah-hetep I, pl. VI, 79; Sembl. : Sahurê, 31.



Néousserrê, Caire, 57.117; Palerme, *Urk.* I, 244.



Edf. IV, 29.

H. Gauthier préfère la lecture *km* et considère le taureau comme un simple déterminatif, en s'appuyant sur la variante (Berlin 8803). Mais on peut tout aussi bien considérer cette variante comme une abréviation et donner au taureau, soit la lecture *kꜣ*, soit plutôt la lecture *iḥ*, que justifie le groupe du papyrus géographique de Tanis.

LA RÉSIDENCE

(*Edf.* I, 332) *Ḥwt tꜣ ḥry-ib* « le Château de la terre du Milieu » et par abréviation (Nitocris, 26), (Canope du Musée de Cannes),[1] (Djed-her le Sauveur).[2] Mahmoud Hamza considère ces formes comme les seules légitimes, cependant la première est confirmée par le nom du *mer* qui est *pn tꜣ ḥry-ib*. Seule la forme du grand texte d'Edfou *Ḥwt tꜣ ḥry-ib* peut expliquer le grec Ἄθριβις et l'arabe

[1] Duringe, *Étude sur quelques monuments du Musée de Cannes,* 1907, pl. II.

[2] Le Caire 46341; cf. *Ann. du Serv.* XXXVIII, 203. Même orthographe dans un texte de Denderah (Duemichen, *G. I.* III, 20).

Atrib qui désigne le tell voisin de Benha sur la rive droite de la branche de Damiette, où se trouvent les ruines de la ville. Le *t* du mot *ḥwt* ne laisse aucune trace en grec, comme on le voit par *Ḥwt-wꜥrt*, Ἄυαρις, Ἄβαρις. Le *t* d'Atrib ne veut donc venir que du mot *tꜣ*.

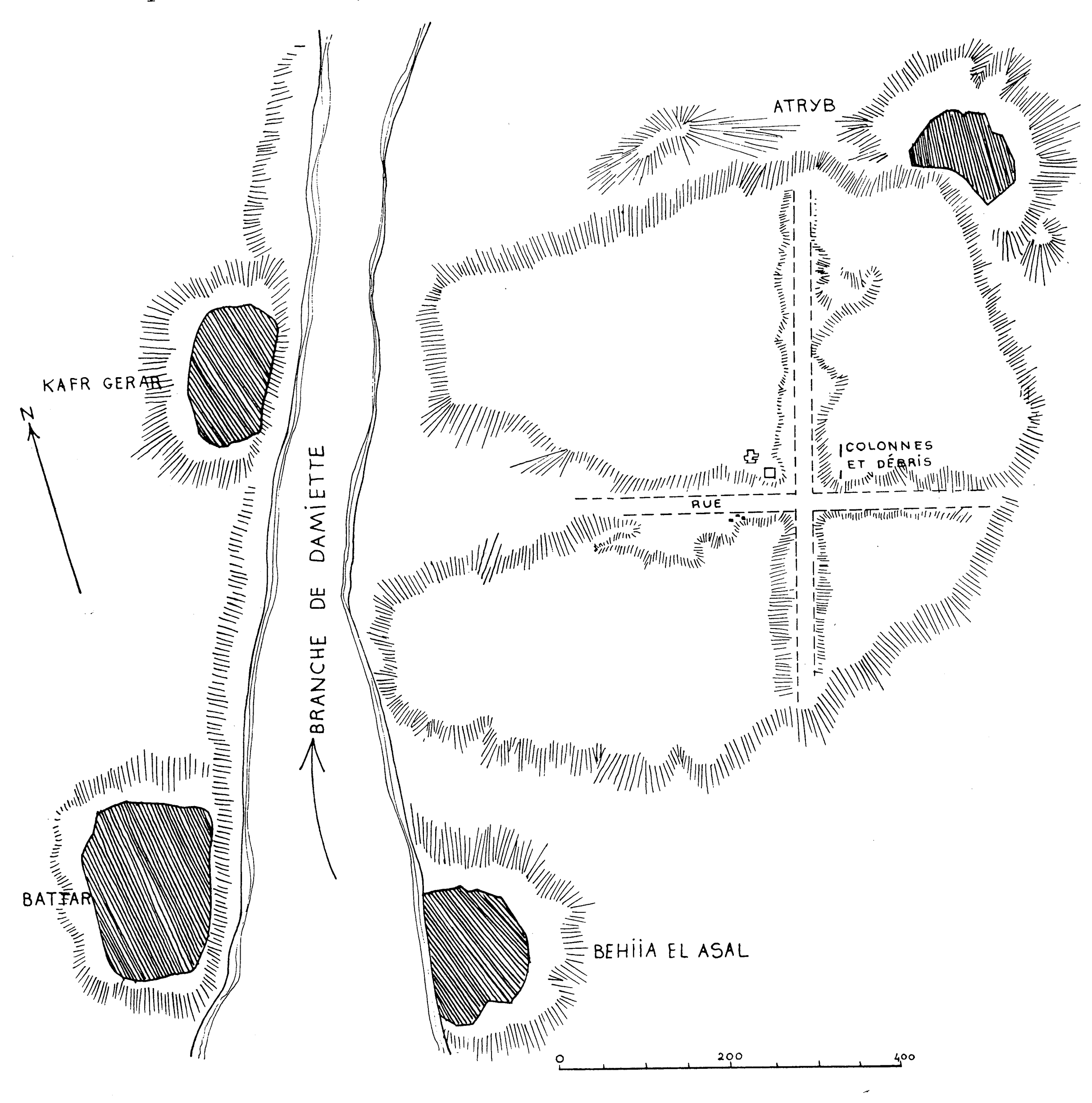


Fig. 14.

Les auteurs de la Description[2] ont levé un plan sommaire du tell Atrib (fig. 14).

[1] M. Hamza, *The correct reading of the place name,* *Ann. du Serv.* XXXVIII, 208, 1907.
[2] *Description de l'Égypte*, Ant. V, pl. 27.

Le Service des Antiquités en possède plusieurs plans sur lesquels les inspecteurs notent, dans la mesure du possible, les trouvailles. Les trouvailles qu'on y a faites depuis plus d'un siècle sont si nombreuses qu'on est en droit de penser que des vestiges des édifices ont subsisté jusqu'à nos jours à l'intérieur de l'enceinte, mais la position exacte de ces trouvailles n'est qu'imparfaitement connue.[1] Voici les principales :

statue de granit gris du temps d'Amenemhat III;
stèle de la XIIIe dynastie;
lion de granit;
tête royale;
statue de schiste royale, le tout au British Museum;
Naos dédié par Amasis au Bœuf noir d'Athribis, Caire 70.011;
obélisque de granit noir;
fragment d'obélisque;
statue de Djed-her le Sauveur.[2]

En outre on a trouvé au tell Atrib les vestiges d'un tombeau pillé,[3] la tombe relativement bien conservée d'un noble saïte, Pef-dja-Amon qui consistait en un grand sarcophage de calcaire noyé dans une maçonnerie enveloppée elle-même dans une construction de brique crue,[4] un trésor composé surtout d'amulettes et de poissons,[5] et en dernier lieu la tombe de la reine Takhout épouse de Psametik II.[6] Il serait désirable de pouvoir reporter, sur un plan, l'enceinte et ces trois tombes.

La métropole est en outre désignée par le nom même du nome. Les variantes sont nombreuses :

statue d'Amenhotep, fils de Hapou;[7]
et Djed-her le Sauveur;[8]
colonne de Ramsès III à tell el-Yahoudieh;[9]
Meir, IV, 37; instructions pour Merikarê;
Pap. Harris I, 62 *a* 4;
Edf. VI, 40.

[1] Engelbach, *Ann. du Serv.* XXIV, 180, note l'emplacement de quelques objets.
[2] Porter and Moss, *Top. Bibl.* IV, 65-7.
[3] *Ann du Serv.* XXI, 17.
[4] H. Gauthier, *Sur une tombe récemment découverte à Athribis du Delta,* dans *Mon. Piot* XXV, 171-88.
[5] *Ann. du Serv.* XXIV, 180.
[6] J. Leclant, *Compte rendu des fouilles et des travaux menés en Egypte durant les campagnes 1948-50,* dans *Orientalia*, 9, 495-6 et pl. LIII-LV.
[7] Caire. *Cat. gén.* 42127.
[8] *Ann. du Serv.* XVIII, 115, 157.
[9] Brugsch, *ZAS* IX, 87-8.

On emploie apparemment dans le même sens le composé *Km wr* «le grand noir» : «J'ai fait beaucoup d'actions pieuses à Kem-Our devant mon père Hor-Khenti-Kheti.»[1]

Rappelons que *Km wr* désigne un lac du Harpon oriental et un *pehou* commun aux deux nomes de Neith.

La mère d'Amenhotep, fils de Hapou était de .[2] Ce nom se rencontre aussi dans l'inscription de Piankhi I, 109 et dans un papyrus de Turin.

LES CULTES

Le grand texte d'Edfou nomme comme dieu principal Horus en qualité de maître de la terre (sous-entendu du Milieu), mais dans le pronaos d'Edfou Horus qui réside à Bœuf-noir reçoit son vrai nom de Hor-Khenti-Kheti qui lui est aussi donné sur la statue d'Amenhotep, fils de Hapou, en son vivant prophète de Hor-Khenti-Kheti, seigneur du Noir,[3] au grand papyrus Harris et au tombeau de Pef-taou-Amon.[4] Invité par Pedi-Esit à voir Khenti-Kheti, Piankhi se rendit au temple ,[5] appelé ailleurs château d'Hor-Khenti-Kheti.[6] . Cet Horus était un faucon très puissant sur le dos de ses ennemis, mais il prenait aussi la forme d'un taureau vaillant pointu de cornes.[7] On dit de lui qu'il ouvre les vallées comme un taureau à l'aventure.[8] Ces textes prouvent qu'Horus a supplanté le fétiche du nome, mais que ce fétiche n'était pas tout à fait oublié même à la Basse Époque.

Le nom de Khenti-Kheti n'a pas toujours été compris de la même façon. Selon les uns il s'agit d'Horus dans le sein de sa mère. D'autres remarquant que *ḫt* a le sens de corps, corporation, traduisent Horus, chef de groupe.[9]

La parèdre de Hor Khenti-Kheti s'appelait Khouyt, «la protectrice» : «Viens au Bœuf noir», fait dire à Piankhi le prince Pedi-Eset, «tu verras Khenti-Kheti. Tu seras le protégé de Khouyt».[10] Cette déesse, comme il convient dans le nome du Bœuf noir avait la forme d'une vache. C'est pourquoi elle s'est trouvée un jour supplantée par Hathor, ainsi que les différentes déesses vaches si nombreuses à l'ouest et même au centre du Delta. On nomme en effet dans un texte d'Edfou «Hathor la grande, qui réside au Bœuf noir».[11] A Denderah Hathor est interpellée en ces termes :

[1] *Pap. Harris* I, 59, 8.
[2] Caire, *Cat. gén.* 42127.
[3] *Edf.* III, 252.
[4] *Mon. Piot* XXV, 171-88.
[5] *Piankhi,* 109. — *BIFAO* XXIII, 172.
[6] Statue du Musée d'Alexandrie provenant d'Athribis, *Ann. du Serv.* V, 119.
[7] *Edf.* III, 252.
[8] Duemichen, *G. I.* III, 20, 36.
[9] Sottas, *Bull. Inst. fr. du Caire* XXIII, 172.
[10] *Piankhi,* 109.
[11] *Edf.* VI, 50.

«Tu es Khouyt qui a habillé le dieu et étendu ses bras pour protéger son Maître.»[1]

A la Basse Époque mais probablement beaucoup plus tôt, la relique du nome était le cœur divin, que le grand texte d'Edfou définit par une glose assez obscure : «c'est le tabernacle qu'engendre le corps divin».[2] Cette relique était conservée en un lieu nommé *Pr-ḫnw*[3] peut-être parce qu'une nécropole de ce nome s'appelait Ro-staou, comme la nécropole memphite dont Sokar était le protecteur.[4] Il est probable que cet édifice s'appelait encore *ḥwt ʿ3t* «le grand Château»[5] ou *ḥwt ib* «le Château du cœur»,[6] car un document qui vient d'être mis au jour au tell Atrib montre qu'on s'occupait effectivement du cœur dans ce grand château.[7] Des génies au nombre de 71 montent la garde autour de la construction. A l'intérieur, en bas, un scarabée hisse le cœur exactement comme ailleurs il pousse devant lui le disque solaire. Horus et Thot brandissent le sceptre et le signe de vie. Entre cette scène et le grand qui traverse le un groupe de cinq signes fort énigmatiques : exprime sans doute le résultat de cette opération. Le Vautour et le Cobra qui figurent dans ce groupe sont encore intéressés à Athribis par une autre cérémonie qui a pour titre : «Nouer le diadème d'Horus qui réside dans le Bœuf noir, entourer sa tête avec les deux couronnes»;[8] ou : «Nouer le diadème d'Horus autour de sa couronne; satisfaire ce dieu avec ses deux dames».[9] Cela consistait pour le roi à offrir un diadème garni de vautours et de cobras à Hor-Khenti-Kheti.

Le grand-prêtre nommé *ḥbsw*, «l'habilleur»,[10] était spécialement chargé de ce rite : «pour lui l'habilleur avec des diadèmes sur la tête».[11] Dans quelques autres textes le principal prêtre de Khenti-Kheti est désigné d'une façon un peu différente : ,[12] ,[13] .[14] Le chiffre 5 *dw3* désigne sans doute plutôt une qualité d'étoffe qu'un nombre (*WAS*, V, 421). D'autres prêtres du nome sont spécialement chargés des deux déesses, le «le grand-prêtre des deux dames»;[15] et le «le prêtre des deux déesses».[16]

[1] Chassinat, *Dend.* IV, 126.
[2] *Edf.* I, 332.
[3] Nommé dans le grand texte d'Edfou et aussi dans *Edf.* V, 93, au naos 70011 du Caire, sur une colonne du temps d'Apriès (*Ann. du Serv.* XIII, 281) et aux papyrus 18018 et 18029 du Caire.
[4] Djed-her, *Ann. du Serv.* XVIII, 115, 158. Voir ci-dessous, p. 125.
[5] Naos 70011 du Caire.
[6] Duemichen, *G. I.* III, 36.
[7] *Ann. du Serv.* XXXVIII, pl. 20.
[8] *Edf.* III, 252.
[9] *Edf.* II, 43.
[10] *Edf.* I, 332.
[11] Duemichen, *G. I.* III, 36; cf. *ibid.*, III, 30.
[12] Dunand, *Byblos*, n° 7048; Montet dans *Kêmi* XIII, 73.
[13] *Ann. du Serv.* XVI, 54-5.
[14] Table d'offrandes 23091 du Caire; éd. Ah. Kamal, p. 77.
[15] *Ann. du Serv.* XVI, 54.
[16] *Ibid.* XVI, 55.

Le titre de la prêtresse [hieroglyphs] *ḫwt* est tiré du nom de la déesse Khouyt. [1] On comprend pourquoi la femme de Psametik II, qui s'appelait Ta-Khout s'est fait enterrer à Athribis. Elle était de son vivant au service de l'Hathor local, dont le personnel comprenait en outre un musicien [hieroglyphs] *iḥy*. [2]

Haremakhit [hieroglyphs] est le nom de la barque sacrée; Abech [hieroglyphs] celui du bon serpent. La fête qui se célébrait au premier mois de l'inondation, le 7, intéressait tout spécialement ce bon serpent. Elle se nomme en effet [hieroglyphs] «la fête du maître du dressage, au corps allongé». [3] Or sur une stèle trouvée à Athribis, un serpent qui se dresse sur sa queue est appelé [hieroglyphs] «le beau dressé du temple d'Horus Khenti-Kheti». [4]

Le cœur du Bœuf noir et la femme pendant ses règles sont les deux interdictions du nome. La première est en rapport évident avec la relique qui est le cœur. [5] La seconde est commune au Bœuf noir et au nome d'Anoupou et je n'en connais pas l'explication.

HISTOIRE DE LA VILLE

Les documents sont assez nombreux pour permettre d'esquisser une histoire de la ville. Elle n'est vraiment attestée qu'au Moyen Empire mais rien n'empêche de croire qu'elle avait dès ce moment un long passé. Sous la XVIIIe dynastie, Amenhotep, fils de Hapou, enfant d'Athribis, devint l'homme de confiance d'Amenhotep III. Il en profita pour doter sa ville d'un temple de millions d'années.

Ramsès III restaura les murailles de son temple et en bâtit de nouvelles. Il organisa son domaine sacré sur l'eau et sur terre. Il le dota d'un nombreux personnel, de prophètes, d'agents civils, d'esclaves et de troupeaux. Les offrandes furent augmentées. Le personnel du dieu avait été dispersé par un de ces abus de pouvoir dont l'administration était coutumière. Il fut ramené et le vizir qui s'était indûment installé expulsé. De nouveaux décrets établirent les droits du dieu et de son sanctuaire qui égalait les plus grands.

Lorsque Piankhi se fut emparé de Memphis, Atrib ne fit aucune résistance. On fit une tente à l'est de la butte du Lion en un lieu appelé Ka-kemi, pour le vainqueur qui reçut les hommages des princes de l'Est et de l'Ouest et de l'île du Milieu. Piankhi entra au temple d'Horus, offrit un sacrifice aux dieux, puis dans la maison du prince Petisis où il reçut argent et or, lapis et turquoise, vêtements de lin, pots de graisse, chevaux et juments. Cet incident ne semble pas avoir nui à la prospérité de la ville ni à la réputation de ses dieux. Les tombeaux de l'époque saïte en sont la preuve, surtout celui de la prêtresse Ta-Khout qui fut épousée par Psametik II.

[1] *Edf.* I, 332.
[2] *Ann. du Serv.* XVI, 54-5.
[3] Toutes ces informations d'après *Edf.* I, 332. *Le pap. géogr. de Tanis*, pl. X, n° 14, date la fête du nome du 1er mois de l'inondation, jour 16.
[4] Mariette, *Mon. div.* 63 *b*.
[5] *Edf.* I, 332; cf. *Pap. géogr. de Tanis*, pl. X, n° 14.

L'époque persane ne fut pas heureuse pour la ville ni pour son dieu. Les faucons sacrés étaient laissés sans sépulture. [1] Les soldats s'installaient dans l'enceinte. Des déchets de toutes sortes encombraient le terrain des processions. Un homme d'Atrib nommé Djed-her, fils d'un autre Djed-her, qui n'était ni prince, ni chef de soldats, ni connu du roi, restaura Atrib. Il était simplement le gardien des portes de Khenty-khety et gardien du faucon et dut son ascendant à son habileté comme charmeur de serpents. D'où son beau surnom de Sauveur. Au lieu de la Butte neuve, qui était le séjour du Faucon, il fit construire une grande enceinte et un sanctuaire de 68 coudées sur 63 comportant une grande salle, 6 petites en calcaire avec des portes de sapin armé de cuivre et un portique de 8 colonnes.

Des militaires s'étaient installés dans le lieu sacré, comme ils l'avaient fait à Saïs. Djed-her qui n'avait pas l'avantage d'être connu du roi des Perses persuada les indésirables d'accepter un terrain à l'est de la Butte neuve. Les anciennes maisons furent démolies et les matériaux permirent de gagner du terrain au sud de Kem pour faire deux beaux jardins à l'est et à l'ouest de la Ouabit et un autre au sud-ouest.

Il y eut un bassin de pierre dans le même quartier, creusé jusqu'à l'eau du Noun, afin de consacrer la libation, et un bassin d'eau pure à l'intérieur du temple où les chefs du Mystère venaient se laver.

Les faucons sacrés que l'on avait jetés dans un coin sans les embaumer furent traités avec l'huile de matière divine selon la formule d'Edfou et enterrés à Ro-Setaou.

Djed-her avait réparti entre ses enfants les fonctions du temple. Pour être utile à ses concitoyens, même après sa mort, il fit faire la belle statue qu'on a retrouvée en 1917. Sur le socle est creusé un petit bassin dont les fidèles buvaient l'eau après en avoir arrosé le saint personnage. Le continuateur de Djed-her nommé Ouah-ib-rê, prêtre de ces deux déesses dont nous avons vu le rôle dans le culte du cœur se chargea de graver sur le corps et sur le socle les textes utiles aux fidèles et une longue biographie de son maître dans laquelle il n'est pas beaucoup question de Pharaon. Le nom du fils d'Alexandre mentionné une fois en passant permet de placer la carrière de Djed-her le Sauveur dans la seconde domination persane.

AUTRES LIEUX

[hieroglyphs] (*Edf.* I, 332) *Pr-ḥnw* désigne l'édifice où Horus-Khenty rend hommage au cœur divin. Nous n'en connaissons pas l'emplacement qui pourrait être peu éloigné du lieu nommé ci-dessous, car les deux noms évoquent le dieu memphite Sokar.

[hieroglyphs] (Djed-her, 53) *Rȝ-stȝw* situé au nord de la résidence est un endroit où l'on enterrait les faucons.

[hieroglyphs] (*Edf.* V, 93-4) *iwt*. Ce lieu est mis en parallélisme avec *Pr-ḥnw*. Le tableau cite un autre nom de lieu [hieroglyphs] *Ḥȝp-ḥrp* dont nous ne savons rien d'autre.

[1] Tout ce qui suit d'après les inscriptions de Djed-her le Sauveur; Daressy, dans *Ann. du Serv.* XVIII, 125-58; XIX, 66-8 collationné sur photos.

(Piankhi, 106) *Kꜣḥny*, est une localité sise sur le bord d'un canal, juste en face de la résidence. Piankhi planta sa tente un peu au sud.

(*Edf.* I, 332), (*Pap. géogr. de Tanis*, pl. X, n° 14) *ỉꜣt mꜣ* «la Butte du Lion». On pourrait être tenté de lire *ỉꜣt mꜣrw*[1] le groupe du grand texte d'Edfou, si la variante du papyrus n'invitait à donner au la valeur *mꜣ*.

C'est le jardin sacré où poussaient le balanite *ỉšd* et le jujubier *nbś*.

(Djed-her le Sauveur, *passim*), (*ibid.*, l. 192), (*ibid.*, l. 175). *ỉꜣt mꜣt* «la Butte neuve».

Le petit ◢ qui figure dans la plupart des exemples pourrait être lu *ḳ*, si les autres formes ne montraient qu'il faut y voir simplement l'angle de terre, déterminatif de *ỉꜣt* «butte». Quant au second élément , la première idée qui vient à l'esprit est de l'identifier avec l'élément du terme précédent. Contre cette identification je ferai remarquer que les deux orthographes présentent néanmoins des différences. Chez Djed-her il n'y a jamais de lion et le groupe est toujours au féminin, tandis que le nom du verger est masculin. D'autre part Djed-her ne fait jamais allusion aux arbres sacrés de la Butte du Lion. Le lieu qu'il nomme *ỉꜣt mꜣt* est un séjour du Faucon. Le saint homme y éleva une enceinte et un sanctuaire. Je traduis donc *ỉꜣt mꜣt* «la Butte neuve» et cet endroit me paraît distinct de *ỉꜣt mꜣ* «la Butte du Lion».

Sḫt ḥtp «le Champ du Repos» est cité plusieurs fois dans le naos d'Amasis[2] : «Il a fait son monument pour son père Kem-our «le grand noir», le grand dieu devant le Champ du Repos, à savoir un naos auguste en schiste noir (*bḫn*)». Ce lieu avait une grande réputation dont témoigne le papyrus du Labyrinthe[3] : «Cette place appelée Sekhet-hotep, c'est la place d'Hor-Khenty-khety, seigneur du Bœuf noir».

LES RÉGIONS

(*Edf.* I, 332) *Pn tꜣ ḥry ib*, «Celui de la terre du Milieu», est le nom du *mer* formé sur le nom de la résidence.

Les autres listes indiquent un autre nom : *Nwt* : «Il t'apporte avec son *ḥbt*» (*Edf.* V, 18);

«Il t'apporte avec sa *wꜥrt*, fuite? pure le long du Nil» (*Edf.* IV, 29). A cette occasion le dieu est identifié avec le grand bœuf à l'intérieur de son œil, «le chéri (*mryty*) derrière ce qui est en lui». Nous ne savons à quels avatars du dieu il est fait allusion.

(*Edf.* I, 332), (*Edf.* V, 19), (*Edf.* IV, 29). *ỉr titi* Irou-titi, nom du territoire agricole dont on dit qu'il comporte tantôt du sable dont aucun canal n'est exempt, et tantôt des terrains fertiles que Sa Majesté a créés à l'intérieur de ses frontières.

[1] *WAS* II, 11 et 30.
[2] Caire 70011, Roeder, *Naos*.
[3] Ed. Lanzone, pl. V, n° 54; cf. Weill, *Le champ des roseaux et le champ des offrandes*, 68-70.

(*Edf.* I, 332) *Hb* est le nom du *pehou* où l'on installait des filets *ibtì* d'après *Edf.* IV, 30, place des terrasses appelées *sḥnyt*, terrains loués (?) (*Edf.* V, 19).

NOMENCLATURE

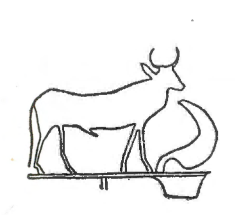
ỉꜣt mꜣ la Butte du Lion.
ỉꜣt mꜣt la Butte neuve.
iwt
irw-titi Irou-titi (territoire cultivé).
iḥ km le Bœuf noir (le nome).
Pꜣ n tꜣ ḥry-ib Celui du Château du Milieu (le *mer*).
Pr ḥnw Pi-Henou.
Pr Ḥr ḫntyḫty le Temple d'Horus, Khenty-khety.
Nwt Nout.
Rꜣ-stꜣw Ro-setaou.
Hb Heb.
Ḥsp-ḥrp
Ḥwt-ỉb le Château du Cœur.
Ḥwt ꜥꜣt le Grand Château.
Ḥwt tꜣ ḥry ib le Château de la Terre du Milieu.
Ḥwt ḥry ib le Château du Milieu.
Šḫt ḥtp le Champ du Repos.
Kꜣ ḥny
Kꜣ km Taureau noir.
Kmt la Noire.
Km-wr le Grand Noir.

SITUATION

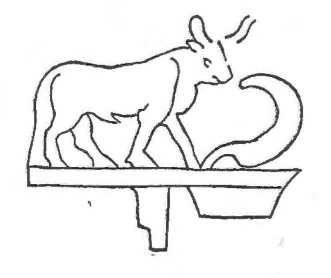
Bien que les noms attestés pour le nome du Bœuf noir soient relativement nombreux, la résidence est le seul lieu dont la position soit assurée. La branche de Damiette formait vraisemblablement sa frontière d'avec le nome de Neith-Sud. Au sud il se heurtait au nome du Souverain gaillard, à l'est à l'Enfant royal supérieur, au nord enfin au Bœuf recensé.

CHAPITRE II

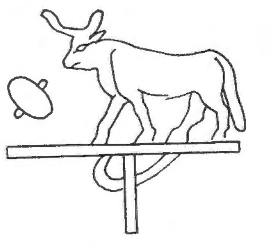
iḥ ḥśb LE BŒUF RECENSÉ



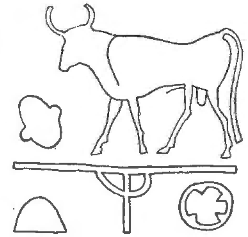
Néousserrè ; Caire, 57.117.



Ptah-hetep I, pl. VI, 77 ; Sembl. : *ibid.*, II, pl. X (5 fois) et XV (4 fois); *Sahurê* II, pl. 31.



Mariette, *Abydos* I, pl. 14, 31 ; *Piankhi*, 19 et 116.



Edf. I, 333 ; VI, 50.

Le monogramme de ce nome se présente sous deux formes différentes, l'une qui n'est attestée que sous l'Ancien Empire, l'autre qui est employée à notre connaissance à partir de la XIXe dynastie. L'objet dressé devant le taureau, anciennement, n'est pas de ceux qui se laissent aisément définir. J'ai passé en revue les scènes des tombeaux et des temples qui représentaient la chasse aux bœufs sauvages, l'élevage et l'abattage des bœufs domestiques. Cette recherche n'a apporté aucun résultat. Le signe énigmatique n'est ni un piège, ni une mangeoire, ni une botte de fourrage, ni un harnais, ni une entrave, ni un ustensile à marquer, ni aucun objet qui même exceptionnellement soit mis en rapport avec l'espèce bovine. Ce n'est pas non plus comme *km* ou *s3b* un nom de couleur. On peut à la rigueur le comparer à une faucille ou à un couteau très incurvé comme l'on en a taillé aux anciennes époques, mais cette ressemblance ne suggère aucune lecture. Deux traductions semblent possibles, « saigné » ou « châtré ».

Le signe que l'on trouve dès la XIXe dynastie est l'un des plus embarrassants du répertoire hiéroglyphique, car il a supplanté au moins sept signes anciens qui sont énumérés dans la grammaire de Gardiner : *wt*, × *ḥśb*, *ḥs*, *ꜣbw*, *wḥꜣt*, *gꜣw* et *ʿš*.[1] Il détermine en outre plusieurs mots qui expriment presque tous, ainsi que le remarque Gardiner, une chose morbide ou visqueuse. Parmi toutes ces lectures, j'adopte,

[1] A. H. Gardiner, *Eg. Gram.* 539 (AA2).

comme H. Gauthier,[1] la lecture *ḥśb* qui se fonde sur les variantes du nom de la résidence :

(*Edf.* VI, 40);

(*Edf.* I, 333);

(Philae 117; Duemichen, *G. I.* III, 21) où tient la place de *ḥśb*. Étant donné que *ḥśb* signifie compter et qu'il existe même un «scribe qui compte les bœufs»,[2] j'estime légitime de traduire *iḥ ḥśb* «le bœuf recensé».

Toutefois cette lecture et cette traduction ne sont pas valables pour l'époque ancienne, car le recensement des bœufs s'appelle alors *ipt* ou *tnwt*.[3] D'autre part le signe × que a supplanté avec la valeur *ḥśb* est tout à fait différent du signe énigmatique.

On rencontre, mais rarement dans les tombes royales et au Livre des Morts un verbe *ḥśb* déterminé par le couteau que le *WAS*, III, 168 traduit par «abattre». Il se peut que l'ancien taureau *ḥśb* ait été promis à l'abattage.

LA RÉSIDENCE

Il n'existe pas d'autre exemple du nom de la résidence en dehors de ceux qui viennent d'être cités. Jamais *ḥśb* ne s'est lu sur un monument situé *in situ*. Pour localiser cette ville nous sommes donc obligés d'avoir recours à des moyens détournés.

Le grand texte d'Edfou qui donne habituellement des informations objectives sur la résidence et ses cultes contient ici de violentes attaques contre toutes ses institutions :

«Il t'apporte le nome du Bœuf recensé, la ville de Heseb avec le membre sacré (d'Osiris), le bras gauche intact, qu'il ne soit pas endommagé. Mais malheur à l'ennemi! Que ses biens n'existent pas! Que Per-Mega soit anéanti! Que le prêtre ne soit pas, qu'on ne se rappelle plus son nom! Qu'il n'y ait pas de femme sacrée parmi les chanteuses. Que la barque *ng itr* «celle qui souille le Nil» soit jetée au feu. Que *pr iḥ* «le Temple du Bœuf» soit anéanti! Que son verger ne soit plus! Malheur éternel à sa nuit et à son jour, le troisième mois d'Akhit le 18! Que le crocodile soit immolé dans *ỉst idb* «la Butte de l'Hippopotame». Que le serpent *wr binf* «grande est sa méchanceté» n'ait plus de nom!»[4]

Deux textes presque identiques, l'un à Philae[5] et l'autre à Denderah,[6] enchérissent sur ces malédictions :

«Il a renversé la ville de Heseb. Il a réduit son seigneur en cendres, et tous ses

[1] H. Gauthier, *D. G.* III, 42.
[2] *WAS* III, 167.
[3] *Urk.* I, 16, 55.
[4] *Edf.* I, 333.
[5] Cf. *Pap. géogr. de Tanis*, pl. X, n° 14.
[6] *Philae*, 117; Duemichen, *G. I.* III, 37, 21.

habitants en fumée. Il a démoli *Pr-Mg*, Pi-meg, et anéanti les partisans de ses ennemis qui seront envoyés au billot pour leurs méchants propos, saisis par les cheveux pour leurs crimes et pour leurs iniquités, promenés par Dedou et Ta-our (Abydos). Isis est en joie, car les villes de Seth ne seront plus.»

Nous voyons très clairement que le culte de Seth sous la forme d'un crocodile était célébré dans la résidence de Heseb et dans plusieurs endroits du nome qui s'appelaient Pi-Mega, Iat-ideb «la Butte de l'Hippopotame». Ces malédictions n'empêchaient pas les fidèles du dieu de célébrer son culte dans les formes ordinaires. Sa fête tombait le 18 du troisième mois de l'inondation. Il avait un prêtre et une joueuse de sistre dont on ne voulait même pas prononcer le nom dans les sanctuaires d'Horus et des dieux amis; une barque sacrée et un serpent sacré dont les noms ont été modifiés conformément à l'idée fâcheuse qu'on s'en faisait dans le clan osirien. Pour le serpent je gagerais que son vrai nom était *wr nfrw f* «grande est sa beauté» et il est bien évident que pour les adorateurs de Seth la barque sacrée ne souillait pas le Nil, mais qu'elle le sanctifiait. Comme partout il y avait des interdictions. Elles concernaient le crocodile et l'hippopotame.[1]

Or il existe une ville qui possède au moins quelques-unes de ces caractéristiques et pourrait par conséquent être identifiée avec Heseb. C'est la ville de Ta-remou «la Terre des Poissons» ou Tentremou «Celle des Poissons», dont les orthographes sont assez variées :

Ti-rmw. Tr-rmw «Vénère-poissons»;[2]

Trr, Tjerer;[3]

Tꜣ rmw «la Terre des Poissons»;[4]

Tnt rmw «Celle des Poissons».[5]

Plusieurs documents qui portent le nom de Taremou ont été trouvés dans l'un des tells de la région dont nous nous occupons présentement, le tell Moqdam, à savoir la statuette de Min, une statue de Ramsès II, la statuette guérisseuse du Louvre (E 10 777)[6] et bien que ce nom ait été constaté une fois au tell Tebilla et une fois à Mendès[7] nous pouvons admettre avec J. Yoyotte que la ville des Poissons se trouvait bien au tell Moqdam.[8]

Situé à une quinzaine de kilomètres de Zagazig, près du village de Moqdam, ce tell qui est un des plus vastes de la Basse Égypte offre un aspect bien décevant. En 1939

[1] *Edf.* I, 333.
[2] *Coffin texts*, chap. 158, II, 354.
[3] Inscription du chef du trésor de Min, *Urk.* IV, 1029.
[4] Livre des Morts, chap. 113.
[5] *Piankhi*, 114; cf. Yoyotte, *La ville de Taremou* (Tell Moqdam) dans *Bull. Inst. fr.* LII, 1953, 179, qui montre que ces orthographes dérivent l'une de l'autre.
[6] Daressy, *Ann. du Serv.* XXX, 93; cf. Yoyotte, *op. cit.*, 179.
[7] Yoyotte, *op. cit.*, 181.
[8] *Ibid.*, 180.

on apercevait encore, dominant une véritable mer de tessons de poterie qu'interrompent des flaques d'eau saumâtre, deux sortes de tour en terre, hautes de 20 mètres, ayant à la base un diamètre de 8 ou 10 mètres, couronnées par des murs de brique rouge d'époque romaine, restes d'un tell au moins aussi important que le tell Basta (fig. 15). Ces tours se sont effondrées pendant la dernière guerre et l'on devrait en profiter pour explorer la zone que couvrent leurs débris et étendre les recherches jusqu'aux abords du

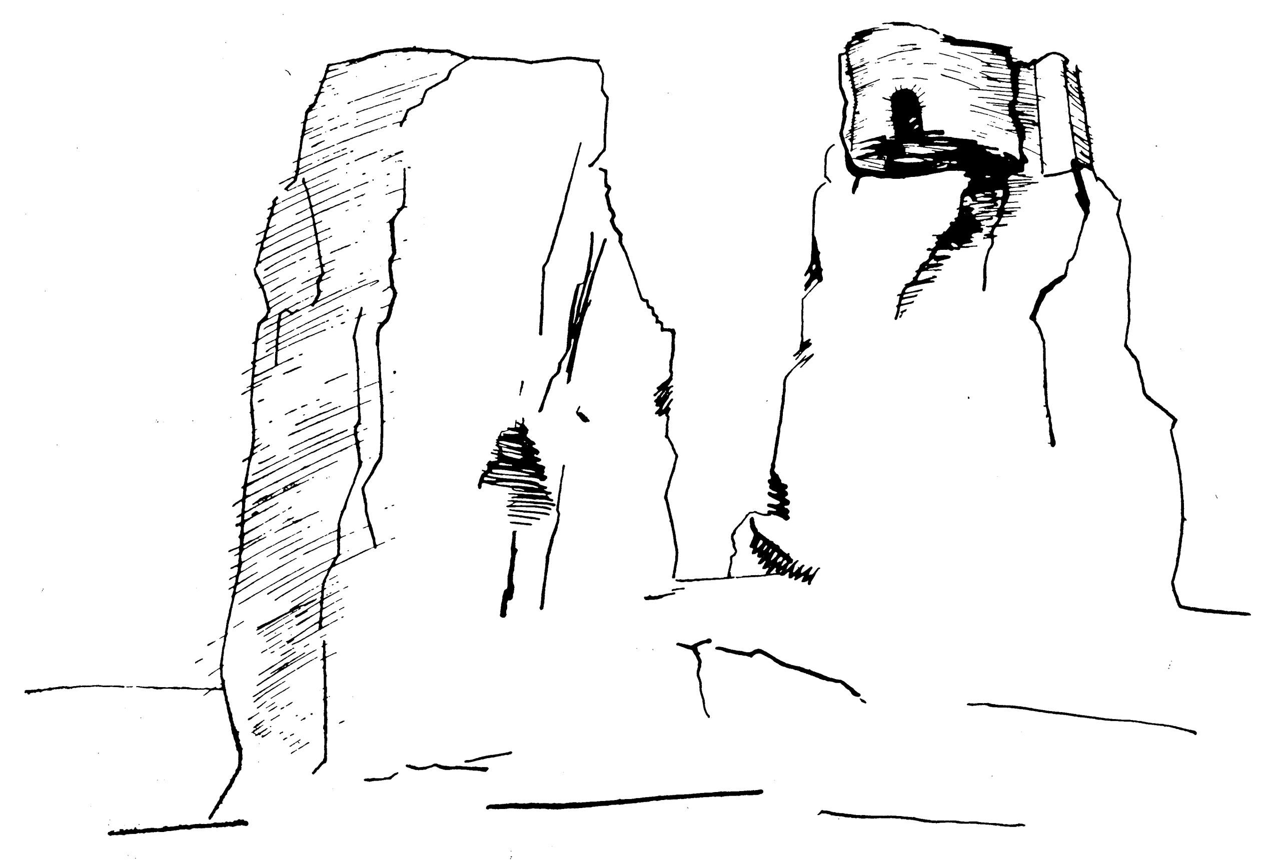


Fig. 15.

village où quelques blocs de Ramsès II affleurent le sol. Rifaud a fait un plan du tell sur lequel il conviendrait de reporter une tombe de la XXII[e] dynastie qui a fourni de beaux bijoux.[1]

Les antiquités trouvées au tell Moqdam prouvent que la ville est ancienne. En tête un groupe de trois statues du Moyen Empire dont l'une a été usurpée par Nehesy et après lui par Merenptah.[2]

Du premier état il ne reste que des fragments de signe, du second une partie de la

[1] Rifaud, *Voyage*, 142; *Ann. du Serv.* XXI, 23, 26.
[2] *Br. Mus.* 1145 et 1146; Caire, *Cat. gén.* 538.

titulature royale. Quant à Merenptah il est dit « Aimé de Seth, seigneur d'Avaris ». Or Nehesy était aussi adorateur de Seth, à qui il a dédié un obélisque trouvé à Sân el-Hagar.[1] Il y a donc lieu de penser que Seth était mentionné dans l'inscription de Nehesy et peut-être même dans les inscriptions originales. Le chapitre 113 du Livre des Morts qui est tiré du chapitre 158 des *Coffin Texts* raconte comment les mains d'Horus coupées et jetées à l'eau par Isis furent retrouvées au moyen d'un filet par Sobek, seigneur des Marais. Alors Râ dit : « Pourquoi donc y a-t-il des poissons pour Sobek en même temps que celui-ci a trouvé les mains d'Horus ? ». Ainsi existe Taremou. Et Râ dit encore : « Gardez secret le mystère concernant ce filet qui lui a rapporté les mains d'Horus ». Aussi le fête-t-on au début du mois et du demi-mois à Taremou. Il en est du dieu Sobek comme de la déesse Hathor qui a supplanté plusieurs dieux crocodiles et en particulier celui de Teremou, en qui s'incarnait Seth. Nul doute que les poissons de Teremou n'aient constitué la nourriture de ce dieu, à laquelle il était interdit de toucher pour le commun des hommes. A la Basse Époque, Sobek gardait toujours le titre de seigneur de Teremou et la notice qui accompagne sur le papyrus Amherst[2] l'image de l'animal sacré mentionne dix-neuf Sobek qui vivent dans ce lac éternellement.

Ainsi Teremou et Heseb vénéraient les mêmes divinités. Nous sommes donc fondés à les identifier, autrement dit à situer au tell Moqdam la capitale du Bœuf recensé. Comme presque toutes les capitales de nome celle-ci avait deux noms, le sien propre et un autre tiré du nom du nome.

Seth n'était pas seul à Teremou. Sous la XVIII[e] dynastie il partageait la faveur des fidèles avec Horus et Amon.[3] Sous la XXI[e] dynastie il connut comme dans toute l'Égypte la persécution. Horus et Amon demeurèrent seuls maîtres du pays, mais pour peu de temps, car les rois bubastites qui s'intéressaient à Teremou y introduisirent leurs dieux favoris, Bastit et Mios grand de puissance.[4] Mais à la Basse Époque Bastit était oubliée, tandis que son fils le dieu lion jouissait de la faveur populaire comme le prouvent des stèles conservées à Hildesheim et à Copenhague et les objets de la collection Fouquet provenant de tell Moqdam.[5]

AUTRES SITES

ỉst ḥnw « la Butte du Repos » se lit sur le sarcophage d'un nommé Pedimahes trouvé au tell Moqdam. Amon-Râ en est le seigneur. Plusieurs égyptologues considèrent à tort *ỉst ḥnw* comme le nom ancien du tell, car les noms composés avec *ỉst* ne s'appliquent en général qu'à des espaces restreints, sanctuaires, vergers, nécropoles. Il se peut que *ỉst ḥnw* désigne la nécropole de Teremou.

[1] Petrie, *Tanis I*, pl. III, n° 19.
[2] Newberry, *The Amherst papyri*, pl. XVI; cf. Yoyotte, *op. cit.*, p. 181.
[3] *Urk.* IV, 1029.
[4] Yoyotte, *op. cit.*, 183.
Porter and Moss, *Top. Bibl.* IV, 38.

(Piankhi, 114) *t3 ʿnt* «la Belle» était à l'époque du conquérant éthiopien gouvernée par le même prince, Iouapety, que Tent-remou. Nous ne savons rien d'autre à son sujet.

(*Edf.* I, 333) (Philae, 117) (Duemichen, *G. I.* III, 21) *Pr-Mg*, Pi-Maga «le Domaine du Crocodile», est englobé dans les textes cités dans la même malédiction que la résidence Heseb. Son nom est composé de *Pr*, domaine, et de *Mg*, déterminé une fois par le crocodile criblé de pointes de harpon, qui désigne soit un fils de Seth représenté sous la forme d'un crocodile, soit Seth lui même. [1]

(Duemichen, *G. I.* I, 99; III, 52) *šdnw*, Chedenou, est mis en rapport dans ces textes d'une part avec le Bœuf recensé, d'autre part avec un Horus appelé *nb mrt* ou *mrti*. [2] Cet Horus des deux yeux, seigneur de Chedenou est un vaillant qui manie le harpon contre ses ennemis et se met en travers de qui transgresse son chemin. [3] Il est en outre mentionné sur plusieurs blocs trouvés dans un périmètre très restreint au centre du Delta :

Sur une stèle trouvée à Mit-Yaich, près du tell Moqdam, Horus Merti seigneur de Chedenou est associé à Isis la grande, Dame de Chedenou. [4]

Sur la stèle Posno qui date de l'an 51 de Psamétik Ier ce roi fait des offrandes à Horus Merti, seigneur de Chedenou. [5]

Un lion de bronze dédié par Apriès à Horus Merti, seigneur de Chedenou a été trouvé à Horbeit. [6]

Un fragment de sarcophage trouvé à Horbeit associe ce même dieu à Iousaas et à Toum, le couple héliopolitain. On y voit des personnages sans bras, peut-être en souvenir d'Horus aux mains coupées et un grand lotus surmonté de deux plumes rigides. [7]

Non loin d'Horbeit, à Abou-Yacin, le service des Antiquités a exploré une nécropole de bœufs qui sont enterrés, les uns dans le sable à très faible profondeur, les autres dans de vastes sarcophages de granit couverts d'inscriptions. [8] Ces bœufs qui ne sont autre chose que l'ancien fétiche du nome sont appelés Grand taureau, seigneur de Chedenou.

Toutes ces trouvailles nous ramènent à Horbeit d'autant mieux que le temple principal du dieu [9] *Pr-Ḥr-mrty* s'est conservé dans le grec Φάρβαιτος en copte ⲫⲁⲣⲃⲁⲓⲧ et en arabe dans le nom même d'Horbeit.

Horbeit est bâti sur une ville ancienne. [10] Les tronçons de son enceinte de brique crue ont été envahis par les tombes modernes. Les maisons sont fondées sur des blocs de gra-

[1] *WAS* II, 164.
[2] Gardiner, *Admonitions*, p. 59-60.
[3] *Edf.* II, 54-5.
[4] *Ann. du Serv.* XXII, 77.
[5] Brugsch, *D. G.* 557.
[6] Mariette, *Mon. div.* 41.
[7] *Ann. du Serv.* X, 191-2 avec 2 pl.
[8] *Ann. du Serv.* XXXVIII, 609-22 avec 2 pl.
[9] Gauthier, *D. G.* II, 114.
[10] Porter and Moss, *Top. Bibl.* IV, 26.

nit inscrits aux noms de Ramsès II. Plusieurs stèles du temple de Ramsès II y ont été trouvées et sont conservées principalement à Hildesheim, ainsi qu'à Bruxelles.

Chedenou, écrit au féminin *šdnt*, est devenu tardivement le chef-lieu d'un district indépendant, dont Hor-merty reste toujours le patron. [1]

(*Edf.* II, 54) *i3t p3k* est associé à Chedenou dans ce texte et, dans un autre texte d'Edfou, il est dit qu'Horus-Merty, seigneur de Chedenou renverse les ennemis aux environs de *iw p3k* et triomphe devant la Butte des deux Vérités. [2]

(*Edf.* VI, 40) *Pr Nfr*, [3] «la Maison du Lotus» est mise dans ce texte en parallélisme avec Ḥeseb. Ce nom évoque le lotus gigantesque gravé sur la pierre d'Horbeit déjà signalée. Il est donc probable que ce lieu ainsi que le précédent se trouvaient dans la région d'Horbeit.

LES RÉGIONS

(*Edf.* IV, 30) «les deux Faucons». C'est le nom du *mer* où était amarrée la barque sacrée de Seth, que les Osiriens appelaient par dérision *ng itrw* «celle qui souille le Nil».

Ce canal arrosait sans doute la ville de *Ḥeseb*. On dit en effet dans le texte accompagnant la présentation : «Tu es celui qui dénombre (*ḥsb*) les méchancetés de tes ennemis».

Pap. Tanis, pl. X, 14.

(*Edf.* IV, 30) *Pi-r3y*, Piraÿ, le territoire cultivé qui produit des bêtes à sabots (*wḥmw*), des plantes fourragères *šb* et *s3b*.

(*Edf.* IV, 31) *Mrti* les «Deux Yeux» est le nom du *pehou*, très probablement lié à l'épithète de l'Horus de Chedenou, Hor-merti.

Dans la liste de Seti Ier à Abydos, désigne une branche du Nil. Il arrive quelquefois qu'un même nom désigne un *pehou* et le canal qui le dessert, par exemple *ʿnw*, Anou, dans le nome d'Occident.

NOMENCLATURE

i3t p3k la Butte du Lin.
i3t ḥnw la Butte du Repos.
i3t idb la Butte de l'Hippopotame.
Bikwy les deux Faucons.
Pi-ry Piroÿ.
Pr iḥ le Temple du Bœuf.
Pr-mg Pi-Mega.
Pr-nfr la Maison du Lotus.
Pr-ḥr-mrty (Horbeit), le Temple d'Horus des deux Yeux.
Mrty les deux Yeux.
Ḥsb Heseb, le nome et sa métropole.
Šdnw Chedenou.
Tr-rmw, Ṯrr, T3rmw Vénère-poissons; Taremou; la Terre des Poissons.
Tnt-rmw Celle des Poissons.

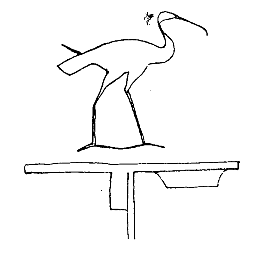
[1] *Edf.* VI, 47.
[2] *Edf.* III, 252.
[3] Sur la lecture *nfr* du lotus et sur l'origine égyptienne du mot nénuphar, voir la *Correspondance* de Victor Loret publiée par G. Lefebvre dans *Kêmi* XIII, 19.

SITUATION

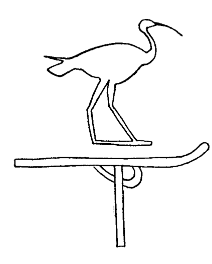
Horbeit, Abou-Yacin, Mit-Yaïch et Tell-Moqdam appartiennent au nome du Bœuf recensé qui était compris entre le Bœuf noir au sud, Andjty à l'ouest, l'Ibis et le Dauphin au nord, l'Enfant royal supérieur à l'est. Les frontières sont pour nous peu précises à l'exception de la frontière occidentale formée par la branche de Damiette.

CHAPITRE III

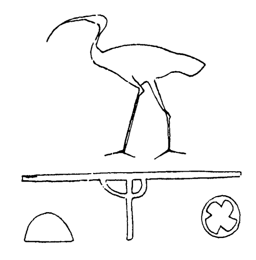
Ḏḥwty L'IBIS



Stèle de Sehetepou à Abou-Roach (*Kémi* VIII, 219); Semblable : Tombeau de Mehou à Saqqara.



Mariette, *Abydos* I, pl. 14.



Edf. IV, 33.

Le mot *hbi* d'où est venu ibis en grec, en latin et en français n'est pas attesté avant le début du Nouvel Empire. Il se rencontre dans les papyrus médicaux et devient fréquent à l'époque grecque. Je préfère donc la lecture *ḏḥwty* attestée dès l'Ancien Empire.

LA RÉSIDENCE

(*Edf.* I, 334) *Pr-Ḏḥwty wp rḥwi* « le Temple de Thot qui sépare les deux compagnons ». Cette épithète est venue à Thot du rôle qu'il a joué dans la querelle d'Horus et de Seth. Le nom peut s'abréger en (Chassinat, *Dend.* I, 127) et même en (*Rec. de trav.* IX, 58) *Rḥwy*. Le nom du nome peut aussi être donné à la résidence : (Duemichen, *G. I.* III, 22); [1] *Ḏḥwty*, Celle de Thot. On supprime d'abord le mot initial *pr*, et ensuite, soit le nom du dieu, soit son épithète.

Les trouvailles de Naville[2] et de Daressy[3] permettent de localiser cette ville. Près du village de Baqlieh, au sud du chemin de fer qui va de Simbillaouen à Mansourah, ces savants ont exploré deux tells voisins. Dans l'un on a trouvé un beau naos de l'époque d'Apriès, où Thot qui sépare les deux compagnons est figuré entre deux crocodiles et sur une autre paroi comme un cynocéphale.[4] Dans l'autre est apparu un fragment de sarco-

[1] Labib Habachi, *Notes on the Delta Hermopolis*, dans *Ann. du Serv.* LIII, 441-80, cf. p. 458.
[2] Naville, *The nome of Thot*, dans *Ahnas el-Medineh*, 22-6.
[3] Daressy, *Ann. du Serv.* XIII, 179-85; *Le nome hermopolite du Delta*, dans *Ibid.* XXX, 69 et suiv.
[4] Caire, *Cat. gén.* 70008; Roeder, *Naos*, 29-36.

phage ayant appartenu au [hiéroglyphes] *fk tpy tꜣ*, Ahmose.[1] Un des prêtres du nome de l'Ibis s'appelle justement *fk* «le Chauve». Des tombes d'ibis et un cynocéphale de granit noir confirment que nous sommes bien chez Thot.[2]

Naville a publié une photographie du tell El-Baqlieh. C'est une colline d'aspect peu engageant avec des buissons épineux et quelques blocs de granit.

La ville est rarement mentionnée dans les textes historiques ou romanesques. A l'époque de Piankhi[3] le prince de Mendès Djamonefankh installa son fils Ankh-hor comme chef des troupes au Temple de Thot qui sépare les deux compagnons, ce qui semble indiquer que l'Ibis se trouvait sous la dépendance du Dauphin.

Strabon connaît trois villes de Thot, trois Hermopolis dans le Delta. Dans l'intérieur des terres, au-dessus des bouches sebennytique et phatnitique, il y a, dit-il, Xoïs, Hermopolis, Lycopolis et Mendès, Diospolis et sa ceinture de marais, Leontopolis et un peu plus loin Busiris.[4] Hérodote n'en fait pas mention.

La métropole de l'Ibis avait peut-être un autre nom : *bʿḥ*, Bâh [hiéroglyphes] (*Edf.* VI, 41), «Il t'apporte Bâh avec son Habitant».

Daressy a réuni une abondante documentation d'où il ressort que la ville de Bâhou faisait partie du nome de l'Ibis et était dévouée à Thot.

D'après un papyrus du Louvre, [hiéroglyphes] «Bahou est à tes ordres, ô Thot qui sépare les deux compagnons et qui fixe les Annales».[5]

Un autre papyrus du Louvre mentionne Bahou parmi les villes de Thot mais passe sous silence *Pr Ḏḥwty wp rḥwy* :[6]

«Onou est mon sarcophage, Memphis ma résidence, ma maison est à Ounou, ma place à Bahou.»

Le papyrus Amherst se comporte exactement de même,[7] tandis que le papyrus du lac Moeris mentionne «Qui sépare les deux compagnons» et ignore Bahou.[8]

Une inscription des carrières de Tourah[9] fournit une précieuse indication. Nectanébo y a ouvert une carrière en vue de construire un sanctuaire de belle pierre blanche à Thot-qui-sépare-les-deux-compagnons, le grand dieu de Bahou et à tous les dieux de Bahou.

Le nom de Bahou se trouve aussi sur un bloc de Thmouis,[10] ce qui n'est pas pour nous surprendre puisque nous savons les liens étroits qui unissaient l'Ibis au Dauphin.

Il se rencontre enfin à Baqlieh même sur un bloc de pierre.[11]

1 Naville, *op. cit.*, 25.
2 *Ann. du Serv.* XXX, 71.
3 *Piankhi*, 114-5.
4 Strabon XVII, 19.
5 *Ann. du Serv.* XXX, 74.
6 Pap. III, 99 du Louvre. Brugsch, *D. G.* 1064.
7 Newberry, *The Amherst papyri*, pl. XV, col. 2.
8 Lanzone, *Les papyrus du lac Moeris*, pl. V.
9 *ZAS*, 1867, 91.
10 *Ann. du Serv.* XIII, 278.
11 *Ibid.*, XIII, 184-5. Nouveaux exemples : *Ann. du Serv.* LIII, 446, 455, 466-7.

Il y a donc beaucoup de chances pour que Bahou soit le nom civil de Per-Thot-ouprehoui. Ne peut-on pourtant se demander si ce ne sont pas deux villes différentes, toutes deux vouées à Thot, qui ont été à tour de rôle capitales du nome? Dans ce cas, si l'une est à Baqlieh, où faudrait-il placer l'autre? Daressy a suggéré une solution en signalant à six kilomètres au sud de Baqlieh un tell qui se nomme encore tell Bahou,[1] mais aucune découverte épigraphique ne confirme ce rapprochement.

LES CULTES

Que Bahou et Pi-Thot forment une seule agglomération ou soient deux villes voisines, mais distinctes, tout ce que nous venons de dire montre que Thot y règne en souverain :

[hiéroglyphes] (*Edf.* I, 334)

«Thot est présent dans ses buissons (?) à Thot, pour organiser la terre des vivants.»

C'est pourquoi [hiéroglyphes] «Thot deux fois grand qui sépare les deux compagnons» dit à Horus d'Edfou : «Je te donne la fonction, ton siège; tu gouverneras la royauté dans cette terre à jamais».[2] On rappelle parfois que Thot a fait pour son père Osiris un inventaire grâce auquel il a conquis les deux terres en triomphateur.[3] Cette conquête ne s'opéra pas sans dommage pour Seth, car il est question dans un texte mutilé du sang et de la chair apportés du nome maudit, le Bœuf recensé,[4] au cours d'une opération pour laquelle Thot et Hor-merti, le dieu de Chedenou, s'étaient associés.[5]

Dans sa ville du Nord Thot a la même parèdre qu'à Achmounou de Moyenne Égypte [hiéroglyphes], «Nehemouayt, Dame de Qui sépare les deux compagnons, la forte, l'incomparable».[6]

Trois prêtres sont attestés dans la ville de Thot : [hiéroglyphes] *nd it f* «qui-venge-son-père», [hiéroglyphes] *wp rḥwi* «qui sépare-les-deux-compagnons», [hiéroglyphes] *fk* «le chauve».[7] Le premier de ces titres conviendrait mieux à un prêtre d'Horus, mais nous venons de voir que dans sa ville Thot considérait Osiris comme son père. Le second n'est autre qu'une épithète du dieu. Le dernier titre *fk* «le chauve» est une caractéristique de l'ibis dont le crâne est dénudé. Nous connaissons un titulaire de cette fonction Ahmose,[8] mais qui

1 *Ann. du Serv.* XIII, 184.
2 *Edf.* VI, 5.
3 *Mam. d'Edf.* 67; *Edf.* IV, 336; V, 22.
4 Duemichen, *G. I.* III, 49.
5 *Edf.* III, 251.
6 Chassinat, *Dend.* I, 127.
7 *Edf.* I, 334.
8 Voir la note 4. Comparer le titre *fkk* qui est celui d'un prêtre d'Osiris en Haute Égypte.

fait suivre le mot *fk* de [hiéroglyphe] *tpy ti* «sur terre», pour bien montrer qu'il était le représentant, sur terre, du dieu chauve.

Le titre de la prêtresse [hiéroglyphes] (*Edf.* I, 334) *wp rn* «ouvre-nom» évoque le rôle de Thot dans l'élaboration de la titulature des Pharaons.

Les reliques sont au nombre de deux : [hiéroglyphes] *bꜥnt* «le cou» et [hiéroglyphes] *iry ḫḫ n tꜣ sb* «le collier du juge»,[1] le cou parce que c'est une partie très caractéristique de Thot à tête d'ibis, le collier du juge, parce que Thot est en effet un juge. Il y a également deux choses interdites [hiéroglyphes] *nꜥr* «l'hétérobranche» et [hiéroglyphes] *msdt*, une partie du corps non identifiée.[2] Le poisson narou et son compère l'oxyrhinque échangent dans une chanson bien connue des propos et des salutations avec le berger *bꜣty* qui garde un troupeau de moutons c'est-à-dire de l'espèce à laquelle appartenait le dieu principal, Bê, du nome voisin. C'est encore le nârou qui a englouti le membre de l'infortuné Bata. Ce poisson avait sans doute plus d'une aventure à son actif. Si nous les connaissions toutes, nous y trouverions la raison qui le faisait interdire dans le nome de l'Ibis qui, ne l'oublions pas, était un pêcheur, comme tous les échassiers.

Les arbres sacrés sont les mêmes qu'à Mendès, le jujubier, l'acacia et le balanite.[3] «La barque sacrée» [hiéroglyphes] *sḫn mꜣꜥt* évoque le rôle de Thot comme gardien de la vérité. Le nom du serpent sacré [hiéroglyphes] *ꜥnḫ m ꜣḫ .f* «Vivant de ses...» pourrait être rapproché d'un texte de Denderah où l'on fait dire à Thot : «Je t'apporte le vase Akhit» [hiéroglyphes], qui est glorifié devant [hiéroglyphes] *Pr ꜣḫt*.[4] La fête belle absolument était célébrée le 29 du premier mois de l'inondation.

AUTRES LIEUX ET RÉGIONS

[hiéroglyphes] (*Edf.* I, 334) *Ḥwt gsgs*, le Verger sacré, ainsi nommé sans doute parce que Thot dans les fourrés de la ville de Thot s'occupait à *gsgs tꜣ* «organiser la terre».

[hiéroglyphes] (*Edf.* VI, 41) *Pr iḳr* cité en parallélisme avec Bahou n'est connu que par cet exemple. *iḳr* «l'avisé» est une épithète de Thot.

[hiéroglyphes] (Duemichen, *G. I.* III, 49) *Śt Rꜥ* «le siège de Râ» est en rapport avec Thot.

[hiéroglyphes] (Lanzone, *Pap du Fayoum*, pl. 5) *Rꜣ śnti*, nom de la chapelle de Thot au Labyrinthe, probablement parce qu'un sanctuaire de Thot dans le nome de l'Ibis s'appelait ainsi.

[hiéroglyphes] *Rꜣ nfr*, Ὄνουφις «la Belle Bouche» citée fréquemment à la Basse Époque

[1] *Edf.* I, 334.
[2] Voir mon *Fruit défendu*, dans *Kêmi* X, 99.
[3] Cette indication et les suivantes dans *Edf.* I, 334.
[4] Duemichen, *G. I.* III, 49.

a été plusieurs fois étudié par les égyptologues.[1] Sa situation au tell Tebilleh est prouvée par plusieurs inscriptions trouvées *in situ :*

1° Un bloc du temple construit par Chéchanq Ier à Onouphis;[2]

2° Statue d'un Hor pen Iset connu du roi à [hiéroglyphes] *ḥwt wꜥrt*, sem de Sobek, imakhou auprès d'Osiris-Khas le grand dieu seigneur de [hiéroglyphes] Ronefer.[3] Son fils et sa femme mentionnés sur la même statue ont aussi des fonctions religieuses à Ronefer;

3° Statue d'un Ousirnekht[4] qui mentionne Osiris Ounnefer, seigneur de Ro-nefer, Isis dame de Ro-nefer et tous les dieux de *Ḥwt-ḫꜣs;*

4° Statue d'un prophète de Sobek, seigneur de Ro-nefer à *Ḥwt-ḫꜣs*, vue par Daressy chez un antiquaire et considérée comme provenant du tell Tebilleh.[5]

Le tell Tebilleh se trouve à 18 kilomètres à l'est de Mansourah et à 6 de Dekernès. Il est vaste, mais peu élevé. Quelques blocs de granit usés et dépourvus d'inscription traînent dans un coin.

Les inscriptions précédentes semblent prouver que Ro-nefer et *Ḥwt-ḫꜣs*, qui sont encore associés sur le papyrus III 99 du Louvre, appartiennent au tell Tebilleh.

Ro-nefer est mentionnée en outre sur l'autel de Nectanébo à Turin, au papyrus géographique Amherst, col. III, n° 2, au papyrus Amherst, au décret d'Amon à Edfou, à Denderah et à Ombos. Il résulte de ces textes que les dieux de cette localité sont d'une part Sobek,[6] de l'autre la famille Osiris, Isis, Horus[7] et enfin que Ro-nefer fut érigé sur le tard en un district indépendant.[8]

Aucun texte ne dit franchement que Ro-nefer faisait antérieurement partie du nome de l'Ibis. Cela me paraît pourtant vraisemblable, non seulement parce que le tell Tebilleh et Baqlieh se trouvent tous deux à l'est de la branche de Damiette et ne sont séparés que par 23 kilomètres, mais aussi parce que Thot considère Osiris comme son père et que le troisième prêtre du nome de l'Ibis, le [hiéroglyphes] *fk* doit être ici comme à Abydos un prêtre d'Osiris. Or il n'y a pas de culte d'Osiris à Per-Thot-oup-rehoui. Ce prêtre dont le nom veut dire «le chauve» était beaucoup mieux à sa place à Ro-nefer, autrement dit *Ḥwt-ḫꜣs* car l'épithète *ḫꜣs* ou *ḫs*, dont le sens n'est pas clair, appartient à Osiris.

[hiéroglyphes] (*Edf.* IV, 34; V, 22), [hiéroglyphes] (*Edf.* IV, 34), [hiéroglyphes] (*Edf.* I, 334) *Mnnt*, le *mer* du nome, grossi d'un canal appelé [hiéroglyphes], *Šḫt* (*Ed.f* V, 22) et d'un autre appelé [hiéroglyphes], *ꜥꜥm*, grâce auxquels il n'y a pas d'année de petit Nil, ou de Nil de loup.

[1] Outre les dictionnaires de Brugsch et Gauthier, consulter Daressy *Recherches géographiques* IV. *Le nome onouphite*, dans *Ann. du Serv.* XXX, 79 et suiv.; G. Lefebvre, dans *Rev. d'égypt.* I, 87 et suiv.; Yoyotte, dans *BIFAO* LII, 180, note 3.
[2] *Ann. du Serv.* XXX, 81.
[3] Brugsch, *D. G.* 1012; *Ann. du Serv.* XXX, 81-82.
[4] *Ann. du Serv.* X, 29; XIII, 277.
[5] *Ann. du Serv.* XXX, 83.
[6] Newberry, *The Amherst papyri*, pl. XVI.
[7] *Rev. d'égypt.* I, 91.
[8] *Edf.* VI, 47.

[hieroglyphs] (*Edf.* I, 334), [hieroglyphs] (*Edf.* V, 22; IV, 34), [hieroglyphs] Duemichen, *G. I.* III, 22). *Ww Ḥr* «le district d'Horus». C'est le terrain cultivé.

[hieroglyphs], (*Edf.* I, 334) [hieroglyphs], (*Edf.* IV, 34) [hieroglyphs], (*Edf.* IV, 34), *ʿn*, *ʿnt*, *ʿnti*, le *pehou* tapissé de lotus.

Ce nom est très répandu dans le Delta, puisqu'il désigne dans le nome d'Occident le *mer* et le *pehou*; dans le Harpon oriental le territoire agricole. Ces régions sont si éloignées les unes des autres qu'il semble difficile de supposer qu'il a existé un pays de Anou allant de Naucratis à Ismaïlia en passant au nord de Mansourah. Il ne faut pas oublier cependant que le Harpon est attesté sur cette même transversale, à Alexandrie, Saïs et Ismaïlia.

NOMENCLATURE

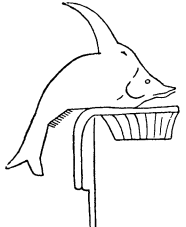
ʿn, ʿnt An, Ânti.
ww Ḥr le district d'Horus.
Bʿḥ Bahou.
Pr ikr la Maison de l'Avisé.
Pr-Ḏwty-wp-rḥwi Temple de Thot qui sépare les deux Compagnons.
Wp rḥwi Qui sépare les deux Compagnons.
Mnnt Menenet.
Rꜣ-nfr Ro-nefer.
Rꜣ-snti Ro-senti.
Ḥwt-ḫss le Château du Tondu.
Ḥwt gsgs
St Rʿ le Siège de Râ.
Ḏḥwti Thot.

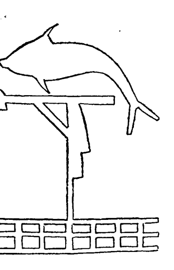
CONCLUSION

Les deux points connus du nome de l'Ibis, Baqlieh et Tell Tebilleh sont tous deux à l'est de la branche de Damiette qui constitue très vraisemblablement sa frontière occidentale. Au sud il se heurtait au nome du Dauphin et à l'est au nome de Khent-Yeb. Il comprenait donc l'endroit où s'éleva plus tard Mansourah et la rive occidentale du lac Menzaleh.

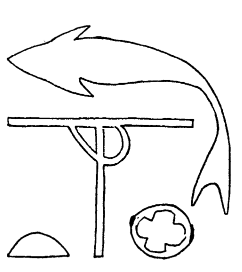
CHAPITRE IV

Ḥꜣt mḥyt LE DAUPHIN


Meten, *L. D.* II, 5, 6; Sembl. : Sahurê, 31; Tombeau de Mehou à Saqqarah.


Chapelle blanche.


Stèle de Mendès, *Ukr.* II, 32.


Edf. V, 23.

L'emblème de ce nome, apparemment un poisson, est caractérisé par sa tête plate, le corps très haut par rapport à la longueur, la queue longue et souple, la nageoire dorsale longue et acérée, la nageoire ventrale petite et mince, la caudale fourchue.

Parmi les poissons du Nil, le barbus bynni, en égyptien *bw*, le lépidote des Grecs,[1] est sans doute celui qui s'en rapproche le plus. C'est pourquoi Engelbach a proposé de définir cet emblème comme un bynni.[2] Cependant il s'en faut de beaucoup que la ressemblance entre eux soit complète. Le corps du bynni est moins haut, la queue plus courte. Ni la tête ni les nageoires ne sont semblables. L'emblème qui n'a guère varié de l'Ancien Empire à la Basse Époque évoque bien mieux le dauphin qui hante la Méditerranée orientale et remonte les branches du Nil.

La lecture est donnée par la stèle dite de Mendès[3] où l'on voit une déesse [hieroglyphs] *ḥꜣt mḥyt* portant sur la tête l'emblème du nome. Sur un bloc inédit de Behbeit el-Hagar[4] la déesse Hamehyt, qui réside dans le nome du Dauphin qui réside à Neter, est représentée sous la forme d'une femme coiffée des cornes entourant un disque où est inscrit un dauphin. Le composé *Ḥꜣt-mḥyt* peut se traduire l'«Élite des poissons», comme *ḥꜣt mḏt* signifie l'«Élite des étables»; et cette appellation convient très bien à un monstre marin tel que le dauphin.

[1] Cl. Gaillard, *Recherches sur les poissons*, 44-49.
[2] Engelbach, *Notes on the fish of Mendes*, dans *Ann. du Serv.* XXIV, 6.
[3] *Urk.* II, 32.
[4] Bloc 42 de mon inventaire.

LA MÉTROPOLE

NOMS ET LOCALISATION

(Chapelle blanche), (*Pyr.* 288), (Stèle de Mendès : *Urk.* II, 31) *Ḏdt, Ḏdt,* Djedi, Dedi. Ce nom ne diffère que par la désinence de la métropole du nome d'Andjti, Djedou et peut en outre être confondu avec le nom de la nécropole d'Onou. Les trois noms sont énumérés à la suite dans le passage des pyramides où l'on souhaite que la place du roi soit élargie *m ḏdw, m ḏdt* (var. *m ḏdwt* à Bousiris, à Mendès, à Djedout.[1] Ils sont tous trois dérivés du pilier. De même que le nom ancien de Bousiris *Ḏdw* est devenu *Pr-Wsr-nb Ḏdw* après qu'Osiris se fut emparé de la ville et de son fétiche, *Ḏdt* est devenu *Pr-bꜣ-nb dd* (*Edf.* I, 334; Duemichen, *G. I.* III, 23) le temple de Ba seigneur de Dedi, lorsque le dieu Ba s'y fut fixé. Cependant le simple *Ḏdt* n'a pas cessé d'être employé et se trouve par exemple dans la stèle de Mendès (*Urk.* II, 37). La ville s'appelle en Assyrien Bindidi, en grec Μενδης, en arabe Amdid. Mendès désigne aussi chez Hérodote[2] le dieu de la cité. Il est clair en effet que ces noms ne viennent ni de *Ḏdt*, ni de *Pr-bꜣ-nb-dd*, mais du dieu *Bꜣ-nb-dd*, dont nous parlerons plus loin.

La stèle dite de Mendès[3] où nous puiserons des renseignements très circonstanciés sur la ville et ses cultes a été trouvée au tell Tmaï el-Amdid, dont Tmaï est le nom spécifique, tandis qu'Amdid qui fait fonction de complément concerne le tell voisin appelé par les auteurs arabes el Mondid et de nos jours tell er-Roba. C'est ainsi que nous disons en français Charnay-lès-Mâcon. C'est donc au tell er-Roba qu'il faut situer Djedi.

Bien que le tell er-Roba ait été profondément dévasté, on y reconnaît plusieurs tronçons d'une enceinte de brique crue. Le sol est parsemé de tessons de poterie et d'éclats de pierre et l'on aperçoit par-ci par-là quelques beaux blocs de quartzite ornés d'hiéroglyphes. Au milieu un grand naos monolithe est encore debout sur lequel on a pu lire une partie de la titulature d'Amasis. Sa fondation de quatre assises de gros blocs a été et reste bien dégagée (fig. 16).[4] D'autres blocs près du naos portent les noms de Ramsès II et de Merenptah.[5] Hors du temple une excavation rectangulaire doit marquer l'emplacement du lac sacré. On voyait autrefois une avenue de sphinx,[6] un cimetière de béliers, et une tombe privée dont le mobilier est au musée du Caire.[7]

Le tell Tmaï est séparé du tell er-Roba par une dépression où l'on aperçoit un

[1] *Pyr.* 288; cf. *Pyr.* 964, 1046, 1261, 1633.
[2] Hérodote II, 46.
[3] Caire, *Cat. gén.* 22218, dans Ahmed bey Kamal, *Stèles ptolémaïques et romaines*, p. 159 et suiv. et pl. 54-5, *Urk.* II, 28 et suiv.
[4] D'après un croquis de Lepsius dans Naville, *Ahnas el-Medineh*, 17 et mes photographies.
[5] Porter and Moss, *Top. bibl.* IV, 35.
[6] Mariette, *Mon. div.* texte, 12-4.
[7] *Ann. du Serv.* VIII, 156-7.

puissant dallage de calcaire. Le tell plus étendu encore que son voisin est essentiellement constitué par des maisons de brique crue, ce qui ne signifie pas qu'une fouille systématique n'y puisse découvrir quelque édifice, car le tell Tmaï nous a déjà livré outre la célèbre stèle de Ptolémée Philadelphe, des documents épigraphiques et des ouvrages d'orfèvrerie.[1]

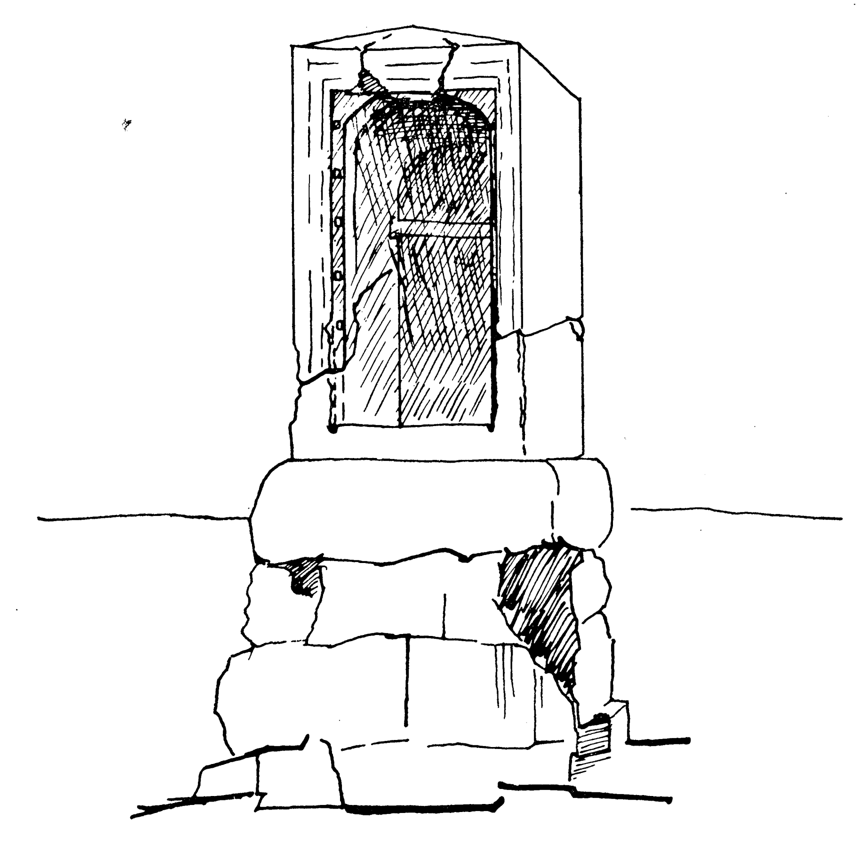


Fig. 16.

Ce nom de Tmaï qui possède une bonne résonance égyptienne a été rapproché depuis longtemps de Thmouïs, qui était selon Ptolémée capitale du nome mendésien et selon Ammien Marcelin l'une des quatre plus grandes villes de l'Égypte, les autres étant Memphis, Athribis et Oxyrhinchos, mais c'est H. Brugsch qui a retrouvé l'original égyptien de Θμουΐς[2] dans un passage de la fameuse stèle dite de Mendès, qu'on ferait mieux d'appeler la stèle de Thmouïs. Voulant honorer l'animal sacré du lieu, Ptolémée Philadelphe atteignit d'abord les villes jumelles de *Ḏdt* et *ʿnpt*. La première occupant le tell Amdid, il est évident que *ʿnpt* se trouve au tell Tmaï. Poursuivant son récit, l'auteur de la stèle

[1] Porter and Moss, *Top. Bibl.* IV, 36; Maspero, *Guide du visiteur au Musée du Caire*, éd. 1912, 403.
[2] Brugsch, *D. G.*, 1644.

nous informe que «lorsque Sa Majesté eut parcouru *Ḥwt Bɜw*, Château des Béliers, elle trouva le temple du Bélier».[1]

Le monogramme *ḥwt Bɜw* qui tient ici la place de *ʿnpt* fournit précisément, précédé de l'article *tɜ*, l'original cherché. D'une part en effet $t+h$ devient θ en grec, comme on le voit en comparant *Ḥwt-tɜ-ḥry-ib* à Ἄθριβις et mieux encore *Nɜy-tɜ-ḥwt* à Ναθω,[2] et d'autre part un *b* égyptien donne fréquemment *m* en copte : *nb*=ⲚⲒⲘ, *m bɜḫ*=ⲘⲘⲀϨ et en grec : *Bɜ nb dd*=Μένδης. L'identification de Tmaï=Θμουΐς=(*Tɜ*) *ḥwt bɜw* est donc certaine puisqu'elle s'appuie à la fois sur l'onomastique et sur les données archéologiques.

Le nom de *ʿnpt* n'est pas moins ancien que celui de *Ḏdt*. Il se trouve déjà sur une tablette du roi Djer.[3] Plusieurs grands personnages de l'Ancien Empire ont porté le titre de *ḥm nṯr Bɜ ʿnpt* «prophète du Bélier d'Anpi».[4] Cette ville est en outre citée dans les textes des Pyramides, au passage qui concerne l'inopportune venue d'Horus. Après l'avoir humilié en rappelant qu'il avait perdu la vue en regardant un porc, le récitant lui crie : «Cours à Anpi, vite, cours à Neter».[5]

Le grand texte d'Edfou associe également Djedi et Anpi et fait de cette dernière le séjour des Béliers vivants : «Il t'apporte le nome du Dauphin, *Pr-Bɜ-nb Dd* avec les Béliers vivants qui sont à Anpi ()».[6]

Et Banebded le grand dieu vivant de Râ dit au dieu d'Edfou : «Je t'apporte Anpi avec son contenu».[7]

Quant au Château des Béliers, on trouve encore son nom à Philae : Banebded le grand dieu à Thmouïs,[8] et au grand texte d'Edfou. Là, Thmouïs est associé à un autre nom géographique nommé *Wp Nṯrwy* : «le Bélier vivant de Râ se réunit à ses deux enfants, à Thmouïs (et) Oup-neteroui».[9]

La difficulté qui se présente fréquemment dans les textes égyptiens, est de savoir si ces noms sont juxtaposés ou subordonnés et dans ce cas si nous devons comprendre Thmouïs de Oup-neteroui ou au contraire Oup-neteroui de Thmouïs. La stèle de Thmouïs peut nous aider à résoudre le problème. Lorsque le vaisseau qui portait Ptolémée Philadelphe se fut engagé dans le canal qui desservait les deux cités jumelles il passa d'abord à Oup-neteroui et ce n'est qu'après que le roi parcourut Thmouïs. Je serais donc tenté de situer Oup-neteroui, dont le nom signifie «qui sépare les deux dieux», sur la route qui passe entre les deux tells et plus précisément à l'endroit où le Service des Antiquités a mis au jour le soubassement signalé plus haut. Quoi qu'il en soit ce lieu n'est pas

[1] *Urk.* II, 38.
[2] A. H. Gardiner, *Onomastica* II, 146-7.
[3] Petrie, *Royal Tombs* II, pl. V, 1.
[4] Junker, *Giza* I, 149, 151 ; II, 189.
[5] *Pyr.* 1268. Sur Neter, voir notre chapitre II du IIIe secteur («Le Veau et la Déesse»). Un texte de Philæ (Duemichen, *G. I.* III, 49), associe aussi Neter aux cités du Dauphin; Anpi est encore nommée aux chapitres 157 des *Coffin Text* et 112 du Livre des Morts.
[6] *Edf.* I, 334.
[7] *Edf.* VI, 51.
[8] Duemichen, *G. I.* III, 49.
[9] *Edf.* I, 334.

dénué d'importance, car dans le cintre de la stèle de Thmouïs a été gravé un grand monogramme qui le symbolise.[1] Cet emblème consiste en un grand qui embrasse deux bannières dont les faucons sont coiffés l'un de la couronne du Sud et l'autre de la couronne du Nord. Le tout surmontant le groupe *nb tɜwi* «Maître des Deux Terres». Ce lieu situé entre les deux villes était donc consacré comme Sambehdet et comme la ville de Thot au souvenir de la pacification de l'Égypte.

LES CULTES

Le dieu Banebded, Mendès chez Hérodote, dont il est beaucoup parlé dans les démêlés d'Horus et de Seth est désigné comme l'ami d'Amenemhat Ier sur une statue trouvée à El-Khatanah, non loin d'Imet dans le nome de l'Enfant royal inférieur.[2] Un grand morceau de grès qui traîne à Mansourah, près de la maison dite de Saint-Louis, provient d'un beau monument fait pour son père Banebded le grand «dieu vivant». Sur la stèle de Thmouïs il est représenté comme un homme à tête de bélier, coiffé de l'atef. Il est le grand dieu, la vie de Râ, le maître du ciel, le mâle qui saillit les belles. Il se montre à l'horizon avec quatre visages, et éclaire le ciel et la terre. Venant en qualité de Nil il fait vivre les deux terres, les dieux le saluent et les déesses le révèrent.[3]

Banebded a pour parèdre la déesse-dauphin, Hat-mehit, la puissante qui réside à Dedi, l'épouse divine, devant le temple du Bélier, l'œil de Râ, la Dame du ciel et de tous les dieux.[4] C'est pourquoi l'on déclare que le mouton (*sr*) s'associe au dauphin.[5] Les deux dieux sont plusieurs fois représentés l'un près de l'autre au temple d'Hibis.[6] Horus, l'enfant qui réside à Dedi complète cette triade.[7] Hat-mehit le protège. On n'a pas oublié qu'après la pénible aventure qui lui avait coûté la vue le jeune dieu était venu se réfugier à Anpi.

Tandis que Banebded, sa parèdre et le petit Horus étaient honorés à Mendès même, Thmouïs avait le privilège de loger le bélier vivant, l'animal sacré en qui s'incarnait le dieu. On y vénérait les béliers qui depuis la première fois s'étaient succédé dans cette fonction de même qu'à Memphis on vénérait le bœuf Apis. Ptolémée Philadelphe est fier de ce qu'il a fait pour ses pères les très grands dieux vivants devant Anpi.[8]

Comme l'a remarqué depuis longtemps V. Loret le nom du bélier *Bɜ* est une onomatopée.[9] On le prononçait sans doute *Bê* comme dans la farce de Pathelin. Les auteurs clas-

[1] *Urk.* II, 38.
[2] H. Gauthier, dans *Mél. Maspero* I, 43.
[3] *Urk.* II, 33.
[4] *Urk.* II, 32.
[5] *Edf.* V, 23.
[6] *The temple of Hibis in El Khargeh Oasis* III, pl. 10.
[7] *Urk.* II, 31.
[8] *Urk.* II, 39.
[9] V. Loret, *Préface à la Faune momifiée de Lortet et Gaillard.*

siques suivis par plusieurs modernes l'ont pris pour un bouc,[1] mais les naturalistes Cl. Gaillard et L. Keimer[2] l'ont identifié avec l'*ovis longipedes* que l'on voit piétinant les champs ensemencés et les épis étalés sur les aires aux tombeaux de Ti et de Mereruka; il est caractérisé par sa haute taille et ses cornes horizontales. Les Égyptiens savaient que le bélier est un excellent reproducteur. Ils ont donc attribué cette qualité aussi bien à Babebded qu'à son héritier, le bélier vivant.[3] Prenant à la lettre les épithètes ou peut-être un récit mythologique ignoré de nous, Hérodote rapporte qu'un bouc ayant eu commerce avec une femme, cela fit l'objet d'une exhibition publique.[4]

Le choix du bélier sacré obéissait à des règles très strictes qui n'ont pas dû varier à travers les âges. Les renseignements que donne à ce sujet la stèle de Thmouïs sont probablement valables pour tous les temps :

« L'année X on se rendit auprès de Sa Majesté pour lui dire : « Voici que le bélier « vivant vient d'apparaître dans la campagne qui est à l'ouest de Dedi, au lieu appelé « *ỉst ds* « la Butte de Coupe-toisons », où on l'avait trouvé la première fois, pour « que Sa Majesté l'élève sur son siège et que les scribes de la Maison de vie[5] viennent le « voir ». Et voici que Sa Majesté manda aux temples de la Haute et de la Basse Égypte qu'on fasse venir les scribes de la Maison de Vie avec les prêtres des nomes, les prophètes et les .... qui étaient dans leurs villes. Après que les scribes de la Maison de Vie l'eurent vu et qu'ils eurent reconnu sa nature conformément à la règle, on composa sa titulature :

Comme Ba vivant de Râ;
— — Chou;
— — Geb;
— — Osiris;

comme on l'avait fait depuis les ancêtres selon ce qui était écrit. On rendit compte à Sa Majesté en disant : « C'est le véritable Bê vivant. Les scribes de la Maison de Vie ont « composé sa titulature. Son étable est terminée en tout travail, d'après les ordres de Sa « Majesté. Veuille Ta Majesté ordonner qu'il soit élevé sur son siège ».

« Alors Sa Majesté informée comme Thot s'entretint avec le chef des animaux sacrés de l'Égypte, ce qu'aucun roi ayant existé auparavant n'avait fait...

« Sa Majesté ordonna que ces dieux soient exhibés dans le nome du Dauphin par leurs prophètes et par leurs prêtres, les commandants des troupes lui appartenant, les grands de Sa Majesté à leur suite pour dresser le Bê à Anpi sur son siège et faire les fêtes et les réjouissances en sa maison... comme l'avait fait Sa Majesté la première fois qu'Elle avait intronisé un animal depuis qu'Elle s'était élevée sur le trône de son père.

« Le deuxième mois de l'hiver, le 16, ces dieux allèrent à Dedi et à leur suite les

[1] Hérodote II, 46.
[2] L. Keimer, dans *Ann. du Serv.* XXXVIII, 297-321.
[3] *Edf.* III, 258; IV, 34; VI, 51; Duemichen, *G. J.* III, 49. *The temple of Hibis*, pl. 21.
[4] Hérodote II, 46; cf. Strabon citant Pindare, XVII, 19.
[5] La maison de vie était en Égypte une sorte de conservatoire des connaissances acquises.

prophètes, les prêtres, les grands de Sa Majesté et les chefs de leur troupe pour présenter leur devoir au Bê... le 18 du deuxième mois de l'hiver. On fit des fêtes et des réjouissances dans son temple. Ils furent en paix avec lui pendant quatre jours. Dedi renouvela le cercle, Anpi était en fête et ses habitants en jubilation. Tous les gens des environs jouaient du tambourin. Le Dauphin était en joie, en joie et en gaieté... car c'est Banebded ressuscité, c'est le Bê de tout dieu. »[1]

LES NOMS SACRÉS

Le grand-prêtre du nome s'intitulait (*Edf.* I, 334; Mariette, *Dend.* IV, 32) *imn iwt* « le caché de .... ». Il était secondé par le (Mariette, *Dend.* IV, 32) *mr mnfịt* « le chef des soldats » et le (*Rec. de trav.* III, 29) *wp nṯrwi* « celui qui sépare les deux dieux ». Ce dernier titre se rapporte à la localité dont il a été parlé plus haut. Les deux autres titres se rapportent sans doute à des épithètes du dieu ou à des épisodes auxquels il fut mêlé, qui ne nous sont pas connus. Notons toutefois que les commandants des troupes faisaient partie du cortège du Bê vivant.

La joueuse de sistre se nomme (*Edf.* I, 334) *Wḏ̣ꜣ bꜣf* ou (Stèle de Thmouïs, *Urk.* II, 40) *wḏꜣ Bꜣ* « son Bê est tranquille » ou « le Bê est tranquille ». Cette fonction pouvait être exercée par des femmes de très haut rang. Ce fut le cas lorsque Ptolémée Philadelphe qui avait épousé sa sœur Arsinoé lui eut conféré l'épithète « aimée du Bê » et le titre de *wḏꜣ Bꜣ* que la reine ne garda pas longtemps, car elle mourut en l'an 15 du roi. Mais elle apparut quatre jours après la cérémonie de l'ouverture de la bouche. On lui fit donc une fête à Anpi au son des tambourins pour faire vivre son âme (*bꜣ*) à côté des Bê vivants, comme on faisait aux âmes de toutes les déesses depuis la première fois jusqu'aujourd'hui.[2] On érigea sa statue dans le nome du Dauphin, à côté des Bê vivants comme celles des rois divins qui étaient avec lui. Ses statues furent fondues dans tous les nomes comme celles des musiciennes qui s'y trouvaient et on les nomma « l'aimée du Bê, la déesse Philadelphe, Arsinoé ».[3]

Il est probable que ces honneurs allaient beaucoup plus à l'épouse de Philadelphe qu'à la prêtresse du Bê. D'autres reines ont exercé dans différents nomes de hautes fonctions religieuses. Dans le nome du Dauphin nous sommes bien loin de pouvoir dresser une liste des prêtresses et de savoir si l'on a compté beaucoup de reines parmi elles.

La relique conservée à Anpi est mentionnée dans *Edf.* I, 334 sous la forme qu'il faut probablement corriger en *mnhp* « membre » d'après Duemichen, *G. I.* III, 49, car dans ce texte Banebded, grand dieu à Thoumouis s'adressant à Osiris lui dit : « Je t'apporte le membre et le dos réunis en une fois qui ont été trouvés à *pr-hty* « le Château de l'Escalier », lieu inconnu par ailleurs.

[1] *Urk.* II, 48-51.
[2] *Urk.* II, 40.
[3] *Urk.* II, 41-2.

Deux espèces étaient interdites, c'est-à-dire sacrées, à Mendès : ; le côté droit de l'animal *ʿrʿr* et le «chromis»[1] (*int*).

L'animal *ʿrʿr* qui n'est pas identifié avec certitude appartient vraisemblablement à l'espèce ovine, car un peu partout le dieu prend sous sa protection ses congénères. L'interdiction du «chromis» était liée avec ce qui était censé se passer à Mendès d'après le calendrier des jours fastes et néfastes le 28 du mois de Choiak où, tous les humains étaient métamorphosés en «chromis».[2] La déesse Dauphin était peut-être pour quelque chose dans cette transformation.

La barque du dieu s'appelle *ḫpr hꜣt*. Le nom du serpent sacré *nb šft* rappelle des épithètes de Banebded *wśr šft wr šft*.[3] On peut traduire «maître du Respect», mais le signe *šft* représente une tête de mouton, c'est-à-dire la tête même de Banebded. Il est probable que le serpent sacré de Mendès avait une tête de mouton.

Deux fêtes étaient célébrées, l'une le 4e mois de l'inondation, le 4, l'autre le 18 du 4e mois de l'hiver. On a vu plus haut qu'une grande fête qui dura 4 jours commença le 18 du 2e mois de l'hiver, mais il s'agit d'une fête occasionnelle exigée par l'intronisation d'un nouveau Bê.

Trois espèces d'arbres étaient cultivées dans le verger sacré, le balanite, l'acacia et le jujubier.

HISTOIRE

Le paragraphe 288 des textes des Pyramides cité au début de ce chapitre prouve que Dedi eut le privilège d'intéresser très tôt la monarchie. La statue d'Amenemhat Ier aimé de Banebded est une autre preuve de cet intérêt. Le roi Mermenfat qui a pris son nom de l'un des prêtres de Banebded était probablement un homme de Mendès. Tel était certainement le cas de Smendès, *Ns-Bꜣ-nb-dd* «Celui qui appartient à Banebded», qui au lendemain de la guerre des Impurs fonda la XXIe dynastie et compta parmi ses grands fonctionnaires un autre Mendésien, Oundebaouended «il y a des profits pour Dedi».[4] Bien plus tard Nepheritès fonda la XXIXe dynastie que Manéthon a appelé mendésienne et qui dura peu. Ainsi des hommes de Mendès ont réussi à trois reprises, à des époques troublées, à s'emparer du pouvoir suprême, mais sans parvenir à faire œuvre durable.

En l'an 12 d'un roi qui n'est pas nommé, un premier prophète de Banebded, Hornekht, fils de Smendès et d'une prêtresse de son dieu fit à Dedi une entrée solennelle et, pour en conserver le souvenir, grava une stèle qui nous est parvenue.[5] Ce personnage paraît avoir joué un rôle dans l'histoire de Pétoubastis, à un moment où Mendès, Tanis,

[1] *Edf.* I, 334. Le nom du chromis *int* est écrit *itn* comme cela est fréquent à la Basse Époque.
[2] P. Montet, *Le fruit défendu*, dans *Kêmi* XI, 98.
[3] *Urk.* II, 33.
[4] Mission Montet, *Psousennès*, 87.
[5] Daressy, *Inscriptions mendésiennes*, dans *Rec. de trav.* XXXV, 124.

Sebennytès et Hebyt formaient une confédération.[1] Sous Piankhi, Mendès obéissait à un certain Djamonefankh.[2]

Mendès et Thmouis n'eurent pas à se plaindre de Ptolémée Philadelphe. Le roi les visita au moment où l'on intronisait un Bê sacré. Il le fit placer dans un naos et marcha derrière le dieu, puis il inspecta les travaux qui étaient en cours dans le temple du Bê. Après la mort de son épouse, dont il avait fait une prêtresse du Bê, il exempta le nome du Dauphin tout entier des taxes perçues sur les transports au profit de la maison royale et dispensa le temple du Bê et ses domaines des livraisons de pains. En l'an 25 de son règne les travaux entrepris dans le temple du Bê étaient achevés. Le roi n'assista pas en personne aux fêtes qui furent alors célébrées, mais il y délégua son fils. Quand on découvrit un nouveau Bê vivant il prit une part importante à tout ce qui fut fait alors.[3]

AUTRES CITÉS ET RÉGIONS

(*Urk.* II, 48) *iꜣt ds* «la Butte de Coupe-toison» est l'endroit où le Bê vivant s'était manifesté pour la première fois, à l'Ouest de Dedi et où apparut son représentant sous Ptolémée Philadelphe. La lecture de est indécise, mais le sens qui n'est pas douteux est en rapport avec la tonte des moutons; Banebded était seigneur de ce lieu.[4]

(*Edf.* I, 334) *iꜣt bꜣw* «la Butte des Moutons» désigne le verger sacré.

(*LD* II, 6) *sḥt-bꜣw* «le Marché aux Moutons» est un lieu du nome du Dauphin où Meten exerçait la fonction de *mr śnw* «chef des...».

(*Edf.* V, 23) *Wpt*... appartient à Banebded, le mouton auguste. Il n'est pas certain que cette localité soit identique à *wp ntrwi* mentionnée plus haut.

(*Edf.* VI, 41) *Pr pśdt ntrw*. Le «Temple de l'Énéade des dieux» est nommé à la place où l'on attendrait la capitale religieuse du nome. C'est donc un autre nom de Mendès ou de Thmouis.

(Duemichen, *GI* III, 49) *Pr ḫty* «le Temple de l'escalier». On y a trouvé le membre et le dos conservés à Thmouis.

(*Edf.* I, 334), (*Urk.* II, 37), (*Edf.* IV, 34), *ʿgnw*, *ʿḳnw*, *ʿgꜣnt* est le *mer* où la barque Kheper-hat avait son port d'attache. Un passage de la stèle de Thmouis permet de suivre son tracé : «Quand Sa Majesté eut pris le cordage de proue de la barque de ce dieu et descendu le courant dans *šì wr* le grand bassin, elle le remonta dans *ʿḳnw* comme l'avaient fait les rois d'avant Elle afin d'accomplir le rite d'intronisation conformément aux écrits pour atteindre Dedi et Anpi».

Il serait possible de reconstituer l'itinéraire du vaisseau royal si nous étions fixés sur *š wr*. Cette expression qui signifie littéralement «le grand lac» pourrait s'appliquer à l'un des deux grands lacs de la région, le Borollos ou le Menzaleh, mais il ne faut pas oublier

[1] Maspero, *Contes populaires de l'Égypte ancienne*, 3e éd., 202-28.
[2] *Piankhi*, 115.
[3] *Urk.* II, 37-8; 43-5; 48.
[4] *Ann. du Serv.* V, 195.

que *š Ḥr* chi-Hor, littéralement «le bassin d'Horus», désigne la branche pélusiaque. En conséquence *š wr* pourrait désigner le cours inférieur de la branche de Damiette. Quoi qu'il en soit le roi a commencé par aller vers le nord, puis il est entré dans le canal de Agnou pour se diriger vers le sud et atteindre Thmouis et Mendès.

D'après *Edf.* IV, 34 le canal de Agnou apporte l'eau méridionale depuis la source du Nil. D'après *Edf.* V, 23 l'eau du Nord y stagne dans les marais à papyrus.

Ces indications que l'on voudrait plus précises semblent convenir à une branche du Nil qui se détachant de la branche de Damiette se perd dans le Menzaleh, ce qui est le cas du Bahr el-Bahiyé.

(*Edf.* I, 334) *ww n Ṯ*ꜣ*rt*, Tjar, est un lieu sacré du nome de la Vache et du Veau. Le composé Khent-Tjar en désigne le territoire cultivé, qui se transforme en un *pehou* dans le nome du Siège. On peut très bien admettre sur la foi du grand texte d'Edfou que la région du Tjar s'étendait à l'est de la branche de Damiette. Toutefois cela n'est pas confirmé par les autres documents.

(*Edf.* II, 35; V, 23) *Ḥ*ꜣ*t mḥw* est un autre nom du territoire agricole, qui évoque le nom même du nome du Dauphin *Ḥ*ꜣ*t-mḥyt*. Toutefois il importe de remarquer que le nome s'écrit avec le signe du Dauphin, tandis que les deux exemples du *ou* s'écrivent phonétiquement et pourraient se traduire «le commencement des marécages». Quoi qu'il en soit ce territoire relevait du Bélier des béliers qui s'y réunissait avec ses enfants ou avec le Dauphin.

(*Edf.* I, 334; V, 23), (*Edf.* IV, 35), *Rḫ*, *Rḫt* est le nom du *pehou* dont les étangs montrent des lotus blancs noués avec des lotus bleus. Un dérivé de ce nom, [1], [2] *Rḫt*, désignait sans doute une ville de ce territoire.

NOMENCLATURE

*Ꜣ*ꜣ*t b*ꜣ*w* la Butte du Bê.
*Ꜣ*ꜣ*t...?* la Butte de Coupe-toison.
ʿnpt Anpi.
ʿgnw Agnou (un canal).
*ww n Ṯ*ꜣ*r* le District de Tjar.
Wp nṯrwi Qui sépare les deux Dieux.
Wpt..
*Pr b*ꜣ le Temple du Bê.
*Pr b*ꜣ *nb dd* le Temple du Bê, maître du Ded.
Pr ḥty le Temple de l'Escalier.
Pr psḏt nṯrw le Temple de l'Ennéade.
Rḫ, Rḫt le *pehou* du nome.
Rḫt Rekht, une ville de ce *pehou*.
*Ḥ*ꜣ*t mḥyt* Hatmehit, le nome du Dauphin.
*Ḥ*ꜣ*t mḥw* Territoire agricole du nome.
*Ḥwt-b*ꜣ*w* le Château des Béliers, Thmouïs.
Ḏdt Djedi, Dedi, nom ancien de Mendès.
*Sḥ-b*ꜣ*w* le Marché aux Moutons.

CONCLUSION

Le nome du Dauphin qui s'étendait autour de Mendès et de Thmouis dont le tell er-Roba et le tell Tmaï marquent les emplacements, était compris entre le Taureau recensé au sud, la branche de Damiette, qui le séparait du Veau et de la Déesse et du Siège

[1] Autel de Nectanébo à Turin (BRUGSCH, *D. G.*, 1058).
[2] Bas-relief de Mit-Rahineh (MARIETTE, *Mon. div.*, 31).

à l'ouest, le nome de l'Ibis au nord et le nome de Khent-Yeb à l'est. De ce côté nous pouvons nous faire une idée approximative de la frontière grâce à un passsage de l'inscription de Merih, qui dirigea des travaux d'irrigation intéressant le territoire de Chasef dans le nome d'Andjty, *ww n ḥ*ꜣ*t mḥyt*, le territoire agricole du Dauphin et finalement *Sḫt Ḏʿnt*, les champs de Tanis, *pehou* du nome de Khent-Yeb.[1] Présentement on peut aller de San el-Hagar à Tmaï el-Amdid en traversant d'abord une région marécageuse pendant une grande partie de l'année, où je placerais les champs de Tanis, puis une région très bien cultivée qui est l'ancien territoire agricole du Dauphin. Leur limite pourrait bien coïncider avec celle des deux nomes.

Les voyageurs qui voulaient atteindre la Méditerranée orientale empruntaient plus volontiers la branche de Damiette ou la tanitique. Les habitants de Mendès et de Thmouis s'efforcèrent de compenser les inconvénients de leur position géographique par une politique résolument libre-échangiste, qui s'exprime aux dernières lignes de la stèle de Thmouis :

«Or il y avait des taxes de transport dans toute l'Égypte au profit de la maison royale. Sa Majesté ordonna de ne plus les percevoir dans tout le territoire du Dauphin lorsqu'on eut fait valoir à Sa Majesté qu'elles n'étaient pas perçues à l'origine.

«Toute allée et venue vers sa ville est un profit de l'usufruitier sur son enfant, parce que Râ lui a donné les deux terres pour sa subsistance. Il mangera et s'alimentera avec les hommes d'Égypte, comme faisait son père, le grand dieu avant lui.

«Quant aux taxes des pains de toutes les villes et de tous les nomes perçues pour la maison royale, Sa Majesté a ordonné de ne plus taxer les pains du temple du Bê et de tous les terrains, ayant eu connaissance de l'ordre que Thot avait fait à côté de Râ à tous les rois du Sud et du Nord.»[2]

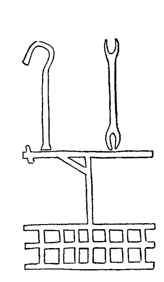
Les exemptions d'impôt réclamées par les temples étaient en Égypte une chose très ordinaire. Le pouvoir central se défendait mal contre ces dérobades. Ce qui me semble particulier au nome du Dauphin, c'est l'exemption des taxes de péage, destinée évidemment à encourager commerçants et voyageurs à naviguer dans le canal d'Agnou.

[1] P. MONTET, *Trois gouverneurs de Tanis*, dans *Kêmi* VII (1938), 153.
[2] *Urk.* II, 42-4.

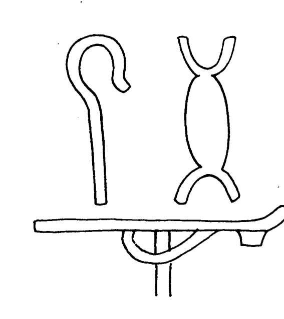
CINQUIÈME SECTEUR

CHAPITRE PREMIER

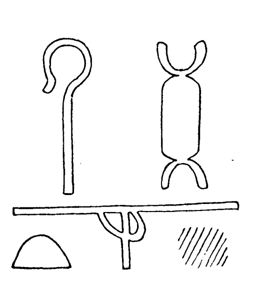
Ḥḳ3 ʿnḏ LE SOUVERAIN GAILLARD



Chapelle blanche.



Mariette, *Abydos* I, 14; 37; *The Temple of Hibis*, pl. 25.



Edf. IV, 32.

Les deux signes qui composent cet emblème représentent un sceptre et une navette. Le sceptre est certainement un objet sacré, puisqu'on le trouve entre les mains du roi, des dieux Andjty, Osiris, Toum et Harakhté, mais la navette, à ma connaissance du moins, n'est jamais associée à une divinité. Une traduction «le sceptre et la navette» semble donc improbable.

Si l'on remarque que la navette se lit parfois *ʿnḏ*[1] et qu'un dieu *ʿnḏty* a donné son nom au nome dont Bousiris est la capitale et au *pehou* des deux nomes de Neith,[2] on sera tenté de reconnaître dans le signe 𓋸 le dieu Andjty. La présence dans ce nome de deux attributs du dieu Andjty, le sceptre 𓋾 et le fléau 𓋭 rend cette opinion très vraisemblable. On objectera pourtant que la navette 𓋸 ne s'emploie ni dans le nom du dieu, ni dans celui du *pehou*. Ce signe s'emploie communément pour exprimer l'idée de bonne santé. Je préférerais donc traduire 𓋾𓋸 «gaillard est le souverain»,[3] étant entendu que le souverain dont il est ici question est bien Andjty, que les textes des Pyramides placent à la tête des nomes de l'Orient.[4]

[1] Gardiner, *Eg. Gram.*, Sign-list, V, 26.
[2] Voir ci-dessus le chapitre I du IIe secteur.
[3] Sethe, *Urgeschichte*, 106.
[4] *Pyr.*, 220.

LA RÉSIDENCE

(*Edf.* I, 333) *Iwnw*, Onou. « Il t'apporte Heqa-Andj, Onou avec le sceptre et le fléau ».

Le nom apparaît fréquemment dans les textes des Pyramides (*Pyr.* 482) (*Pyr.* 823). On dit quelquefois « Onou de Râ »[1] et « Onou du Nord »[2] pour distinguer la métropole de Heqa-Andj de ses homonymes « Onou du Sud », qui est Thèbes,[3] « Onou de Montou », qui est Erment,[4] *Iwnt* « Denderah », *Iwnyt* « Esneh » qui s'en distinguent par leur complément ou par leur désinence. A la Basse Époque Onou s'écrit quelquefois ou .[5] Cette dernière forme née d'une transcription fautive de l'hiératique doit être rayée de la nomenclature. La première, à lire *idn*, peut passer pour un équivalent phonétique de Onou. Le *d* n'était sans doute plus prononcé, car il tombe quelquefois à la Basse Époque à la fin ou dans le corps des mots.[6]

Onou a été transcrit און en hébreu, *ana* en babylonien, Ὦν en grec et ⲱⲛ en copte.

Le signe se rencontre encore dans un nom de peuple , *Iwntyw*, *Iwntyw Sti* « qui fait partie des neufs arcs ». On a supposé non sans vraisemblance que les villes écrites avec avaient été fondées par le même groupe ethnique, dont une partie s'est fixée au sud d'Assouan. V. Loret interprétait comme un signal fait d'un poteau calé avec des pierres, que les nomades érigeaient dans le désert pour reconnaître leur chemin.[7] Cette ingénieuse explication est contredite par les formes les plus anciennes et les plus détaillées du signe que Ph. Lauer a défini justement, à mon avis, comme une colonne fasciculée munie d'un tenon.[8] Ainsi s'expliquent les sens de *iwn* « pilier » et de *iwnty* « salle à colonnes ». Dans le monument d'Osorkon II, à Bubaste, on a une représentation d'un haut pilier , qui se trouve à Onou devant la salle du jubilé.[9] Ce pilier était un objet de culte. Le prêtre qui en prenait soin s'appelait le « père divin du pilier ».[10] On peut donc définir Onou et ses homonymes comme les villes du Pilier. Quand aux Iountyou Seti, leur nom signifie sans doute « les archers », car il existe un mot désignant un espèce d'arc.[11]

Les nombreux exemples du mot sur des monuments trouvés en place permettent de situer en toute certitude la métropole de Heqa-Andj au tell el-Hisn, à une douzaine de kilomètres au nord-est du Caire. L'enceinte rectangulaire qui était encore assez bien

[1] Gardiner, *Onom.* II, 144, n° 410.
[2] Duemichen, *G.I.* II, 34.
[3] Varille, *Ann. du Serv.* XXXIII (1933), 86-8; M. Doresse, *Orientalia* 24, 124-35.
[4] Lacau, *Rec. Champollion*, 721.
[5] S. Sauneron, *Le nom d'Héliopolis à la Basse Époque*, dans *Rev. ég.* VIII, 191-4.
[6] *Ibid.*, 194. Comparer le nom propre Ἰνδάθυρσος, var. Ἰδάνθυρσος transcrit de l'égyptien *Iwntwrš*.
[7] Communication orale.
[8] Lauer, *La pyramide à degrés*, III, 58.
[9] Naville, *The festival hall of Osorkon* II, pl. IX.
[10] Titre d'un nommé Nes-qedou enterré à Onou, dans *Ann. du Serv.* XXXIII, 27.
[11] *WAS* I, 55.

conservée au temps de Bonaparte,[1] a été dans le dernier demi-siècle rongée jusqu'au sol presque partout. Un des deux obéliques érigés devant la façade du temple par Sanousrit Ier est encore debout,[2] mais il baigne dans l'eau qui recouvre non seulement le dallage, mais la base, car la nappe d'eau souterraine est beaucoup plus haute de nos jours que dans les temps antiques, ce qui a interdit jusqu'à présent les recherches en profondeur. Néanmoins les musées possèdent un assez grand nombre de documents provenant d'Héliopolis,[3] mais il en est peu dont nous sachions qu'ils aient été trouvés à l'intérieur de l'enceinte. Les plus importants sont une construction en brique et pierre de l'époque de Djoser,[4] les fragments de deux obélisques au Musée du Caire,[5] un bas-relief représentant le couronnement de Séti Ier au Musée de Bruxelles,[6] un groupe de Ptolémée Philadelphe et de la reine Arsinoé au Vatican.[7]

Les tombes de quatre grands-prêtres d'Onou datant de la VIe dynastie sont adossés à la face extérieure du mur est de l'enceinte.[8]

Au lieu dit Arab et-Taouil ont été trouvées les tombes d'un Mnevis de Ramsès II et d'un autre de Ramsès VII.[9]

Au nord, à El-Marg, un tombeau orné d'élégants bas-reliefs appartient à un nommé Patenfi et date de l'époque saïte.[10]

Une vaste nécropole de cette époque a été explorée à Matarieh. La tombe du lecteur Ramose, celle de Techi-Ouahibrê, un groupe de neuf tombes et plus récemment celle du grand-prêtre Rê-djaa ont été mises au jour.[11]

Ces trouvailles, qui couvrent une aire considérable, ont été reportées sur un plan par Ricke (fig. 17, p. 158).[12] Elles ne représentent assurément qu'une faible partie d'une ville qui est après Thèbes et Memphis la troisième en importance de l'Égypte pharaonique, où les recherches sont plus difficiles que jamais depuis que les constructions modernes se sont multipliées sur son territoire. Les textes complètent quelque peu ces informations.

Le nom de la nécropole *Ddit*, Djedi, se rencontre à l'époque saïte et probablement dans les textes des Pyramides où il est difficile de le distinguer de son homonyme, l'ancien nom de Mendès.[13]

[1] Plan sommaire dans la *Description de l'Égypte*, dans *Antiquités* V, pl. 56. Un autre plan dû à Wilkinson est conservé à l'Ashmolean Museum.
[2] Bonne photographie dans Jéquier, *L'architecture* I, pl. XI.
[3] Porter and Moss, *Top. Bibl.* IV, 59-65.
[4] *Sphinx* XV, 12-6; *Urk.* I, 153-4.
[5] Caire, *Cat. gén.*, 17026.
[6] Capart, *Rec. de mon. égypt.*, 39.
[7] Capart, *Documents* I, pl. 2.
[8] Daressy, *Ann. du Serv.* XVI, 195-219.
[9] Daressy, *Ann. du Serv.* XVIII, 196-9; cf. *Rec. de trav.* XXV, 29.
[10] *Musée égyptien* II, pl. 35 B, 80-1; cf. bas-relief du Louvre provenant d'Onou, *Monuments Piot* XXXIII (1933), pl. V.
[11] Gauthier, *Ann. du Serv.* XXVII, 1-4, 15-8.
[12] *ZAS* LXXIII, 125.
[13] *ZAS* LXXIII, 38-9; *Pyr.* 1046, 1261; *WAS* V, 630.

Fig. 17.

Le grand temple s'appelait anciennement *Ḥwt Śr* «le Château du Chef»[1] ou *ḥwt ˁȝt* «le Grand Château».[2] Le dieu en était Râ : (*Edf.* I, 333). Râ s'y trouve (à Onou) devant le Château du Chef.

Une stèle trouvée à Onou mentionne sa restauration sous Thoutmose III : «L'an 47 sous la Majesté de Thoutmose III, Sa Majesté ordonne d'entourer ce temple d'une épaisse muraille en travail solide pour son père Harakhté, lors de la restauration du temple de Râ de Onou, que Sa Majesté avait trouvé tombant en ruine».[3]

Ramsès III y a beaucoup travaillé. Il a fortifié son enceinte, empli son trésor et ses magasins, recensé les statues-portraits dressés dans le sanctuaire, élaboré le statut des prêtres, afin que le temple de Râ soit plus divin qu'auparavant.[4] C'étaient là des travaux d'entretien et d'administration, mais le roi y fit faire en outre de grands monuments en pierre magnifique, de grandes statues du dieu Toum sur leur base, dans la paroi, un sanctuaire de granit à la disposition de Toum et de Tefnout, dont les portes étaient en cuivre incrusté d'or,[5] et finalement un château sacré, le Château de Ramsès souverain d'Onou, Vie Santé Force dans le temple de Râ.[6]

Une partie vénérable entre toutes du temple de Râ s'appelait *Ḥwt bnbn* «le Château de l'Obélisque».[7] Lorsque Piankhi eut conquis Onou, il entra au Château de l'Obélisque. Il était seul avec le dieu. Il tira les verrous, ouvrit les battants et vit son père Râ dans le Château de l'Obélisque, ainsi que la barque diurne de Râ et la barque nocturne de Toum.[8]

Nous pouvons nous faire une idée de cet obélisque grâce à une représentation un peu mutilée, conservée au monument d'Osorkon II à Bubaste, l'obélisque qui se trouve à Onou devant *Ḥwt Bnw*, «le Château du Phénix».[9] Ce château était une construction très ancienne mentionnée aux textes des Pyramides et au Livre des Morts.[10] Dans une de ces cours poussait le fameux balanite (*išd*) sur les feuilles duquel Toum, Thot et la déesse de l'écriture Sechat écrivaient les noms du roi.[11] Il était voisin de Chou fils de Toum,[12] c'est-à-dire d'un monument du dieu Chou, et, selon une autre information, était compris dans le Château du Chef, à Onou.[13] Le phénix était né lui-même sur un saule, dans le Château du Chef et sortait par le Château de l'Obélisque.[14] Il se

[1] *Pyr.*, 14, 622, 957, 1451, 1614.
[2] *WAS* III, 4; Gauthier, *D. G.* IV, 54.
[3] *Urk.* IV, 832.
[4] *Pap. Harris* I, 25, 7-11.
[5] *Ibid.* 26, 3-7.
[6] *Ibid.* 29, 12; 31, 3.
[7] Stèle d'Edfou dans *Ann. du Serv.* XVII, 238; *Edf.* II, 292.
[8] *Piankhi*, 103-4.
[9] Naville, *The festival hall of Osorkon* II, pl. IX.
[10] *Pyr.* 1652; Livre des Morts, 142.
[11] Ramesseum : *L. D.* III, 169.
[12] Brugsch, *D. G.* 189.
[13] Stèle Metternich, 77.
[14] *Ibid.*, 77; Brugsch, *D. G.*, 1146.

pourrait donc que « Château de l'Obélisque », « Château du Phénix » aient été des expressions synonymes. Si cependant les deux édifices sont distincts, ils devaient être très voisins à l'intérieur du temple de Râ.

Non moins illustre que ce dernier et sans doute non moins ancien était le temple de Toum *Pr Tm*. Piankhi y entra après sa visite au temple de Râ.[1] Un montant de porte qui en faisait partie, en basalte noire (*bnwt*), a été trouvé à la citadelle du Caire. Cette porte avait été érigée par Thoutmose III pour son père Toum, maître des deux terres d'Onou.[2] Le temple de Toum où l'on honorait également Râ-Harakhté était doté sous Ramsès III d'un nombreux personnel, 4.583 têtes.[3] Le roi y avait fait des embellissements, un château sacré revêtu de calcaire fin, parfait, établi au nom du dieu. La grande demeure était en or et les deux portes en or d'une autre qualité (*ktmt*).[4]

Un troisième temple était consacré à Horus. « J'ai fait prospérer, dit Ramsès III, le temple d'Horus *Pr Ḥr* à la tête des temples. J'ai bâti ses murailles qui étaient délabrées. J'ai fait prospérer le bois sacré qui était dans son intérieur. Je l'ai fait verdir grâce à des papyrus apportés des marais d'Akhbi.[5] » Ramsès III aimait en effet les arbres et les fleurs autant que les monuments. Il a multiplié les plantations à l'intérieur et autour des enceintes.[6] Une oliveraie produisait l'huile la plus fine d'Égypte « pour faire monter la lumière dans ton temple ».[7]

Les auteurs classiques ne nous apprennent pas grand chose sur les monuments d'Héliopolis. Hérodote a vu le temple d'Hélios et attribue à Phéron la construction de deux obélisques.[8] Strabon mentionne le temple d'Hélios, le Sècos du bœuf Mnevis, les lacs où se déversait le trop-plein des canaux. On lui a montré les bâtiments des prêtres, la maison de Platon et l'observatoire d'Eudoxe. La noble et savante cité était devenue un désert. Le temple avait beaucoup souffert des fureurs de Cambyse. Deux obélisques avaient déjà été transportés à Rome et ceux qui étaient restés en place étaient détériorés.[9]

LES CULTES

En tête de la section héliopolitaine le grand papyrus Harris mentionne les quatre divinités auxquelles Ramsès III donnait à Onou la primauté, qui sont Harakhté le grand dieu maître du ciel, Toum maître des deux terres d'Onou, Iousaas la dame d'Onou et

[1] *Piankhi*, 105-6.
[2] *Urk.* IV, 831.
[3] *Pap. Harris* I, 31, 3.
[4] *Ibid.*, 25, II.
[5] *Ibid.*, 29, 2.
[6] *Ibid.*, 29, 10; 27, 11.
[7] *Ibid.*, 27, 10.
[8] HÉRODOTE II, 73; 111; cf. SOURDILLE, *Voyage d'Hérodote en Égypte*, 68-73
[9] STRABON XVII, 29-30.

Hathor, dame de Hetep, localité voisine de la métropole.[1] Nous retrouvons ces quatre divinités sur un petit obélisque de Ramsès IV en compagnie de quatre autres qui forment en tout quatre couples divins : Toum et Iousaas, Harakhté et Nebhotep, Sepa et Isis, Chou et Tefnout.[2] Les textes ptolémaïques réduisent cette compagnie à trois unités : « Sepa, l'auguste »; « Râ le Grand » et « Iousaas ».[3] Cependant un texte d'Edfou, à l'endroit où l'on attendait le nom de la métropole de Heqa-Andj, c'est-à-dire Onou, mentionne *ḥwt psdt Nṯrw* « le Château de l'Ennéade des dieux ».[4] En l'absence d'un témoignage archéologique je n'oserais affirmer qu'un monument de ce nom ait existé à Onou. C'est la ville d'Onou dans son ensemble qui semble considérée comme le temple de l'Ennéade. Certains passages des Pyramides lui donnent en effet ce rôle.[5] Le plus ancien monument trouvé à Onou met en scène les personnages de l'Ennéade.[6]

Les déesses Isis et Bastit, ainsi qu'une ville appelée *sw*, Zou, sont mises en rapport sur la Chapelle blanche avec le nome de Heqa-Andj. Un document tardif, le papyrus III, 99 du Louvre, nomme également Bastit « Dame de Bast parmi les divinités du Heqa-Andj ». Nous ne les enregistrons ici que pour mémoire et reviendrons sur ces divinités et sur la ville de Zou en étudiant le Chérubin Supérieur, nome constitué à une époque relativement récente aux dépens du Heqa-Andj dont il a formé longtemps la partie septentrionale.

Le roi, son père et sa mère se considéraient comme héliopolitains.[7] C'est pourquoi les Âmes (*Bꜣw*) d'Onou déjà souvent mentionnées aux textes des Pyramides passent pour être les rois divinisés du royaume préhistorique dont Onou était le centre.[8] Sur les quatre faces de son obélisque Sanousrit I[er] se dit aimé des Âmes d'Onou. Thoutmose III se donne la même épithète[9] et Ramsès IV se flatte de leur avoir construit un château sacré.[10]

Cette liste serait incomplète si l'on n'y ajoutait les animaux sacrés et les fétiches.

Les premiers sont au nombre de trois : le serpent *ʿwi f m ḥtf* « Ses deux mains sur le ventre »,[11] le phénix, en égyptien *bnw*, et le bœuf Mnévis. Le Phénix est pour Hérodote la principale curiosité d'Héliopolis; c'est, dit-il, un oiseau gros comme un aigle qui vient déposer tous les cinquante ans le corps de son père.[12] Les documents égyptiens lui donnent l'aspect d'un héron[13] et confirment les liens qui unissent le Phénix et Onou

[1] *Pap. Harris* I, 24.
[2] Caire, *Cat. gén.* 17026.
[3] *Edf.* I, 333; II, 51; *Mam. d'Edf.* 66; CHASSINAT, *Dend.* I, 120.
[4] *Edf.* V, 20.
[5] *Pyr.* 14, 854, 1064, 1655.
[6] Actuellement au Musée de Turin : *Sphinx* XV, 12-4; *Urk.* I, 153-4.
[7] *Pyr.* 482.
[8] *Pyr.* 531, 904, 1090, 1261-2, 1289, 1305, 1315; cf. SETHE, *Urgeschichte*, 127.
[9] *Urk.* IV, 831.
[10] Caire, *Cat. gén.*, 17026.
[11] *Edf.* I, 333.
[12] HÉRODOTE II, 73.
[13] ERMAN, *La religion égyptienne*, 48.

avec le Château du Chef et le Château de l'Obélisque *ḥwt bnbn*, que l'on appelle aussi pour cette raison Château du Phénix *ḥwt bnw*. Le taureau Mnévis, en égyptien *Mr-wr*, fils de la Vache céleste, est le héraut de Râ, comme Apis est à Memphis le héraut de Ptah, et fait monter la vérité à Toum. [1]

Les fétiches, le sceptre et le fléau, sont, comme nous l'avons dit, les souvenirs du dieu Andjy. Lorsque cet antique dieu eut commencé à tomber dans l'oubli le soleil, Râ, ou Harakhté, s'est emparé de ses fétiches et c'est lui qui les remet au Pharaon sur la stèle de l'an VIII de Ramsès II. [2]

Les nombreux monuments religieux d'Onou exigaient un nombreux personnel, mais peu de titres sont connus de nous. Le grand texte d'Edfou mentionne le *wr mꜣ* «le plus grand de ceux qui voient [le dieu]» [3] et le *ḥry sš* «le supérieur des écrits». Une liste de Denderah adjoint au *wr mꜣ* un frère dont les attributions sont obscures. [4] Les personnages de la VI[e] dynastie dont les tombes ont été retrouvées à Onou étaient tous *wr mꜣ* et portaient d'autres titres non expliqués : *ššnbb* et *nḥbb*. [5] La prêtresse est la *wr dḥn* «la grande tambourinaire». Le nom de la barque sacrée ne semble pas avoir été lu correctement.

L'arbre sacré ne pouvait être que le *išd*, le balanite. Les fêtes du ciel avaient lieu le 9, le 6, le 10 et le 15 de chaque mois.

La tête et la double rangée de côtes étaient pour des raisons qui nous échappent complètement les choses interdites du nome. [6]

AUTRES LOCALITÉS (du Sud au Nord)

Les carrières de calcaire fin *ʿyn* situées à *Rꜣꜣw* et la source d'Hélouan *ʿyn* constituaient à certaines époques une enclave que le nome de la Muraille blanche possédait à l'est du Nil entre le XXII[e] nome de la Haute Égypte et Heqa-Andj (fig. 18). Nous avons donc parlé de ces lieux dans le chapitre de la Muraille blanche, mais à d'autres époques ils furent rattachés à Heqa-Andj. C'est ainsi que le grand papyrus Harris mentionne dans la section héliopolitaine les offrandes présentées au temple d'Anoup, seigneur de Sepa, dans *Tꜣ-Rꜣw*, Troya. [7] Ces territoires relevaient d'autre part des dieux d'Onou comme on le voit par ce texte d'Edfou (*Edf.* VI, 45) qui associe Râ, Toum à Ayn au dieu Grand devant le temple de l'Ennéade, autrement dit devant Onou.

[1] Erman, *La religion égyptienne*, 47.
[2] *Ann. du Serv.* XXXVIII, pl. 30.
[3] *Edf.* I, 333. Cf. Yoyotte, *Prêtres et sanctuaires du nome héliopolite*, dans *Bull. Inst. fr.* LIV, 83
[4] Mariette, *Dend.* IV, 32.
[5] *Ann. du Serv.* XVI, 195, 199, 204, 210.
[6] *Edf.* I, 333; cf. P. Montet, *Le fruit défendu*, dans *Kêmi* XI, 101.
[7] *Pap. Harris* I, 37, 6.

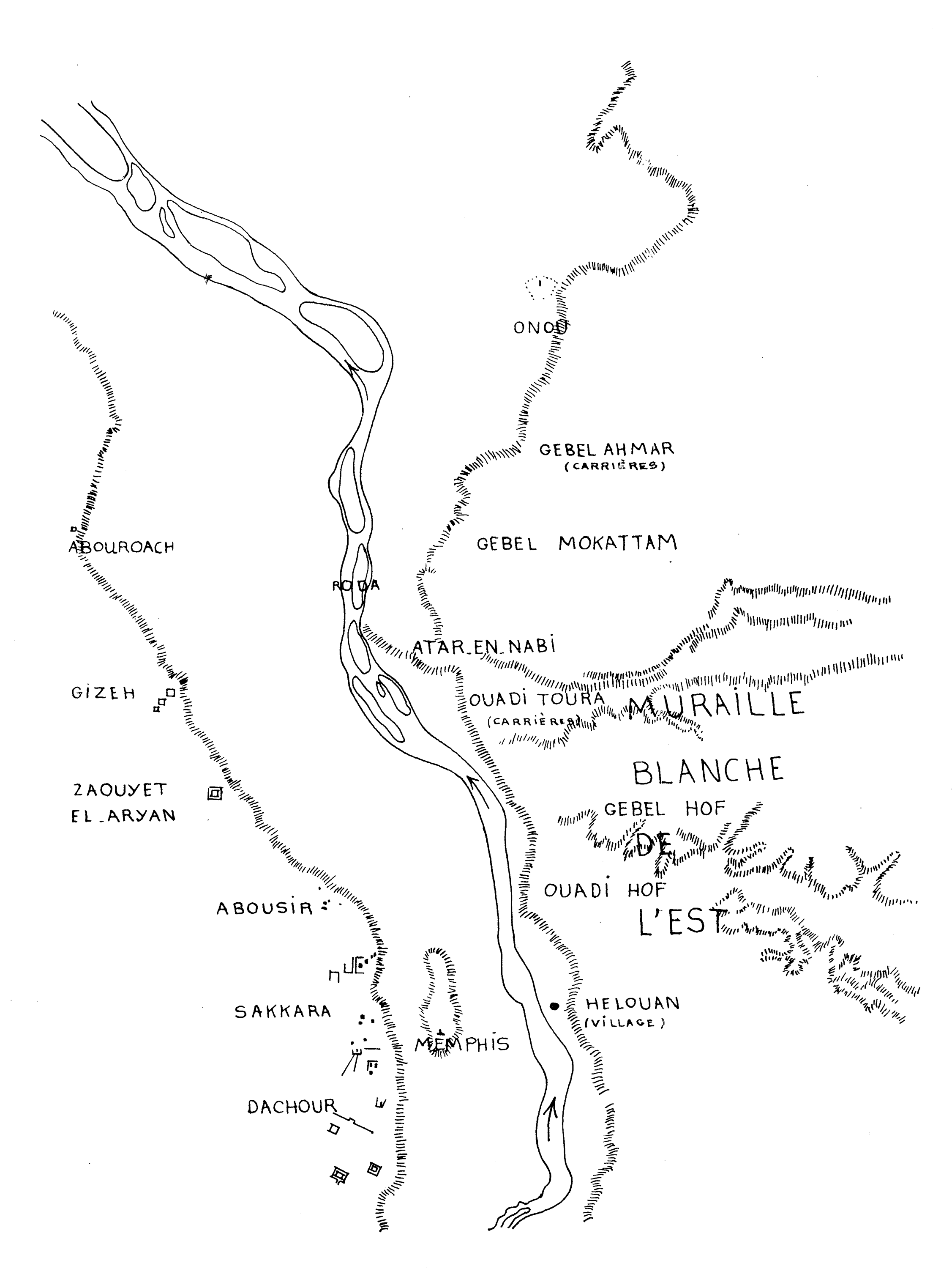


Fig. 18.

Cependant Ptah maintenait dans cette région l'influence memphite, d'après un tableau d'Edfou qui met en rapport avec Ayn, Ptah père des dieux, puissance auguste devant la grand place et Râ qui sauve son fils devant Ayn.[1]

(La Chapelle blanche, pap. géogr. de Tanis), (*Pap. Harris* I, 37 *b*), (Pap. Golénischeff, in *Onom.* 397) *Pr Ḥp; Pr Ḥ'py*; Pi-hâpi, le Temple du Nil.

La Chapelle blanche et le Papyrus géographique de Tanis permettent de définir Pi-hâpy comme un lieu intéressant les géomètres. Ceux-ci, quand ils veulent établir la longueur totale de l'Égypte, mesurent d'abord la distance d'Éléphantine à Pi-hâpy, puis celle de Pi-hâpy à Sambehdet, ce qui leur donne sensiblement la longueur de la Haute et celle de la Basse Égypte. Enfin le papyrus Harris confirme ce que le nom de Pi-hâpy indiquait déjà, à savoir que cette ville était vouée au culte d'Hâpy père des dieux, au culte du Nil.

Or en un lieu appelé Atar en Nabi, à 2 kilomètres au sud du Vieux Caire, Golénischeff a découvert voici longtemps un sphinx consacré par Amasis à Hâpy, père des dieux, parmi des blocs décorés qui avaient appartenu à une construction d'une certaine importance, plus récemment la découverte d'une statue de Merenptah aimé de Hapy père des dieux est venue renforcer l'idée, qui est celle de beaucoup d'égyptologues, que Pi-Hapy se trouve à Atar en-Nabi.[2]

A Pi-hâpy la dévotion de Ramsès III s'adressait non seulement au Nil, mais encore à Toum, ce qui eut pour effet de réjouir l'Ennéade des dieux maîtres de *Ḫr 'ḥ3* « Kheraha ».[3] Ces deux villes Pi-hapy et Kheraha sont souvent nommées ensemble.[4] Elles étaient néanmoins distinctes, car sur la stèle de Piankhi on prend soin de nous dire que le prince Pabas exerçait l'autorité sur l'une et l'autre .[5] Comme le rédacteur de la stèle énumère les lieux en commençant par le sud, nous pouvons déjà tenir pour infiniment probable que Kheraha est plus ou moins au sud de Pi-hapy.

(Pierre de Palerme : *Urk.* I, 247; *Pyr.* 1350); (*Edf.* II, 255; IV, 39) *Ḫry 'ḥ3* « Kheraha, le lieu du combat », tire son nom de souvenirs mythologiques évoqués au passage précité des Pyramides : « Arrière, toi, grand noir, trébuche à Kheraha, en ce lieu où ils ont trébuché (Seth et ses compagnons) ». Ce lieu n'en est pas moins parfaitement réel. Lorsque Piankhi déjà maître de Memphis eut passé le Nil, il fit une oblation à Toum dans Kheraha et à l'Ennéade divine du temple qui se trouvait là. Puis il se dirigea sur Onou en passant par cette montagne de Kheraha, sur le chemin du dieu Sepa à Kheraha.[6] Le dieu Sepa qui est l'un des dieux officiels du nome de Heqa-Andj avait laissé des

[1] *Edf.* III, 231.
[2] *Rec. de trav.* XI, 98-9; M. Hamza dans *Ann. du Serv.* XXXVII, 233; Gardiner, *Onomastica* II, 131-40. Opinion contraire dans Drioton, *Bull. Inst. ég.* XXXIV.
[3] *Pap. Harris* I, 197.
[4] Gardiner, *Onomastica* 397 et 397 A.
[5] *Piankhi*, 117.
[6] *Ibid.*, 100-1.

souvenirs à Kheraha, qu'évoque à Edfou la légende d'un personnage géographique représentant le grand Nil.

« Tu es celui qui traîne Sepa à Kheraha dans le but de massacrer ses ennemis. »[1]

Il y avait même un temple de Sepa le grand tireur (Pap. Louvre III, 99 dans Brugsch, *D. G.* 1060) que ce document nomme entre Onou et Kheraha. Il se dressait sans nul doute sur le chemin qui conservait le nom du dieu. Dans la stèle du Sphinx il est question d'un autre chemin qui menait des environs de Kheraha à la nécropole occidentale d'Onou, c'est-à-dire, vers le grand sphinx et les pyramides de Gizeh, de l'autre côté du Nil.[2] Enfin la stèle de la dame Taniy définit le *sonter* le parfum divin qui croît dans le grand désert de Kheraha,[3] où nous savons que Ramsès III envoyait des équipes de gens pour récolter le miel sauvage et le *sonter*.

D'après tout ce qui précède on peut conclure que Kheraha se trouvait au bord du Nil, à un endroit où aboutissaient les pistes désertiques conduisant à la grande forêt pétrifiée et au-delà et à Onou. Le débouché du ouadi Tourah me semble convenir assez bien à ces données, en attendant que l'on découvre un vestige de cette très antique cité.

(Livre des Morts 149, 92; 150) *ỉ3t nt Ḫry-'ḥ3*. Le mot *ỉ3t* entre en composition dans un grand nombre d'expressions géographiques. On le traduit généralement par « butte » mais il peut, surtout à la Basse Époque, par suite d'une confusion avec *ỉw*, être traduit par « île ». Ile ou butte, ce lieu était en tout cas voisin de la ville de Kherâha, dont il a pris le nom. D'après le chapitre 150 du Livre des Morts le dieu de cette *iat* de Kheraha était le Nil. Le chapitre 149 nous en donne la raison.

« Ô cette *iat* de Kheraha, qui arrête le Nil au-dessus de Djedou et qui fait aller le Nil après qu'on a mesuré les céréales d'après son comportement pour la consommation, qui donne les offrandes aux dieux et le repas funéraire aux Esprits. »

Le chanoine Drioton, qui a longuement commenté les textes et vignettes du chapitre 149, estime qu'il y est question d'un nilomètre ayant précédé aux temps pharaoniques les nilomètres d'époque arabe, dont le dernier a été construit à la pointe méridionale de l'île de Rodah en 861 après J.-C.[4] Le passage cité semble bien concerner en effet un établissement où l'on calculait l'impôt foncier d'après la hauteur du Nil, ce qui est le rôle du mikhyas.

L'emplacement exact de ce nilomètre, dont aucun fragment n'a été retrouvé, demeure problématique. Si l'on peut traduire, par hypothèse, *ỉ3t* par « île », rien n'empêche de le situer sur l'île de Rodah ou sur l'une des deux îles qui se trouvent un peu plus au Sud. Les différents nilomètres arabes ont quelque peu varié de place, puisque le prédécesseur immédiat du mikyas se trouvait près d'Hélouan.

(Piankhi, 101) *ỉmḫt*. Lorsque le conquérant venant de Memphis eut traversé

[1] *Edf.* IV, 39; V, 27.
[2] Erman, *Die Sphinxstele* dans *Sitzungster. Ak Berlin;* 1904/1, 422-33; cf. Gardiner, *Onomastica* II, 141.
[3] Caire, *Cat. gén.* 20564 dans Loret, *La résine de térébinthe* (sonter) *chez les anciens Égyptiens*, Le Caire, 1949, 29 et 30.
[4] Drioton, *Les origines pharaoniques du nilomètre de Rodah, Bull. Inst. ég.* XXXIV (1952), 299.

l'eau, il fit une offrande à Toum dans Kheraha, à l'Ennéade des dieux dans le temple de l'Ennéade et finalement à l'*imḥt* et aux dieux qui sont en elle. Le papyrus III, 99, du Louvre qui cite [hiéroglyphes] immédiatement après Kheraha nous invite à placer ce lieu dans la région qui va du Caire à Hélouan.

D'après un texte d'Edfou les seigneurs d'Onou, éminents de place à Kheraha, délibéraient [hiéroglyphes] *ḥr wʿrt imḥt* et l'on dit, toujours à Edfou, du Nil du Nord qu'il sort devant [hiéroglyphes] *wʿrt imḥt.* On peut se demander si cette expression n'est pas identique à [hiéroglyphes] *wʿrt nt Ḥryʿḥꜣ* du chapitre 149 du Livre des Morts. Les mots *wʿrt* et *imḥt* qui ont des sens différents et un peu vagues, ont en commun le sens de nécropole.[1] Il s'agit donc très vraisemblablement de l'immense nécropole comprenant des milliers de tombes que le Service des Antiquités explore autour d'Hélouan entre le Nil et le Gebel Tourah.

Βαϐυλών (Strabon XVII, 30) est, selon ce géographe, une place forte au haut d'une montagne escarpée, dont le nom rappelle une insurrection de captifs babyloniens qui, retranchés en ce lieu, obtinrent d'y rester. C'était le cantonnement d'une des trois légions chargées de garder l'Égypte. Une rampe descend du camp au bord du Nil et l'eau était élevée par des sakhieh du Nil jusqu'au camp. Selon Ptolémée le canal de la mer Rouge partait de Babylone dont le nom sur les papyrus d'époque byzantine échange constamment avec celui de Fostat, le Vieux Caire.[2] On doit à K. Sethe[3] une étymologie bien différente de celle que donne à tort ou à raison Strabon. Partant de l'idée que les Grecs ont parfois substitué aux noms géographiques indigènes des noms qui leur étaient familiers et de sonorité peu différente, par exemple Troya = *Tꜣ rꜣ ꜣw,* le savant allemand dérivait Βαϐυλών de *Pr Ḥʿpy n iwn* prononcé approximativement Phapylon. A cette ingénieuse tentative on objectera que Pi-hapy n'est pas tout à fait au Vieux Caire, mais sans doute à 2 kilomètres plus au sud et que nous n'avons aucun exemple que *Pr-Ḥʿpy* suivi de *n iwnw.*

[hiéroglyphes] (*Pap. Harris* I, 37) *š ḳbḥw.* On donnera à cette expression deux sens différents suivant qu'on traduit *ḳbḥw* par bassin aquatique ou par oiseaux d'eau. En faveur de la première interprétation il y a lieu de remarquer que sur une table d'offrandes du Musée Guimet il est fait mention de la masse d'eau (*ḳbḥw*) qui sort de la terre d'Onou, du château du Moringa (*bꜣḳt*) qui est à Onou.[4] La position de ce château est inconnue, mais le paragraphe 118 des textes des Pyramides fait allusion au moringa (*bꜣḳt*) qui est Onou.

Les Égyptiens qui distinguaient le Nil du Sud et le Nil du Nord font sortir le premier d'Éléphantine et le second de la région d'Onou, chacun étant symbolisé par un grand vase *ḳbḥ.* La libation d'Horus, *Ḳbḥ Ḥr,* s'oppose à la libation de Seth *Ḳbḥ Stš* qui, concurremment avec *Ḥn nḥn* désigne la Haute Égypte.[5] Il est donc légitime de traduire *š ḳbḥw* «lac de la Libation».

[1] Zaki Youssef Saad, *Royal excavations at Helwan,* cahiers 3 et 14 des *Ann. du Serv.,* Le Caire, 1941, 1947.
[2] Gardiner, *Onom.* II, 143.
[3] Sethe, *Urgeschichte,* 109.
[4] Moret, *Cat. de la galerie égyptienne du Musée Guimet,* 136.
[5] Gauthier, *D. G.* V, 171.

Ce lac de la Libation où Ramsès III présentait les offrandes au Nil est encore nommé dans la stèle de Piankhi.[1] Lorsque le conquérant se rendait à Onou, il monta sa tente à l'ouest du canal d'Ity, dont je parle plus loin, et se purifia dans «l'eau du Noun du lac de la Libation»; ce qui prouve que le lac était alimenté par la nappe d'eau souterraine et non par un canal. La place que nous donnons au lac de la Libation dépend donc en premier lieu du point où le canal d'Ity se détachait du grand Nil. Rien n'empêche de l'identifier avec le lac de l'Ezbeqiyeh qui existait encore à l'époque de Bonaparte.[2]

[hiéroglyphes] (*Edf.* VI, 45); [hiéroglyphes] (Pap. Louvre III, 99) *Šn Ḳbḥw* «le Cercle de Libation». A Edfou *Šn ḳbḥw* désigne le territoire agricole du nome tardivement créé de Ayn, dont un autre nom était *P ḫnt n dw dšr* (voir ci-dessous). Il fournit des oiseaux à Horus. Le papyrus du Louvre nomme *Šn ḳbḥw* tout de suite après *Imḥwt.* Nous sommes ainsi amenés dans la région de forme vaguement circulaire occupée par Le Caire. Si nous sommes dans le vrai, le Lac de la Libation aurait été contenu à l'intérieur du Cercle de la Libation. Cette région fut de tous temps très peuplée. Le nain Teos y donnait des séances de danse.[3]

[hiéroglyphes] (Sinouhit B 14-15) *Ḏw Dšr* traduit littéralement en arabe El-Kom el-Ahmar «la Montagne rouge», contient les carrières de quartzite rouge qui ont été exploitées depuis l'Ancien Empire. On y travaillait lorsque Sinouhit y passa clandestinement avant de gagner la Syrie. Les fameux colosses de Memnon proviennent de la Montagne Rouge, car l'inscription du pilier dorsal dit formellement qu'ils ont été transportés d'Onou du Nord à Onou du Sud.[4] Amenhotep, fils de Hapou, précise qu'on s'est servi pour cela d'un bateau à huit côtes.[5] Non loin des carrières de quartzite il existait un filon de basalte noir (*bnw*) qui fut exploité au moins sous la XVIIIe dynastie.[6]

Les carrières faisaient partie des domaines d'Hathor essentiellement constitués par la ville et la contrée de Hetep (voir ci-dessous).

En présence de Ramsès II qui était allé en l'an VIII visiter le domaine d'Hathor, on découvrit un bloc formidable, plus haut qu'un obélisque et rouge comme du bois de *mery.* On en fit une statue royale et l'on tira de la carrière d'autres blocs énormes dont on fit également des statues destinées aux principaux sanctuaires.[7] Dans le grand temple de Tanis on a retrouvé des morceaux d'un géant de 15 mètres et de six autres colosses de moindre taille, mais encore fort respectables, datant de Ramsès II[8] qui avait créé des ateliers de sculpture à côté des carrières. Le travail interrompu par la guerre des Impurs à la fin de la XXe dynastie fut repris par les Saïtes qui ont beaucoup employé le quartzite de la Montagne rouge.

[1] *Piankhi,* 101-2.
[2] *Desc. de l'Égypte,* dans *État moderne,* I, pl. 41-43.
[3] Caire, *Cat. gén.* 20307.
[4] Al. Varille, *L'inscription dorsale du colosse méridional de Memnon,* dans *Ann. du Serv.* XXXIII, 85-94; et Notes complémentaires, *ibid.* XXXIV, 9-17.
[5] *Ann. du Serv.* XXXIII, 87.
[6] *Urk.* IV. 385.
[7] D'après la stèle de l'an VIII publiée en dernier lieu dans *Ann. du Serv.* XXXVIII, 2-19.
[8] P. Montet, *Les énigmes de Tanis,* 69-71.

Sous le nom de (*Edf.* IV, 39; V, 27) *p ḫnt n ḏw dšr* «le devant de la Montagne rouge», on désignait le terrain de culture qui s'étend au pied du Mokattam et du Kom el-Ahmar. Lorsqu'on constitua sous Ptolémée VI le nome de Ayn, aux dépens du nome de Heqa-Andj, ce fertile terrain constitua le *ou* de la nouvelle province.

(*Edf.* VI, 46) *Mnsty ḫryw Iwnw* «les deux sièges des Maîtres d'Onou». Il y avait en effet deux *mnst* qui sont distinguées dans les textes des Pyramides : la *mnst* supérieure consacrée à Chou, l'inférieure consacrée à Tefnout.[1]

Plus tard Tefnout n'est pas oubliée, mais Iousaas a droit de cité à côté d'elle.[2]

Fig. 19.

Chou et Tefnout comme membres de l'Ennéade étaient vénérés dans les temples de l'Ennéade à Onou et à Kheraha, mais ils avaient en outre des sanctuaires particuliers, ces menset, situés évidemment dans le parage de la métropole.

(*Edf.* I, 333) *ỉst snt* «la Butte du Mât» (?) est le verger sacré où l'on entretenait les balanites *išd*. Un balanite sacré ombrageait une cour du grand temple d'Onou, mais je verrais plutôt ce verger dans la banlieue de la ville. Il ne faut pas oublier que deux autres arbres étaient également sacrés à Onou : le moringa *bȝk.t*, puisqu'il existait même un château du moringa *ḥwt bȝkt*, et le saule où naissait le Phénix.

Pr Rʿ (*Pap. Harris* I, 29, 8; 31, 5) Pirâ, le temple de Râ au nord d'Onou, a été très justement identifié par Naville[3] avec le tell El-Yahoudieh qui longe la route conduisant de Matarieh à Zagazig. Ce tell a été dévasté par les fouilleurs autorisés ou clandestins, au point de décevoir même les archéologues habitués au triste aspect des sites du Delta. On y a distingué les restes d'un camp attribué, peut-être un peu à la légère, aux Hyksos, d'un temple de Ramsès II, d'un temple de Ramsès III et d'un palais qui a fourni de nombreuses plaques émaillées.

Un petit monument de grès datant de Séti Ier qui a été trouvé voici déjà longtemps au tell El-Yahoudieh prouve que Pi-Râ était placé sous la protection des mêmes dieux qu'Onou : Toum, Khepri, Râ-Harakté. Le roi a fait pour le premier un sanctuaire auguste à l'instar de l'Akhit céleste, pouvant servir de reposoir aux maîtres d'Onou qui s'y reposent, au cours de leurs sorties, comme Toum au ciel, et pour le second un temple de quartzite dont les pylônes étaient en pierre blanche et les obélisques en bekhen, schiste sombre du Ouadi-Hammamat. Un plan de cet édifice est reproduit sur le monument (fig. 19).

[1] *Pyr.* 1660-2.
[2] *Edf.* II, 292; VI, 51.
[3] Naville, *The mound of the Jew and the city of Onias*, London, 1897.

C'était en somme une réplique des grands sanctuaires de la métropole du nome.[1]

Ramsès III y avait fondé un domaine auguste, établi en travail éternel, gravé au nom de Toum qu'il appelait *Nȝy tȝ ḥwt nt ḥ ḥ m rnpt nR*, «les choses du château de millions d'années de Ramsès III». Le personnel comprenait 2.177 têtes. Le nom de ce domaine, qui se rencontre encore au papyrus Wilbour A 26, peut s'abréger en *Nȝy tȝ ḥwt* où Erman voit l'original de Ναθω connu par des sources variées,[2] tandis que la ville de Pi-Râ était désignée dans les Antiquités de Josèphe sous le nom de Λεοντοπόλις τοῦ Ἡλιοπολίτου.[3] Ces créations de Ramsès III étaient surtout des établissements d'horticulture et des fermes qui fournissaient les offrandes du temple de Râ. Une autre création de Ramsès III au même lieu est appelée *Prȝ pr mȝ n Pr ʿȝ* (*Pap. Harris* I, 31, 6), «la maison neuve du Pharaon», dont nous savons seulement que le personnel se montait à 1.779 têtes.

LES RÉGIONS

(*Edf.* I, 333), (*Edf.* V, 21), (*Edf.* IV, 32), Ity est le *mer* où était amarrée la barque sacrée et qui arrosait la métropole Onou, car *Edf.* V, 21 fait dire au personnage de ce nom : «Tu es celui qui bâtit l'Akhit d'Harakhté et qui a élevé le grand château de Toum», ce qui signifie évidemment que les matériaux destinés à ces grands édifices ont été acheminés par ce canal. Ramsès III avait constitué des équipes de gardes pour surveiller le quai d'Ity.[4] Les poteries s'accumulaient à la bouche d'Ity.[5]

Piankhi qui avait passé le Nil entre Memphis et Kheraha passa ensuite sur la rive ouest du canal d'Ity pour aller se purifier dans le lac de Qebehou.

Des édifices de l'époque ramesside se dressaient sur cette rive ouest. C'est d'abord un château de Ramsès II aimé comme Toum à l'occident d'Ity,[6] puis un château auguste dédié par Ramsès III à sa mère Iousaas, Dame d'Onou, toujours à l'occident d'Ity.[7]

Plus au nord le canal passait près de *Pr-Bȝ-ir st*, Pi-Barsit, ville qui a longtemps fait partie du nome de Heqa-Andj et en a été détachée avec l'ensemble du Chérubin supérieur (voir ci-dessous). La grande inscription de Merenptah à Karnak signale que les envahisseurs de l'Égypte, Libyens et peuples de la mer, avaient dressé leurs tentes devant Pi-Barsit et fait leurs abreuvoirs sur la berge d'Ity.[8]

Par les soins de Ramsès III des barques sacrées appartenant à Iousaas, à Nebhotep et à Sepa formaient avec celles de Râ et de Toum une merveilleuse flotte sacrée.[9]

[1] E. Brugsch, dans *Rec. de trav.* VIII, 8-9, pl. III-IV.
[2] Gardiner, *Onom.* II, p. 147-8.
[3] Naville, *op. cit.*, 19; Gardiner, *Onom.* II, 147.
[4] *Pap. Harris* I, 289.
[5] *Ibid.*, 73, 2.
[6] Scarabée Carnavon : *JEA* V, 131.
[7] *Pap. Harris* I, 30, 1.
[8] Naville, *Goshen.*, 26.
[9] *Pap. Harris I*, 30 I.

Le nom d'Ity s'applique enfin à une étendue d'eau située dans le nome de Soped au Ouadi-Toumilat (voir ci-dessous).

D'après ce que nous venons de voir, le canal d'Ity se détachait du Nil un peu en aval de Kheraha, arrosait Onou, puis Barsit et enfin se perdait sans pouvoir atteindre la mer dans un lac du nome de Soped.

(*Edf.* I, 333), (*Edf.* IV, 32), (*Edf.* V, 21), *Ḥtp.* «La satisfaction» est le nom du territoire agricole qui comportait, selon *Edf.* V, 32, des hauteurs et des îles mouvantes (*mꜣwt*). Une partie de ce territoire était connue sous le nom de *sḫt srḳt* (*Edf.* V, 21), «le Champ du Scorpion», également appelé *tꜣ srḳt* (*Edf.* VI, 45), «la Terre du Scorpion». C'était un terrain de chasse que fréquentait la déesse Prairie, patronne des chasseurs.

Un scarabée y était né sous les boucles de Jousaas d'après un passage des Pyramides (1210) où l'on voit que cette déesse a donné son nom à une ville : qui était au nord d'Onou.

La ville la plus importante de ce territoire qui s'appelait aussi est souvent citée dans les textes, presque toujours en liaison avec Hathor qui en était la Dame.[1] L'épithète *Nbt Ḥtp* suffit parfois à désigner la déesse. On n'a pas oublié qu'Hathor était aussi Dame de la Montagne rouge. Il est possible que ces deux domaines aient été voisins et même contigus, ce qui permet d'envisager que le territoire agricole du nome s'étendait dans la région extrêmement fertile comprise entre le Caire et Tell el-Yahoudieh.

(*Edf.* I, 333), (*Edf.* IV, 32; V, 21), *šn wr* «Le Grand Cercle» est le *pehou* du nome, que l'on peut être tenté de placer au Birket el-Hagg qui baigne le joli village d'El-Marg. Le bêtes venaient s'y désaltérer. Cependant, il ne faut pas oublier que le Grand Cercle est également le nom du *pehou* de la Muraille blanche, en face de Heqa-Andj mais de l'autre côté du Nil. Il arrive parfois que le *pehou* de deux nomes voisins portent le même nom, lorsqu'une région naturelle déborde les frontières politiques. Ici, la situation est différente, puisque les régions marécageuses des deux nomes sont séparées par le Nil, de larges étendues cultivées et des villes. Nous avons vu d'autre part que la région des pyramides passait parfois auprès des Égyptiens pour la nécropole occidentale d'Onou. J'en conclus que les autorités héliopolitaines avaient tout simplement annexé le *pehou* du nome memphite.

Post-scriptum. — Un groupe ptolémaïque trouvé à Onou, publié par Gauthier, *Rev. égypt.*, nouvelle série, III, fasc. 1 (1924) contient les noms de Pi-Râ, Hotep, Le grand château d'Onou, Le château du Phénix, Kher-âha et Onou. On y mentionne une fête pendant laquelle le dieu Sepa était escorté jusqu'à Kher-âha. Une même personne était chanteuse d'Harakhti, de Râ-Toum et des Ames d'Onou.

[1] Caire, *Cat. gén.* 555, 575; Montant de porte trouvé à Qantir, dans *Mélanges Maspero*, 649; Statuette d'Hathor à Tanis dans *Kêmi* VIII, pl. XVIII; Mariette, *Abydos* I, 44; Statuette 46918 du Caire dans *Ann. du Serv.* XXI, 72; Stèle Metternich, 90.

NOMENCLATURE

- *ꜣt nt Ḫry ʿḥꜣ* la Butte ou l'île de Kheraha.
- *ꜣt šnt.* la Butte du Màh (?).
- *Iwnw, Iwnw Rʿ, Iwnw Mḥw* Onou, Onou de Râ, Onou du Nord.
- *iwšʿsš* Iousas.
- *Imḥt* Imehet.
- *Itr ʿꜣ* le Grand Nil.
- *Ity* Ity, canal.
- *ʿyn* Ayn, la Source.
- *Wʿrt* la Nécropole.
- Βαϐυλών Babylone.
- *Pr Itm* le Temple de Toum.
- *Pr Psḏt* le Temple de l'Ennéade.
- *Pr mꜣ* la Maison neuve.
- *Pr Rʿ* Pi-Râ.
- *Pr Ḥr* le Temple d'Horus.
- *Pr Ḥʿpy* Pi-Hapy.
- *Mnšty* les deux Sièges.
- *Nꜣy tꜣ ḥwt* Ναθω.
- *Ḥwt ʿꜣt* le Grand Château.
- *Ḥwt bꜣk* le Château du Moringa.
- *Ḥwt bnw* le Château du Phénix.
- *Ḥwt bnbn* le Château de l'Obélisque.
- *Ḥwt Psḏt Nṯrw* le Château de l'Ennéade.
- *Ḥwt sp smꜣ wr* le Château de Sepa le Grand Massacreur.
- *Ḥwt Rʿmssw* le Château de Ramsès II.
- *Ḥḳꜣ ʿnḏ* le Souverain gaillard, le nome.
- *Ḥtp* une ville et sa région.
- *Ḫꜣst nt Ḫryʿḥꜣ* le Désert de Kheraha.
- (*Pꜣ*) *Ḫnt n ḏw dšr* le devant de la Montagne rouge.
- *Ḫry ʿḥꜣ* Kherâha.
- *Sḫt Srḳ* le Champ du Scorpion.
- *š ḳbḥw* le Lac de la Libation.
- *šn wr* le Grand Cercle.
- *šn ḳbḥw* le Cercle de la Libation.
- *Ḳbḥ Ḥr* la Libation d'Horus.
- *Ḏw Dšr* la Montagne rouge.
- *Ḏdit* Djedi, la nécropole.

CONCLUSION

Le nome de Heqa-Andj était situé en face de la Muraille blanche et de la Cuisse, dont il était séparé par le Nil. Cependant la région des carrières de Tourah et d'Hélouan a constitué longtemps une enclave de la Muraille blanche sur la rive orientale du Nil, tandis que sous Ramsès III ces territoires étaient rattachés à Onou. Réciproquement Heqa-Andj revendique sous Thoutmès IV la région des pyramides et peut-être à toutes les époques le *pehou* du Grand Cercle.

La frontière méridionale était donc tantôt au nord de Toura, tantôt au sud d'Helouan.

Vers le nord Heqa-Andj a compris jusqu'au Nouvel Empire la ville de Zou consacrée à Bastit et celle de Neter consacrée à Isis. Le nome était alors le plus étendu de toute l'Égypte, parce qu'il succédait à l'ancien royaume d'Onou antérieur à l'unification de l'Égypte. Les avantages de sa position au bord des branches orientales du Nil, les carrières de quartzite, la fertilité du sol y ont attiré très vite une population nombreuse.

Vint un moment que nous ne pouvons encore préciser, où la région de Bast fut constituée en un nome indépendant, l'Enfant royal supérieur. La frontière passait alors entre Pirâ, tell El-Yahoudieh et Pibarsit (Belbeis).

Sous les Ptolémées le nome de Heqa-Andj fut encore jugé trop grand. On en détacha toute la partie méridionale pour former le nome de Ayn comprenant l'ancienne enclave de Muraille blanche sur la rive droite et tout l'espace occupé de nos jours par le Caire.

CHAPITRE II

LES DEUX NOMES DU CHÉRUBIN

Imty ḫnty	*Imty pḥw*
	
The Temple of Hibis, pl. 25. *Edf.* I, 334; IV, 36.	*Edf.* I, 335; IV, 37.

L'emblème commun à ces deux nomes représente un enfant coiffé d'une couronne royale, pour le *ḫnty* de la couronne du Sud, pour le *pḥw* de la couronne du Nord. La lecture *imty* est fondée sur le nom de la résidence du Chérubin inférieur qui s'écrit [hiéroglyphes] (Petrie, *Tanis* II, pl. XII, n° 19), ou [hiéroglyphes] (*ibid.* II, pl. X, n° 5 et pl. XLII) et sur l'existence d'un mot [hiéroglyphes] attesté depuis le Moyen Empire qui veut dire «chérubin, enfant (d'une divinité)», (*WÄS* I, 78).

Ces nomes étant de constitution récente on leur a donné un nom en partant du nom de la résidence, comme on l'a fait ailleurs où le vieil idéogramme n'était plus compris.

Imty ḫnty LE CHÉRUBIN SUPÉRIEUR

LA RÉSIDENCE

[hiéroglyphes] (Bas-relief trouvé au tell Basta en 1939, Musée du Caire), [hiéroglyphes] (*Bubastis*, pl. XXXVIII), [hiéroglyphes] (*Edf.* III, 237), *Bśt*, Bast. Sur ce nom, qui signifie vase d'albâtre et par extension vase précieux[1] ont été formés le nom de la déesse Bastit, littéralement «celle de Bast», et le composé [hiéroglyphes] (*Edf.* I, 335; Piankhi 19, 114), *Pr Bśt*, Pi-Basit, hébreu פִּי־בֶסֶת; grec Βούβαστις. Le nom arabe du tell Basta a été formé d'après le nom primitif. Ce tell, qui a été exploré par Naville au nom de l'Egypt Exploration Society, a conservé

[1] Gardiner, *Eg. Gram.*, 527.

d'importants vestiges de l'antique Bubaste.[1] Plusieurs années après les fouilles de Naville la construction d'une voie ferrée amena la découverte du trésor de Bubaste[2] et plus tard encore, en 1939 celle d'une route stratégique coupant le tell Basta, d'une chapelle de de l'Ancien Empire. D'autres trouvailles moins importantes sont signalées dans les Annales du Service des Antiquités. Le site est donc identifié à la fois par l'onomastique et par l'archéologie.

L'aspect du tell est, comme toujours dans le Delta, assez décevant. A l'intérieur de l'enceinte de brique crue réduite présentement à quelques tronçons on aperçoit des murs de maisons particulières, des tronçons de colonne, des blocs de granit et des morceaux sculptés en grand désordre. Les pièces qui en valaient la peine ont été enlevées et réparties entre plusieurs musées.[3] Un plan sommaire établi par Naville[4] permet seulement de distinguer les principales parties du temple. Deux statues colossales précédaient la porte monumentale donnant accès à une cour où se dressaient quatre statues de Ramsès II tenant un étendard. Au fond de la cour était la grande porte sur laquelle Osorkon II a fait représenter avec un grand luxe de détails les épisodes de son jubilé.[5] Cette porte franchie on se trouvait dans la salle hypostyle dont les colonnes lisses ou fasciculées supportaient des chapiteaux hathoriques. Les salles du fond sont l'œuvre de Nekht-Hor-Heb. Hérodote, qui a sûrement visité Bubaste, nous dit que la ville avait été exhaussée tout autour du temple, de sorte qu'on le voyait commodément en en faisant le tour. Il était longé par deux larges canaux dérivés du Nil. Un bois planté de grands arbres faisait suite à l'édifice.[6] Un chemin pavé et bien ombragé traversant la place publique conduisait à un temple plus petit que Naville a reconnu à un demi-kilomètre du grand. Les vestiges portent les noms de Ramsès II et d'Osorkon Ier qui relate complaisamment ses générosités envers le dieu Thot.[7] La chapelle de la VIe dynastie, dont des colonnes lotiformes marquent l'emplacement, paraît située hors de l'enceinte. Le seul tombeau présentement connu à Bubaste, qui appartient à un vice-roi de Kouch, Hori, se trouve à 220 mètres au sud du cimetière copte.[8]

La haute antiquité de la ville est attestée non seulement par la chapelle de la VIe dynastie, mais par des blocs remployés qui portent les cartouches de Chéops, Chephren et Pépi Ier.[9] L'Ancien Empire peut encore revendiquer un lion couché à face humaine en granit noir, copie réduite des célèbres ouvrages de San el-Hagar, ainsi que les colonnes de la salle hypostyle qui furent usurpées par Ramsès II et Osorkon II.[10] Des blocs

[1] Naville, *Bubastis*, London, 1891.
[2] Edgar, *The treasure of tell Basta*, dans *Musée égyptien* II, 93-108; Maspero, *Essais sur l'art égyptien*, 189-216.
[3] Caire, *Cat. gén.* 383, 540; British Museum 768-775; Louvre, *Antiquités égyptiennes, Cat.-guide*, 59-61.
[4] Naville, *Bubastis*, pl. LIV.
[5] Naville, *The festival hall of Osorkon* II, London 1894.
[6] Sourdille, *Voyage d'Hérodote en Égypte*, 84-6.
[7] Naville, *Bubastis*, 60-2.
[8] *Ann. du Serv.* XXVIII, 129-33.
[9] Naville, *Bubastis*, pl. XXXII.
[10] *Ibid.*, pl. V, VII, IX.

au nom de Sehotepibrê, de Khâkaourê, de Sekhemrê-Khoutaouirê et plusieurs statues sont le legs du Moyen Empire.[1] Au cours de l'occupation de Bubaste par les Hyksos une statue a été usurpée par Khyan et un petit monument dont il reste quelques blocs construit par Apepi.[2] Il reste peu de chose de la XVIIIe dynastie. Cependant Amenhotep III s'était intéressé sinon à Bubaste du moins à Amon-râ, seigneur de Per-Neferou et Séti Ier a voulu rappeler le fait à Bubaste.[3] Ramsès II qui a beaucoup travaillé dans tout le Delta oriental n'a pas oublié Bubaste. Il a comme partout usurpé des monuments antérieurs, ce qui ne l'a pas empêché d'enrichir le grand temple de statues et de bas-reliefs.[4] Des fils de Ramsès II y ont également déposé leurs statues.[5] Un fils royal de Kouch nommé Hori a voulu, pour des raisons inconnues de nous, être enterré à Bubaste et son sarcophage porte très lisible le nom de la ville de Bast.[6]

Le trésor de Bubaste qui date tout entier de la XIXe dynastie comprend des patères, des coupes, des pots en or et en argent et des objets de parure[7] qui appellent la comparaison avec la vaisselle précieuse et les bijoux retirés du tombeau de Psousennès. Faute de connaître exactement les circonstances de la découverte, nous ne pouvons dire si cette belle collection provient d'un temple, d'un palais ou d'un tombeau. Je penche pour cette solution, car il est évident que les princes et grands fonctionnaires qui résidaient à Bubaste se sont construit et aménagé de belles sépultures.

Bien que la XXIIe dynastie ait été qualifiée de «bubastite» par Manéthon, et que Chéchanq Ier s'intitule lui-même fils de Bastit, il n'y a pas trace de ce roi à Bubaste. De beaux bas-reliefs montrent Osorkon Ier en compagnie des dieux locaux,[8] envers qui il s'est montré extrêmement généreux.[9] L'œuvre d'Osorkon II est encore plus importante, puisqu'on lui doit la salle hypostyle, à la vérité faite de remplois, et la porte monumentale. En somme l'histoire de Bubaste est parallèle à celle de Tanis, la grande ville presque voisine. Les deux cités ont connu presque en même temps des hauts et des bas. L'importance des travaux des deux Osorkon, l'épithète de bubastite donnée à la dynastie favorisait l'hypothèse selon laquelle ses rois sont enterrés à Bubaste, mais trois d'entre eux au moins reposaient à Tanis où l'on a en outre découvert quelques objets funéraires de Chechanq Ier et d'Osorkon Ier.

La déesse Bastit, dame de Bast est incontestablement la grande déesse de Bubaste. Elle est figurée très souvent sur les bas-reliefs de la XXIIe dynastie et du règne de Nectanebo[10], comme une femme à tête de lionne que son nom seul distingue de

[1] Naville, *Bubastis*, pl. XXXIII, X, XI.
[2] *Ibid.*, pl. XIX, XXXV.
[3] *Ibid.*, pl. XXXV.
[4] *Ibid.*, pl. XXXVI-XXXVIII.
[5] *Ibid.*, p. 42-43.
[6] *Ann. du Serv.* XXVIII, 129-33.
[7] *Le Musée égyptien* II, 93-108; pl. XLIII-LIV. — Maspero, *Essais sur l'art égyptien*, 189-216.
[8] Naville, *Bubastis*, pl. XXXIX-XLI.
[9] *Ibid.*, pl. LI.
[10] *Ibid.*, pl. XLI et XLVII.

Sekhmet. Il est vrai qu'on a trouvé à Bubaste de nombreux chats en bronze et les traces d'un cimetière de chats et que les statuettes en bronze de la déesse lui donnent une tête de chatte.[1] Mais le caractère léonin de la déesse est attesté par le fait que les rois ramessides s'abstenaient de chasser le lion pendant les fêtes de Bastit[2] et aussi parce qu'à Bubaste, Bastit est souvent accompagnée de son fils Mahès qui est un dieu lion.[3] D'autres divinités leur tenaient compagnie en qualité de résidents : Ouadjit dame d'Imet, Harakhté et Toum les dieux d'Onou et Chou, fils de Râ, vénéré non loin de là à Pi-Soped[4] ainsi que les dieux Seth et Ptah de Ramsès[5] dont la maison-mère était la célèbre résidence de Ramsès II.

Le papyrus III 99 du Louvre nomme Bastit, dame de Bast parmi les divinités du nome de Heqa-Andj, et un texte de Denderah[6] enchérit sur les relations étroites qui unissaient Bastit au grand dieu d'Onou. On se souvenait à la Basse Époque que le nome de Heqa Andj avait été autrefois beaucoup plus étendu, car la Chapelle blanche dans la case affectée à ce nome mentionne Isis et Bastit qu'elle met en rapport avec une ville de *sw*, Zou.

Je ne connais pas d'autre exemple de ce nom, que je voudrais par hypothèse rapprocher de l'un des nomes supplémentaires dont nous connaissons les données essentielles par les deux grandes listes de Ptolémée VI à Edfou.

Ce nome s'appelait (*Edf.* IV, 40 ; V. 27 ; VI, 46) *šns* d'après les variantes et de son *mer* (mêmes références). Il peut également être écrit (*Edf.* VI, 46 ; 53 ; III, 244, 239, 284). Cette variante, qu'il ne faut pas confondre avec étudié précédemment, est très instructive, car elle permet de décomposer *šns* en ses éléments *šn* + *s* et de voir dans *s* le poisson , présenté par plusieurs divinités aux fêtes du jubilé d'Osorkon II.[7] *Šn s* peut donc se traduire « le cercle du poisson sou ». Le chef-lieu de ce nome était (*Edf.* IV, 40 ; V, 27) var, (*Edf.* VI, 46). *Ḥwt ḫnmt* « Le château de la nourrice », dont le dieu était Horus. Le bigarré de plumage qui se dresse sur le palais. Chou, fils de Râ, qui paraît dans sa *mnst* et pupille de l'œil de Râ y avaient aussi des sanctuaires. Le texte de Denderah déjà cité met ce cercle du poisson *sou* en rapport avec le Chérubin supérieur.

Sḫt šw, « La prairie de Chou » était le territoire agricole et *dd*, ded le *pehou*.

Ces noms, à ma connaissance du moins, n'ont pas été relevés sur des monuments trouvés sur place, mais l'on peut tenir pour certain que le territoire auquel ils appartenaient était situé entre Heqa-Andj et le Chérubin supérieur, c'est-à-dire au nord d'une ligne allant de Chébin el-Qanatir à Bilbeiss. Cette région est pauvre en antiquités, mais

1 NAVILLE, *Bubastis*, 52-4 ; SOURDILLE, *Hérodote et les religions de l'Égypte*, 119.
2 Stèle 48831 du Caire ; *Bull. Inst. fr.* XLV, 155.
3 NAVILLE, *Bubastis*, pl. XXXIX.
4 *Ibid.*, pl. XXXVIII *c*, XL.
5 *Ibid.*, pl. XXXVID, C, J ;
6 CHASSINAT, *Dend.* I, 128.
7 Sur le poisson *sw* voir mes Dieux et prêtres indésirables, *Rev. d'hist. des rel.*, 1952, 129-44.

le Geziret Beli qui en occupe la partie centrale réserverait peut-être des surprises à qui prendrait la peine de l'explorer. Sa position intermédiaire plaçait les habitants sous l'influence de deux grands centres religieux, Bubaste et Onou.

Une autre ville importante a appartenu successivement au nome de Heqa-Andj et à celui du Chérubin supérieur, c'est la ville de Neter dont le nom se lit deux fois à Bubaste même, sur les inscriptions de Nekht-Hor-Heb.[1]

D'après le grand texte d'Edfou cette ville est le siège de Bastit considérée comme l'âme d'Isis :

(*Edf.* I, 335.)

« L'âme d'Isis (*Bꜣ n Śt*) présente sous la forme de Bastit est satisfaite et honorée à Neter. »

Le papyrus III 99 du Louvre cite Neter dans le paragraphe du nome de Heqa-Andj, mais un autre texte d'Edfou l'associe au Chérubin supérieur :

(*Edf.* VI, 40.)

« Il t'apporte le Chérubin supérieur avec ce qui en sort et Neter avec son contenu. »

Il n'y a pas là contradiction, mais la preuve des changements qui ont affecté les frontières de ces provinces.

On n'a pas oublié qu'une ville appelée aussi *Nṯr*, Neter, est citée dans les textes des pyramides et nommée très souvent à l'Isaeum de Behbeit el-Hagar et sur des statues de ce temple, dans des conditions telles qu'elle semble ne faire qu'un avec la ville de Hebyt.[2] Il existe dans le nome des Deux Faucons une autre Neter que l'on distingue des deux précédentes par l'adjectif *šmʿ* méridional et qui était comme elle consacrée à Isis.[3]

Les deux exemples du nom de Neter trouvés à Bubaste ne prouvent pas que la Neter du Nord-Est se confondait avec la métropole du Chérubin supérieur. Nous ne sommes pas complètement désarmés pour tenter de la localiser. La divinité de Neter étant *Bꜣ n Śt* « l'âme d'Isis » il est évident que le composé *Pr Bꜣ Śt* « le temple de l'âme d'Isis » est un synonyme de Neter. Ce nom apparaît dans une lettre qui a atteint son destinataire lorsqu'il se rendait à la ville : Le doigt (?) de Râ dans Per-Ba-Isit .[4] Ici Per-Ba-Isit semble un territoire de quelque étendue contenant une ville appelée qui pourrait très bien se trouver près des eaux de Râ dont il sera question ci-dessous. Quoi qu'il en soit *Pr Bꜣ St* s'abrège très nor-

1 NAVILLE, *Bubastis* I, XLIV C ; XLV H.
2 Voir ci-dessus p. 108.
3 GAUTHIER, *D. G.* III, 109.
4 *Pap. Anastasi*, 22, 2, dans *Bibl. aegyptiaca* VII, 68.

malement en supprimant l'élément initial en *Bꜣ Št* «l'âme d'Isis» attesté par une inscription de la XVIII[e] dynastie et sur un naos de Nekhthorheb.[1]

Ces noms se présentent encore sous des formes légèrement différentes : *Bꜣ-ir-Št* et *Pr-Bꜣ-ir-št*. La première se rencontre au grand papyrus Harris, 62, I, où il est dit que Ramsès III attribua 169 hommes au temple de Bastit, Dame de Bairset dans l'Eau de Râ; la seconde dans l'inscription de Merenptah à Karnak rappelant le danger couru par l'Égypte lorsque les envahisseurs qui avaient planté leurs tentes devant Pi-Bairset, firent leurs abreuvoirs sur les berges du canal d'Ity.[2] Les formes avec *ir* me paraissent dérivées de *Bꜣ n St*. Le *n* est devenu un *r* comme dans d'autres exemples.[3]

Nous savons déjà que le canal d'Ity qui se détache du Nil vers Kharaha arrose Onou et se perd dans les marais de Soped. Les eaux de Râ comme nous le verrons plus bas sont un nom de la branche tanitique. Il n'y a donc rien d'impossible à ce que Brugsch soit tombé juste en identifiant Pi-Basit, ou Pi-Barsit avec Belbeis, qui a fourni quelques inscriptions hiéroglyphiques du règne de Merenptah.[4] Ce que nous venons de dire s'applique naturellement à Neter où l'âme d'Isis *Bꜣ n Št* était adorée.

Le principal prêtre du nome s'appelait simplement *ḥm n Bꜣstt* «le serviteur de Bastit».[5] Un autre prêtre le *wrꜥꜣ* «le très grand»; ou «le grand du grand» était semble-t-il en rapport avec Toum le dieu d'Onou, très puissant dans la région. La prêtresse «la Vêtue de rouge», tirait son nom d'un épithète de Sekhmet et de Bastit *nbt ins* «la Dame des étoffes rouges».[6]

Le nom de la barque sacrée *nbt nrw* «la Maîtresse de terreur» évoque la redoutable déesse à tête de lionne. Le bon génie *wr itnwt* était sans doute apte à résoudre les cas difficiles. La chose interdite *pḥt* (*m tꜣ nb*) «le derrière en tout pays», prouve que le derrière des victimes était réservé à Bastit, pour une raison inconnue.

Bubaste possédait un reliquaire *ḥm* (ou *kꜣr*) *štꜣ n Wšr* «la chapelle secrète d'Osiris», que le papyrus III, 79 du Louvre cite parmi les noms sacrés de Heqa-Andj.

Les fêtes étaient célébrées le 13 du second mois de l'inondation et du premier mois de l'été, le 18 du second mois de l'été. La fête décrite par Hérodote[7] était sans doute celle du second mois de l'inondation, qui était l'époque des loisirs. Les pèlerins venaient en grand nombre de partout. Pendant le trajet ils ne cessaient de chanter et les femmes d'agiter les crotales. Les badauds ripostaient par des plaisanteries et finissaient par rejoindre la fête pendant laquelle il se buvait plus de vin que dans le reste de l'année.

1 *Urk.* IV, 432. Caire, *Cat. gén.* 70013.
2 NAVILLE, *Goshen.* 26.
3 LACAU, *Sur le n devenant r*, dans *Rec. Champollion.*
4 NAVILLE, *Mound of the Jew*, 22; *Ann. du Serv.* XIII, 279.
5 Cette information et les suivantes, *Edf.* I, 334.
6 Statue de Sekhmet à Tanis, *Nouvelles fouilles de Tanis*, pl. LXVII.
7 HÉRODOTE II, 59-60; SOURDILLE, *Hérodote et la religion égyptienne*, 116-23.

AUTRES SITES

(*Bubastis* pl. XXXV, 11) *Prw Nfr*, «la Bonne sortie», était au Nouvel Empire un centre commercial et un chantier de construction navale,[1] Pour le situer nous manquons d'indices vraiment probants.[2] Mais il me semble que Séti I[er] n'aurait eu aucune raison de rappeler à Bubaste le souvenir d'Amenotep III aimé d'Amon Râ qui réside à Perou-Nefer, si cette localité en avait été très éloignée. La région de Bubaste se trouve d'ailleurs fort bien placée pour servir d'entrepôt et de chantier, car on communiquait aisément de là avec la Méditerranée, la Mer Rouge et Memphis. Les dieux de Perou-Nefer étaient outre Amon-Râ, Seth et Astarté,[3] divinités très répandues dans tout le Delta oriental. A Bubaste même, au moins sous Ramsès II, Seth était bien connu.[4]

(*Bubastis* XLVII H) *Bꜣt* (?) est un lieu de culte de Ouadjit, dame de Bat résidant à Bast. Il n'y a pas d'autre exemple de ce nom, qui n'appartient peut-être pas au Chérubin supérieur.

(*Edf.* I, 335) *Nb n bšt* «Maître de la Flamme» est le nom du jardin sacré où l'on vénérait comme à Onou le balanite *išd*.

LES RÉGIONS

(*Edf.* IV, 36), *išrw*; (*Edf.* I, 335) *Pꜣ išrw* est le nom du *mer*. En dehors du domaine de Mout à Thèbes on connaît un pays de *išrw* fréquenté par les Mentou d'Asie, un des Neuf Arcs[5] qui est à placer dans l'isthme de Suez, ou non loin. L'épithète *nbt išrw* se lit sur un fragment du naos de Nekhthorheb à Bubaste,[6] mais l'on ne sait de quelle divinité il s'agit et l'on doit tenir compte que des lieux assez éloignés de Bubaste sont mentionnés sur ce monument.

Un autre fragment de ce monument nous fait connaître [7] un temple de Râ de Ramsès des Eaux de Râ, citées à Abydos parmi les branches du Nil.[8] Le grand papyrus Harris met ces Eaux de Râ en relation avec Bastit, dame de Barsit (Belbeis) et signale une construction nommée : Ramsès soumet les Mechaouch dans les eaux de Râ.[9] Cette appellation peut sembler surprenante si l'on pense que Ramsès III

1 Br. Mus. 10056; cf. GLANVILLE dans *Z. A. S.* LXVI, 105, et Caire 34050.
2 Sur cette ville voir Spiegelberg dans *Rev. Eg. anc.* I, 215-8; GLANVILLE, *loc. cit.;* DARESSY, *Bull. Soc. roy. de géographie d'Ég.* XVI, 225; XVII, 81, 189 et SÄVE-SÖDERBERG, *The Navy*, 37.
3 Pap. 1116 A de l'Ermitage, v°, 42 et stèle de Toura (*Ann. du Serv.* XI, 258).
4 NAVILLE, *Bubastis*, pl. XLII D-G, XXXVI.
5 *Edf.* VI, 197.
6 NAVILLE, *Bubastis*, pl. XLVI E.
7 *Ibid.*, pl. XLVI B.
8 MARIETTE, *Abydos* I, pl. 14 C.
9 *Pap. Harris* I, 10,8 et 62 *a* 2.

a arrêté les Libyens avant qu'ils eussent franchi la branche occidentale du Delta, mais il n'en fut pas de même sous Merenptah qui reconnaît dans son inscription de Karnak que les envahisseurs avaient atteint Pi-Barsit (Belbeis) et fait boire leurs montures près du canal d'Ity. Le danger écarté, Merenptah dut élever une construction qu'il nomma en mémoire de ces événements «Merenptah soumet les Machaouch». Puis Ramsès III qui s'est attribué sans vergogne des grands monuments de Ramsès II, en fit autant de la construction dont nous parlons et remplaça le nom de Merenptah par le sien.

Nous retrouverons les Eaux de Râ à propos de Pi-Ramsès dans le nome du Khent oriental. Les exemples permettent d'identifier ce cours d'eau avec la branche tanitique du du Nil, le canal de Moueys des Arabes.

Le nom d'*Išrw* pourrait être attribué à l'un des canaux qui réunissent la branche tanitique à la pélusiaque dans la région de Bubaste.

(*Edf.* I, 334) (*Edf.* IV, 36) *Sht Nṯr* «le Champ de Neter», territoire agricole du nome ne peut être séparé de la ville de Neter que nous avons identifiée avec Pi-Basit, Pi-Barsit, la moderne Belbeis. Il est consacré à la déesse Bastit (*Bubastis*, XLVII).

(*Edf.* IV, 334), (*Edf.* IV, 36) *Mn*, *Mint*, Min désigne le *pehou* où les oiseaux aimaient venir avant les chasses. Ce nom géographique n'est pas attesté en dehors des listes, mais il est permis de le rapprocher d'un nom commun attesté dans les textes des pyramides,[1] où il est employé en parallélisme avec *šnw* «étangs à lotus».

Imty pḥw LE CHÉRUBIN INFÉRIEUR

LA RÉSIDENCE

Le nom de la résidence est connu par de nombreux exemples dont les orthographes doivent être soigneusement classées :

(Junker, *Giza* II, 162), (Petrie, *Nebesheh* pl. XII, 18 et 19), (*Pyr.* 175) (*Nebesheh* pl. X, 5).

Tous ces groupes sont à lire *imt* Imet et nous offrent un nom apparenté à celui du nome.

(*Urk.* II, 26); (*Nebesheh*, pl. X, 11); *Edf.* I, 335; III, 241; VI, 51. Le groupe qui représente une paire de sourcils se distingue nettement de et ses variantes, A*a* 13-15 du catalogue de Gardiner que l'on définit par hypothèse comme une côte d'antilope. La lecture en est *smd* et l'on verra plus loin que la résidence conservait comme relique les deux sourcils d'Osiris.

[1] *Pyr.* 857.

Il peut arriver que les deux groupes soient réunis : (Petrie, *Nebesheh*, pl. XLII), (Petrie, *Tanis* II, pl. X, 164): (*Ibid.* pl. X, 165, trois fois); ce qui donne *Imty Smdt* «*Semdet* du Chérubin». Pour ne pas dérouter le lecteur, la ville sera toujours citée sous son nom d'Imet.

Les restes d'Imet se trouvent à une vingtaine de kilomètres au nord de Fakous, non loin de la route de San el-Hagar, sur une geziret de sable, le tell Nebéché, où s'élève maintenant la petite ville de Hosanieh. Ils ont été explorés par Fl. Petrie. Ils consistent en une enceinte de brique crue plusieurs fois remaniée, pourvue d'une porte monumentale précédant un temple de la déesse Ouadjit.[1] Un second temple plus petit lui est parallèle. Le tell Nebéché a fourni quelques objets du Moyen et du Nouvel Empire, une tête en granit rose, une table d'offrandes d'Amenemhat II, une statue de Sanousrit III, l'inscription d'un Merenptah qui fait acte de dévotion à Ouadjit Dame d'Imet, un groupe familial dont le chef, Min-Mosé, adresse un proscynème à cette déesse pour obtenir les choses dont vit Dieu pendant la fête de Ouadjit, Dame d'Imet. De l'époque saïte datent les débris d'un naos, des dépôts de fondation, une stèle de granit dédiée à Min-Horus, chef des pays étrangers.

La nécropole d'Imet[2] forme un petit tell voisin de Nébéché, actuellement appelé tell Faraon. Les tombeaux connus sont de l'époque saïte ou plus récents. Un de ces tombeaux visible actuellement se compose d'un bâtiment de calcaire enfermant un sarcophage de granit.

Imet était vouée dès l'origine à une déesse serpent qui s'appelait , Imet[3] comme la ville elle-même, plus tard *Imtt*, celle d'Imet[4] et s'est bientôt confondue avec *W3dyt*, Ouadjit : (*Edf.* I, 335). «Isis est là sous la forme de Ouadjit Dame d'Imet».

Le culte de Ouadjit était très répandu dans tout le Delta oriental. Nous l'avons rencontré à Bubaste.[5] A Tanis, sur une colonne du temple d'Anta, elle est l'une des déesses de Ramsès.[6] Séti, fils de Paramsès, était son prophète;[7] ce même personnage devenu le roi Séti I[er] fonda sur la route de Canaan un relais qui s'appelait Ouadjit de Seti-Merenptah.[8] Enfin deux stèles de Basse Époque trouvée à Sân montrent Ouadjit, dame d'Imet, Min, seigneur d'Imet et Horus-Sema-taoui, résidant à Imet, réunis en une triade divine.[9]

On conservait à Imet les deux sourcils , d'Osiris.[10] Le grand-prêtre du lieu était le *imy pw* «celui qui est là»; la prêtresse *shtp 3ḫ* «celle qui

[1] Petrie, *Nebesheh and Defenneh*, London, 1888, pl. XIV.
[2] *Ibid.*, pl. XV-XVII.
[3] Empreinte de l'époque de Den, *Kêmi* VIII, 205-8; *Pyr.* 1751.
[4] *Pyr.* 1139.
[5] Naville, *Bubastis*, pl. XXXVIII C.
[6] Montet, *Nouvelles fouilles de Tanis*, 168.
[7] Stèle de l'an 400, *Kêmi* IV.
[8] *J. E. A.* VI, pl. XI.
[9] Petrie, *Tanis* II, pl. X, 164-5.
[10] *Edf.* I, 335; Duemichen, *G. I.* III, 52; les informations suivantes, *Edf.* I, 335.

apaise l'esprit»; la barque sacrée *nb nrw* «la Maîtresse de terreur», comme à Bubaste. Deux fêtes étaient célébrées le 12 du second mois de l'été et le 15 du premier mois de l'hiver. Les pédérastes, actifs ou passifs, étaient frappés d'interdiction comme à Memphis. Le nom du serpent sacré était *ng-ỉ3tf* «celui qui ouvre sa butte».

Imet était de toute antiquité vouée à la production et au commerce du vin. Une liste de vignobles nomme successivement , , Imet, Sinet (Péluse), Nehemet «la Pêcherie» dans le nome d'Occident. Ce sont des crus mentionnés sous l'Ancien Empire : , , et .[2] D'après des textes d'Edfou et de Denderah le Chérubin inférieur était associé aux vins de To-neter, c'est-à-dire aux vins de Syrie.[3] Un tableau du temple d'Edfou a pour titre : «Donner du vin à Ouadjit, Dame d'Imet.» Cette divinité faisait aller vers le sud les Phéniciens (*fnḫw*) avec leurs vins, car le Pharaon était le véritable souverain des Phéniciens, qui mettaient les navires giblites *kbnt* à la mer.[4]

AUTRES LOCALITÉS

(*Mélanges Maspero*, 647). Sur un jambage de porte trouvé à Qantir, Amon-Râ reçoit l'épithète *Nb Ḫnt-Nfr-ḥry-ib* «Seigneur du beau Khent du milieu». Cette ville doit être soigneusement distinguée de Khent-nefer du nome memphite dont le nom ne comporte pas l'épithète *ḥry ib*, qui entre en composition dans plusieurs expressions géographiques *Ḥwt t3 ḥry ib* «le Château de la Terre du milieu», Athribis, *iw ḥry ib* «l'Ile du milieu».

Qantir, village agréablement situé entre Faqous et Hosianieh, au croisement de nombreux canaux, contient les restes d'un palais de la XIX[e] dynastie, où l'on a trouvé des plaques de faïence, une curieuse statue représentant un Sémite attaqué par un lion, des montants de porte et des linteaux de Ramsès II, ainsi que des tessons de poteries sur lesquels on lit : «Vin de Pi-Ramsès» en hiératique.[5]

On s'est fondé trop vite sur cette trouvaille pour soutenir que la résidence de Pi-Ramsès se trouvait à Qantir,[6] oubliant que des tessons tout à fait semblables ont été recueillis au Ramesseum et que l'on pourrait tout aussi bien placer Pi-Ramsès sur la rive gauche de Thèbes.

Le Service des Antiquités a repris des recherches à Qantir et a trouvé en 1941-1942 des blocs ayant appartenu à des portes de Ramsès II et de Ramsès III, puis en 1945 d'autres morceaux de porte, la stèle d'un préposé aux terres des Helou-nebout, c'est-à-dire des Hellènes ayant obtenu le droit de résider en Égypte, une autre stèle grossissant le lot des stèles d'Horbeit.[7]

[1] *Edf.* III, 51.
[2] Junker, *Giza* II, 93-4.
[3] *Edf.* IV, 37; Chassinat, *Dend.* I, 128.
[4] *Edf.* III, 241.
[5] Porter and Moss, *Top. bibl.* IV, 9-10.
[6] M. Hamza, dans *Ann. du Serv.* XXX, 43; cf. Gardiner, *Onom.* II, 74
[7] Labib Habachi, dans *Ann. du Serv.* LII, 489-526.

Cet ensemble très intéressant prouve que les rois de la XX[e] dynastie qui se déplaçaient constamment entre Memphis et Onou et Pi-Ramsès avaient établi à Qantir, à peu près une journée de marche de leur grande résidence, un relais qui était aussi un entrepôt de marchandises et un cantonnement pour les troupes.

(Stèle d'Ousirmarê-nekht trouvée à Qantir, *Ann. du Serv.* LII, 515) *Śmn t3wy*, «Qui établit les deux terres», une source peut-être identique à celle qui existe non loin de Qantir, à Samana.

(même document) *ḫryw*, «celui d'en-bas», lieu-dit de la région de Qantir.

Khatanah est le nom d'un village situé entre Qantir et Hossanieh, près duquel existent deux tells antiques Qirqafa et Debaâ. Une découverte fortuite a attiré sur cette région l'attention des égyptologues. Naville l'a visitée et le Service des Antiquités y a fait récemment des recherches. De tell Qirqafa proviennent une porte de granit rouge d'Amenemhat I[er] et une statue de ce même roi aimé de Banebded, une porte de Sanousrit III.[1]

Le tell Debaâ a livré jusqu'à présent des statues d'une reine dont l'époux se proclame aimé de Sobek de Chedit et d'Horus qui réside au Fayoum et d'un roi inconnu auparavant, Hotep-ib rê Aamou, peut-être un Hyksos, qui était aimé de Ptah-au-Sud-de-son-mur et un pyramidion de Aÿ.

Khatanah fut donc au Moyen Empire et même plus tard un centre important, mais les statues et les blocs qui y ont été trouvés n'en révèlent pas le nom ancien. On peut sans doute expliquer de plusieurs manières la présence à Khatanah de divinités qui avaient leurs principaux centres de culte en des lieux fort éloignés, Memphis, Mendès, le Fayoum, mais le problème de toponymie reste entier.

(*Edf.* I, 335; VI, 41) *šd św w3dt* «Ouadjit le sauve» est le principal lieu de culte de la déesse Ouadjit. Le nom fait allusion aux soins qu'a donnés la déesse à l'enfant Horus que Seth pourchassait. Il est évident que l'emblème du nome n'est autre que le petit Horus qui joue le rôle du dieu-fils dans la triade d'Imet. On dit à Edfou à propos de cet emblème : «Tu es l'enfant né à Akhbit que sa mère a élevé dans les papyrus».

(*Edf.* I, 335) *Niwt nt m3ḥs* «la ville du Lion» est le nom du verger sacré sur lequel nous ne savons rien d'autre.

Nous nous trouvons ici en présence de deux tells qui n'ont pas de nom ancien, tell Qirqafa et tell Deba'a et de deux noms qui n'ont pas de place. On peut être tenté de les rapprocher, mais dans l'état de notre documentation ces rapprochements restent douteux.

LES RÉGIONS

(*Edf.* I, 336), (*Edf.* IV, 37; V, 25) *T3 nwt '3t* «le grand canal, *mer* du Chérubin inférieur». En principe les deux nomes du Chérubin sont arrosés par la même branche du Nil, la branche tanitique, en égyptien «les Eaux de Râ», mais la barque

[1] Labib Habachi, dans *Ann. du Serv.* LII, 448-58.
[2] *Ibid.* LII, 458-67.

sacrée pouvait être amarrée dans un canal secondaire. Il est aussi possible que la branche tanitique, comme en Haute Égypte le fleuve lui-même ait eu des appellations locales.

(*Edf.* IV, 37), (*Edf.* V, 25). *Sḫt ỉꜣrw* «le Champ des souchets» a joué un grand rôle dans la mythologie.[1] Le soleil qui était censé se lever dans le champ des souchets se couchait dans le champ des offrandes. Ces deux champs appartenaient à la fois à la géographie céleste et à la géographie terrestre. Nous avons déjà rencontré le champ des offrandes dans le nome du Taureau noir. L'opposition est plus marquée dans la mythologie que dans la réalité car le Chérubin inférieur n'est pas tellement éloigné du Taureau noir et tous deux sont fort loin des extrémités est et ouest du Delta.

Le grand texte d'Edfou donne au territoire agricole du Chérubin inférieur un nom très différent (*Edf.* I, 336) *tꜣ ḫʿt nt mw* «le Soulèvement de l'eau», qui n'est pas connu par ailleurs.

(*Edf.* IV, 38; IV, 38; V, 26) *Hnt* est le nom du *pehou* que le grand texte d'Edfou appelle d'un nom différent *ꜣw*. C'était naturellement un terrain de chasse.

NOMENCLATURE

ꜣw Aou, un *pehou*.
Ỉmt Imet, métropole du Chérubin inférieur.
Ỉmty pḥw le Chérubin inférieur.
Ỉmty ḫnty le Chérubin supérieur.
Ỉšrw Acherou, un canal.
Bꜣ-St l'Ame d'Isis.
Bꜣ ỉr st Barsit, Belbeis (?).
Bst Bast, métropole du Chérubin supérieur.
Pr-Nbt-Ỉmw Pi-Nibt-Imet (voir Imet).
Pr-Bꜣ-ỉr st Pi-Barsit (voir Barsit).
Pr-Bꜣstt Bubaste.
Nỉwt nt mꜣḥs la Ville du Lion.
Nwt ʿꜣt le Grand Canal.
Nb n bst un verger.
Nṯr Neter.
Ḥnt un *pehou*.
Ḫnt-nfr ḥry ỉb le beau Dressoir qui est au milieu.
Ḫʿt nt mw une région.
Sw Zou, une ville.
Sḫt ỉꜣrw le Champ des souchets.
Sḫt nṯr le Champ du Dieu.
Šd Wꜣḏt sw Outo le sauvera, une ville.

CONCLUSION

Les deux nomes du Chérubin sont nécessairement situés l'un en amont, l'autre en aval sur la même branche du Nil, exactement comme les deux nomes de l'Arbre du Serpent et les deux nomes du Laurier qui sont arrosés par le Nil. Cette branche qui passe à Bubaste, puis à Imet ne peut être que la branche tanitique du Nil.

La frontière sud du Chérubin supérieur passait entre tell El-Yaoudieh et Belbeis; la frontière nord du Chérubin inférieur entre Hosanieh et Sân el-Hagar. Leur frontière commune pouvait être dans la région de Faqous.

Le désert les limite à l'est. A l'Occident la frontière a très bien pu être formée par

[1] R. Weill, *Le champ des roseaux et le champ des offrandes*, particulièrement le chapitre II.

la branche tanitique puisque Horbeit qui est sur les bords du canal de Moueys fait partie du Taureau.

Bien que Bast, Neter et Imet soient des villes très anciennes les deux nomes du Chérubin ne sont sûrement attestés qu'à la Basse Époque. Bast et Neter faisaient partie au Moyen Empire du nome de Heqa-Andj. Nous n'avons aucune raison de penser que cette situation ait été modifiée au Nouvel Empire. La région d'Imet qui obéit à une divinité dont la maison mère semble avoir été Bouto, dans le nome du Taureau Montagnard formait peut-être un district autonome. On peut être tenté de le rattacher au nome voisin du Dauphin, puisqu'une statue d'Amenemhat Ier aimé de Banebded a été déposée à Khatanah.

CHAPITRE III

Ḫnt iꜣb Khent-ieb LE DRESSOIR ORIENTAL

Pierre de Palerme, *Urk.* I, 245-7. Cf. statues de Tanis, Caire, 689, *Kêmi* VII, 132; D 3. *Ibid.* VIII, pl. XXIV.

Edf. VI, 41.

Statues de Tanis, D 26; *Kêmi* VIII, pl. XX. D 88. *Ibid.* VIII, pl. XV.

Edf. V, 21.

Le mot *ḫnty* et son contraire *pḥw* entrent en composition dans un certain nombre d'expressions géographiques telles que *Ndf ḫnty* et *Ndf pḥw*, *Nʿr ḫnty* et *Nʿr pḥw*, *Imty ḫnt* et *Imty pḥw* désignant les deux parties d'un nome que l'on a divisé parce qu'il était trop grand ou pour d'autres raisons. Dans ce cas *ḫnty* désigne toujours ce qui est en amont et *pḥw* ce qui est en aval. Ces mots suivent toujours le signe du nome. Ce sont donc des épithètes. Nous les traduisons respectivement par supérieur et inférieur.

Dans le nom du nome que nous étudions ici est toujours en tête et peut même se trouver seul.[1] Il joue donc le rôle d'un substantif, tandis que est un adjectif, exactement comme dans «le Harpon oriental». Le signe composé de trois ou quatre vases à pied alignés et liés ensemble est l'image d'un dressoir et joue évidemment ici le rôle d'un idéogramme. Ramsès III avait commandé un grand *ḫnt* garni d'amphores d'or et d'argent pour le parvis du temple de Râ à Onou et un autre pour le parvis du temple de Ptah à Memphis.[2] Un tel objet devait être sacré. Il existait dans la région memphite une ville appelée *Ḫnt nfr* «le beau Dressoir», et dans une région inconnue un *Ḥwt ḫnt* «Château du Dressoir».[3] C'est un objet analogue qui a donné son nom au nome que nous étudions, le Dressoir oriental.

[1] Statue de Tanis D 87, *Kêmi* VIII, pl. X.
[2] *Pap. Harris* I, 28, 11; 48, 5.
[3] Cf. *supra*, p. 37-9, 182 et GAUTHIER, *D. G.* IV, 120.

Il est permis de supposer qu'il existait de l'autre côté du Delta un Dressoir occidental dont le nom ne s'est pas conservé. On notera cependant qu'à Avaris, ville importante du Dressoir oriental s'oppose une Avaris d'Occident.[1] De toute évidence ce Dressoir occidental n'a pas l'importance de l'autre.

LA RÉSIDENCE

(«la Chapelle blanche») *Bnw*, Benou. Les deux cases consacrées au Dres-

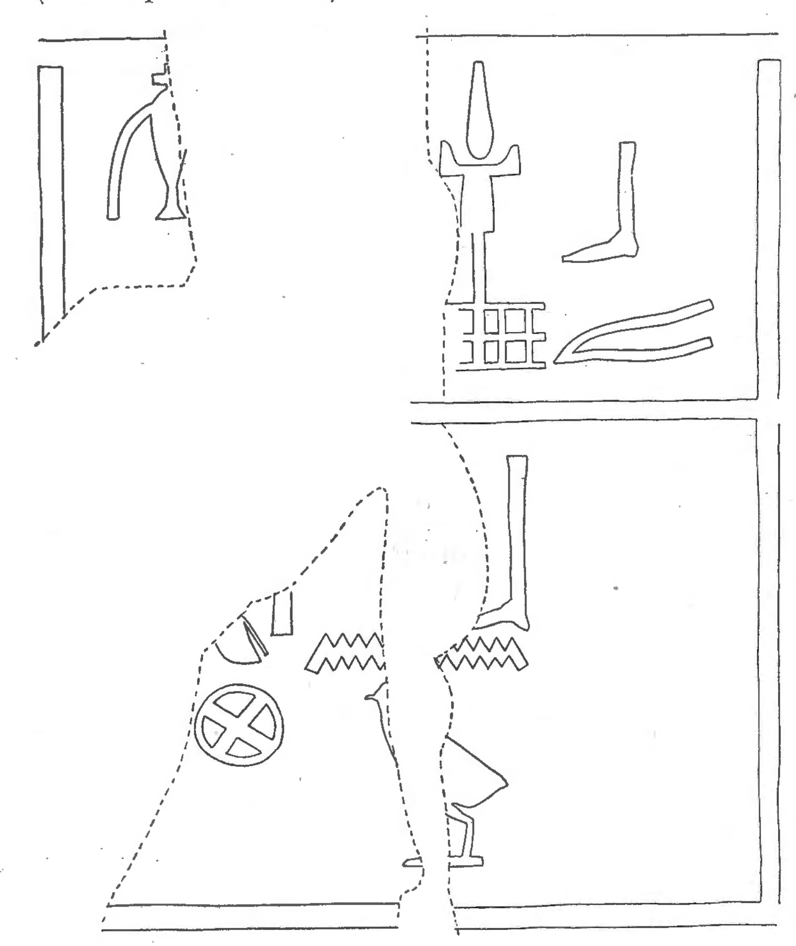


Fig. 20.

soir oriental sur le monument de Karnak, qui devraient nous instruire sur le nom de son dieu et sa métropole ont été quelque peu endommagées (fig. 20), mais pas au point que nous ne puissions rétablir le texte de la case inférieure :

«Horus de Benou.»

[1] Cf. *supra*, p 61.

Cette lecture est confirmée par un texte qui se retrouve presque dans les mêmes termes à Philae et à Denderah :

«Il t'apporte le Dressoir oriental sur le bras d'Horus qui réside à Benou».[1]

Un bas-relief du règne de Ptolémée XI trouvé à Sân el-Hagar nous fait faire plus ample connaissance avec cet Horus qui peut avoir l'apparence d'un taureau noir : *m irw.f kȝ km*, *špd ʿbty* «pointu de cornes».[2]

Le temple d'Horus résidant à Benou est mentionné à Edfou comme le principal sanctuaire du Dressoir oriental :

(*Edf.* VI, 41) *Pr Ḥr ḥry-ib Bnw.* Nous le retrouvons à Sân sur un socle de statue d'époque saïte, appelé *ḥwt Bnw* «le Château du Benou».[3] Dans ces exemples Benou s'écrit avec le héron, l'oiseau sacré d'Onou, dont l'influence était extrêmement forte dans tout le nome du Dressoir. Le dieu en est Amon-Râ qui est encore souverain d'un lieu appelé *Tȝ bnr*, To-beny «la Terre suave», dont il est question sur les statues du prince de Tanis Panemerit, prophète d'Amon-Râ, seigneur de To-beny.[4] Je crois pouvoir en outre identifier *Ḥwt bnw* avec la ville de *Ḥbnw*, Hebenou, connue par un unique exemple au papyrus 1116 A de l'Ermitage, 88-9. Il s'agit des précautions militaires prises par le pharaon d'Héracleopolis pour défendre la frontière orientale de l'Égypte : «Vois, le poteau a été enfoncé dans le district que j'ai fait à l'Est, depuis Hebenou jusqu'aux chemins d'Horus, fondé en villes et peuplé en hommes qui sont l'élite de la terre entière».

Commentant ce passage Al. Scharff a très bien mis en lumière que cette ville de Hebenou ne devait pas être confondue avec la métropole du nome de l'Oryx en Moyenne Égypte, mais désignait une ville du Delta oriental, voisine de la frontière.[5]

Pouvons-nous localiser cette métropole du Dressoir que les textes nomment *Bnw*, *Pr-Bnw*, *Ḥwt Bnw*, *Ḥbnw*, *Tȝ bnr?* Plusieurs exemples ayant été trouvés à Sân on pourrait être tenté de la fixer à Sân même; mais les monuments de ce site immense ont conservé un si grand nombre d'expressions géographiques que l'on doit bannir un raisonnement aussi simple. Un indice sérieux est fourni par le grand texte d'Edfou :

(*Edf.* I, 334).

«Il t'apporte le Dressoir oriental, Tjarou, avec le héron (*bnw*) qui sort comme le cœur divin à la droite d'Osiris.»

[1] Duemichen, *G. I.* III, 23, 39.
[2] Petrie, *Tanis* II, pl. X.
[3] D 78; *Kêmi* VIII, pl. VII.
[4] D 87, 88, 28; *Kêmi* VIII, 87.
[5] Scharff, *Der hist. Abschnitt der Lehre für K. Merikarê*, 30.

Si le héron est intimement associé à la ville de Tjarou, c'est parce que le château ou temple du Benou se trouvait dans cette même ville. Les textes de Denderah et de Philae déjà cités confirment cette déduction, car le personnage qui présente le Dressoir oriental sur le bras d'Horus résidant à Benou apporte en outre *iht t3 m ṯ3rw* «les produits de la terre à Tjarou».

La ville de *ṯ3rw*, Tjarou, est souvent citée dans les textes. Des souvenirs mythologiques lui étaient liés. Horus d'Edfou retrouva ses ennemis couchés dans le lac ou vautrés sur les collines et s'étant changé en un lion il les égorgea. «Ce lieu que l'on appelait *Ḫnt i3b* «Dressoir oriental», on l'appellera Tjarou pour cela à partir d'aujourd'hui».[1] Elle possédait une forteresse qui fut commandée par un nommé Nebi,[2] puis par Séti, fils de Pa-Ramsès, très peu de temps avant l'avènement de la XIXe dynastie.[3] C'était un lieu de passage obligé pour les troupes égyptiennes qui allaient en Syrie ou qui en revenaient. Ses habitants virent passer Thoutmès III avant la bataille de Mageddo, Séti Ier après la campagne de Canaan et Ramsès II qui allait se mesurer avec la coalition hittite.[4] L'artiste, qui a gravé à l'extérieur de la salle hypostyle de Karnak la campagne de Canaan, représente la forteresse de Tjarou sous la forme de deux bâtiments situés de part et d'autre d'une pièce d'eau hérissée de roseaux et peuplée de crocodiles et réunis par un pont.[5]

Il est admis depuis longtemps que Tjarou correspond à Silé de l'itinéraire d'Antonin, près de la petite ville d'El-Kantara au croisement du canal maritime, de la route et du chemin de fer de Palestine. On n'y a signalé aucun vestige du temple d'Horus de Benou ni des autres dieux de Tjarou, mais le tell Abou Seifé qui est un peu à l'Est d'El-Kantara contient une nécropole où l'on a trouvé les sarcophages de plusieurs princes du Dressoir oriental, de Tjarou, premiers prophètes d'Horus seigneur de *Msn*, Mesen, d'Horus, seigneur de Tjarou et de Nebhotep. L'un deux invoque dans son proscynème cet Horus, Osiris, le scarabée ailé grand dieu du Dressoir oriental, Isis, dame de *Pr Mn.*[6] Cette dernière localité n'est pas connue par ailleurs, mais la ville de Mesen qui est souvent citée en compagnie de Tjarou, en particulier sur des monuments de Tanis,[7] en était peu éloignée; car c'est dans la région d'El-Kantara, en un point qui n'a jamais été précisé, qu'ont été trouvés les morceaux d'un important monument consacré à Horus seigneur de Mesen par les fondateurs de la XIXe dynastie, Ramsès Ier et Séti Ier et restauré par Ramsès II. C'est un piédestal en quartzite de la Montagne rouge décoré de figures et d'inscriptions sur toutes ses faces que surmontait une statue de bronze aujourd'hui perdue.[8] Si

[1] *Edf.* VI. 127.
[2] Leiden, *N. E. Stelen*, pl. 13.
[3] Stèle de l'an 400; *Kêmi* IV.
[4] *Urk.* IV, 647; Kuentz, *La bataille de Qadech*, 222.
[5] Wreszinski, *Atlas* II, 34-9; Montet, *Drame d'Avaris*, 115.
[6] Daressy, *Sarcophages d'El-Qantarah*, dans *Bull. Inst. fr.* XI, 29-38.
[7] *Urk.* II, 26; *Kêmi* VIII, 124.
[8] Le piédestal a été remonté au jardin des stèles d'Ismaïlia. Les inscriptions dans H. Gauthier, *Ann. du Serv.* XXIII, 178-82. Nlle éd. par S. Sauneron, *Bull. Soc. d'ét. hist. et géogr. de l'isthme de Suez*, n° 5 (1954).

grande était la réputation de l'Horus de Mesen qu'on lui a élevé des statues en des lieux assez éloignés, comme à Tanis le faucon protégeant Nectanebo II de granit.[1] Ce dieu pouvait comme on le dit au mythe d'Horus prendre la forme d'un lion à face humaine.[2] Sans doute c'est ainsi qu'on le figurait à Mesen, car le grand texte d'Edfou spécifie qu'un lion représentant Horus qui égorge ses ennemis était vénéré dans le temple d'Horus, seigneur de Mesen :[3] D'autres textes d'Edfou confirment ce renseignement et font connaître que le dieu de Mesen était aussi *nṯr ꜥ3 ḫnty Db3 mḥty*, «le grand dieu premier de Djba = Edfou, du Nord»,[4] qui apparaît ici comme un surnom de Mesen. Naturellement Isis ne pouvait être absente d'un lieu où Horus était vénéré.[5]

Nous devons encore au temple d'Edfou quelques informations complémentaires.

Le grand prêtre s'appelait *nb mꜥ ḫrw* «Maître du triomphe». Ce titre a appartenu aux deux Teos, dont les statues ont été trouvées à Tanis[6] et à des personnages enterrés à El-Kantara.[7] A Tanis il accompagne un autre titre : «combattant d'Amon» qui depuis la guerre des Impurs disputait à Horus la première place dans le nome. La prêtresse s'appelait *indty* «les deux oreilles». La mère de Panemerit qui servait avec piété Amon, Horus et Hathor, portait un nom très voisin de ce titre, *idnyt.*[8] La barque sacrée *nfr msn* évoquait l'attirail du Seigneur de Mesen quand il poursuivait les compagnons de Seth à travers les marais. La chose interdite «la pupille (*dfd*) du faucon dans sa ville» concernait peut-être les chasseurs qui pratiquaient la chasse aux faucons et devaient s'abstenir d'aveugler l'oiseau d'Horus. La fête officielle tombait le 17 du troisième mois de l'hiver. Le serpent sacré était le *ꜥnḫ mꜥ f* «celui qui vit comme un glouton», surnom du crocodile.

AUTRES CITÉS

(Pap. Anastasi VI, 2, 2 et 3) *Ṯbn*, Tjeben. Ce nom apparaît dans une lettre relative à diverses affaires qui intéressent aussi *Pr nbt ḥtp*, «le Château de Ramsès Miamoun V. S. F.» et *Ṯwn3*, Tjouna. Sur cette dernière ville nous n'avons aucune information.[9]

Nous parlerons plus loin du Château de Ramsès. Quant à Nibthotep qui possédait un important lieu de culte près d'Onou, elle était loin d'être inconnue dans le Dressoir oriental. Une statuette de cette déesse, mutilée, a été trouvée à Tanis. La stèle 22189 du

[1] P. Montet, *Les énigmes de Tanis*, pl. XI.
[2] *Edf.* VI, 71.
[3] *Edf.* I, 334.
[4] *Edf.* III, 232; cf. Chassinat, *Dend.* I, 71; *Edf.* VI, 51.
[5] *Edf.* III, 232; VI, 51; Chassinat, *Dend.* I, 71.
[6] Caire, 700 et 689; *Kêmi* VII, 126, 141.
[7] *Bull. Inst. fr.* XI, 29.
[8] *Kêmi* VIII, pl. X, XV, XVI.
[9] Elle est encore mentionnée dans *Pap. Anastasi* VI, 4, 8.

Caire, trouvée, paraît-il, à Memphis, met en parallélisme la triade thébaine fortement installée dans le nome et une autre triade composée d'Horus de Mesen, grand dieu de Tjarou, d'une déesse *wʿt*, Harpon, qui est le vent du Seigneur de Mesen et enfin de *Nbt ḥtp*, Nebhotep dans le district de Rânefer, qui se lève dans les Champs de Tanis. Nous nous occuperons plus loin de ces deux régions. Il nous suffira pour le moment de signaler que le prince de Tanis et du Dressoir oriental, Panemerit, était prophète d'Hathor dans le district de Rânefer.[1] Nous admettons en conséquence que Tjeben est une ville du Dressoir oriental, mais comme son nom n'a jamais été signalé sur un monument en place, nous sommes obligés d'avoir recours à l'onomastique. Or il existe non loin d'El-Kantara un site antique dont le nom a été rapproché à bon droit de *Ṯbn*,[2] c'est le tell Defenneh situé sur les deux rives de la branche pélusiaque, réduite ici à un filet d'eau, où tout le monde s'accorde pour placer la Daphnae pélusienne d'Hérodote, Δάφναι, et Τάφναι de la version des Septante.[3]

Le tell Defenneh a été exploré en 1885-1886 par Fl. Petrie.[4] On y a trouvé des vases et des tessons de poterie grecs, mais aussi des antiquités pharaoniques. Une vaste enceinte en brique crue contient une construction appelée Kasr bent el-Yahudi, en souvenir des Juifs qui vinrent s'y réfugier par crainte de Nabuchodonosor et finirent par y entraîner le prophète Jérémie. Des dépôts de fondation la datent d'Amasis. Le principal document épigraphique est une stèle en pierre de *bnw* blanc[5] où l'on raconte un miracle survenu sous un roi saïte dont le nom n'est pas conservé. La pluie étant tombée hors saison sur la montagne de Pount l'Égypte bénéficia d'un supplément d'inondation. En conséquence le roi décida d'élever cette stèle dans le temple de Min, seigneur de. . . . , pour qu'elle y dure éternellement. Le nome du lieu dont Min était le seigneur est endommagé, il y manque le premier signe et le haut d'un oiseau : . C'était peut-être le nom égyptien du tell Defenneh. Toutefois il ne faut pas oublier que les dieux égyptiens emportent souvent le nom de leur maison-mère dans leurs résidences secondaires. Le nom mutilé était peut-être, comme l'a supposé Griffith, *Gbtyw*. On peut également penser à Imet, la métropole du Chérubin inférieur, où Min était honoré, car le nom de cette métropole a pu s'écrire à l'époque saïte comme sous l'Ancien Empire . Quoi qu'il en soit cette stèle qui commémore une pluie tombée sur la montagne de Pount me suggère une nouvelle explication du nom de Defenneh dans le texte hébreu תחפנחס qui aurait été transcrit de l'égyptien **ṯ3 ḥwt p3 nḥś* « le Château du nègre », car Min qui domine les nègres et annonce les merveilles de Pount est souvent peint en noir et mérite d'être lui-même appelé *nḥśy*, nègre.

(Ounamon I, 3) (Pap. Golénischeff V, 12), (Stèle de Nitocris) *Ḏʿnt*, Djâni; *Tʿne* (Petoubastis éd. Spiegelberg, 48, 50, 54, 56; צען (Nombres XIII,

[1] *Kêmi* VIII, pl. X, XV, XX.
[2] Porter and Moss, *Top. Bibl.* IV, 7.
[3] *Hérodote* II, 30, 154; cf. Sourdille, *Voyage d'Hérodote*, 87.
[4] Petrie, *Tanis* II.
[5] *Ibid.* pl. XLII. La stèle est en grès, *bnwt*. Il n'est pas impossible qu'on ait choisi une pierre de ce nom parce que l'endroit est peu éloigné de la ville de *Bnw*.

22; Is. XIX, 12, 13), Τάνις (Strabon XVII, I 20) et les adjectifs ταvίτης, ταvιτικος; σαΐτης, σαΐτικος (Montet, *Nouvelles fouilles de Tanis*, 23-26).

Les savants de la Commission d'Égypte ayant découvert le tell de Sân el-Hagar n'hésitèrent pas à l'identifier avec Tanis. Après eux la ville fut explorée par Rifaud, par Mariette de 1861 à 1875, par Fl. Petrie en 1884-1885, par la mission Montet de 1929 à 1951.[1]

Les monuments trouvés à Sân ont fourni plusieurs exemples du nom de Tanis. Le plus ancien *ḏʿt* sur un socle saïte (*Kêmi* VIII, pl. VIII). La statue D 3 (*Kêmi* VIII, pl. XXIV) appartient à un prince de Tanis qui était aussi prince du Dressoir oriental. La statue D 2 (*Kêmi* VIII, pl. XX) est celle d'un personnage qui voudrait voir durer son nom autant que les châteaux de Tanis. Sur d'autres monuments il est question des Champs de Tanis qui seront étudiés ci-dessous.

Le nom de Tanis est récent puisqu'il apparaît pour la première fois dans l'histoire d'Ounamon. Pendant l'interrègne qui sépare la XXe de la XXIe dynastie, appelé le renouvellement des naissances, Tanis était la résidence de Smendès qui fonda un peu plus tard la XXIe dynastie que Manethon appelle Tanite. La Bible note que Tsoan fut bâtie sept ans après Hébron, mais comme nous ne savons pas quand fut fondée cette dernière ville ce renseignement est sans grande valeur. En fait le tell contient énormément d'antiquités antérieures à Smendès, mais aucune ne porte le nom de Tanis aux endroits où l'on attendrait un terme géographique. Nous en parlerons plus loin et faisons commencer l'histoire de Tanis avec la XXIe dynastie.

De Smendès, Tanis n'a conservé qu'un objet, c'est un vase canope acquis dans le commerce en 1947 par le Musée de Boston.[2] Encore cette provenance considérée comme certaine par les archéologues américains est-elle conjecturale, puisqu'il n'existe à Sân aucun vestige certain du tombeau de ce roi.

Le successeur de Smendès, Psousennès, a laissé à Tanis des traces profondes. Il construisit une enceinte de forme irrégulière, dont toutes les briques sont estampillées à son nom, un temple de dimensions relativement modestes dont nous possédons les dépôts de fondation et plusieurs bas-reliefs éparpillés et enfin une assez belle demeure d'éternité pour sa mère et pour lui et pour deux de ses compagnons d'armes. Plus tard le roi Amonemopé fut substitué à la reine-mère et le cercueil du roi Chechanq II fut introduit dans l'antichambre du tombeau qui a été retrouvé intact par la mission Montet en 1939.[3]

D'Amonemopé il existe un tout petit tombeau où le roi reposa avant son transfert dans le tombeau de Psousennès. Siamon a laissé quelques traces dans le grand temple et construit au sud-ouest de l'enceinte de Psousennès un domaine clos d'une belle enceinte, dont l'intérieur a été profondément remanié par les rois saïtes et les Ptolémées.[4]

[1] P. Montet, *Les nouvelles fouilles de Tanis*, Paris 1933; *Tanis, douze années de fouilles dans une capitale oubliée* (1942); *Les énigmes de Tanis* (1952).
[2] *Les énigmes de Tanis*, 113.
[3] Mission Montet, *Les constructions et le tombeau de Psousennès à Tanis*, Paris, 1947.
[4] P. Montet, *Tanis*, 187.

Les rois Bubastites semblent avoir rétabli l'enceinte telle qu'elle existait avant la XXIe dynastie. Chechanq Ier y plaça une porte monumentale en calcaire qui n'eut qu'une durée éphémère. Son tombeau n'a pas été retrouvé, mais des objets funéraires de ce roi et de son successeur ont été découverts à Tanis.[1] Osorkon II utilisant des matériaux de remploi a agrandi le temple principal, construit le temple de l'Est et son propre tombeau qui reçut bientôt le prince Hornekht son fils, le roi Takelot II et plusieurs autres personnages.[2] Chechanq III a refait avec des matériaux taillés dans des statues de granit une porte monumentale et se construisit un tombeau toujours avec des matériaux de remploi. Chechanq V construisit en calcaire un édifice de jubilé et un temple immense qui fut encore agrandi par Petoubastis et Psamétik Ier.[3] La domination persane semble avoir été funeste à la ville, mais Nectanébo Ier répara le grand temple, construisit un beau lac sacré avec les pierres du temple de Chéchanq V et sur l'emplacement ainsi libéré un temple tout neuf,[4] et Nectanébo II l'imita en élevant un nouveau temple à Horus qui fut terminé par les Ptolémées.[5] Un temple dédié à Amon, Mout et Chonsou, aux dieux Philadelphes, Evergètes et Philopators fut construit par Ptolémée IV dans l'enceinte de Siamon.[6]

Les édifices dont nous venons de parler[7] occupent 16 ou 17 hectares au centre d'un tell dont la superficie totale dépasse 400 hectares. Les sondages entrepris en plusieurs endroits nous ont fait rencontrer des maisons de particuliers et des constructions encore mal définies en brique crue. Il n'est pas impossible que des constructions de pierre, temple ou tombeaux se dissimulent sous les collines de décombres hautes de 30 mètres et davantage.

[hiéroglyphes] (Inscription dédicatoire d'Abydos, l. 29) *Pr-Rʿmssw mry Imn ʿꜣ nḫtw* « Pi-Ramsès aimé d'Amon grand de victoire », Résidence fondée par Ramsès II au début de son règne. Le roi y fit de nombreux et longs séjours. Il vint s'y reposer après la bataille de Qadesch.[8] Il y signa le traité avec le roi hittite.[9] Il y accueillit la fille de ce roi et son escorte.[10] Il se plaisait à y recevoir les Asiatiques animés d'intentions pacifiques.[11] Il y célébra son jubilé.[12] Ses successeurs s'y plaisaient presque autant que lui.[13] Ramsès III, qui décrit au grand papyrus Harris la résidence comme s'il en était le fondateur,[14] y célébra avec éclat son premier jubilé. Après la XXe dynastie la Résidence paraît tomber dans l'oubli. Cependant elle est mentionnée peu avant Alexandre dans les inscriptions des deux Teos sur leurs statues trouvées à Tanis.[1]

[1] Un scarabée du cœur, des vases canopes, une chatte de bronze.
[2] Mission Montet, *Les constructions et le tombeau d'Osorkon II à Tanis*, Paris, 1946.
[3] *Les énigmes de Tanis*, 43.
[4] Lézine, *Le temple du nord à Tanis*, dans *Kêmi* XII, 46-59.
[5] Montet et Lézine, *Un nouveau temple d'Horus*, dans *Rev. arch.*, 1948, 752-63.
[6] *Les nouvelles fouilles de Tanis*, 135-49; *Kêmi* XII.
[7] Le plan le plus complet illustre l'article précité de A. Lézine.
[8] Kuentz, *Le poème de Qadesch*, 325.
[9] *J. E. A.* V, 181.
[10] Kuentz, *La stèle du mariage de Ramsès II*, dans *Ann. du Serv.* XXV, 231.
[11] *Ibid.*, 234-5.
[12] Breasted, *Ancient Records* III, 175.
[13] *J. E. A.* V, 183-7.
[14] *Pap. Harris* I, 8, 2-12.

D'après cet ensemble de textes la région de Pi-Ramsès était un véritable paradis. Ses ressources naturelles, les facilités de communication permettaient au roi d'y rassembler des troupes d'élite et la cour et tous ceux qui voulaient être auprès du soleil. Bien mieux qu'à Thèbes on y goûtait la douceur de vivre.

Quelques-uns de ces textes donnent aussi des indications géographiques. Pi-Ramsès était en liaison avec les villes de Pasoufi et de Pi-Hathor, dont la position exacte n'est pas fixée,[2] avec des cours d'eau dont l'un au moins est connu, le Chi-Hor qui est la branche pélusiaque.[3] Un vignoble appelé [hiéroglyphes] *Kꜣ n Kmt*, Kaenkêmi, qui produisait un vin plus doux que le miel, en dépendait.[4]

Deux expressions géographiques doivent être étudiées en même temps que la Résidence. Le [hiéroglyphes] *ḫr*, kher de Ramsès au bord des eaux de Râ[5] désigne sans doute la nécropole, puisque *ḫr* veut dire « tombeau, nécropole ». Gardiner a hésité cependant à adopter cette traduction parce que la tombe de Ramsès est à Thèbes et non dans le Delta.[6] Nous ne retiendrons pas cet argument, car le sarcophage exécuté à l'origine pour Merenptah et usurpé par Psousennès établit que les rois de la XIXe dynastie, tous enterrés dans la vallée des rois, avaient une nécropole fictive dans le Nord.[7]

Nous distinguons de même de Pi-Ramsès [hiéroglyphes] Naÿ-Ramsès au bord du canal de Pety [hiéroglyphes].[8] Le mot *nꜣy* entre en composition dans plusieurs expressions géographiques, par exemple Natho au nord d'Onou. Dans le passage envisagé un fonctionnaire ayant atteint Nay-Ramsès, embarqué des choses et des gens, descendit le courant à partir de Pi-Ramsès, et arriva au Château de millions d'années de Séti II dans le domaine d'Amon. Il s'agit sans doute d'entrepôts et de magasins à quelque distance de la Résidence.

Pour cet ensemble de palais, de tombeaux, de magasins les égyptologues ont proposé trois sites : Péluse, Sân el-Hagar et Qantir. Nous donnons aujourd'hui comme précédemment la préférence à Sân el-Hagar,[9] tout d'abord à cause du nombre et de la grandeur des monuments de Ramsès II à Sân. Son nom se lit sur toutes les colonnes de granit et leurs architraves, sur tous les obélisques au nombre de 18, sur de grandes stèles, dont la plus célèbre est la stèle de l'an 400, sur de très nombreux bas-reliefs muraux, en granit, quartzite et calcaire. Quant aux statues il est presque impossible de

[1] *Kêmi* VII, 136, 141, 143.
[2] Gauthier, *D. G.* II, 117. Pourrait être identique à *Pr Nbḥtp* cité p. 191.
[3] Voir ci-dessous, p. 200.
[4] *Pap. Anastasi* III, 2, 6.
[5] *Pap. Anastasi* VIII, 9-10 ; cf. Montet, dans *Ann. du Serv.* XXXIX, 529.
[6] *J. E. A.* V, 197.
[7] Mission Montet, *Les constructions et le tombeau de Psousennès à Tanis*, 111-26.
[8] *J. E. A.* V, 188 ; Montet, *Drame d'Avaris*, 153.
[9] Montet, *op. cit.*, tout le ch. IV ; *Enigmes de Tanis*, 101-4.

les dénombrer. Trois géants de granit hauts d'une vingtaine de mètres, un géant de grès à peine moins haut, six colosses de quartzite et deux de granit mesurant plus de 5 mètres, des statues assises et des groupes sculptés où le roi est associé à des divinités de dimensions variées sont assurément dignes d'une capitale. On sait que quatre colosses de Ramsès II qui répondaient aux noms de : Soleil des princes, Charme de l'Égypte, Montou dans les deux terres, Ramsès-aimé-d'Amon, étaient adorés comme des divinités. Or le nom du Soleil des Princes [hiéroglyphes] *Rʿ ḥḳ3w* se lit sur un fragment du plus grand des géants de Sân.[1]

Sur tous ces monuments où les noms et les épithètes de Ramsès II ont été gravés d'un ciseau parfait on ne lit jamais le nom de Tanis.[2] Le roi n'a pas manqué de signaler les divinités dont il était aimé. Or à l'endroit où l'on s'attendrait à lire les mots : Seigneur ou Dame d'une ville ou d'un pays, à la suite d'un nom divin, on ne trouve que les mots Ramsès-aimé d'Amon. Amon, Toum, Prâ, Ptah, Seth et Houroun, les déesses Anta et Ouadjit sont ainsi qualifiées sur les monuments de Sân de dieux ou déesses de Ramsès-aimé d'Amon.[3] La plupart des égyptologues admettent que cette expression désigne le roi qui s'appropriait en quelque sorte les dieux ainsi nommés.[4] Nous pensons au contraire que l'expression a un sens géographique. On dit Amon de Ramsès et non Amon de Pi-Ramsès pour éviter la cascade de génitifs par une abréviation qui se rencontre dans toutes les langues. En hébreu, Baal-Sapouna s'emploie à la place de Beit Baal-Sapouna. La résidence du roi oppresseur n'est jamais appelée dans la Bible que Ramsès,[5] preuve que les Hébreux avaient entendu des Égyptiens se servir de cette abréviation. Ainsi chaque exemple d'un dieu de Ramsès sur les monuments de Sân, et ils sont nombreux, prouve que la ville de Ramsès occupait l'emplacement du tell de Sân.

Le nom de Ramsès a également la valeur d'un terme géographique dans le titre « fils royal de Ramsès » qui est tout à fait comparable à d'autres titres où fils royal est suivi d'un nom de ville ou de pays : Kouch, Nekhabit, This.[6] Les fils royaux de Ramsès connus de nous ne sont nullement des descendants de Ramsès, mais des princes de la dynastie bubastite occupant dans l'armée ou dans le clergé d'importantes situations qui firent fonction de gouverneur dans le territoire de la résidence. Cette institution n'eut qu'une durée éphémère. Cependant, longtemps après, on a la preuve que la résidence de Ramsès II n'était pas complètement oubliée à Tanis malgré tous les changements qui s'y étaient produits. Deux personnages dont les statues ont été retrouvées par Mariette dans le temple de l'Est étaient prêtres d'Amon de Ramsès dans Pi-Ramsès.[7] Brugsch dès qu'il

[1] PETRIE, *Tanis* I, pl. XIV, 4 : fragment inédit.
[2] La hache où se lit « Ousirmarê Sotepenrê aimé d'Horus de Tanis » (GREDSLOFF, dans *Ann. du Serv.* XLVII, 203-7) peut être attribuée à Chéchanq III qui a construit la porte monumentale et son tombeau à Tanis avec beaucoup plus de vraisemblance qu'à Ramsès II.
[3] Pour plus de détails voir *Les Nouvelles fouilles de Tanis*, 167-70; *Les énigmes de Tanis*, 66-76.
[4] En dernier le P. COUROYER, *Rev. bibl.* LIII (1946) et LXI (1954).
[5] Genèse XLVII, 11; Exode I, 11; XII, 37; Nombres XXXIII, 3-6.
[6] GAUTHIER, *Variétés historiques*, dans *Ann. du Serv.* X, 196-200.
[7] *Kémi* VII, 136 et 141.

connut ces inscriptions conclut que la résidence se trouvait à Tanis.[1] Tout ce qui a été découvert à Sân ou en d'autres lieux depuis s'accorde avec cette conclusion.[2]

J'insisterai seulement sur l'accord remarquable de certains textes concernant Pi-Ramsès et des découvertes faites à Sân el-Hagar.

Les décrets pris par Ramsès II et Ramsès III en faveur du dieu Ptah et l'inscription du vizir To qui représente la ville de Nekhabit au jubilé de Ramsès III établissent que la résidence de Pi-Ramsès fut intéressée par les jubilés de ces deux souverains.[3]

Or un bloc de granit trouvé à Sân porte une inscription due à l'un des successeurs de Ramsès, peut-être Psousennès qui « a fait un grand temple en pierre belle et blanche de calcaire au nord des châteaux de jubilé du roi Ousirmarê Sotepenrê ».[4]

Un objet mobilier provenant de ces châteaux a été trouvé dans le caveau de Psousennès. C'est un réchaud de bronze sur lequel on lit que Ramsès II était aimé de Ptah, d'Harakhté et de tous les seigneurs de ces châteaux de jubilé.[5]

C'est encore à Sân qu'a été trouvé un morceau authentique de ces châteaux, une grande dalle de granit rose qui ne mesure pas moins de 6 mètres de long, sur près de 3 mètres de haut.[6] Cette salle est décorée de deux scènes symboliques représentant le roi se dirigeant au pas de course vers le naos de Ptah.

Ainsi le tell de Sân ne possède pas moins de quatre témoins de cérémonies qui d'après les textes ont eu lieu à Pi-Ramsès.

[hiéroglyphes] (Stèle de Kamose trouvée à Karnak en 1954; Tablette Carnavon I, 3 dans *J. E. A.* III, 98; Inscription d'Ahmès, *Urk.* IV, 3-4), [hiéroglyphes] (Pap. Sallier I, 12) *Ḥwt wʿrt*, Αὔαρις (Manethos dans Josephe, *Contre Apion* I, 78, 86, 237, 242-3, 260-2), Avaris.

Cette ville était suivant Manethos bien située à l'orient de la branche bubastique et vouée à Typhon. Les Hyksos s'y installèrent et environ quatre siècles plus tard les Impurs y concentrèrent leurs forces. Les documents égyptiens de leur côté prouvent qu'Avaris était une ville de Seth, qui correspond à Typhon, et que les Aamou s'en étaient emparés. A l'époque de Kamosé, le roi d'Avaris s'appelait Apepi. Ahmosé la reprit aux Hyksos. Avaris est représentée par un personnage géographique sur un bas-relief de Ramsès II. Seth seigneur d'Avaris est nommé dans des inscriptions de Merenptah[7] et figure à Edfou dans une compagnie de neuf grands dieux d'Edfou.[8] La ville a donné son nom à un cours d'eau, [hiéroglyphes] (*J. E. A.* X, 92) *p3 mw n Ḥwt wʿrt* « l'eau d'Avaris ».[9]

[1] *Aegypt. Zeitschrift*, 1872, 17-20.
[2] MONTET, *Les énigmes de Tanis*, 101-4; *Quelques découvertes récentes à Tanis*, dans *Bull. Soc. fr. d'égypt.*, nº 6, avril 1951.
[3] *J. E. A.* V, 192-4; *Drame d'Avaris*, 156-7.
[4] MONTET, *Tanis*, 83.
[5] Mission MONTET, *Psousennès*, p. 96, nº 390.
[6] Inédit, sera publié prochainement.
[7] Berlin 7265; PETRIE, *Tanis* I, pl. 2, nº 5; MARIETTE, *Monuments divers*, 63.
[8] *Edf.* I, 173; II, 51-2, 234.
[9] *J. E. A.* X, 92.

De tous les sites qui ont été identifiés par les égyptologues pour Avaris aucun ne remplit mieux que Sân les conditions que l'on peut tirer des textes. Remarquons tout d'abord que ni le nom de Tanis, ni celui de Pi-Ramsès ne peuvent s'appliquer aux colonnes, fragments architecturaux, bas-relief muraux, statues divines ou royales antérieurs à la XIX[e] dynastie. Ces ouvrages sont beaucoup trop nombreux et volumineux pour avoir été apportés, comme on l'a parfois supposé, d'Héliopolis ou de Memphis par les rois tanites ou par les Ramsès.[1] Ils sont les pièces détachées d'une ville disparue. Chercher le nom de cette ville et fixer l'emplacement d'Avaris sont deux faces d'un même problème.

Cette première ville de Sân est caractérisée par la présence de Seth et par celle des Hyksos. Le roi d'Avaris, Apepi, l'adversaire de Kamosé a imprimé son nom et l'épithète «Aimé de Seth», en caractères peu profonds sur le bras des deux colosses de Mermenfat et sur l'épaule droite de deux sphinx de granit rose et de quatre lions à masque humain en granit noir.[2] Le dieu Seth était à Sân bien antérieur aux Hyksos. Il est nommé sur un obélisque de Nehesy.[3] Il figurait sur un bas-relief de l'Ancien Empire dont nous avons trouvé un bloc bien conservé dans le Lac sacré de Tanis et accordait au roi qui lui construisait un temple les choses du Sud.[4] Le dieu Seth était si fortement installé à Sân que son grand-prêtre Séti, fils de Pa-Ramsès vint y célébrer l'an 400 d'un roi qui avait emprunté au dieu son nom et son prénom,[5] au moment où Pa-Ramsès fonda la XIX[e] dynastie et devenait le roi Ramsès I[er]. Dans sa résidence de Pi-Ramsès, Ramsès II donnait sur tous les dieux la préférence au dieu Seth. Construisant cette résidence sur l'emplacement d'Avaris et en utilisant largement les matériaux qu'il trouvait sur place il n'entendit pas mettre fin à l'existence de la vieille cité; il l'a fait figurer à Memphis parmi d'autres lieux du Delta[6] et son fils Merenptah à Sân continue à exprimer sa dévotion à Seth, seigneur d'Avaris.[7] C'est pourquoi lorsque éclate la guerre des Impurs entre les Thébains partisans d'Amon et les partisans de Seth, le nom d'Avaris fut le ralliement de tous les adversaires d'Amon.[8] Après une longue lutte Amon eut la victoire. Les partisans de Seth furent anéantis ou expulsés et le culte de Seth supprimé. C'est ce que nous constatons à Sân où l'idéogramme de Seth est martelé et remplacé par le nom d'Amon sur des colonnes et obélisques,[9] ou disparaît dans l'épaisseur des murailles.

Ce sont les circonstances historiques qui ont rapproché si étroitement Avaris, Pi-

[1] Daressy, *L'art tanite* dans *Ann. du Serv.* XVI, 171; Vandier, *Manuel* II, 600-1.

[2] Petrie, *Tanis* I, pl. XIII; Louvre A 23, Caire, *Cat. gén.* 393, 394, 530.

[3] Petrie, *Tanis* I, pl. III, 19.

[4] *Bull. soc. fr. d'égypt.*, n° 6 (1951), pl. III; *Enigmes de Tanis*, 42.

[5] *Kêmi* IV, 197.

[6] Mariette, *Mon. div.* 63,

[7] Berlin 7265; Petrie, *Tanis* I, pl. 2, n° 5. Bas-relief gravé sur une statue de Sanousrit I[er], *Ann. du Serv.*

[8] Voir le récit de Manethos dans Josèphe, *Contre Apion* I, 227-77 et dans mon *Drame d'Avaris*, le chapitre sur la défaite de Seth.

[9] *Drame d'Avaris*, 169-71; *Les constructions et le tombeau d'Osorkon II à Tanis.*

Ramsès et Tanis. Issu d'une famille où la dignité de grand-prêtre de Seth était héréditaire depuis plusieurs siècles, Ramsès II a fondé Pi-Ramsès sur le territoire d'Avaris. Descendants des Ramsès, mais ralliés à la cause d'Amon les rois de la XXI[e] dynastie ont fondé une nouvelle ville, Tanis, sur l'emplacement des deux anciennes, pour marquer la victoire d'Amon sur Seth et empêcher toute velléité de revanche.

(Obélisque de Nehesy, Petrie, *Tanis* I, pl. 3, n° 19), (statue de *Grw*, époque de Chéchanq I[er], trouvée à Sân en 1949) *Rꜣ-ꜣḫt*, Roahi «l'Entrée des champs». Seth en était le seigneur au temps de Nehesy, mais Gerou invoque Min qui avait d'ailleurs depuis longtemps des sanctuaires dans cette région.

Le sens de *rꜣ-ꜣḫt* invite à placer ce lieu à la lisière des champs cultivés. Les environs de Sân sont actuellement désolés, mais les nombreux tells que l'on aperçoit à l'est, tell Digbu, Kôm Digbu, tell Sanhour, tell el-Ginn, tell Umm el-Hagar prouvent qu'il a existé au-delà de la grande ville de nombreux bourgs et que les cultures allaient plus loin que maintenant. Le plus oriental de ces tells, Tell Belim a déjà été identifié avec Σεθρόη, capitale du nome sethroïte, sur la branche bubastique, entre Sân et Péluse, nommée par les auteurs classiques Héracléopolis parva. Or Seth-Roahi me paraît la meilleure explication du nom de Sethroë.

Le Tell Belim est d'un accès difficile et d'un aspect peu encourageant. Cependant l'archéologue qui y entreprendrait des fouilles méthodiques aurait peut-être la chance de trouver le nom ancien du site et de ses dieux. Si les Grecs ont appelé le lieu Héracléopolis parva, c'est qu'il avait à la Basse Époque le même patron qu'Héracléopolis magna en Moyenne Egypte, c'est-à-dire Hérichef. Il y a lieu de noter que le nom d'Hérichef a été gravé sur le pyramidion de l'obélisque de Nehesy, aimé de Seth de Roahi et sur un naos de Nectanébo II à Bubaste (Caire, Cat. gén. 70013).

(Inscription du tombeau de *Pḥr-nfr*, Junker, *Aeg. Zeits*, 75, 63).

Šṯr t, Setjeret, est un lieu de culte du dieu Seth, que Cerny considère comme la forme pleine de .[1] Ce dernier mot désigne la contrée à l'est de l'Égypte, mais il n'est pas interdit de penser que *Šṯrt* désignait aussi un lieu situé en terre égyptienne, de même que To-seti est le nom de la Basse Nubie et du premier nome de la Haute Égypte, mais ce lieu reste à trouver.

(*Pyr.* 92, dans la liste des crus et nombreuses listes d'offrandes) *Šnw*. Le papyrus 31169, 3, 26 du Caire place à l'extrême bord de l'Egypte, s'accordant avec Ezéchiel xxx, 15 qui met סִין, Σαϊν sur la frontière de l'Égypte. La Vulgate remplace Σαϊν par Pelusium dont le nom égyptien était (Décret de Ptolémée IV, dans Gauthier, *D. G.* II, 36), *Pꜣ ir mn* ou (Stèle démotique 110 du Serapeum, *ibid.* II, 58), *Pr ir imn*.

Le site de Péluse que l'on atteint plus facilement par mer en partant de Port-Saïd que par terre n'a été que très rarement visité.[2] Le tell est assez étendu, mais peu élevé et rien n'y attire particulièrement l'attention.

[1] *Ann. du Serv.* XLIV, 295-8.

[2] Fontaine, *Enquête sur Péluse*, dans *Bull. de la Soc. d'études de l'isthme de Suez* IV, 1912, 17-80.

COURS D'EAU ET RÉGIONS

(*Edf.* I, 334), (*Edf.* IV, 33), (*Edf.* V, 21) *š Ḥr*, Chi-Hor «le bassin d'Horus», est le *mer* où la barque *Nfr-Msn* avait son port d'attache. Naturel ou artificiel ce canal devait arroser la capitale du nome, Tjarou et passait non loin de Mesen, s'il ne traversait pas cette cité. Le Chi-Hor est cité dans deux passages de la Bible : I Chron. XIII, 5 et Josué XIII, 2-3, d'où il résulte clairement qu'il formait la frontière de l'Égypte au début du premier millénaire. D'après les Papyrus du Nouvel Empire le Chi-Hor était en relation avec Pi-Ramsès qui en recevait des roseaux et du sel.[1] On peut admettre que le Chi-Hor correspond à la branche pélusiaque qui passait à Defeneh et à El-Kantara et que des canaux le réunissaient à la branche tanitique.

(Pap. Anastasy III, 2, 9) *Pꜣ ḥwr*. On nous dit que le natron parvenait à la résidence de Pi-Ramsès par ce canal, mais nous ignorons si une nitrière existait dans cette région. Le nom est composé de l'article et d'un mot qui se trouve dans une énumération des végétaux que Ramsès III a acclimatés à Thèbes.[2] En se basant sur la variante du papyrus Chester Beatty V, n° 12, V. Loret l'a rapproché du mot «houlé» qui dans plusieurs langues est un nom du papyrus.[3] En Palestine le lac de Houlé doit son nom à ses nombreux fourrés de papyrus et l'on ne saurait mieux faire que de transcrire Pa-houlé «les Papyrus», le cours d'eau dont nous nous occupons ici.

(Pap. Golénischeff) *šd-ḥr*, paraît composé de ce nom de papyrus que nous avons reconnu dans le terme précédent et de *šd* que nous avons déjà rencontré en étudiant le Chérubin supérieur.[4] Le papyrus Golénischeff mentionne ces berges de Houlé entre Tanis et Pasoufy.

(Pap. Golénischeff dans GARDINER, *Onom.* II, 201) *Pꜣ ṯw fy* «les Roseaux». Ce nom dont la formation rappelle Pa-houlé est cité entre Tanis et Tjarou. Il doit désigner une agglomération, mais au papyrus Anastasy III, 2, 11-12, sans le déterminatif ⊕, il semble désigner un cours d'eau, car il est mis en parallélisme avec Chi-Hor. Celui-ci fournit à Pi-Ramsès des roseaux et Pasoufy des papyrus. C'est d'après le papyrus Sallier I, 4, 9, une région de pâturages, de même que le *Sḫt Ḏꜥ*. La région au nord de Tanis et de Tjarou contenait de nombreux étangs hérissés ou tapissés de plantes aquatiques et était traversée de nombreux cours d'eau qu'il n'est guère possible actuellement de tracer sur la carte. On a rapproché d'autre part Pasoufy de ים סוף Yam Soufi «la mer des roseaux», qui fut l'étape finale des Hébreux pendant l'Exode.

(Scarabée Aberdeen, *J. E. A.* V, 198 et inscription sur une jarre

[1] *Pap. Anastasi* III, 2, 11-2; *Pap. Anastasi*, II, 9.
[2] *Pap. Harris* I, 7, 12.
[3] V. LORET, dans *C. R. Ac. d. Inscr.*, 1945, 241.
[4] NAVILLE, *Goshen*, 26.

à vin du Ramesseum) *Pꜣ mw n pꜣ Rꜥ* «l'Eau de Râ», qui arrosait Pi-Ramsès, la nécropole et le temple de Prâ[1] après avoir arrosé Baïrs et Belbeis, comme nous l'avons vu en étudiant le Chérubin supérieur, et se jettait dans la mer, puisque la liste d'Abydos et le papyrus Golénischeff la citent parmi les bouches du Nil. Elle correspond donc exactement au canal de Moueys, c'est-à-dire à la branche tanitique du Nil. Sans nul doute c'est par l'Eau de Râ que le vaisseau d'Ounamon atteignit la mer après avoir quitté Tanis. L'Eau d'Avaris citée précédemment était un autre nom de cette branche du Nil.

(Pap. Anastasy IV, 6, 10-11), (*ibid.*, 15, 6) *Ptry*, est un canal très poissonneux qui partait des dépendances de Ramsès, arrosait la résidence et conduisait au Château de millions d'années de Seti II dans le domaine d'Amon, dont nous ne connaissons pas la situation exacte. Je suis tenté de l'identifier avec le Bahr Ramsès qui se détache du Bahr Moueys en aval de Sân et se dirige vers l'est.

(*Edf.* I, 334; IV, 33; V, 22) *Bnw* est le district agricole (*ww*) du nome, qui ne saurait être éloigné de la ville Benou, anciennement appelée la capitale du nome.

(Statue de Panemerit à Tanis, *Kêmi* VIII, pl. X, XV) *Rꜥ nfr*, Rânefer, est un autre district (*ww*) dont Hathor ou plutôt Nebhotep était la Dame. On le trouve mentionné sous la forme dans la stèle 22189 du Caire et mis en parallélisme avec les Champs de Tanis, ce qui a encore lieu dans la stèle de Psamétik II.[2] A l'époque de Piankhi un Osorkon possédait en même temps Bubaste et le district de Rânefer. comme *Bnw* et *Rꜥnfr* sont tous deux des *ww*, districts agricoles, il est tentant de considérer ces deux termes comme s'appliquant à la même région. Le temple d'Hathor *Pr Nbt ḥtp* mentionné au papyrus Anastasy VI faisait évidemment partie de ce district.

(*Edf.* I, 334; V, 22), (*Edf.* IV, 33, 48-49), (*Edf.* III, 188) *Sḫt Ḏꜥ* «La Prairie des polders» est le *pehou* du nome, représenté à côté d'Avaris sur le soubassement du temple de Ramsès II à Mit Rahineh par un personnage géographique.[3] Il est également cité sur la stèle d'Amasis à Tanis : «Ma Majesté a ordonné de construire des murailles de brique à l'entour de «la Prairie des polders», avec des portes en belle pierre blanche de calcaire».[4]

Nous avons remarqué précédemment que la ville de *ḏꜥnt*, Tanis, pouvait exceptionnellement s'appeler *ḏꜥt*, sans *n*. On ne sera donc pas surpris de voir que *Sḫt ḏꜥ* peut aussi s'écrire *sḫt ḏꜥnt*. Les exemples ainsi écrits sont même les plus nombreux. Psamétik II nous révèle l'existence de l'Ennéade des dieux qui est dans la *sḫt Ḏꜥnt*.[5] Dans la stèle 22189 du Caire c'est la déesse Nebhotep qui paraît dans *sḫt ḏꜥnt*. Téos était le «chef des buttes de la *sḫt ḏꜥnt*».[6] Panemerit y fit des choses utiles, ainsi qu'à ses habitants.[7] Un certain Merih fut chargé d'y reconnaître les

[1] NAVILLE, *Bubastis*, pl. 46 B. Voir ci-dessus p. 179 et 195.
[2] *Kêmi* VIII, pl. III.
[3] MARIETTE, *Mon. div.*, 31.
[4] *Kêmi* VIII, pl. V.
[5] *Kêmi* VIII, pl. III.
[6] *Kêmi* VII, p. 134.
[7] *Kêmi* VIII, pl. VIII.

limites et d'assurer la distribution de l'eau depuis le territoire agricole du Dauphin jusqu'au *pehou* de *Sḫt Ḏʿnt*.[1]

Il est évident que cette région, qui comprenait des buttes, englobait la ville de Tanis. La ville semble avoir emprunté son nom à la région et pour éviter une confusion on ajouta à *ḏʿ* le suffixe *n*, d'un emploi courant dans la nomenclature géographique. La ville de *ḏʿ* devint donc *ḏʿnt*, mais presque aussitôt, la Prairie des polders devint la Prairie de Tanis, qui est mentionnée dans la Bible sous la forme שְׂדֵה־צֹעַן, *πεδίον Τανέως*.[2] Dieu y fit des miracles pour son peuple, miracles qui ailleurs sont situés devant la ville de Ramsès.

Il nous faut justifier brièvement la traduction «prairie des polders» de l'expression géographique *śḫt ḏʿ*. Dans sa stèle découverte à Karnak en 1954, le roi Kamose, anticipant sur des événements qui ne se produiront que dix ou vingt ans plus tard, prétend avoir arraché, sans doute des plantes utiles, dans les *ḏʿt* d'Avaris.[3] Ce mot qui semble avoir embarrassé les traducteurs, est évidemment apparenté aux noms de Tanis, d'abord *ḏʿt*, puis *ḏʿnt*. Il désigne des terrains qui ont été conquis par un travail opiniâtre sur la prairie marécageuse, exactement comme les polders ont été conquis sur la mer. Le mot *ḏdkw*,[4] une étendue d'eau, qu'emploie Ahmès le marin dans sa narration du siège d'Avaris est en quelque sorte le contraire de *ḏʿ*. Pour rendre apte à la culture une partie de la *śḫt*, il fallait contenir l'eau par des digues, dans des bassins.

A partir de la XXIe dynastie la ville importante de la prairie de polders s'appelait *ḏʿt*, *ḏʿnt*, mais jusqu'à la XVIIIe dynastie, elle s'est appelée Avaris. Si nous n'avions pas eu d'excellentes raisons pour l'affirmer, le stèle de Kamose suffirait à l'établir.

NOMENCLATURE

Bnw Benou, métropole du nome et son territoire agricole.
Pꜣ mw n pꜣ rʿ l'Eau de Râ, la branche tanitique du Nil.
Pꜣ Mw n Ḥwt wʿrt l'Eau d'Avaris, autre nom de la branche tanitique.
Pꜣ ỉr mn, Pr ỉr ỉmn Péluse.
Pꜣ ḥr Pahoulé.
Pꜣ ḥr Rʿmśśw mry Imn la Nécropole de Pi-Ramsès.
Pꜣ ṯwfy Pasoufy les Roseaux.
Pr Ḥr nb Msn le Temple d'Horus seigneur de Mesen.
Pr Nb ḥtp un sanctuaire du district de Rânefer.
Pr Rʿmśśw mry Imn ʿꜣ nḫtw Pi-Ramsès aimé d'Amon, grand de victoire (par abréviation Ramsès).
Ptry Pety, un canal.
Pr-Ḥr ḥry-ỉb Bnw un sanctuaire de Benou.
Msn Mesen.
Nꜣy Rʿmśśw mry Ỉmn les dépendances de Ramsès.
Rꜣ-ꜣḫt Roahi.
Rʿ nfr Rânefer.
Ḥwt wʿrt Αὔαρις, Avaris.
Ḥwt nṯr Rʿmśśw mry Ỉmn autre nom de Pi-Ramsès.
Ḥwt bnw Château de Benou.
Ḥbnw Hebenou.
Ḫnt ʿꜣb Khent-Yeb, le Dressoir oriental.
Śnw Senou.
Śḫt Ḏʿ la Prairie des polders, le *pehou* du nome.
Śḫt Ḏʿnt la prairie de Tanis, autre que le *pehou*.
Śṯrt Setjeret.
š Ḥr Chi-Hor, le bassin d'Horus, le *mer* du nome.

[1] Caire 687, *Kêmi* VII, 152-3.
[2] Psaumes LXXVIII, 12, 43.
[3] Labib HABACHI, dans *Ann. du Serv.* LIII, 195-202; cf. MONTET, *La stèle du roi Kamose*, dans *C. R. Ac. d. Inscr.*, 1956.
[4] *Urk.* IV, 3.

šd ḥr la berge des papyrus.
tꜣ ḥwt pꜣ nḥsy le Château du Nègre.
tꜣ bnr Tobeny, le Pays suave.
Ṯꜣrw, Tjarow Silé, capitale du nome.
Ṯbn Δάφναι, Defeneh.
Ṯwnꜣ Tjouna.
Ḏbꜣ mhy Edfou du Nord.
Ḏʿt, Ḏʿnt Tanis.

CONCLUSION

Le nome du Dressoir était limité au nord par la mer, à l'est par le désert, au sud par le Chérubin inférieur, à l'ouest par le Dauphin. Sa frontière occidentale était peut-être l'Eau de Râ, ou Eau d'Avaris actuellement appelée le canal de Moueys. Il était en grande partie marécageux, autant, sinon plus, que les régions de Behedet et d'Akhbit, mais par un travail opiniâtre une large surface fut gagnée à la culture et les environs de Pi-Ramsès étaient à l'époque des Ramsès une des régions les plus attrayantes de la Basse Égypte.

La frontière méridionale passait entre Imet et Tanis qui ne sont séparées que par quinze kilomètres. Sân el-Hagar, Defeneh et El-Kantara faisaient partie de ce nome.

Le dieu Seth, très vénéré au moins dans une grande partie de ce nome, était très proche des Baals de Syrie et ses fidèles se sentaient beaucoup d'affinités avec les Cananéens. Aussi les Hyksos y installèrent leur capitale. Les Ramsès, descendants des prêtres de Seth, y fondèrent une résidence qui se posa pendant quelque temps comme rivale de Thèbes. A partir de la XXIe dynastie, Amon et Horus sont les seigneurs incontestés du Dressoir oriental, mais la branche tanitique du Nil est encore à l'époque de Plutarque en exécration aux Égyptiens qui n'ont pas oublié les méfaits de Seth et de ses partisans.

SIXIÈME SECTEUR

CHAPITRE PREMIER

Iꜣbt L'ORIENT



L. D. II, 3. *Urk.* I, 17.

Ce nome est mentionné dans les inscriptions de Meten qui était chargé de mission dans les nomes du Crocodile et de l'Orient et d'un fils de Chephren nommé Redinikaou. Ce personnage qui possédait des domaines dans le Dauphin, la Montagne du Serpent et le Laurier Supérieur en avait un dans le nome de l'Orient et deux dans *iꜣbt pḥt*, «l'Orient inférieur».

Le nome est en outre mentionné dans la pierre de Palerme (*Urk.* I, 245) entre Muraille blanche et Harpon.

Nous n'avons sous l'Ancien Empire aucune liste complète des nomes de la Basse Égypte, mais seulement des énumérations fragmentaires. La plus ancienne liste systématique est celle de la Chapelle blanche qui ne comprend que seize nomes. Elle ne mentionne pas le nome de l'Orient dont il ne sera plus question. Où placer ce nome qui apparemment est le pendant du nome de «l'Occident»? Il se trouve que dans la partie orientale du Delta, à peu près à la même latitude que le Kôm el-Hisn qui recouvre la capitale de l'Occident, le dieu Soped habituellement qualifié «Seigneur de l'Orient»[1] possède un lieu de culte important considéré à la Basse Époque comme la capitale d'un nome appelé comme le dieu, Soped. On objectera peut-être que dans *Śpd nb iꜣbt*, *iꜣbt* désigne le désert oriental et en particulier la région d'où parvenait en Égypte la turquoise, la malachite (*šsmt*), le lapis-lazuli, mais il en est exactement de même du mot *imnt* qui désigne le désert à l'Occident de l'Égypte, ce qui ne l'empêche pas de s'appliquer à un territoire du Delta occidental. Il est donc légitime de considérer le nome de l'Orient comme l'ancêtre du nome qui a pris le nom du dieu Soped, maître de l'Orient.

[1] *Urk.* IV, 876; colonne de Ramsès II au temple de l'Est à Tanis; naos de Nectanébo Ier à Saft el-Henneh, Roeder, *Naos*, 63, 66.

Spd SOPED

Naville, *Goshen*, pl. 5.

Edf. IV, 38; Sembl. : *Edf.* V, 26.

L'idéogramme (*Edf.* I, 335; VI, 42) représente un faucon accroupi sur le sol, ou sur un socle carré ou de préférence sur un lit à pieds de lion. La variante (*Edf.* IV, 38; V, 26) en garantit la lecture *Śpd*, Sopedou.

LA RÉSIDENCE

(*Edf.* I, 335) *Pr-Spdw*, Pi-Soped. Le village de Saft el-Henneh un peu à l'est de Zagazig, non loin de la route et du chemin de fer qui vont de cette ville à Ismailia, a conservé le nom de la ville antique, que signale un tell occupé par des tombes modernes. On y a trouvé quelques antiquités. La pièce la plus importante est sans contredit le naos de Nekhtnebef (Nectanébo Ier) où logeait une statue de Soped seigneur de l'Orient.[1] Il est en granit noir et admirablement gravé. Un autre naos présentement à Ismailia et découvert à El-Arich provient indiscutablement de Pi-Soped, car les récits mythologiques qui y sont gravés ont pour théâtre cette ville et les lieux voisins.[2]

Pendant l'hiver de 1885, Naville, au nom de l'Egypt Exploration Fund, fit quelques recherches à Saft el-Henneh et leva un plan sommaire où sont reportées deux grandes murailles de brique crue et une enceinte également de brique crue qui contenait des morceaux du grand naos et 142 blocs de basalte.[3]

[1] NAVILLE, *Goshen and the shrine of Saft el-Henneh*, Londres, 1887; ROEDER, *Naos*, (Caire, 70021) 58-99, pl. 17-32.

[2] G. GOYON, *Les travaux de Chou et les tribulations de Geb d'après le naos 2248 d'Ismaïlia*, dans *Kémi* IV, 11 et 28.

[3] NAVILLE, *Goshen*, pl. 10.

Le nom de Pi-Soped s'abrège parfois en *Spdw*.[1] Mais dans l'inscription dédicatoire cette métropole est désignée par un nom tout différent. On y lit que Nectanébo Ier, ayant fait en monument de lui pour son père Soped seigneur de l'Orient un naos de granit noir pourvu de portes de cuivre incrustées d'or, qui naturellement ont disparu depuis longtemps, s'est rendu à pour contenter ce dieu auguste en sa place, comme maître du triomphe et a lui-même dressé la statue de ce dieu de dans ce naos au temps de Sa Majesté.[2]

On reconnaîtra sans peine le même nom dans les légendes de personnages géographiques qui symbolisent le nom de Soped :

(*Edf.* VI, 42).

« Il t'apporte le nome de Soped avec ce qui en sort et la ville de *smt* avec son contenu ».

... (Duemichen, *G. I.* III, 25).

« Il t'apporte *x* d'Orient avec... ».

Le signe peut en effet très bien, à la Basse Époque, être employé comme un équivalent phonétique de *mt*.

Au masculin cette fois, le nom de la ville se rencontre dans un texte bien plus ancien où le roi Sanousrit III est comparé à la muraille de cuivre de... *śm*.[3]

La lecture de ce nom a quelque peu embarrassé les égyptologues. Bien que le sac *gb* et le bout de corde *śs* soient facilement reconnaissables dans les inscriptions soignées, ils se confondent en hiératique et dans les textes hiéroglyphiques tant soit peu cursifs. D'autre part le sac *gb* a dans plusieurs mots la valeur alphabétique *g*.[4] Deux lectures peuvent donc être envisagées : *Gsm* et *Śsm*. La première a été proposée par Brugsch qui croyait avoir trouvé l'original égyptien de la terre de Goshen, Γέσεμ Ἀραβίας de la Version des Septante, où les fils de Jacob eurent la permission de résider, et cela d'autant plus aisément qu'il identifiait avec le nome d'Arabie de Ptolémée le nome de Soped.[5] Cependant la lecture *śsm* a aussi des partisans qui se basent sur l'existence d'un pays de *Śsm*, dont Soped est le seigneur et qui produit un minéral *śsmt*.[6] Il arrive souvent qu'en égyptien le nom d'un pays et de son produit caractéristique soient identiques, à la désinence et au déterminatif près. Peut-être même n'est-il pas impossible qu'un pays ou une

[1] NAVILLE, *Goshen*, pl. 3.

[2] *Ibid.*, pl. 6.

[3] GRIFFITH, *The Petrie Papyrus* II, 14; cf. GARDINER, *JEA* V, 219.

[4] MONTET, *Drame d'Avaris*, 85; GARDINER, *Egyptian grammar*, Sign. list V. 33.

[5] BRUGSCH, *Die Götter des nomos Arabia*, dans *ZAS* XIX (1881), 15-8.

[6] GARDINER, *The supposed egyptian equivalent of the name of Goshen*, *JEA* V, 218-23; NEWBERRY, *Śśmt*, dans *Studies presented to F. L. Griffith*, 321-3.

ville tire son nom d'un produit qui y est apporté par le commerce. La lecture *Šsm* serait donc tout à fait plausible si l'on pouvait prouver que le minéral *šsmt* était transporté dans la capitale de Soped, soit pour y être traité, soit pour être envoyé de là dans les endroits où l'on en avait besoin. Or il ne semble pas qu'une telle preuve puisse être fournie, car les textes explicatifs qui sont joints aux personnages représentant le nome de Soped et ses régions ne font aucune allusion à ce minéral; ils l'auraient certainement mentionné s'il avait joué un rôle dans la vie économique du nome. Les arguments de Brugsch gardent donc leur valeur et nous continuons avec lui à appeler *Gsm* la résidence du nome de Soped.

Non loin de cette résidence existait un puissant ouvrage défensif destiné à protéger l'Égypte contre les incursions des barbares venant de l'Est. C'est à cet ouvrage que l'on compare Pharaon dans l'hymne cité plus haut. Il est semblable au mur de cuivre de Gesem, c'est-à-dire qui est à Gesem. Je n'ignore pas que les partisans de la lecture *šsm* unissent ce nom non pas à l'expression «muraille de cuivre», mais au seul mot cuivre, et traduisent le mur de cuivre de Chesem, c'est-à-dire le mur qui est en cuivre de Chesem. Or une objection très grave peut être faite à cette traduction, car le pays de Chesem qui produit le minéral *šsmt* n'est jamais cité comme pays producteur de cuivre. Il y a de fortes chances pour que la muraille de Gesem soit identique à la Muraille du Prince destinée à empêcher les Aamou de se ruer sur l'Égypte[1] ou, comme dit Sinouhe, pour arrêter les Asiatiques et repousser les nomades.[2] L'aventurier passa près de cet ouvrage comme il cherchait à atteindre le Ouâdi Toumilat, après être passé à l'est des carrières de la Montagne rouge. Une autre allusion est faite à cette muraille dans un texte fort précieux pour l'étude de cette région qui est gravé sur un naos de granit du Musée d'Ismailia. Nous y lisons que le dieu Chou pour briser l'attaque des Enfants d'Apopis qui depuis les montagnes de l'Orient se précipitaient sur l'Égypte à la tombée de la nuit, mit des dieux amis sur toutes les buttes de cet endroit car ces buttes constituent «les grandes murailles de l'Egypte qui repoussent les rebelles lorsque Apopis entreprend de l'attaquer».[3]

Il nous faut maintenant examiner si *Gsm* est bien l'original égyptien de la terre de Goshen. La forme grecque Γεσεμ de la Version des Septante correspond très exactement au mot égyptien. D'autre part la terre de Goshen semble située à l'entrée de l'Égypte pour les nomades venus du pays de Chanaan. «Lorsque Jacob et les siens furent entrés en Goshen, Joseph fit atteler son char et y monta pour aller en Goshen» et plus loin, Pharaon ayant dit : «Qu'ils demeurent dans le pays de Goshen!», Joseph établit son père et ses frères dans les contrées de Ramsès.[4] La terre de Goshen, si l'on tient compte de ces indications, s'étendait donc le long des terres cultivées de Saft el-Henneh à Sân, au nord du nome de Soped et à l'est des Chérubins supérieur et inférieur et touchait au Dressoir oriental. Il ne faut pas oublier que les nomades qui demandaient à entrer en Égypte pour faire boire leurs troupeaux arrivaient très souvent par la région de Tekou (Ismailia) et cheminaient dans le Ouadi Toumilat jusqu'au moment où ils étaient contraints de s'arrêter

[1] Pap. 1116 B de l'Ermitage 66-8; Lefebvre, *Romans et Contes égyptiens*, 104.
[2] Sin. R., 42; Lefebvre, *op. cit.*, 7.
[3] *Kêmi* VI, 28.
[4] Genèse XLVI, 28-9; XLVII, 9; cf. Judith I, 7.

devant la Muraille du Prince, appelée également la Muraille de Goshen. Il se peut que ce nom les ait frappés et qu'ils lui aient donné un sens plus large que les Égyptiens eux-mêmes.

On s'attend à ce que le dieu principal du nome de Soped soit le dieu Soped. Toutefois le grand texte d'Edfou ne fait du dieu Soped qu'un représentant du dieu Chou :

(*Edf.* I, 335).

«Chou est là, sous la forme de Soped qui écrase les Mentiou».

Les textes du naos d'Ismaïlia expliquent comment le dieu Chou construisit à nouveau Pi-Soped, son temple qu'il aime plus que tout, avec huit pavillons à droite, huit à gauche et huit dans le parvis de l'Horizon oriental, tout cela pour la Majesté de Chou en son nom de Soped.[1]

Le naos de Nectanébo Ier nous offre plusieurs images de Soped. Il peut être représenté comme un homme à tête de faucon, ou à tête humaine et aussi comme un faucon, accroupi sur un lit à pied de lion ou sur un socle carré. Il peut aussi prendre la forme d'un Bès ailé, brandissant deux poignards. Son titre est alors : maître de l'Orient, qui écrase les Mentiou.[2]

Son grand-prêtre portait le titre de *Wnw Ptḥ* «l'ouvreur de l'orifice»,[3] et la joueuse de sistre s'appelait *Gm.* La barque sacrée fait allusion à Horus qui découpe tous les pays. L'arbre sacré était le *nbś*, le jujubier et son bois a servi à exécuter une bonne partie des statues de Soped et des divinités qui lui tenaient compagnie. Sa grande et belle fête avait lieu le 13 du premier mois de l'hiver. Deux poissons étaient interdits : le muge (*ʿd*) et le *rdỉ* qui n'est pas identifié. Le serpent sacré s'appelait *ʿnḫ m nbś* «celui qui vit dans le jujubier».[4] Son image gravée sur une stèle se voyait à l'entrée d'un palais.[5]

Pi-Soped n'entre dans l'histoire qu'assez tardivement. D'après le roman démotique de Petoubastis ses habitants étaient des soldats d'élite et ils s'opposent aux guerriers de Sebennytès. Ils ont à leur tête un prince de l'Orient nommé Pa-qerer (la Grenouille).[6] Sous Piankhi le prince Patenfi exerce son pouvoir à Pi-Soped et dans une ville appelée (sic) *šnwt n inb ḥd* «Grenier du Mur blanc», qui n'est pas nécessairement au voisinage de Memphis.[7] Dans la stèle du Songe, le prince de Soped s'appelle de nouveau Paqerer et il se soumet de très bonne grâce à Tanout-Amon.[8]

[1] *Kêmi* VI, 22-6.
[2] Naville, *Goshen*, pl. 5.
[3] *Edf.* I, 335. Le titre se lit sur une statuette de Tanis, D 28, *Kêmi* VIII, 48.
[4] *Edf.* I, 335.
[5] Naville, *Goshen*, pl. 5.
[6] Maspero, *Contes populaires*, 3e éd., 220.
[7] *Piankhi*, 115.
[8] *Urk.* III, 74.

AUTRES SITES

(*Edf.* I, 335), (Naos d'Ismaïlia, *Kêmi* VI, 8-17), (Naos de Nectanébo Ier, Goshen, pl. 5 et 6) *iꜣt nbs* «la Butte du jujubier» était le verger sacré du nome, qui était principalement planté de jujubiers.[1] La déesse Hathor se cachait dans l'un de ces arbres.[2] Beaucoup de statues du temple du Soped étaient taillées dans du bois de jujubier.[3] Lorsque le dieu Chou eut reconstruit Pi-Soped, il éleva Iat-Nebes solide comme le ciel et tous ses châteaux étaient comme l'Akhit. On a parfois dans le récit l'impression que Iat-Nebes avait plus d'importance que Pi-Soped. Lorsque les enfants d'Apopis se ruent à l'attaque de l'Égypte, ils prennent tous les chemins de Iat-Nebes, qui fut aussitôt mis en état de défense. Après l'envol de Chou, Geb son successeur s'informe dans son entourage sur le passé de la ville et on lui rappelle les séjours de Râ, les hauts faits de Toum et de Chou en ce lieu. En particulier Chou avait creusé le lac sacré.[4] Nombreuses étaient les divinités qui avaient droit au titre de seigneur de Iat-Nebes. Ces indications sont précieuses, mais assez vagues. Les vestiges apparents à Saft el-Henneh se réduisent à si peu de chose que l'on n'ose espérer qu'une fouille systématique permette de les compléter.

(Naos d'Ismaïlia, *Kêmi* VI, 8) *Pr-iꜣrt*, Pi-iarit «la Maison de la Perruque», désigne une certaine partie de Iat-Nebes. Quand Chou eut décidé de se fixer à Iat-Nebes, il fit sa résidence à Pi-Iarit et l'on répète à la fin du récit que Pi-Iarit est à Iat-Nebes. Cette résidence contenait un coffre, où logeait l'uraeus vivant. Geb ayant voulu s'en emparer fut cruellement brûlé et sa brûlure ne fut guérie que par le contact avec la perruque de Râ qui a donné son nom à la maison.[5]

(Naos d'Ismaïlia, *Kêmi* VI, 17) *iꜣt dświ* «la Butte des deux couteaux». Dans son voisinage immédiat il y avait un lac où on lavait la perruque de Râ. Celle-ci se métamorphosa en un crocodile qui était le porte-bonheur de Iat-Nebes. Geb à son tour y prit la forme d'un crocodile à tête de faucon encadrée par une paire de cornes. Il y avait à cet endroit un culte du crocodile que les auteurs du récit mythologique ont voulu rattacher à Chou et à Geb. On peut se demander si les deux couteaux que brandit Soped qui écrase les Mentiou n'ont pas quelque rapport avec ce lac, et si les poissons qui sont interdits dans le nome ne sont pas réservés pour la nourriture du crocodile.

(Naos d'Ismaïlia, *Kêmi* VI, 8); Naos de Nectanébo Ier (*Goshen*, pl. 5) *Ḥwt-nbś*, Hanebes «le Château du jujubier». D'après le naos d'Ismaïlia ce lieu possédait une crypte, *dꜣt*, construite par Chou lui-même. Une grande allée les réunissait à Pi-Iarit, dont nous pouvons nous faire une idée par une vignette du naos de Nectanébo Ier.

[1] Naville, *Goshen*, pl. 5.
[2] *Ibid.*, pl. 5.
[3] *Ibid.*, pl. 5 et 6.
[4] *Kêmi* VI, 21-2.
[5] *Ibid.*, 23.

Cette vignette représente deux hautes stèles cintrées décorées chacune d'un serpent dressé sur la queue. Ce sont, dit la légende, les gardiens de la porte de la grande enceinte de la route de Hanebes. Au bout de la route deux autres serpents debout chacun sur une colonne précédaient le palais où Soped sous la forme d'un faucon était ombragé par un grand jujubier.

A Hanebes tous les nomes de l'Égypte étaient représentés, si bien que, dans les périodes troublées où l'on ne savait plus bien où passaient les fontières des nomes et des villes, on n'avait qu'à consulter Hanebes pour être fixé.

(*Edf.* I, 335) *nb m ꜥꜣt* «le Seigneur est dans la forteresse (?)» est un lieu où se reposait Chou en son nom de Soped.

(Naos d'Ismaïlia, *Kêmi* VI, 16) *Sḫt ḥnw* «la Prairie des plantes *ḥnw*» est l'endroit où courut Geb après sa brûlure. La plante *ḥnw* qui n'est pas identifiée est probablement très répandue en Égypte, car le signe *ḥn* détermine d'une façon générale les noms de plantes. Le surnom actuel de Saft el-Henneh est probablement un souvenir de cette plante.

(Naos d'Ismaïlia, *Kêmi* VI, 14) *Pḫꜣrti*, Pakharoti, un lieu où se trouvait Tefnout, après l'envol de Chou, probablement sur la route de Pi-Soped à Memphis.

(Naos d'Ismaïlia, *Kêmi* VI, 14) *ꜥḫ ḥḥ* «le Réchaud éternel», un autre lieu entre Pi-Soped et Memphis.

(*Edf.* I, 335; IV, 38) *iny*, Iny est le *mer* du nome de Soped, sans doute un bras détaché de la branche pélusiaque à Bubaste qui traversait le nome avant d'atteindre le Ouadi Toumilat.

(*Edf.* I, 335), (*Edf.* IV, 38) *ww Ḥr*, Ou-Hor, le district d'Horus est le territoire agricole. Le personnage qui le représente est un Horus, vénérable maître de la perruque *iꜣrt*, dont le contact a guéri la brûlure de Geb. Il amena avec lui en guise d'enfants toutes les plantes qu'il a engendrées. Il existe un autre district d'Horus dans le nome de la Cuisse et deux autres en Haute Égypte.

(*Edf.* I, 335), (*Edf.* V, 26), (*Edf.* IV, 38) *Ity*, le *pehou* du nome. Ce nom paraît identique à celui du canal d'Ity qui est le *mer* du nome de Heqa-Andj, grand canal qui se détachait du Nil à la hauteur de Kher-Aha, arrosait Onou et Belsit, puis se perdait dans un marécage auquel il a donné son nom.

NOMENCLATURE

Iꜣt nbś Iat nebes, la Butte du jujubier; le verger du nome.
Iꜣt dśw Iat desoui, la Butte des deux Couteaux, près de laquelle se trouve un lac.
iꜣbt l'Orient, ancien nom du nome.
iny le Grand Canal du nome.
ity le *pehou*.
ww Ḥr le district d'Horus.
ꜥḫ ḥḥ le Réchaud éternel.
P ḫꜣrti Pakharoti.
Pr Śpd Pi-Soped, la capitale.
Nb m ꜥꜣt le Seigneur est dans la forteresse, un reposoir.
Ḥwt nbś Hanebes, le Château du jujubier.
Spdw Soped, le nome.
Sḫt ḥnw la Prairie des Henneh.
Gśm Gesem, autre nom de la capitale et nom d'une muraille célèbre.

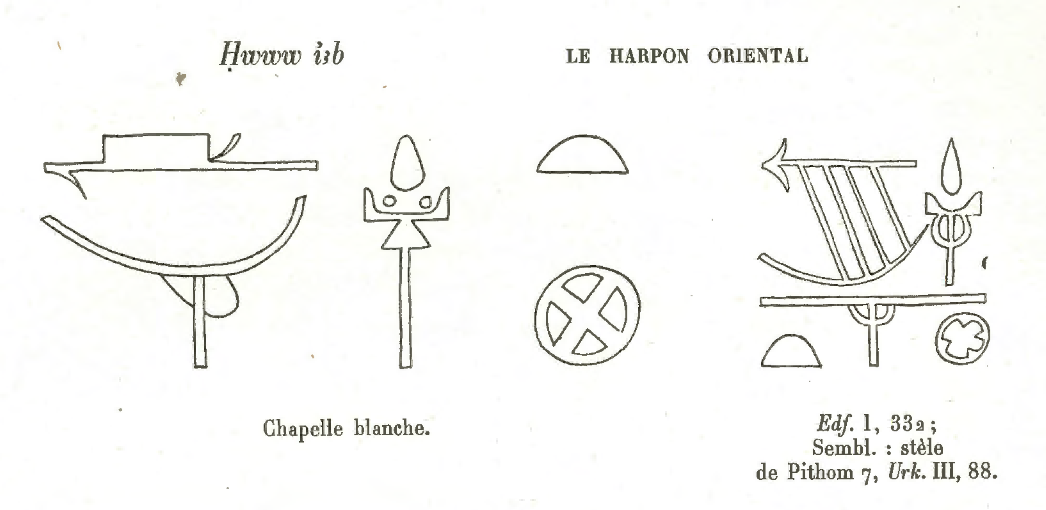
SITUATION

L'ancien nom de l'Orient devenu le nome de Soped était limité à l'ouest par le Chérubin supérieur, au nord et au sud par le désert, à l'est par le Harpon oriental. Sa frontière du côté de l'ouest passait entre Tell Basta et Saft el-Henneh, qui ne sont séparés que par environ huit kilomètres. Du côté de l'est on ne peut donner aucune précision.

Placé au débouché du ouadi Toumilat, ce nome jouait un rôle important dans la défense de l'Égypte contre ses agresseurs venus de l'Est et en temps de paix dans la surveillance de tous ceux qui circulaient entre l'Égypte et l'Asie. Son dieu, Soped, avait la charge de fournir au Pharaon les minerais précieux importés de l'Est, le lapis-lazuli, la turquoise et la malachite.

CHAPITRE II

Ḥwww ỉb LE HARPON ORIENTAL



Chapelle blanche.

Edf. I, 332; Sembl. : stèle de Pithom 7, *Urk.* III, 88.

L'idéogramme est exactement semblable à celui du Harpon occidental. Tous deux reçoivent à la Chapelle blanche une définition commune *wꜥ m ḥwww* « harpon piquant ».

LA RÉSIDENCE

(*Edf.* I, 332 et nombreux exemples dans la stèle dite de Pithom, *Urk.* III, 24, 85, 88, etc.); (Pap. Anastasy V, 18-9; VI, 51) *Ṯkw*, Tekou, également connu sous les noms de (Stèle de Pithom, 14) *Pr-Ỉtm Ṯkw;* Pitoum de Tekou et de (*Ibid.*) cité dans l'Exode I, 11 : פיתם et dans Hérodote II, 158, Πάτουμος Ἀραβίας et de (Stèle de Pithom 15, *Urk.* III, 94) Hoou Iab, qui n'est autre que le nom du nome.

Le tell el-Maskhouta dans le Ouadi Toumilat, où a été trouvée la stèle de Ptolémée II exposant les visites qu'il a faites à cette région et les donations à son père Toum contient les vestiges d'une grande ville. On y a trouvé un sphinx du Moyen Empire usurpé par un roi Hyksos qui avait, comme à Sân, gravé son nom sur l'épaule droite, un monument du Moyen Empire usurpé par Séti Ier, un naos et des triades de Ramsès II conservés actuellement au jardin des stèles d'Ismaïlia.[1]

[1] Liste dans PORTER and MOSS, *Top. Bibl.* IV, 53-55.

Si au lieu de se borner à enlever les beaux monuments de pierre et de livrer le tell aux sebakhin, que j'ai vus en 1930 démolissant avec entrain un dallage de calcaire, on avait procédé à des fouilles persévérantes, on disposerait d'un plan de la ville et de ses édifices. Voir un plan sommaire dans Naville, *Pithom* et plusieurs vues dans Petrie, *Tanis*, pl. XVI.

On peut du moins constater que les données archéologiques correspondent à celles des textes. Selon la Bible un pharaon qui ne connaissait pas Joseph bâtit des villes pour servir de magasins, Pithom et Ramsès.[1] Or Ramsès II qui a tant travaillé à Sân a laissé aussi de nombreux et beaux monuments au tell El-Maskhouta. Des bâtiments de brique rouge y sont encore visibles,[2] mais ils sont d'époque tardive et ne peuvent être attribués aux persécutés du pharaon.

C'est à propos du canal conduisant à la mer Erythrée qu'Hérodote parle de Patoumos d'Arabie. Partant d'un point situé en amont de Bubaste ce canal passe à Patoumos et après avoir fait un long parcours d'Occident en Orient se dirige vers le Midi dans le golfe d'Arabie.[3] Or les traces de l'ancien canal pharaonique ont été repérées par les soins de la Compagnie du Canal maritime.[4] Il est jalonné par une série de stèles dont la première est une stèle de Darius à 1 kilomètre du tell El-Maskhouta.[5]

Dans les papyrus de l'époque ramesside la région de Tekou est un lieu de passage emprunté aussi bien par les Bédouins qui demandaient officiellement à passer en Égypte que par des clandestins. Nous y lisons le rapport d'un chef des archers de Tekou qui avait été envoyé à la poursuite d'esclaves. Il se rendit au [hiéroglyphes] *sgꜣir* de Tekou qui doit être une sorte de poste de police, où il apprend qu'ils étaient allés vers le sud. Il arriva à la forteresse [hiéroglyphes] *ḫtm*, mais trop tard. Quelqu'un les avait vu franchissant la muraille nord du [hiéroglyphes] *mktr* migdol de Séti-Merenptah.[6]

On ne peut situer exactement ni le segaïr, ni la forteresse et c'est à tort que certains ont identifié le migdol avec une modeste construction du gebel Chalouf.[7]

Par contre ce migdol pourrait être le [hiéroglyphes] *mgdr* de Ramsès III, où s'arrêta ce roi après sa victoire sur les peuples de la mer.[8]

Un second rapport concerne des mercenaires libyens qui cherchaient à s'enfuir et seront amenés à Tekou.[9]

Le troisième émane d'un fonctionnaire qui a fini de faire passer les Chasou [hiéroglyphes] d'Idoum, au sud de la Mer Morte, à la forteresse (*ḫtm*) de Merenptah de Tekou au

[1] Exode II, 11.
[2] Petrie, *Tanis* I, pl. XVI.
[3] Hérodote II, 158.
[4] Bourdon, *Anciens canaux, anciens sites et ports de Suez, Mémoires présentés à la Société royale de géographie d'Égypte* VII, 1925, cf. *Rev. bibl.*, 1925, p. 632 et suiv.
[5] Porter and Moss, *Top. bibl.*, 52.
[6] *Pap. Anastasi* V, 19, 5-20, 6.
[7] *Bull. Inst. fr.* XVI, 209; cf. Goyon dans *Kêmi* VII, 116.
[8] *Medinet-Habu*, pl. 42.
[9] *Pap. Anastasi* V, 18-6—19-1.

marécage de [hiéroglyphes] *Pr 'Itm*, Pithom de Merenptah de Tekou, pour les faire vivre eux et leurs troupeaux sur le grand *ka* de Pharaon, c'est-à-dire sur le sol de l'Égypte.[1]

Au cours de sa visite à Tekou, Ptolémée II consacra le château de son père Toum, le grand dieu vivant de Tekou[2], et par son ordre tout ce qu'il avait fait à son père Toum et aux dieux de l'Égypte fut gravé sur une stèle à la face de son père Toum, le grand dieu vivant de Tekou.[3]

Ainsi Tekou est essentiellement le temple de Toum.[4] Un poste de police existait à l'entrée, une forteresse un peu au Sud et, plus loin, vers le Sud de vastes terrains bourbeux dépendant du temple de Toum semblaient avoir été créés pour le réconfort des Bédouins faméliques.

Le grand dieu de Tekou y était naturellement représenté comme à Onou sous la forme humaine; il y était en outre représenté et adoré sous la forme d'un serpent [hiéroglyphes].[5] De même qu'à Mendès on adorait le Bélier, seigneur de la ville, représenté par d'innombrables statues et le Bélier, vivant dans son château de Thmouis, on adorait à Tekou un serpent en qui s'incarnait le dieu :

[hiéroglyphes]

«Un serpent auguste est là comme grand dieu vivant de Tekou.»

Le bon génie du nome portait le même nom que le dieu, [hiéroglyphes] Toum et la relique osirienne était [hiéroglyphes] *stp n wrd-ib*, la pièce de choix du cœur-défaillant. Ses prêtres portaient un nom qui rappelait le harpon servant d'emblème au nome : [hiéroglyphes] *iry ḥtt šnty* «préposé au piquant des deux sœurs»; les joueuses de sistre étaient les [hiéroglyphes] *wrty* «deux grandes», sans doute Isis et Nephtys. La fête avait lieu le 13 du deuxième mois de l'été. La chose interdite était la jambe de devant [hiéroglyphes] *ḫpš*, pièce qui ordinairement était coupée la première. Nous venons de voir que la relique osirienne était le membre non coupé du dieu. On peut supposer que cette pièce était le bras droit *ḫps*, qu'on appelait aussi *ḫpš*, et qu'à cause de cela la jambe de devant droite des animaux abattus ne devait pas être coupée. Les arbres sacrés étaient le balanite, *išd* comme à Onou, maison-mère du culte du Toum, et le junper (*nbś*) comme à Pi-Soped.

AUTRES LOCALITÉS

[hiéroglyphes] (Bas-relief de Ramsès II au tell Er-Retab dans le Ouadi Toumilat, à l'ouest du tell El-Maskhouta, Petrie, *Hyksos and Israelite*, *CI*, 28-34, pl. 28-36, *Ṯw*, Tjou.

[1] *Pap. Anastasi* VI, 5, 1.
[2] *Urk.* III, 88.
[3] *Urk.* III, 105.
[4] *Edf.* VI, 39; cf. VI, 50; III, 242.
[5] Ces renseignements et les suivants d'après *Edf.* I, 332.

Ce bas-relief est le principal vestige d'un temple de Ramsès II dont les dieux étaient Toum, seigneur de *Tw*, et Seth le tout puissant. On a supposé que le lapicide avait commis une erreur et, voulant écrire le nom de *Ṯkw*, a omis le *k*. Cela n'est pas impossible, mais une telle supposition n'était pas nécessaire puisque l'itinéraire d'Antonin mentionne une ville de Thoou, dont la position correspond très bien au Tell er-Retab.

(Stèle de Pithom, *Urk.* II, 90) *Pḫrw*, Pakherou, «le terrain bas» mentionné deux fois à la suite de Pithom, devait être peu éloigné de la métropole.

(*Edf.* I, 332) *St-Ḳrḥ* «la Place du Serpent», est le lieu où l'auguste serpent, grand dieu vivant dans Tekou, avait la prééminence. Son temple est mentionné dans la stèle de Pithom[1] et l'agglomération qui l'entourait s'appela tout naturellement *Pr ḳrḥ*.[2] Outre le dieu Toum cette localité reconnaissait comme son seigneur Osiris qui était en même temps seigneur de *R3-i3bt* «la bouche de l'Orient».[3] Cette dernière localité que nous ne pouvons pas situer exactement devait se trouver à l'extrémité orientale du nome.

(*Pyr.* 628 B et 1630) *Km wr* «le Grand Noir» est mis dans ces textes en parallélisme avec la mer (*w3ḏ wr*) avec le grand cercle, avec le rond qui fait tourner les Hellènes (*Ḥ3w nbwt*), avec un terme géographique non identifié *'3sk*. On pense donc à une grande étendue d'eau et par conséquent au lac Timsah. Toutefois le déterminatif convient à une forteresse. Dans le récit de Sinouhe il est dit que le fugitif ayant atteint un endroit inconnu appelé *Ptn*, s'arrêta à l'île de Kem-our *iw n Km-wr*. Il n'y fut pas inquiété par les gendarmes, mais serait mort de soif si des bergers ne l'avaient recueilli.[4]

Il est plusieurs fois question du Grand Noir dans la stèle de Pithom. Il convient d'enregistrer l'orthographe prouvant que le Grand Noir était un chat. Ptolémée II y arriva pour fonder une ville au grand nom de la fille royale, son épouse. Il bâtit un temple aux Philadelphes et y érigea les statues des dieux philadelphes. Le culte y était assuré par le clergé de Toum, grand dieu vivant de Tekou, comme on fait en Haute et Basse Égypte. Il y concentra une flotte de quatre navires giblites qui furent expédiés en Perse pour récupérer les statues que Cambyse et Darius avaient emportées comme trophées. Les navires revinrent et déposèrent ces ouvrages en un lieu appelé *ḫmty*, inconnu par ailleurs, d'où ils partirent pour leurs lieux d'origine.[5]

Le terme de «Grand Noir» désigne donc à la fois une étendue d'eau, qui ne peut être que le lac Timsah, une forteresse et une île. Vraisemblablement la forteresse était dans l'île et l'île dans le lac.

Ayant fondé une ville en l'honneur de son épouse et des dieux Philadelphes, Ptolémée II en fonda une autre à son propre nom, où l'on fit des terrains, ce qui n'avait pas eu lieu depuis l'origine. Cette ville neuve communiquait avec la mer, ce qui permit d'y réunir

[1] *Urk.* III, 88.
[2] *Urk.* III, 104.
[3] *Urk.* III, 82.
[4] Sinouhé, B 21 = R 46.
[5] Pithom, 11 et 22 : *Urk.* III, 91 et 101.

des éléphants, soit pour les élever, soit pour donner au roi le plaisir de les chasser.[1]

(Stèle de Pithom, 8, *Urk.* III, 89) *3mit* est encore une ville de Toum dont le roi embellit le sanctuaire.

(*Edf.* I, 332) *i3t 'nḫ* «la Butte du Vivant», c'est-à-dire de Toum qui est le dieu vivant de Tekou, est le verger où l'on entretenait les arbres sacrés.

(*Edf.* I, 332), (*Edf.* IV, 27) *P3 Ḫ3rm* est le *mer* de la barque sacrée, inconnu en dehors des listes. Cependant nous lisons dans la stèle de Pithom qu'en l'an 16 Ptolémée II fit creuser un canal, selon le vœu de son père, le dieu vivant de Tekou, et pour complaire aux dieux du Dressoir oriental, qui commençait au canal qui est au nord d'Onou et prenait fin au lac du Scorpion, le *pehou* du Harpon oriental.[2] En somme ce canal suivait à peu près le même trajet que le canal d'eau douce qui apporte l'eau du Nil à Ismaïlia. Si le canal de Ptolémée peut être considéré comme l'ancêtre du canal d'eau douce, il est permis de penser qu'il avait lui-même un ancêtre au temps des Ramsès et remontant peut-être à l'Ancien Empire.

Un autre canal nommé *ḥn n t3-i3b* «le Canal de la terre d'Orient» recevait les marchandises importées de Syrie en Égypte.[3] Ainsi la région de Tekou était certainement à la basse époque et sans doute pendant toute l'époque pharaonique en relation avec Onou et Tanis, avec la Méditerranée et la mer Rouge.

Pour éviter que ces ouvrages d'art ne fussent sabotés par les ennemis de l'Égypte, Ptolémée II fit construire à l'intérieur des pays d'Orient une grande muraille. Au Moyen Empire la Muraille du Prince avait été bâtie un peu à l'est de Gesem dans le même but défensif. L'ouvrage de Ptolémée II reportait beaucoup plus à l'est la défense de l'Égypte. Notre faible documentation nous laisse entrevoir que des voyageurs clandestins pouvaient dans les deux sens franchir l'isthme qui séparait alors le lac Ballah et le lac Timsah. Il serait étrange que les Pharaons ne se soient pas aperçus avant les Ptolémées qu'il y avait là une lacune.

(*Edf.* I, 332), (*Edf.* IV, 28), *'nw*, Ânou est le territoire agricole qui ne peut être placé que dans la partie orientale du Ouadi Toumilat. Ce pays avait pour Dame la déesse Hathor du château, Hathor *Ḥwt Ḥwt-Ḥr*, mais le serpent sacré y étendait aussi son influence.[4]

(*Edf.* I, 332) (*Edf.* IV, 28) (Pithom, 23; *Urk.* III, 101) *š śrk* «le Lac des Scorpions». Ptolémée II y fit venir l'eau du Nil depuis Onou, pour le retour de la flotte qui était allée dans la mer Rouge. Le lac du Scorpion semble correspondre au lac Timsah qui de nos jours est relié à la mer Rouge par le canal maritime et par le canal d'eau douce à Héliopolis. Une partie était assez profonde pour laisser passer les navires giblites. Le reste était comme tous les *pehou* fréquentés par les chasseurs et les pêcheurs.

[1] Pithom, 24 : *Urk.* III, 101 et 102.
[2] *Ibid.*, 23 : *Urk.* III, 101.
[3] *Ibid.*, 19 : *Urk.* III, 98.
[4] *Ibid.*, 7 : *Urk.* III, 88 : Chassinat, *Dend.* I, 125.

APPENDICE

L'ANCIEN CANAL DU PHARAON ET L'ITINÉRAIRE DE L'EXODE

Les traces de l'ancien Canal des Pharaons ont été relevées comme l'a établi Bourdon dans le Ouadi Toumilat au nord d'Ismaïlia. Il est jalonné en outre par toute une série de stèles que Ramsès II, puis les rois perses, ont dressées assez près du bord pour que les voyageurs puissent les voir.[1]

Les stèles des rois perses ont été trouvées à 1 kilomètre du tell El-Maskhouta, à l'ouest du Serapeum, au nord de Chalouf et au nord de Suez.

Les deux stèles de Ramsès II ont été trouvées à 1 kilomètre d'intervalle, près de Chalouf. Elles sont dédiées à Soped, seigneur de l'Orient, à Seth et Anta qui tenaient une place si importante à la résidence de Ramsès. Dans les inscriptions très mutilées on relève en outre le nom de Baal. Un petit temple prouve que les environs de Chalouf étaient habités.[2]

Partis de Ramsès, les Hébreux qui désiraient fausser compagnie aux Égyptiens ne pouvaient songer à franchir la frontière à Tjarou, qui était bien gardée, tandis qu'ils avaient l'espoir de tromper la surveillance des gardes dans la région de Tekou, puisque d'autres fugitifs le faisaient, semble-t-il, couramment, mais en fait ils ont abouti à la mer Rouge, pour le malheur de leurs poursuivants.

Entre ces deux points extrêmes l'Exode cite cinq noms de lieux que bien des chercheurs ont essayé soit de fixer sur la carte, soit d'identifier avec des noms égyptiens.[3]

Socoth peut être rapproché de Tekou et Etham du *ḫtm* mentionné au papyrus Anastasi V. Magdalum correspond évidemment au mot égyptien *Mktr* migdol. Les rois de la XXe dynastie ont construit plusieurs châteaux forts de type syrien qui méritaient d'être appelés migdols. On connaît celui de Ramsès III à Medinet-Habou, mais aucun vestige n'est demeuré de ceux qui ont été construits dans l'isthme de Suez. Les textes en mentionnent deux, le migdol de Menmarê (Séti Ier [4]) qui est le troisième point fortifié sur la route militaire allant de Tjarou à Canaan et le migdol de Séti-Merenptah mentionné plus haut. C'est à ce dernier que nous donnons la préférence. Les trois noms associés dans la Bible semblent bien correspondre aux trois noms associés dans le texte égyptien concernant une fuite d'esclaves, mentionné p. 214.

Belsephon correspond très exactement à Baal-Sapouna mentionné sur la stèle de Mami trouvée par Cl. Schaeffer à Ras-Shamra-Ugarit et dans un texte hiératique concernant les dieux de Memphis. On a objecté il est vrai à ce rapprochement que d'un côté nous avons un nom de lieu et de l'autre un nom de divinité, mais c'est oublier que des noms de

[1] Voir les notes 4 et 5, p. 214.
[2] Goyon, dans *Kêmi* VII, 115-22.
[3] En dernier lieu H. Cazelles, *Les localisations de l'Exode et la critique littéraire*, dans *Rev. bibl.* LXII, 1955, 321-64.
[4] *J. E. A.* VI, pl. XI.

lieux composés d'un mot signifiant château, maison, domaine et d'un nom divin perdent très souvent le mot initial; Baal-Sapouna peut très bien s'expliquer comme une abréviation de Beit-Baal-Sapouna. Il y a des chances que ce lieu ait été voisin de la stèle du gebel Chadouf où se lit encore le nom de Baal, mais une autre solution a des partisans, qui consiste à placer Belsephon au Ras Kasroun entre la Méditerranée et le lac Sirbonis à l'est de Port-Saïd.[1]

Un cinquième lieu, Phihahirot, parfois abrégé en Hirot[2] est placé entre Magdalum et la mer, vis-à-vis de Belsephon. Trois équivalents ont été proposés : *Pr ḳrḥt* de la stèle de Pithom, *Pr Ḥwt Ḥr*, Pi-Hathor mentionné dans la stèle de l'adoption de Nitocris, l. 25 et dans l'éloge de Pi-Ramsès composé par le scribe Pabasa (*Pap. Anastasi* III, 3, 3) et enfin *Pꜣ Ḥwir* mentionné deux fois dans le même éloge. Les papyrus caractérisent Pi-Hathor, le lin et le natron Pa houir, mais ces rapprochements, même s'ils sont valables, n'éclairent pas beaucoup le problème topographique, car nous ne pouvons placer Pi-Hathor et Pa houir que très approximativement. On pourrait d'ailleurs mettre sur les rangs *Ḥwt Ḥwt-Ḥr* «Château d'Hathor» dans le territoire agricole, Anou, du Harpon oriental.[3]

Si l'on veut reconstituer un itinéraire tant soit peu cohérent, on admettra sans doute que les Hébreux, après avoir erré au voisinage de Tekou, comme les nomades qui cherchaient à fuir ou à gagner l'Égypte, ont franchi l'isthme soit entre le lac Timsah et les Lacs Amers, soit entre ceux-ci et la mer Rouge, puisqu'on les trouve, après leur sortie d'Égypte, dans le désert de Sîn, sur la route du Sinaï.

NOMENCLATURE

ꜣmy Amy.
iꜣt ꜥnḫ la Butte du Vivant.
ꜥnw Anou, le *pehou*.
Beit Baal Sapouna Belsephon.
iw n km wr l'île du Grand Noir.
Pꜣ ḫꜣrm le Kharem, le *mer*.
Pr itm Pithom.
Pr Ḳrḥ Pi Qereh.
Pḫrw Pekherou.
Ptn Peten.
Mktr le migdol de Seti-Merenptah, Magdalum.
Ḥwww iꜣb le Harpon oriental et sa résidence.
Ḥwt Itm le Temple de Toum.
Ḥwt Ḥwt-Ḥr le château d'Hathor.
Ḥn tꜣ-iꜣb le Canal du pays d'Orient
Ḫtm Khetem, Etham (?).
Sgr n Ṯkw le Poste de Tekou.
St ḳrḥ Set Qereh.
Š Srk le Lac du Scorpion.
Km wr le Grand Noir.
Tw Thoou.
Ṯkw Tekou (Succoth)?

CONCLUSION

Le nome du Harpon oriental occupe le Ouadi Toumilat à partir du tell Er-Retab et les territoires fertiles autour du lac Timsah qui était dans l'antiquité un lac d'eau douce, peuplé de crocodiles (en égyptien *msḥ*) à l'instar du lac séparant l'Asie de l'Égypte à

[1] H. Cazelles, *op. cit.*, 336.
[2] *Ibid.*, 351.
[3] Chassinat, *Dend.* I, 125.

Tjarou. Le Harpon occidental occupe la région d'Alexandrie, mais entre les deux existe au voisinage de Saïs une région appelée du même nom, écrite du même signe. L'itinéraire d'Antonin prouve que les pèlerins allaient d'Alexandrie à Ismaïlia et pendant la dernière guerre on a mis en service une route transversale allant d'Alexandrie à Ismaïlia. On voit que cette transversale répond à une nécessité et qu'elle a existé dans la très haute antiquité. Les deux nomes du Harpon en sont les deux extrémités. Le *pehou* du Harpon en est un relais.

La prospérité de cette région dépendait uniquement des canaux qui lui amenaient l'eau du Nil et qui l'unissaient à la Méditerranée et à la mer Rouge. C'était en outre un lieu de passage entre l'Est et l'Ouest comme la région de Tjarou, mais les armées de Pharaon et les cortèges officiels passaient par Tjarou. Les fugitifs préféraient franchir l'isthme aux environs du Grand Noir.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

DEUXIÈME SECTEUR

TROISIÈME SECTEUR

Pages

QUATRIÈME SECTEUR

CINQUIÈME SECTEUR

SIXIÈME SECTEUR

CARTES

(entre les pages 26 et 27)

Imprimerie Nationale

J. 695007

PIERRE
MONTET

GÉOGRAPHIE
DE
L'ÉGYPTE
ANCIENNE

I^RE
PARTIE